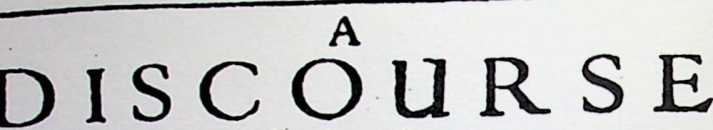


**/lîo Crofs, j|2o Crown.**



Shevring the

*Nature* and *Difcipline*

Of the HOLY

Crofs of

Cljaft

And That

The *Denyal* of *SELF,* and daî-

ly Eearing of Œroftf, is thc a-

lone Way to the *Reft* and *Kingdom o£God.*

To which are added,

The *Ltving* and *Idying Teftimonies* of

divers Perfons of Famé and Learning, in

favour of this *Treattfc.*

By *William Penn.*

***And*** Jefus ***faid unto bit Difciflts ; If any Man vill tome af"***

***ter me, let bim Deny bimfelf, and take uf bis daily*** CROSS»

***and folio\* ine,*** Lukc 19, 23,

***l bave fou^bt a Good Fi&ht, 1 bave fini/bed my Ccurfe, 1 bave***

***kypt tbe Faitb Hencefortb tbcre is laid up for me a***

CROWN ***of Rigbteoufnef, \*bxb tbe*** Lord ***tbe Rigb~***

***teous Jud^eJhall yve tbe at tbat Day*** j ***and not to me onlyjw***

***untoall thtmalfojbat love bis Affearingt*** 1 Tim.4.7,8.

1 he ***Second*** E^/f/g^Corre&ed and muchEnlarged.

Lw^Printed for ***Mark S\*aner*** And Sold by^. SwZJn

Prvo»#/re-Buildings; R. ***clark^*** in ***George-Tard',*** and

***-^Brintbtirftjt*** the ***Bookjn Grace-Cburcb-Street,*** 1682.

Collection « Nouveau Monde »

*dirigée par J. Henriette Louis*

SANS CROIX,

POINT DE COURONNE

Discours

Sur la Nature et la Discipline

de la Sainte

Croix du Christ,

Destiné à montrer que

Renoncer à soi-même et

Porter chaque jour la Croix du Christ, est la seule Voie

pour parvenir au Repos et au Royaume de Dieu.

par William PENN

*Première partie*

Traduite et annotée par Danièle FRISON-PRUDHOMME,

Professeur à l’Université de Paris X (Nanterre)

avec la collaboration de Jacques TU AL,

Maître de Conférences

à l’Université de La Réunion.

*Avant-propos de :* J. Henriette LOUIS

*Introduction de :* Jacques TUAL

*Ouvrage réalisé avec le concours du*

*Centre \ational des Lettres.*



DERVY-L1VRES

26, rue Vauquelin

PARIS Ve

1988

© Dervy-Livres, 1988

ISBN : 2-85076-282-2

ISSN : 0765-0663

AVANT-PROPOS

*En 1688, il y a tout juste trois cents ans, paraissait dans la*

*revue* La Bibliothèque universelle *une recension de la traduction*

*en flamand de* No Cross, No Crown, *de William Penn, qui*

*venait d'être publiée à Amsterdam. L'ouvrage était présenté au*

*lecteur francophone par Jean Eeclerc sous le titre français* Nulle

couronne sans croix, *et ce titre traduit a pu faire croire qu'il*

*s'agissait d'une première traduction de ce pamphlet en langue*

*française '. Il n'en est rien.* No Cross, No Crown *n'a été publié*

*pour la première fois en français qu'en 1746 dans une traduction*

*de Claude Gay, sous le titre* Point de croix, point de couronne.

*Claude Gay était un Français d'origine catholique qui devint*

*membre de la Société religieuse des Amis (Quakers) en Angleterre*

*en 1741 lors d'un de ses voyages outre-Manche. Il s'installa*

*définitivement en Angleterre en 174b et c'est alors qu'il apprit*

*l'Anglais. Il traduisit une dizaine de livres et de tracts quakers en*

*français \*

1. Cf. Edith Philipps dans *The Good Quaker in Frencb Eegend,*

Philadelphie, 1932, p. 24, et Peter van den Dungen, notice bibliographique

de l’Efrn/ *d’un Projet pour rendre la Paix de l’Europe solide et durable,* William

Session, 1986, p. XIV. Je remercie Peter van den Dungen de m’avoir

aidée par ses conseils dans mes recherches pour éclaircir ce point. Une

vérification effectuée à la Bibliothèque Nationale a été déterminante pour

cet éclaircissement.

2. Cf. Henry van Etten, *Chronique de la vie quaker française.* Société

religieuse des Amis (Quakers), 1947.

7

*Le second traducteur de* No Cross, No Crown, *Edmond*

*Philippe Bridel, était un Quaker d'origine française, professeur au*

*Lycée français de Londres où il était le collègue et l'ami du futur*

*chef des Girondins, Jacques-Pierre Brissot. Il traduisit successivement*

No Cross, No Crown *(en conservant le titre* Point de croix,

point de couronne^, *traduction qui fut publiée en 1793, et*

/'Apologie *de Robert Barclay, qui fut publiée en 1797.*

*On peut s'étonner que ce pamphlet de William Penn, qui*

*rejoint à certains égards l'œuvre littéraire de Saint François de*

*Sales, mais s'adresse uniquement à des laïcs, n'ait pas été traduit*

*en français avant 1746. Ainsi que Jean Tourniac l'indique dans sa*

*préface à* La vie de Madame Guyon écrite par elle-même \

*il existait des affinités entre mystiques français et Quakers anglais*

*au* XI/*IIe siècle, et d'autre part les liens entre William Penn et*

*la France sont nombreux mais bien mal connus en France. Un*

*séjour du jeune étudiant à S au mur en 1661 et 1662 auprès du*

*Maître Moyse Amyraut fut peut-être à l'origine de la conception*

*de la Sainte Expérience de Pennsylvanie\* 4 5. Une politique de coexistence*

*pacifique avec ïAmérique française de la part de la Pennsylvanie,*

*politique fondée sur des convictions philosophiques et religieuses, valut*

*à William Penn une réputation de dissident et d'enfant terrible à*

*la Cour d'Angleterre. Une lettre écrite à John Churchill, Duc de*

*Marlborough, en 1709, est un véritable plaidoyer contre les guerres*

*franco-britanniques, en faveur d'une coexistence pacifique en Amérique*

*du Nord\*.*

*On peut, de même, s'étonner que les deux traductions françaises*

*de* No Cross, No Crown *aient sombré dans l'oubli dans les pays*

*francophones. A l'époque où la royauté temporelle venait d'être*

*contestée en Angleterre par la décapitation de Charles F, William*

*Penn indiquait les fondements de la Royauté spirituelle : est Roi*

*celui qui règne sur sa propre violence, et qui crucifie son Moi. De*

*message de* No Cross, No Crown *est peut-être encore plus pertinent*

*à présent qu'au XVIIe siècle. Quand on sait que le mot « penn »*

*La vie de Madame Guyon écrite par elle-même,* Édition présentée par

Benjamin Sahler, Introduction de Jean Tourniac, Dervy-Livres, 1984.

4. Pierre Gourdin, « William Penn, un étudiant saumurois ignoré »

*Bulletin de la Société des Lettres, Sciences et Arts du saumurois,* n\* 127, février

1978, 69'année.

5. Cf. William Comfort, *William Penn and Our Liberties,* Philadelphia

Yearly Meeting, 1976.

8

*signifie « tête » en gallois G, il n’est peut-être pas insignifiant de*

*sortir William Penn de l’oubli en France, entre la célébration du*

*millénaire du sacre de Hugues Capet et celle du bicentenaire de la*

*Révolution qui allait conduire à la décapitation de Fouis Capet.*

*Pierre Brodin nous présente William Penn au dernier chapitre de*

*son livre* Les Quakers en Amérique du Nord au XVIIe siècle

et au début du XVIIIe, *premier ouvrage de cette Collection, et*

*Jacques Tuai retrace ici pour nous les grandes lignes de cette vie si*

*remplie.*

*William Penn et la Sainte Expérience de Pennsylvanie ont,*

*en fait, fasciné les révolutionnaires français, si pressés d’abolir la*

*royauté temporelle en France. Mais que de malentendus au sujet de*

*la Pennsylvanie, confusions dont les Français ne sont pas encore*

*sortis actuellement ! Quelques-unes de ces confusions sont évoquées*

*par Jean Tourniac dans son article « René Cuénon, les Quakers,*

*Benjamin Franklin et la Couronne de France » 6 7. Grâce au travail*

*courageux de Danièle Frison-Prudhomme, nous disposons désormais*

*d'une troisième traduction de* No Cross, No Crown, *sous le titre*

Sans Croix, Point de Couronne. *Souhaitons que les lecteurs*

*francophones discernent dans cette œuvre le message prophétique qui*

*transcende les conflits entre royalistes et républicains en suggérant de*

*créer une République de Rois.*

*Etampes, le 3 juillet 1983*

*J. Henriette LOUIS*

6. Cf. Pierre Brodin, *Les Quakers en Amérique du Nord au XVIIe siècle*

*et au début du XVIIIe,* Dervy-Livres, p. 311.

7. *Vers la Tradition,* n° 21 à 26, mars à août 1986, pp. 39 à 44.

9

INTRODUCTION

i

Au lecteur francophone qui s’interrogerait sur ce qui

vaut à un des plus célèbres ouvrages de William Penn d’être

traduit et réédité plus de trois cents ans après sa parution

en Angleterre, nous répondrions que la vie remarquable de

ce grand Quaker ainsi que la qualité philosophique de son

œuvre sont des raisons suffisantes pour qu’un public moderne

redécouvre *Sans Croix, Point de Couronne.* Dans cet ouvrage,

comme dans les autres écrits de William Penn, le lecteur

attentif décèlera rapidement nombre de maximes et de

réflexions qui gardent encore, pensons-nous, une valeur

d’exemple pour le temps présent. C’est que Penn, aristocrate

et fils d’amiral, manifeste dans ses écrits l’énergie et

l’imagination qui lui ont fait abandonner sinécures et

privilèges pour atteindre l’idéal qu’il s’est fixé dès sa jeunesse :

traduire en actes la révolution intérieure qu’a représentée la

découverte spirituelle du Christ intérieur (« Inner Christ »).

Pas une ligne, pas un acte de la vie du dirigeant quaker

qui ne tende vers le même but : proclamer et démontrer la

prééminence d’une vie spirituelle éclairée par la « Lumière

Intérieure » (« Inner Light ») et guidée par la « Voix Intérieure »

(« Inner Voicé »), sur le culte et le conformisme religieux

des Églises officielles de l’époque. Pour William Penn, il

11

s’agit dans un premier temps d’exprimer en paroles le fruit

d’une expérience individuelle où Dieu, immanent à l’homme,

conduit ce dernier vers sa régénérescence spirituelle, puis,

dans un deuxième temps, de traduire ces paroles en actes :

faire en sorte que la « Lumière Intérieure » illumine les

moindres gestes du quotidien.

C’est là le but que s’est assigné dans *Sans Croix, Point*

*de Couronne* un jeune étudiant et gentilhomme de vingt-

quatre ans, emprisonné à la Tour de Londres pour avoir

brocardé l’Église d’Angleterre et ses pasteurs. Il s’agit en

effet d’une œuvre polémique où le combat spirituel rejoint

le combat contre les puissances du siècle (« powers of the

world »), ou puissances des ténèbres, selon la terminologie

chère aux sectes millénaristes de l’Angleterre du XVIIe siècle.

Un combat mené par ces saints de Dieu (« God’s Saints »)

ou plutôt ces « fous de Dieu » que sont les Quakers, à la

tête desquels s’est placé William Penn. Ces Quakers ou

Trembleurs, secte issue des bouleversements religieux de la

Guerre Civile anglaise, furent dénommés ainsi par leurs

contemporains, car ils enjoignaient à tous et à toutes de

trembler à l’évocation du nom du Seigneur : *« we bid them*

*tremble at the Lord’s name »* dira George Fox. Délaissant ce

sobriquet qui leur fut attribué par « les gens du siècle »

(« those of the world »), ils se dénommaient entre eux tout

simplement les « Amis » (« Friends »).

C’est dans cette perspective historique qu’il faut replacer

l’œuvre de Penn, encore empreinte de la fougue et des

vitupérations propres aux prophètes de l’interrègne Crom-

wellien bien que notre auteur fasse en réalité partie de la

deuxième génération quaker, celle des Robert Barclay (1648-

1690), George Keith (1638-1716), dont le milieu social et

l’éducation sont supérieurs à ceux des premiers prophètes

paysans. Ceux-ci étaient en effet des fermiers, ou des petits

propriétaires terriens, descendus de leurs brumes septentrio­

nales du Westmorland et du Cumberland évangéliser, sous

la conduite de George Fox, les grandes villes marchandes

(Londres et Bristol) du Sud de l’Angleterre. C’est donc un

contexte historique et social exceptionnel qui préside à la

naissance du Quakerisme, tout aussi remarquable du reste

que la personnalité de ses dirigeants.

A cet égard, la vie de William Penn constitue un

12

exemple frappant des bouleversements auxquels une âme à

la recherche de Dieu se trouve sujette.

Né en 1644, il est le fils d’un homme qui sut toujours

tirer parti des fluctuations politiques du siècle. Son père, en

effet, Amiral de la république cromwellienne, se convertit à

la cause Stuart à la Restauration de 1660, ce qui lui vaut

d’être anobli par Charles II. Bien en cour, l’Amiral devient

favori du frère du roi, le duc d’York, futur Jacques II.

Faveur riche de conséquences pour le fils Penn et,

indirectement, pour le mouvement quaker, car William a

succédé dans les années 1670 à son père dans la faveur du

duc d’York. Cette ascension sociale cache toutefois un

paradoxe car elle n’a point empêché le jeune Penn d’entrer

en rébellion ouverte contre sa famille, son milieu, voire la

société anglaise, en raison de son adhésion à une des sectes

les plus haïes et les plus persécutées de son temps. En outre,

fortunes et privilèges octroyés par le pouvoir n’ont jamais

été pour le jeune Penn qu’un moyen de promouvoir la cause

du Quakerisme, non un but. Le cheminement du jeune

prophète, ses hésitations, son courage, la grandeur d’âme

dont témoigne sa vie, prouvent son attachement unique à

la conquête de richesses célestes et non terrestres.

La rencontre d’un des jeunes hommes les plus doués

de sa génération avec un mouvement religieux qui, bien que

honni, a converti à son message, vers 1670, le chiffre

considérable de 40 000 personnes environ (soit 1 % de la

population anglaise de l’époque), était pour ainsi dire

inéluctable.

Il était en effet normal qu’un mouvement qui contestait

l’ordre établi, tant par sa théologie que par sa doctrine

éthique, attirât à lui, puisque nous sommes en Angleterre,

les esprits les plus dynamiques et les plus originaux de son

époque. Ce mouvement, dix ans après la Restauration Stuart,

est à son apogée et il achève dès 1666 de forger sa légende

en se dotant, malgré les persécutions dont il est victime,

d’une organisation interne solide en matière de culte et de

gestion de son Église. Mais aussi cruciaux qu’aient été ces

événements pour l’avenir du Quakerisme, le jeune Penn à

cette date de 1666 n’y a point réellement part. Il n’est encore

qu’un néophyte de 22 ans, transporté de joie, abasourdi et

13

ravi par la découverte spirituelle qu’il vient de faire en se

convertissant au message de la Lumière Intérieure.

La vie, ou plus exactement le chemin de croix entrepris

par William Penn, est placée sous le signe de l’intelligence

intellectuelle alliée à l’intelligence du cœur.

Cinq événements fondamentaux, perçus comme autant

de « signes providentiels » ainsi que les qualifient les chiliastes

du XVIIe siècle, vont infléchir le cours d’une vie que rien

ne prédisposait à être consacrée à diverses formes de

contestation de l’ordre établi.

La première étape majeure de la vie de Penn est sa

prise de conscience en 1660 de l’immanence de Dieu à

l’homme à travers la révélation de l’existence en lui d’une

Lumière Intérieure ; expérience confirmée six ans plus tard

par sa conversion définitive au Quakerisme en 1666 et son

adhésion sans réserve au mouvement. Le deuxième événement

majeur, conséquence et prolongement du premier, est

l’incarcération de Penn à la Tour de Londres en 1668.

Emprisonnement générateur de richesses spirituelles et d’écrits

d’inspiration littéraire dont le *Sans Croix, Point de Couronne.*

Le troisième événement important de la vie de William Penn

survient deux ans plus tard en 1670 et connaît un grand

retentissement dans le monde judiciaire britannique : le procès

Penn-Mead, où se voit affirmée l’indépendance des jurés par

rapport au pouvoir judiciaire. Le quatrième événement est

le voyage en Hollande et en Allemagne (1677), fiche

d’enseignements spirituels, suivi de la dernière et importan-

tissime étape d’une vie riche en péripéties : la fondation de

la colonie pennsylvanienne en 1682.

C’est la rencontre de Penn avec la doctrine quaker,

contestataire de l’Église et de l’ordre établi, qui marque la

vie de William Penn d’un sceau indélébile. Sa conversion au

Quakerisme n’est pourtant pas chose aisée et se déroule en

plusieurs étapes. Le fils de l’Amiral Penn se révèle

intellectuellement précoce puisque, à l’âge de quinze ans en

1659, il est inscrit à l’université d’Oxford pour y suivre des

études classiques. Ayant rapidement assimilé les cultures

grecque et latine ainsi que la patristique .et la théologie de

la Réforme anglicane qui constituaient alors le bagage

indispensable de tout jeune homme promis à quelque avenir

dans le siècle, William Penn ne semble point en avoir retiré

U

les satisfactions spirituelles qu’il en attendait. Son jeune esprit

— il a entre quinze et dix-sept ans lors de son séjour à

Christchurch College — paraît être à la recherche de certitudes

plus fondamentales ou plus radicales que celles qui lui sont

proposées par les doctes théologiens d’Oxford.

Les universités d’Oxford et de Cambridge n’avaient pas

été épargnées par les remous et les bouleversements suscités

par la Guerre Civile puis par la Restauration. Mais si

quelques collèges avaient été des bastions de la contestation

puritaine, la plupart étaient demeurés des garants de

l’orthodoxie anglicane. Bref, le confort et la quiétude

doctrinale jusque-là bien établis avaient été quelque peu

ébranlés par les bouleversements politiques de l’époque.

Oxford et Cambridge étaient devenues la cible de divers

prophètes, prophétesses et autres « messies » appartenant au

large spectre du sectarisme puritain issu de l’interrègne.

Ceux-ci se sentaient investis d’une mission divine en allant

évangéliser les universités qu’ils appelaient les *« pépinières*

*formatrices du clergé mercenaire » (« hotbeds of an hireling ministry »).*

Hommes et femmes — au grand scandale d’un monde

universitaire exclusivement masculin — appartenant aux sectes

Ranters, Baptistes, Hommes de la Cinquième Monarchie, aux

Quakers enfin, vinrent donc interpeller étudiants et professeurs

retranchés dans ces refuges *« de la grande prostituée de Rabylone »,*

s’efforçant de ramener le monde académique à la pureté

évangélique de l’Eglise primitive. Leurs objurgations ne

furent pas totalement vaines puisque des étudiants, voire

quelques professeurs, prêtèrent l’oreille à des discours qui

contestaient l’ordonnancement du culte, la réalité des

sacrements, la hiérarchie ecclésiastique, la théologie réformée

et, par-dessus tout, l’alliance de l’Église avec l’Etat. Plus

grave encore, fut mise en doute la légitimité du pouvoir

ecclésiastique et politique s’exerçant à l’encontre de ceux qui

se percevaient comme la vraie Eglise des saints de Dieu,

êtres régénérés, totalement étrangers à la décadence moderne

dans laquelle étaient tombées toutes les Eglises officielles.

Tout, ou une partie de ce message, se trouve prêché à

Oxford en 1660 par un natif de cette ville: le «héraut de

la vérité» (« Publisher of Truth »), Thomas Loe, prophète

quaker, que Penn a déjà eu l’occasion d’entendre prêcher en

Irlande trois ans auparavant, en 1657. Loe s’écarte d’autant

H

plus du dogme officiel qu’il affirme être à l’écoute d’un

« Christ Intérieur » ou « Guide Intérieur », seul habilité à

gouverner sa vie. Parmi son auditoire, le jeune Penn est

instantanément saisi par la force de ce message, séduit aussi

par la contestation radicale de l’ordre établi qu’implique la

doctrine de la « Lumière Intérieure ». Enhardis par l’audace

que leur confère cette conviction de la présence constante

de Dieu en leur for intérieur, seule source de joie et

d’autorité, Penn ainsi que d’autres étudiants de Christchurch

College manifestent ouvertement leur désaccord avec nombre

de positions dogmatiques de l’Église d’Angleterre. Ils sont

aussitôt condamnés à une forte amende par les autorités

universitaires. Convaincus de mener le bon combat contre

la « grande prostituée », Penn et ses amis persévèrent dans

leurs critiques, jusqu’au jour où, en dépit des puissants

appuis de son père et à la veille de la Restauration de 1660,

William est renvoyé de l’université pour agitation anti­

cléricale.

Rentré chez lui, le jeune prophète ne désarme point et,

faute de remettre en cause l’autorité ecclésiastique, s’en prend

désormais à l’autorité paternelle qui lui offre l’occasion rêvée

de mettre en pratique l’enseignement éthique des Amis.

Appliquant systématiquement la règle de « Sobriété de Vie »

(« Plainness of Life »), signe extérieur distinctif des Quakers

à l’égard de leur siècle, William conteste sous le toit paternel

tout ce à quoi son père, mais aussi une grande partie de la

société anglaise du XVIIe siècle semblent fort attachés. Ayant

adopté le sévère costume des Trembleurs (chapeau à larges

bords sans ornements, jamais tiré, jamais enlevé en signe de

déférence ou de salutation, costume sombre, sobre, sans

boutons, dentelles ou passementeries, absence de perruque,

de fards, etc.), l’aspirant Quaker s’emploie à mettre en

pratique l’égalitarisme triomphant de la secte. Il tutoie

inférieurs et supérieurs, son père y compris, rejette les

marques de civilité ou de politesse, l’octroi de titres, le luxe

et toute forme d’art. Tout ce à quoi son rang social et son

éducation le destinaient en somme. William essayera en vain

de calmer les indignations et la fureur paternelles en invoquant

avec les Amis l’impossibilité où il se trouve de satisfaire

« les convoitises de la chair » (« carnal lusts »). Ce refus de

participer aux « jouissances babyloniennes » du siècle n’est

16

au demeurant qu’une démarche classique du sectarisme

puritain que les Trembleurs ont poussé, peut-être plus que

d’autres, jusqu’à des limites insupportables pour leurs

contemporains.

La tristesse de l’/\miral Penn a vite fait place à la rage

de voir son fils se détourner délibérément d’une carrière de

courtisan, garante de sa fortune et de celle de leur famille.

L’Amiral, ne l’oublions pas, avait à l’époque de la Restauration

Stuart un passé républicain à se faire pardonner. Que son

fils appartînt à l’une des sectes les plus combattues par le

pouvoir royaliste pouvait passer aux yeux de celui-ci pour

de l’ingratitude. Faute de renoncer au culte de la sobriété,

William Penn fut mis en demeure de quitter le domicile

paternel. La compassion familiale à l’égard du fils égaré fut

cependant si forte que William, dont le militantisme semblait

plus hésitant un an après sa découverte de l’immanentisme

quaker, fut réhabilité en 1661 dans l’affection de ses parents.

Profitant de ces bonnes dispositions, le jeune homme est

envoyé en France l’année suivante, dans l’espoir que la vanité

et la futilité proverbiales de cette nation permettraient au

jeune « touriste », parti aspirant Trembleur, d’en revenir

gentilhomme accompli.

La victoire des « convoitises charnelles » sur le fanatisme

religieux du fils Penn sembla à ce moment être totale. Dans

une courte autobiographie : *« The Author's Life »* (1718) placée

en tête de ses *Œuvres Complètes* (1726), Penn reconnaît être

rentré de France parlant couramment le français et ayant

troqué la sobriété de vie quaker contre le maniérisme et

l’affectation auxquels ce pays, maître des galanteries, initiait

alors les jeunes seigneurs anglais. J’étais devenu un *« parfait*

*petit marquis »* conclut Penn, réprobateur. Notre apprenti

courtisan a cependant omis de mentionner quelques détails

concernant son voyage en France, qui n’a point été entièrement

consacré à la vanité du siècle. En effet, l’autobiographie de

Penn ne souffle mot du séjour qu’il effectua à la célèbre

Académie de Saumur où, sous la tutelle du grand Moyse

Amyraut, il semble qu’il ait étudié la philosophie un, voire

deux semestres durant. Amyraut s’était écarté de positions

strictement calvinistes et avait, grâce à son esprit de tolérance,

de quoi séduire ce jeune chercheur épris de spiritualité. Les

idées dont ce dernier s’imprégna à Saumur relancèrent-elles

17

le conflit intérieur qu’il avait connu en Angleterre ? Ce ne

sont là que conjectures. Il est certain en tout cas que

l’Amiral Penn n’a point considéré ce passage à Saumur

comme une occasion pour son fils de retomber dans ses

égarements passés. Le séjour en France de William est donc

un épisode réconfortant pour son père qui ne se doute point

toutefois combien le vernis français pèse légèrement sur

l’âme de son fils.

Fort de ce succès, l’Amiral Penn envoie son fils en

Irlande gérer des domaines que la famille *y* possédait.

Imprudemment semble-t-il, car c’est à Cork en 1666, que

s’infléchira une seconde fois le cours du destin de William

Penn. En effet, il y rencontre à nouveau Thomas Loe, le

prophète d’Oxford déjà rencontré en Irlande en 1657, et qui

en 1660 avait éveillé le jeune étudiant d’Oxford à une

recherche spirituelle. Cette fois, l’entrevue des deux hommes

aboutit à la conversion définitive de William au message de

la Lumière Intérieure : il a vingt-deux ans. Conversion qui

est aussi un engagement total de l’être, âme et corps. William

vit alors son expérience spirituelle en Irlande comme une

véritable « seconde naissance » qui tue en lui le « vieil Adam »

(« old Adam ») et le transforme en un être régénéré dont la

vie passée ne coïncide plus avec l’expérience présente.

Cette date décisive de 1666 est donc celle d’un nouveau

combat mené quotidiennement par un homme désormais

résolu à aller jusqu’au bout de son engagement religieux,

jusqu’au martyre s’il le faut. William Penn participe alors

activement à de nombreuses assemblées quakers en Irlande,

illégales depuis la promulgation des lois royalistes contre les

Conventicules (1664 et 1670). Son activité en 1667 finit Par

mener le jeune prophète en prison, et devient incontinent

un signe providentiel. Cette première incarcération irlandaise

est vécue comme un véritable signe d’élection divine, comme

le prodrome de souffrances corporelles permettant à l’âme

de se réjouir en s’affranchissant des servitudes de la matière.

La palme du martyre lui est cependant refusée. Penn est

rapidement libéré grâce aux interventions paternelles et

autorisé à regagner le domicile familial où l’attendent d’autres

épreuves.

En effet, c’est parmi les siens que William Penn sera

appelé à soulever une croix que son propre père le contraindra

18

à porter. Acceptant de fermer les yeux sur les excentricités

confessionnelles de son fils, l’Amiral insiste néanmoins pour

que William accepte de se découvrir et de saluer au moins

les trois personnes suivantes : le roi Charles II, son frère le

duc d’York, enfin son propre père. Hélas, c’est une requête

à laquelle William ne peut accéder sous peine de trahir tout

l’engagement éthique du Quakerisme, car, objecte-t-il, tous

les êtres étant égaux et frères, on ne saurait traiter les uns

différemment des autres. William est chassé de chez lui une

seconde fois. Toutefois, l’amour paternel, le courage d’un

fils tenant tête à son milieu et à l’opprobre public finissent

par avoir raison de l’hostilité d’un père assez fier en définitive

d’un fils si résolu à poursuivre la voie qu’il s’est tracée.

Un apaisement se produit qui permet à William Penn

dès 1667 d’entreprendre une vaticination itinérante à travers

l’Angleterre et de rédiger et publier plusieurs pamphlets.

L’année 1668 voit la parution de trois ouvrages : *Truth*

*FLxalted, The Guide Mistaken,* et *The Sandy Foundation Shaken,*

Leur contenu est immédiatement jugé offensant pour l’Eglise

d’Angleterre et conduit l’évêque de Londres à faire

emprisonner William pour hérésie doctrinale. L’accusation

est grave, le dernier hérétique du royaume a été brûlé vif

cinquante ans à peine auparavant sous Jacques Ier. Notre

Quaker se retrouve donc enfermé dans le sinistre donjon de

la Tour de Londres, attendant que l’on statue sur son sort.

C’est une occasion supplémentaire d’appliquer les préceptes

de la secte qui demandaient aux prophètes emprisonnés de

transformer leurs sinistres geôles en temples de la méditation

et de l’élévation spirituelles ; et William, en proie à une

inspiration déclenchée par les contraintes de l’univers carcéral,

de développer ce thème de la liberté intérieure tout au long

de trois traités rédigés de 1668 à 1669 : *No Cross, No Crown,*

qui nous occupe présentement, suivi de *A Letter to the Lord*

*Arlington* et de *Innocency with Her Open Face,* permettent au

jeune homme de clamer sa foi, non sans quelque modération

de sa véhémence habituelle.

Le dernier ouvrage en effet, réfute les attaques dont

*The Sandy Foundation Shaken* avait été l’objet de la part de

l’évêque de Londres et justifie les positions éthiques du

Quakerisme. Enfin, la notoriété du prisonnier, l’éloquence

raisonnée qu’il déployait pour se défendre, sa fermeté d’âme,

aboutissent à son élargissement quelques semaines après la

parution de ces trois ouvrages. Penn n’écrivait-il point à

l’ami qui s’employait auprès de son père à le faire libérer :

*« Dis à mon père... que ma prison sera mon tombeau avant que*

*j'aie bougé en quoi que ce soit de mes positions, car ma conscience*

*n' appartient à aucun être ici-bas ; je n ai point de raison d'avoir*

*peur, Dieu réparera le mal causé... ».*

Avant l’âge de trente ans, William Penn est ainsi arrivé

au terme de deux étapes capitales de sa vie, sa conversion

au Quakerisme et son incarcération à la Tour de Londres.

Ce furent des épreuves providentielles, faites pour tester la

constance du « héraut de la vérité » qu’il ambitionnait d’être.

A partir de 1670, Penn entreprend un périple différent où

il lui faudra non pas défendre uniquement ses convictions

mais promouvoir des idéaux de Liberté, d’Égalité et de

Fraternité dans un siècle qui les refusait encore. La défense

des libertés individuelles de la personne humaine au sein de

la société anglaise du XVIIe siècle, déplace en effet le combat

de William Penn d’un plan purement théologique et doctrinal

à un plan éthique et novateur. L’engagement de Penn en

faveur des libertés juridiques du citoyen constitue le troisième

événement capital de sa vie.

Le pouvoir judiciaire, coupable de tous les excès à

l’époque, est une cible de choix pour des Quakers comme

Penn qui entendent proclamer la totale indépendance des

jurés par rapport aux juges. On le voit lors du célèbre

procès de William Penn et de William Mead, accusés de

s’être réunis illégalement avec leurs coreligionnaires, et traduits

devant un tribunal de l’Old Bailey à Londres composé de

magistrats et d’un jury. La cour, présidée par le Lord Maire

de Londres, se montre particulièrement féroce envers les

deux prévenus quakers et tente par tous les moyens de les

faire condamner pour sédition, délit sévèrement puni.

Exhortant ses collègues magistrats à se montrer impitoyables,

le Lord Maire fulmine et tempête contre les accusés et

menace de sévir contre les douze jurés s’ils osent rendre un

verdict de non-culpabilité, pratiques surprenantes mais fré­

quentes de la justice anglaise au XVIIe siècle. Ô surprise, les

douze jurés ralliés derrière leur porte-parole — un dénommé

Bushell — et exhortés à défendre leurs droits imprescriptibles,

refusent de se laisser intimider de la sorte. Privés de boisson,

20

de nourriture, de chauffage, de tabac et même de pot de

chambre ( !) pour la durée de leurs délibérations sur ordre

de la cour, ces « douze hommes en colère » reviennent trois

fois de suite en vingt-quatre heures déclarer devant le tribunal

Penn et son compagnon non-coupables.

Libérés, non sans avoir été condamnés, ainsi que les

jurés, à une forte amende pour « outrage à la cour », les

deux Quakers eurent à cœur tout au long des débats tragi-

comiques de ce procès, de souligner que l’indépendance des

jurés mais aussi de tout citoyen anglais, se trouvait garantie

et définie par un des grands documents constitutionnels de

l’Angleterre: la Grande Charte («Magna Carta ») de 1215.

Ce procès devenait aussi en filigrane celui qu’intentait la

tyrannie d’un prétendu joug-normand (« Norman Yoke ») à

un peuple anglo-saxon né libre et fier de le demeurer. Mais

l’affaire Penn-Mead n’a point eu uniquement pour but de

conforter un mythe britannique, elle a fait jurisprudence et

a abouti à garantir l’exercice de libertés individuelles (prévenus

et jurés) au sein du système judiciaire.

D’autres incarcérations, d’autres procès ont encore jalonné

l’apostolat de Penn mais celui-ci, enfin réconcilié avec son

père décédé en 1670, va consacrer son énergie à d’autres

causes qu’à la propagation d’idéaux éthiques. La polémique

doctrinale et théologique dans les années 1670 à 1676 ainsi

que la rédaction de tracts occupent une grande partie du

temps de William Penn désormais devenu, grâce à sa stature

intellectuelle, un des principaux théologiens du mouvement

quaker. Invoquant l’aspect rationnel et irénique du Quakerisme,

Penn alimentera de vives controverses théologiques avec les

adversaires de la secte. Ainsi il se confronte à certains des

protagonistes les plus éminents du grand débat théologique

de la deuxième moitié du XVIIe siècle, où s’opposent sectaires

non-conformistes et représentants de l’orthodoxie anglicane.

En 1672, Lodowick Muggleton, messie exalté et vieillissant

du millénarisme de l’interrègne, en 1675 Richard Baxter,

l’irénique pasteur non-conformiste, font l’objet d’une vive

polémique où Penn soutient avec acharnement les thèses de

l’immanentisme quaker. Ces controverses passionnées trouvent

une large audience et donnent lieu à de véritables joutes

oratoires publiques où, par exemple, Penn et Baxter s’affrontent

six, voire sept heures d’affilée. Le débat théologique se

21

poursuit aussi par voie épistolaire et notre auteur entretient

une correspondance suivie avec deux nobles dames allemandes :

Élisabeth, Princesse Palatine, amie de Descartes et de Leibniz,

et l’une de ses dames de compagnie, /\nne-Marie, Comtesse

de Hornes. Ces contacts ont été amorcés lors d’un premier

voyage sur le continent en 1671.

Ainsi le quatrième grand événement de la vie de Penn,

le voyage en Europe effectué en 1677, est-il la conséquence,

entre autres, de son activité polémique et épistolaire.

Les pays européens où était née et s’était développée

la Réforme, la Hollande et l’Allemagne, n’avaient cessé

d’exercer au XVIIe siècle un puissant attrait sur nombre de

sectes anglaises. Les Anabaptistes, les Mennonites, les Baptistes,

les Familistes, les Quakers aussi, voyaient en ces deux pays,

et non sans raison, le berceau de leurs origines. L’existence

de sectes allemandes et hollandaises proches des Quakers par

leur théologie et leur éthique a motivé à la fin du mois de

mai 1677 les principaux dirigeants quakers, Robert Barclay,

John Furly, George Fox, George Keith, William Penn, à

entreprendre un voyage de trois mois à travers la Hollande

et l’Allemagne. L’idée d’un retour aux sources, mais aussi

un élan de prosélytisme animent nos voyageurs, persuadés

que le message de la Lumière Intérieure trouverait en Europe

un terrain propice à son expansion.

Arrivés à Amsterdam, les Amis participent à une

assemblée générale des Quakers de Hollande. De là ils se

rendent à deux reprises chez la princesse Palatine à Herwerden

qui se déclare, ainsi que le reste de sa maisonnée, enthousiasmée

par ce que Keith, Furly, Barclay et Penn lui révèlent de la

doctrine de la Lumière Intérieure. Ceci ne l’empêche point

d’écrire en français à un correspondant qu’elle trouve *« un*

*air endormi »* à Penn. Enfin, Fox et ses compagnons rendent

visite à la secte des Labadistes de Wiewart, puis à celle des

Collegiants. La rencontre entre George Fox et Galenus

Abrahams, principal dirigeant des Collegiants hollandais, est

significative en ce qu’elle symbolise les retrouvailles du

Quakerisme avec sa source spirituelle, vu la similitude

doctrinale des deux sectes.

Penn, notant scrupuleusement les impressions de son

voyage (« His Travails into : Holland and Germany » in

*Œuvres,* I, 50-116), est, semble-t-il, convaincu d’avoir retrouvé

.••1 1’

22

chez les Collegiants les origines de l’immanentisme quaker.

De même, grâce à l’accueil enthousiaste de la Princesse

Palatine et de la Comtesse de Homes, revient-il en Angleterre

persuadé d’avoir déposé en Europe protestante le germe

d’un éveil spirituel riche d’avenir. Cette vision du monde

occidental se convertissant lentement mais sûrement au

message quaker rejoint un autre projet de Penn formulé dès

1676. A la veille du voyage en Hollande et en Allemagne,

William avait en effet entrevu la possibilité de fonder une

société idéale qui répondrait en tous points à l’éthique

quaker. Ce projet coïncidait avec l’offre faite à Penn de

racheter des parts d’une entreprise de colonisation sur le

continent nord-américain : le territoire du New Jersey.

La nouvelle vocation coloniale du dirigeant quaker est

sans conteste la cinquième et dernière grande étape de sa

vie. Elle oriente sa pensée vers une série d’interrogations

nouvelles, tant philosophiques que politiques. Au lieu d’espérer

l’avènement hypothétique du règne de la Lumière Intérieure

sur l’ancien monde, ne vaut-il pas mieux bâtir la « Nouvelle

Sion », « ex nihilo », dans un Nouveau-Monde où l’état de

nature a préservé l’innocence des hommes ?

Futur administrateur de cette « Jérusalem terrestre »,

William Penn, conseillé par John Locke et le Quaker Edward

Billing, a donc recherché le meilleur cadre constitutionnel

pour un « gouvernement des saints ». Le projet finit par

échouer, les Quakers n’y étant point majoritaires. Mais l’idée

fait son chemin dans les années qui suivent, au cours

desquelles Penn s’efforce auprès du Roi et du Parlement

d’améliorer l’image du Quakerisme. Promouvant l’idée de

tolérance religieuse dans un pays qui continue de ressentir

dans les années 1670 les séquelles de la Guerre Civile, notre

auteur suggère au souverain la possibilité d’employer outre-

Atlantique l’énergie et les talents d’une secte jugée fort

remuante dans son pays d’origine. Aussi Charles II ne fait-il

point de difficultés pour accorder en 1682 au fils de l’Amiral

Penn la pleine propriété d’une province du Nouveau-Monde

en remboursement d’une dette contractée envers le père.

C’est le Roi lui-même qui décida de baptiser « Pennsylvanie »

la province du New Netherlands en hommage à la fidélité

des Penn à sa couronne.

Conscient de l’aspect providentiel de cette faveur royale,

William Penn décide à 58 ans de consacrer son talent et sa

fortune à la réalisation du grand dessein utopique quaker.

Il s’attelle incontinent à la rédaction d’une constitution pour

la Pennsylvanie, intitulée avec justesse : « Cadre de Gouver­

nement » (« Frame of Government »). Le projet utopique

doit en effet reposer sur des bases juridiques et morales

solides. Tolérance, fraternité, égalité et liberté sont les

concepts fondamentaux dont s’imprégne la constitution de

la Pennsylvanie. Averti par les errements des autres colonies

puritaines d’Amérique, le Massachussetts notamment, où trois

Quakers, deux hommes et une femme, furent pendus en

1659 et 1660, le colonisateur quaker s’est efforcé de transformer

ces plantations terrestres en plantations célestes. La paix, la

fraternité, l’amour entre les hommes, la tolérance s’y trouvaient

théoriquement et juridiquement garanties.

Les Indiens par exemple, dont Penn admire la noblesse

et les mœurs, y sont traités non en race inférieure, mais en

êtres humains à part entière, attitude rare pour l’époque et

dont les esclaves africains n’ont hélas point bénéficié. Il est

vrai que le père de la Pennsylvanie voit dans la nation

indienne une légendaire « tribu perdue d’Israël », aussi

s’attache-t-il à lui accorder un statut, sinon d’égalité complète

avec celui des colons européens, du moins lui assurant la

protection de ses droits fondamentaux. Proscrivant la guerre

contre les tribus indiennes, Penn s’efforce d’apprendre leur

langue pour mieux les comprendre. Toutefois, la réalité n’a

point toujours été à la hauteur des ambitions des pères

fondateurs. Si les Indiens furent respectés tant que dura

l’emprise quaker (1756) sur le gouvernement de la colonie,

l’esclavage des Noirs y subsista jusqu’en 1774, bien que les

Quakers américains de Germantown aient été en 1688 les

premiers à dénoncer la cruauté de cet asservissement. Le

concept de fraternité universelle qui animait l’esprit du

Quakerisme n’a pas suffi à faire des esclaves noirs des frères

libres.

Dans le domaine religieux d’autre part, la tolérance ne

fut pas non plus totale. Ainsi l’athéisme et le catholicisme

romain furent formellement bannis de la « Nouvelle Sion »

bien que le « Cadre de Gouvernement » eût garanti l’accueil

de tous ceux qui professeraient leur foi en un Dieu unique.

En définitive, le travail et le commerce ainsi que le concept

24

de tolérance deviendront les grandes vertus d’une Jérusalem

quaker fondée sur le principe de la « Sobriété de Vie »

(« Plainness of Life »). Aussi, pour éviter d’accueillir des

perturbateurs de la sérénité coloniale, William Penn s’adressera-

t-il surtout aux professants d’Allemagne et de Hollande pour

venir irriguer de la sueur de leur front les sillons de la

« Terre Promise ». C’est en ces termes bibliques que George

Fox rédigeait des pamphlets, encourageant des candidats

planteurs à partir cultiver la glèbe de la Nouvelle Sion, ce

qui en même temps les amènerait à découvrir en eux

l’existence de la Lumière Intérieure.

En 1682, afin de constater sur place l’avancement de

son projet, William Penn traverse l’Atlantique pour un

premier séjour de deux ans en Pennsylvannie. Entre-temps,

Jacques II qui a succédé à son frère Charles, fait du dirigeant

quaker un de ses courtisans familiers. Bientôt l’idée de

tolérance faisant son chemin, un pardon général est proclamé

en faveur de tous les dissidents religieux du royaume, y

compris les catholiques. Ce sont les Déclarations d’indulgence

de 1687 et 1688 ; celles-ci contenaient du reste des mesures

de clémence particulière pour les Quakers. Inquiété après la

révolution de 1688 pour ses accointances avec une cour aux

sympathies crypto-catholiques, Penn réussit néanmoins, sous

le règne de Guillaume d’Orange, à se consacrer à son œuvre

polémique et doctrinale. Mais c’est la Pennsylvanie, dont il

doit presque constamment défendre les intérêts à Londres,

qui continue d’accaparer ses pensées.

S’étant remarié en 1696, Penn s’embarque trois ans plus

tard pour aller s’installer en famille en Pennsylvanie. Il

entend désormais participer activement au destin de ce rêve

colonial devenu réalité. En 1700, le grand Quaker devient

effectivement gouverneur d’une colonie dont il avait jusque-

là toujours délégué à d’autres le gouvernement. Or ce qui

aurait dû constituer l’épilogue heureux d’une vie, tourne au

drame.

Son titre de propriétaire de la colonie, accordé il vrai

par le précédent régime, lui est subitement contesté par

certains ennemis qu’il compte à la cour de Guillaume

d’Orange. Penn se trouve alors obligé de revenir en

Angleterre défendre en personne sa cause devant une

commission parlementaire. Les choses s’apaisent dès l’accession

25

au trône en 1702 de la fille de Jacques II, Anne, la faveur

royale étant de nouveau accordée au fondateur de la

Pennsylvanie. Mais c’est là un répit de courte durée. Pendant

son absence, ceux qui l’ont remplacé à la tête de la colonie

commettent erreurs et maladresses, et deviennent l’objet de

récriminations qui, toutes, requièrent l’arbitrage du père-

fondateur absent. Enfin Penn, qui jusqu’alors avait joui d’une

grande aisance matérielle, est consterné d’apprendre en 1707

qu’il a perdu un procès intenté par la veuve d’un ancien

intendant de ses domaines. La partie adverse, s’appuyant sur

des faux témoignages, obtient du tribunal de l’Old Bailey

que Penn soit assigné à résidence dans Londres une année

durant jusqu’à la fin du procès. Cette humiliation contribue

à briser cet homme de soixante-quatre ans. Criblé de dettes,

il est alors obligé d’intenter une série de longs et coûteux

procès. Pour comble de malheur, alors qu’il aurait précisément

à ce moment-là eu besoin de toute son énergie pour faire

front, une crise d’apoplexie le terrasse partiellement en 1712,

diminuant sérieusement ses facultés mentales.

C’est ici que commencent les six dernières années

pitoyables d’une vie marquée jusqu’alors par un courage

exceptionnel et une vive intelligence. Diminué intellectuelle­

ment et physiquement, Penn subit un long calvaire, celui de

la déchéance mentale d’un des derniers dirigeants réellement

charismatiques du mouvement quaker. A la mort de William

Penn en 1718, s’amorce un autre déclin, celui d’une Église

quaker qui entre au début du XVIIIe siècle dans une phase

de repli sur soi, voire de torpeur spirituelle dont elle ne

s’éveillera en sursaut qu’à la fin du siècle des Lumières. Ce

sursaut a été celui de l’appel du méthodisme des frères

Wesley, mais c’est là une autre histoire.

Rien cependant ne saurait mieux traduire la vie et la

pensée de William Penn que ses écrits. Ceux-ci se composent

d’environ quarante-neuf lettres ou épîtres, de quarante-trois

pamphlets, de dix ouvrages traitant de la doctrine quaker

ou de l’application de celle-ci à la vie quotidienne, et pour

finir, des trois traités suivants : *No Cross, No Crown (Sans*

*Croix, Point de Couronne)* (1660), *A Brief Account of the Bise*

*and Progrès s of the People called Quakers* (1694) et *Sonie Fruits*

*of Solitude (Quelques Réflexions, Fruits de la Solitude)* (1693).

Si les deux premiers ouvrages résument assez complètement

26

les positions doctrinales et éthiques du fondateur de la

Pennsylvanie, *Sowe Fruits of Solitude* connaîtra une notoriété

équivalente à celle de *No Cross, No Crown* et qui dépassera

largement celle de la plupart des écrits rédigés du vivant de

Penn.

La popularité de *Sans Croix, Point de Couronne* et des

*Fruits de la Solitude,* a sans doute tenu au fait qu’ils

appartenaient à cette catégorie de livres appelés manuels de

conduite dont protestants et catholiques au XVIIe siècle se

montrèrent friands. Ces écrits annonçaient aussi une évolution

des mœurs et du sentiment religieux s’écartant des excès

langagiers du fanatisme chiliaste dont la littérature pamphlétaire

de l’interrègne Cromwellien (1642-1660) s’était faite l’écho.

Chez Penn en effet, point de ces élans prophétiques ou de

ces vaticinations exaltées qui caractérisent les écrits des

prophètes et des prophétesses de la première génération

quaker. George Fox (1624-1691), James Nayler (1618 ?-i66o),

Isaac Penington (1616-1679), semblent effectivement appartenir

à une autre époque, faite d’inspiration et d’enthousiasme

messianique dont les accents ne parviennent que fort étouffés

aux oreilles des Amis dans les années 1670.

Bien sûr, on retrouve encore çà et là chez Penn, jusque

dans le *Sans Croix, Point de Couronne,* une précipitation du

verbe et du style, une accélération des images et des

métaphores se succédant sous la plume de l’auteur. Elles ne

sont point sans rappeler l’étonnante et parfois surréaliste

verve inspirée qui traverse le *journal* de George Fox, ou

encore certains pamphlets de Nayler ou de Penington.

Pourtant, étant donné la violence des conflits qui opposent

les Quakers à l’État à partir de 1660, on aurait pu penser

que Penn dès les débuts de son apostolat aurait conservé le

ton de ses aînés. Mais la deuxième génération de dirigeants

quakers à laquelle il appartient est contrainte de récolter ce

que la première avait semé : le choc en retour de leur

contestation radicale de l’ordre établi dans l’Eglise d’Angle­

terre.

A la fin des années 1660, l’heure n’est plus au débat

théologique. Le grand débat de la fin du XVIIe siècle en

Angleterre sera avant tout d’ordre politique et social. Un

glissement des idées et des conflits du plan religieux au plan

politique s’est opéré en réaction contre les excès auxquels

27

s’étaient livrées les sectes pendant l’interrègne républicain.

Penn, en raison de sa naissance et des accointances avec le

milieu politique et la cour, en raison aussi d’une formation

intellectuelle aux horizons plus vastes que ceux des premiers

Quakers, a senti combien le pays était las des conflits

théologiques. Aussi contribue-t-il par ses écrits à transformer

l’image du mouvement quaker et à calmer au nom de la

tolérance l’âpreté des luttes idéologiques entre les diverses

factions religieuses du royaume. William Penn souhaite en

effet faire abandonner au Quakerisme l’image négative

d’épouvantail qu’il avait acquise auprès des fidèles de l’Eglise

établie. L’auteur de *Sans Croix, Point de Couronne* ne s’engage

donc point à convertir ses contemporains à la doctrine de

la Lumière Intérieure, tâche à laquelle s’étaient employés les

premiers prophètes, mais à leur démontrer combien cette

doctrine était en fin de compte, acceptable, tolérable et

tolérante, raisonnable et raisonnée, voire, logique.

La raison et le sens commun plus que l’autorité du

Christ Intérieur sont des arguments récurrents dans les

pamphlets de Penn. Ne pourrait-on, demande-t-il, tolérer au

sein du peuple, ces gens, les Quakers, chez lesquels la foi

gouverne à parité avec la raison? Ainsi dès 1669, date de

parution du *Sans Croix, Point de Couronne,* la rigueur de la

raison, conjuguée à une conviction religieuse profonde, se

substitue-t-elle aux embrasements du millénarisme sectarien.

Cette attitude annonce en fait certains concepts développés

au siècle des lumières tout proche, époque où la raison et

le sentiment remplaceront les divagations de l’enthousiasme

religieux. C’est donc avec une grande lucidité mais aussi une

grande conviction quant à la réalité de l’existence en chaque

être d’une Lumière Intérieure que Penn s’efforce de traduire

ses actes en paroles.

Dans cette perspective, *Sans Croix, Point de Couronne*

n’est autre qu’une invitation faite au lecteur à suivre William

Penn le long du chemin de croix spirituel d’un jeune Quaker

de 24 ans. Cette épreuve, à l’inverse de l’exercice littéraire,

avait d’abord consisté à transformer des paroles en actes.

Sans vouloir résumer le contenu d’un texte dont Danièle

Frison-Prudhomme a su conserver le cachet malgré des

archaïsmes et des imprécisions ou obscurités propres à de

nombreux pamphlétaires au XVIIe siècle, nous voudrions

28

ajouter quelques remarques quant à la structure et au contenu

de l’ouvrage.

*Sans Croix, Point de Couronne,* comme nombre d’autres

pamphlets de Penn dirigeant le lecteur vers une introspection

spirituelle *(Tbe Great Case of Liberty of Conscience* (1670), ou

*An Address to Protestants* (1679)), contient de façon fort

conventionnelle un exposé central de la doctrine de la

Lumière Intérieure. Celui-ci s’accompagne ensuite de discus­

sions annexes traitant des divers problèmes, soulevés par la

théologie quaker.

William Penn émaillé sa démonstration relative à la

vérité fondamentale de cette doctrine, d’une multitude

d’arguments et d’exemples sur le mode répétitif cher à la

littérature pamphlétaire du XVIIe siècle. Justifiant ses assertions

par un constant recours à des citations bibliques, ou encore

citant les grands auteurs classiques (Platon, Aristote, Ovide,

Sénèque, Plutarque), le prophète quaker se réfère également

aux textes des Pères de l’Eglise, procédés habituels du débat

théologique d’alors. De fait toute la deuxième partie de

l’ouvrage, c’est-à-dire les chapitres dix-neuf à vingt-deux,

sont presque exclusivement un recueil d’exemples, faits ou

dires, attribués à des personnages célèbres réels mais aussi

fictifs. Tout ceci étant conforme à une tradition intellectuelle

remontant aux « exempla » de la scolastique moyenâgeuse.

Dans *Sans Croix, Point de Couronne,* à partir du chapitre

quatre, l’auteur fait appel aux opinions et à l’autorité morale

de cent trente personnages masculins, auxquels on ajoutera

toutefois douze femmes. Soixante-quinze des hommes cités

appartiennent à la littérature et à la pensée antiques, ainsi

que la plupart des femmes. Vingt autres personnages font

partie de la tradition biblique et chrétienne, les trente-sept

derniers sont des contemporains de Penn ; témoignant de la

vaste culture du dirigeant quaker, on notera sa préférence

pour les prophètes bibliques, incluant Job, Moïse, Isaïe,

Daniel, Isaac, Salomon, mais aussi saint Paul, saint Pierre,

saint Jean-Baptiste. Ceci n’empêche cependant point notre

auteur de se servir des exemples négatifs que lui offrent les

Écritures Saintes, ceux de Judas, de Jézabel ou de Simon

le magicien. En même temps, il se sert d’auteurs inattendus

comme William Tindale, cité pour un tract rédigé contre le

lucre, d’un protestant français Pierre Charron, cité pour un

29

autre opuscule, aujourd’hui oublié, contre l’avarice, ou encore

d’Abraham Cowley pour une dénonciation du même vice.

Mais plus hardiment encore, à l’instar de Maître Eckart, le

grand mystique du XIVe siècle, Penn citera à l’appui de ses

thèses, les « Maîtres Païens ». Pythagore, Socrate, Zénon

d’Alexandrie étaient comme les Quakers, vertueux, et

dénonçaient les mêmes vices en dépit du fait que ces gens

*« ne connaissaient pas Dieu ».*

Si nous avons insisté sur les références utilisées dans

*Sans Croix, Point de Couronne,* c’est que la présente édition

n’a point retenu le catalogue que constituait la deuxième

partie de l’ouvrage, c’est-à-dire les chapitres dix-neuf à vingt-

deux de l’édition de 1682, version élargie de l’édition de

1669 où ces exemples étaient moins nombreux. Dans ces

pages, des penseurs et héros antiques aussi divers que Cyrus,

Ataxercès, Philippe de Macédoine, Ptolémée, Alexandre le

Grand, Thémistocle, Périciès, Démosthène, Alcamène, Cléo-

mène, Pausanias, Théopompe, Lycurgue, Scipion l’Africain,

Marc Aurèle, Anaxagore, Héraclite, Démocrite, Diogène,

Lucrèce, entre autres, sont invoqués pour soutenir la doctrine

éthique des adeptes de la Lumière Intérieure. Sans doute

plus intéressante pour un lecteur moderne et pour l’histoire

des idées, aurait été la consultation d’une autre liste de

personnages qui appartiennent, eux, à l’histoire européenne

des XVIe et XVIIe siècles. Leur énumération révèle les

affinités de Penn avec ces figures quasi légendaires de

l’histoire d’Angleterre chez qui il a décelé les mêmes vertus

morales qui animent Quakers et Quakeresses. Ainsi Michel

de Montaigne, le Cardinal Wolsey (mais non point Thomas

More, sans doute trop « papiste »), Sir Philip Sydney, le

secrétaire d’État Walsingham, Sir Walter Raleigh surtout,

offrent par leurs vies ou leurs paroles matière à réflexion

sur la vertu.

Mais, compte tenu de la suppression des quatre derniers

chapitres dans la présente traduction, qu’en est-il du contenu

réel de *Sans Croix, Point de Couronne ?*

La première évidence est que les dix-huit chapitres de

l’ouvrage se scindent en deux parties clairement définies : *a}*

du chapitre I au chapitre VII, *b)* du chapitre VIII au cha­

pitre XVIII.

Toute la première partie de l’ouvrage constitue au fond

30

la définition quaker du symbole de la Croix. Cette croix

portée et portante du Christ Intérieur, représente en effet

l’objet principal de la quête entreprise par les Trembleurs.

Ces hommes et ces femmes se sont d’abord posés en

« chercheurs spirituels » à l’image des premiers prophètes des

années 1640 et 1650, issus en grande partie des rangs de

ceux que l’on dénommait alors des « Seekers ». Résolument

ancré dans cette optique de la quête spirituelle, l’auteur

s’attachera, une fois accomplie « l’invention » de la croix, à

décrire en quoi consiste l’épreuve essentielle subie par tout

aspirant Trembleur : *« T acte de soulever la croix» («lifting up*

*the cross »).* Cette expression consacrée du Quakerisme, désigne

le véritable rite de passage par lequel le néophyte affrontait

les vexations et humiliations du monde extérieur lorsqu’il

désavouait le siècle « disowning the world », rejetant sa

vanité, ses mœurs, ses divertissements.

Prolongeant cette description de la passion quaker, la

deuxième partie (Chapitres VIII à XVIII) du livre, s’attache

à dénoncer minutieusement les vices majeurs qui assaillent

l’homme. Penn propose ici une sorte de manuel de conduite

éthique qui doit mener ses lecteurs à l’adoption d’une règle

de sobriété de vie en toutes choses. La croix soulevée ainsi

quotidiennement par le vrai chrétien, cesse dès lors d’être

une source de douleur pour devenir fontaine de joie. Hélas,

ce qui au départ n’est qu’une simple méthode pour combattre

la vanité humaine et juguler ce que les Quakers appellent

les « appétits charnels » « carnal lusts » « fleshly lusts », cesse

vite d’être un moyen, pour devenir, à partir des années

1660, une fin.

En effet, perdant de vue le but initial de leur doctrine,

les Amis, au lendemain de la Restauration, sans doute en

raison des persécutions dont ils sont alors victimes, vont se

réfugier dans une stricte observance de la lettre de leur

doctrine sans réussir à en retenir l’esprit. Leurs tentatives

pour se dépouiller des apparences, afin de permettre au

rayonnement de la Lumière Intérieure d’éclairer la pénombre

spirituelle dans laquelle se meuvent les hommes, sera en

définitive, dans le meilleur des cas, un demi échec. Penn en

compagnie de Barclay, de Fox, de Penington, aura beau

condamner les Églises établies, protestantes ou catholiques,

qui « judaïsent » en se réfugiant dans les formes extérieures

et la lettre du dogme, il ne manquera point de tomber lui-

même dans ce piège.

L’examen du *Sans Croix, Point de Couronne* est susceptible

de révéler des contradictions inhérentes à la nature même

de l’illuminisme quaker. Il est donc instructif de reprendre

du début à la fin les points essentiels dégagés par le texte

de Penn.

L’auteur s’emploie tout d’abord à faire l’historique de

la décadence et des maux qui affectent la chrétienté au

XVIIe siècle. Il oppose constamment les faux chrétiens aux

vrais (Chap. I), comparant les Temps Apostoliques des

Premiers Chrétiens à la déchéance de son époque (Chap. II).

Aussi le combat spirituel intérieur et notamment le renon­

cement à Soi, synonyme du renoncement au vouloir égoïste,

antagoniste de la volonté divine (Chap. III), constitue-t-il la

seule issue possible. Cette lutte céleste est en effet la seule

qui aboutisse au vrai exercice de la Croix (Chap. IV) dans

l’acception qu’Ignace de Loyola accordait au terme d’exercice

spirituel.

En fin de compte, seule l’abolition du royaume des

apparences permet selon Penn de redécouvrir l’essence divine

intérieure à chaque homme, et seul le culte intérieur prévaut

sur le culte extérieur. De même, paraphrasant une expression

présente dans les *Institutions* de Calvin, l’Église invisible

prévaut sur l’Église visible (Chap. V). L’auteur en profite

pour condamner, en accord avec les Églises issues de la

Réforme, la « grande prostituée de Babylone », l’Église

romaine. Les papistes en effet, au lieu d’aider les fidèles à

trouver le Christ en eux-mêmes, ensevelissent les âmes sous

le poids de vaines cérémonies. C’était là un avertissement

plus ou moins voilé dirigé également contre l’Église établie

d’Angleterre.

S’étant efforcé de faire comprendre au lecteur l’importance

que l’introspection spirituelle occupait au sein de cet

immanentisme chrétien qu’était le Quakerisme, Penn lui révèle

les moyens essentiels pour accéder à cet état de réceptivité

intérieure et s’y maintenir. Le but est en effet de pousser

l’être à découvrir le Christ Intérieur (« Inner Christ ») en

lui, ou encore de se mettre à l’écoute de la « Voix Intérieure »

(«Inner Voice»). Le cœur et l’âme doivent désormais être

guidés par ces seules entités. L’attente spirituelle et le silence

J2

sont alors les moyens d’accéder le plus efficacement possible

à la grâce de la Lumière Intérieure. Penn parle ici d’un

processus qui met l’accent sur la spontanéité et sur la

sincérité du fidèle et décrit un état correspondant à « une

vivante attente intérieure » (« Lively inward waiting »)

(Chap. VI), à condition toutefois que l’individu manifeste

une foi profonde.

Le but spirituel ne saurait pourtant être atteint tant que

l’être demeure prisonnier des erreurs et des faiblesses de son

« état charnel » (« carnal nature »). L’auteur se met donc en

devoir de dresser le catalogue des principaux péchés qui

empêchent l’homme d’appréhender la vérité.

La deuxième partie du *Sans Croix, Point de Couronne*

s’emploie alors à décrire la façon dont l’orgueil, et ses

dérivés, le mauvais emploi de l’argent, l’avarice autant que

le luxe et la prodigalité, plongent l’homme dans le domaine

des apparences et de la matière ; comment l’individu se

transforme en un être fier et suffisant, plein de lui-même à

l’idée de détenir quelque pauvre savoir (Chap. VII). On ne

peut s’empêcher de voir derrière cette sélection incomplète

des erreurs et de la bêtise humaines, le reflet des choix

douloureux déjà effectués par le fils de l’Amiral Penn qui a

24 ans lorsque paraît son pamphlet. Notamment en ce qui

concerne le rejet catégorique des us et modes vestimentaires

de son milieu privilégié pour adopter ceux, beaucoup plus

frustes, des Quakers.

Ainsi, un peu à la manière du Francis Bacon des *Hssays,*

les brefs chapitres VII à XVIII sont-ils consacrés chacun à

la dénonciation d’un vice et de ses corollaires, par un homme

qui les a tour à tour combattus. Le pouvoir, l’ambition et

l’orgueil devraient se neutraliser mutuellement et ne point

être à l’origine des guerres (Chap. VIII). Le chapitre suivant

(Chap. IX) est entièrement consacré aux marques de respect

et d’honneur dus à ses supérieurs ainsi qu’aux puissants de

ce monde. Des coutumes et des usages auxquels les Trembleurs

bien évidemment refusent de se soumettre. Le chapitre X

traite du tutoiement qui n’est plus usité en anglais parlé à

la fin du XVIIe dans quelque milieu social que ce soit. Or

cette forme d’adresse est néanmoins employée systématique­

ment par les Amis tant dans leurs rapports mutuels que

dans leurs rapports avec le monde qui les entoure. Ceci veut

33

dire que Penn et les Quakers promeuvent ici une vision de

plus en plus égalitaire de l’homme en société qui cesserait

de se distinguer extérieurement de ses semblables.

Si l’uniformité de langage ou de costume devait idéalement

contribuer à rendre les hommes égaux du moins quant aux

apparences, reste le problème de la beauté et de la laideur,

injustice apparente à laquelle notre auteur accorde une large

place. On ne saurait toutefois faire de William Penn, à

proprement parler un niveleur. Celui-ci n’envisage d’égalité

entre les hommes qu’à un niveau spirituel et moral et non

point social (Chap. XI). En effet, la règle de sobriété de vie

(« Plainness of Life ») dans tous les aspects de la vie

quotidienne, si elle tend à humilier les orgueilleux, véhicule

également un objectif de justice économique. Celui-ci

consisterait en une redistribution plus équitable du labeur et

des richesses. Ainsi l’avarice apparaît-elle comme l’envers du

miroir de la prodigalité, vices corollaires des dépenses

somptuaires ; l’une et l’autre, en définitive, causes de l’iniquité

sociale (Chap. XIII).

Les quatre derniers chapitres du *Sans Croix, Point de*

*Couronne* sont à cet égard fort révélateurs, offrant à la

perspicacité du lecteur une réflexion sur le corps humain, en

même temps que sur le corps social. Non contents de ruiner

le corps physique, les débordements de la table contribuent

à ruiner l’âme et sont une insulte permanente faite aux

pauvres. Empêchant l’homme de renoncer à lui-même à

quelque degré que ce soit (Chap. XV et XVI), les plaisirs

du siècle représentent un véritable obstacle spirituel pour le

fidèle. En outre, et l’argument est relativement nouveau à

l’époque, la convivialité et la bonne chère sont en fait une

perte « ... *de temps précieux, grâce auquel un agonisant aurait pu*

*accéder au Paradis... »* (Chap. XV, 8). Calculs hasardeux

toutefois, car le temps, ici encore chez Penn, mesuré en

termes de salut éternel, ne tardera pas à l’être au siècle

suivant avec Benjamin Franklin, en termes d’argent *(« Time*

*is money... »).*

Les chapitres XVII et XVIII poursuivent l’argumentation

au demeurant fort puritaine de Penn qui s’en prend désormais

aux excès de la mode féminine et masculine. Mais l’auteur

en veut également aux arts, au théâtre surtout, grands

dévoreurs de l’âme et du temps... Soulignant certes avec

34

justesse, que si les grands de ce monde avaient moins de

besoins à assouvir, les paysans misérables seraient moins

obligés de s’échiner à payer les coûteux loyers de leurs terres

et de leurs fermes, l’auteur remarque qu’un changement

d’attitude envers les pauvres ruraux permettrait enfin à ceux-

ci de commencer à gagner quelque argent et, plus important,

les conduirait peut-être à épargner. Cette ébauche d’une

vision somme toute capitaliste du juste emploi de l’argent

pousse notre auteur (Chap. XVIII) à développer les impli­

cations économiques de la règle de sobriété de vie quaker.

Exhortant ses compatriotes « ... *à convertir leur temps et*

*leur argent en choses plus utiles qu'en un vain luxe... »,* Penn voit

dans la modération généralisée des appétits matériels de

l’individu, un facteur d’enrichissement pour la nation. Adoptant

un point de vue utilitariste, le *Sans Croix, Point de Couronne*

prône la sobriété de mœurs et d’habitudes quotidiennes

comme source de bénéfices spirituels mais surtout, écono­

miques et politiques. Sans parvenir à formuler nettement des

concepts modernes tels que le dégagement de surplus et la

création de capital, implicites dans l’abstention de plaisirs

matériels remplacés par une éthique du labeur, William Penn

se félicite dans son ouvrage de ce que les *« saints et les*

*Amis »* passent le plus clair de leur temps à honorer Dieu

*« dans leur vie active »,* plutôt qu’à le gaspiller en divertissements.

Enfin, et ce cri poussé en défense des pauvres résonne

encore avec quelque actualité aujourd’hui, le fondateur de la

Pennsylvanie s’indigne de ce que, *« La sueur et le dur labeur*

*du paysan, tôt levé, tard couché, dans le froid et sous la canicule,*

*sous la pluie et sous le soleil, soient transformés en plaisirs,*

*divertissements, et passe-temps d'un petit nombre d'individus... »*

(Chap. XVIII, 10).

Nous le voyons, *Sans Croix, Point de Couronne* est un

livre qui n’est pas aussi détaché de préoccupations encore

actuelles, que la date et le contexte dans lequel il a été

rédigé le laisseraient supposer. L’ouvrage de Penn se présente

donc comme un traité de la guerre céleste, ou comme celui

du combat spirituel individuel, qui n’a point éludé le combat

social auquel la théologie quaker appelait ses fidèles. Les

principaux aspects de la doctrine éthique du Quakerisme

sont en effet représentés dans le pamphlet du jeune Penn.

La différence entre lui et ses prédécesseurs, les « hérauts de

35

la Vérité» des années 1650, tient cependant à l’extrême

discrétion accordée par le *Sans Croix, Point de Couronne* à

l’illuminisme millénariste, élément capital de l’inspiration

quaker originelle. La formulation d’une éthique sociale

rigoureusement énoncée, semble donc prendre ici le pas sur

l’enthousiasme prophétique qui caractérisait la première

décennie du mouvement.

L’œuvre de William Penn aura paradoxalement été plus

conformiste que révolutionnaire, son principal souci ayant

été d’intégrer, autant que possible, le Quakerisme au sein

de la société où il avait brusquement, voire brutalement,

surgi. Penn souhaitait en effet faire reconnaître à la société

anglaise de la deuxième moitié du XVIIe siècle que les

Trembleurs avaient été parmi les premiers promoteurs de

l’idée de tolérance religieuse, idée que cette société faisait

progressivement sienne.

Modération (« Tempérance »), Sobriété (« Plainness ») et

Tolérance (« Tolérance »), sont donc les maîtres-mots qui

distinguent le Quakerisme et le XVIIe siècle finissant. Ils

permettent de mieux comprendre l’effort accompli par un

mouvement religieux jusqu’alors abhorré par les honnêtes

gens, pour rejoindre les grands courants idéologiques et

rationalistes se profilant à l’aube du XVIIIe siècle.

Par là même, les Quakers renonçaient définitivement à

l’hypothétique avènement d’un grand bouleversement millé­

nariste qui aurait obligé leur époque à accueillir le retour

des « Temps Apostoliques » de la chrétienté primitive.

S’intégrant finalement sans trop de heurts, dès les années

1680, à la société capitaliste naissante, la Société des Amis

par la voix de ses prophètes a véhiculé nombre d’idées

(Egalité, Fraternité, Liberté) qui, tout en ayant servi leur

époque, ont puissamment façonné les temps modernes.

Jacques TUAL

Maître de conférences

à l’Université de La Réunion.

36

PREFACE DE LA TRADUCTRICE

1. **L’œuvre**

*Sans Croix, Point de Couronne* fut publié pour la première

fois en 1669, sans mention de nom d’éditeur ni de lieu

d’édition, sous la forme d’un pamphlet de 111 pages *in quarto,*

portant le titre : *Sans Croix, Point de Couronne,* ou « plusieurs

raisons valables contre le fait d’ôter son Chapeau, de rendre

hommage aux titres de noblesse, d’employer le « vous » pour

une personne au singulier, et contre les fanfreluches et les

amusements du siècle... Pour la défense des pauvres Quakers

méprisés contre les pratiques et les objections de leurs

adversaires, par W. Penn junior, humble disciple de Jésus-

Christ, dont il porte patiemment la Croix ».

Cette première version de l’ouvrage, rédigée par Penn

pendant son emprisonnement à la Tour de Londres, était

dédiée : « A mes Anciens Amis, F.S., E.B., H.S., J.C., I.N.,

M.L., T.C. » ‘ L’œuvre comportait déjà deux parties : la

première consistait en un développement (de trois chapitres

seulement) sur le sujet annoncé dans le titre ; la seconde en

soixante-huit « témoignages de grands et de pieux personnages,

tant païens que chrétiens, contre les pratiques habituelles du

1. W.C. Braithwaite, dans son ouvrage intitulé: *Phe Second Period of*

*Quakerism,* Londres-Philadelphie, 1919, p. 6zn., donne la clé de ces initiales.

37

siècle », destinés à corroborer les arguments avancés dans la

première partie.

Le titre du pamphlet, et, peut-être, l’idée d’y inclure

des « Témoignages », ont pu être inspirés à William Penn

par les dernière paroles que Thomas Loe lui avait adressées :

« Porte la croix, et demeure fidèle à Dieu ; alors, il te

donnera une couronne éternelle de gloire, que rien ne pourra

t’enlever. Il n’est d’autre chemin pour accéder au bonheur

que celui qu’ont emprunté les saints hommes de jadis. »

La seconde édition de *Sans Croix, Point de Couronne,* qui

fait l’objet de la présente traduction, date de 1682. William

Penn en signa la préface quelques jours avant de s’embarquer

pour le Nouveau Monde afin de prendre possession des

terres octroyées à son père, l’Amiral Penn, à titre posthume,

et d’y établir la Pennsylvanie.

Cette seconde édition, publiée sous forme d’un volume

*in octavo,* portait un titre différent de la première, à l’exception

de la toute première ligne, qui demeure : *« Sans Croix, Point*

*de Couronne ».* Le titre élargi définissait maintenant l’ouvrage

comme : « Discours montrant la nature et la discipline de la

Sainte Croix du Christ, et comment le Renoncement au Moi

et le fait de porter chaque jour la Croix du Christ, est le

seul chemin conduisant au repos et au royaume de Dieu ».

Le nouvel ouvrage comprenait toujours, en deuxième partie,

les « Témoignages », désormais intitulés : « Témoignages de

la vie et de la mort de divers personnages renommés pour

leur savoir et leur vertu, en faveur du présent traité ».

La seconde édition de *No Cross, No Crown* n’a, en fait,

plus grand-chose à voir avec la première : outre l’ampleur

que prend maintenant l’ouvrage, l’esprit en est différent. Les

deux préfaces reflètent bien cette différence. L’édition de

1682 est une œuvre de maturité, dans laquelle Penn ne se

contente pas de justifier les pratiques des Quakers, mais

donne au lecteur un véritable guide de conduite chrétienne,

en conformité avec les Saintes Écritures et la vie des premiers

Chrétiens.

La dénonciation de l’orgueil est au centre de l’œuvre.

L’orgueil est le péché capital, la source de tous les autres

péchés, de toutes les déviations et de tous les maux qui

affligent les hommes. Renoncer à l’orgueil et à tout ce qui

en découle est la clé du salut.

58

Dans la préface à l’édition de 1669, Penn présente son

ouvrage comme une réponse aux objections et aux attaques

formulées contre lui-même par ses anciens amis. Depuis qu’il

est devenu Quaker, en effet, il a renoncé aux usages et aux

manières en vogue parmi l’aristocratie anglaise de la fin du

XVIIe siècle, et a adopté le style de vie et les manières

simples des Quakers, ce qui l’a mis en butte aux attaques

et aux moqueries de sa famille et de ses anciens amis à la

Cour. C’est pour leur répondre que Penn rédigea les trois

chapitres qui constituent la première version de *Sans Croix,*

*Point de Couronne :* chaque chapitre contient une série de

« raisons » *(reasons* en anglais) pour justifier les différentes

pratiques, conçues comme des «témoignages» *(testimonies)*

de foi chrétienne, des Quakers. Chaque chapitre se termine

par une suite d’exemples de personnages vertueux de

l’Antiquité grecque ou romaine, afin de faire honte aux

prétendus Chrétiens et de les inciter à plus de vertu. Le ton

de l’ouvrage est vindicatif et rappelle celui des sermons

exaltés ou des pamphlets apocalyptiques écrits par Penn

immédiatement après sa conversion '.

La version de 1682 reprend les arguments et les exemples

utilisés dans la première édition, mais sous une forme

remaniée et atténuée. Le ton est moins vindicatif, moins

exalté, plus persuasif, plus raisonné. Penn affine sa pensée

également : s’il est moins virulent, il devient, en revanche,

plus exigeant dans le renoncement qu’il requiert du vrai

Chrétien : pour être chrétien, il ne suffit pas de renoncer au

« Moi illégitime », il faut aussi renoncer au « Moi légitime »,

c’est-à-dire aux biens et aux joies auxquels nous pouvons

légitimement prétendre, sans commettre de péché. En matière

de culte, le vrai Chrétien doit renoncer à toutes les cérémonies

instituées par sa propre volonté, et se soumettre à la seule

volonté de Dieu. C’est seulement par ce renoncement au

Moi que l’homme portera vraiment sa croix à l’image du

Christ, et qu’il pourra prétendre à la couronne de gloire,

récompense des vrais Chrétiens. Car, sans croix, point de

couronne.

Dans la version de 1682, Penn introduit également un

1. Comme *Prutb Exalted* (1668), par exemple.

39

concept cher aux Quakers, et qu’avaient déjà développé,

avant lui, George Fox dans son *Journal,* et Robert Barclay

dans son *Apologie :* celui de l’illumination intérieure *(« the*

*inner light »).* Dans *No Cross, No Crown,* Penn développe

l’idée que chaque être humain possède en lui une parcelle

de Vérité, une graine *(seed)* qui ne demande qu’à germer,

de la connaissance du bien et du mal, et de la volonté de

Dieu. Comme Fox avant lui, Penn n’exclut pas de la

connaissance et du salut les non-Chrétiens. Cet universalisme

est particulièrement visible dans les chapitres où il offre

comme modèles au lecteur les sages de l’Antiquité classique,

tels Socrate, Platon, Sénèque, Epictète, etc. (Ch. XIV. 8, ou

Ch. XV. 9, par exemple). Et la seconde partie de l’ouvrage,

non traduite ici, comporte plus de noms empruntés à la

Grèce et à la Rome antiques qu’à la tradition chrétienne.

Une telle largeur de vues, une telle tolérance, relativement

rares au XVIIe siècle, étaient cependant communes chez les

Quakers dès cette époque : ainsi Fox avait déjà émis l’idée

que les Indiens d’Amérique et même l’Empereur de Chine,

avaient en eux cette parcelle de la Lumière divine qui

pouvait leur montrer le chemin du salut.

1. **Les traductions en langue française**

Dans la traduction de Claude Gay, *Point de Croix, Point*

*de Couronne,* qui date de 1746, seule la première partie de

l’œuvre est traduite. Claude Gay connaissait mal l’anglais.

Du moins c’est ce qu’il écrit, en toute modestie, dans sa

préface ou « Avertissement au lecteur » : « Je n’avais encore

que quelque teinture de la Langue Angloise que j’eus au

cœur de traduire ce Livre ». Mais, convaincu que le traité

de William Penn pouvait être utile pour la propagation de

la foi chrétienne et le salut des hommes, et notamment pour

le salut de ses propres enfants, il se mit à l’ouvrage. Son

but, écrit-il dans cette même préface, n’était pas d’atteindre

à l’élégance du style, ni de rendre « la force entière de toutes

les expressions » de l’auteur, mais de traduire en langue

française le message de Vérité contenu dans l’ouvrage de

Penn, et ainsi d’être utile « à tous ceux qui, en le lisant

céderont aux Convictions de la Lumière de l’Esprit du

40

Christ ». Claude Gay, qui avait, semble-t-il, reçu lui-même

la Lumière, et qui voulait la transmettre aux autres, parvient

à son but dans sa traduction : s’il omet parfois certains

passages, il rend bien la pensée de l’auteur et ce, dans une

langue en réalité fort élégante. Et si l’on compare sa

traduction aux traductions de son temps, qui sont souvent

des paraphrases plus ou moins fidèles à l’original, il apparaît

que, non seulement Claude Gay ne trahit pas Penn, mais

que sa traduction est même très moderne pour l’époque, en

ce sens qu’elle est fidèle au texte.

Le deuxième traducteur de *No Cross, No Crown,* Edmond

Philippe Bridel, a réalisé une traduction *in extenso* de l’ouvrage,

toujours sous le même titre. Ce deuxième *Point de Croix,*

*Point de Couronne* comprend la longue liste de personnages

exemplaires de la seconde partie. Paradoxalement, Bridel, qui

était censé mieux connaître la langue anglaise que Claude

Gay, propose une version beaucoup plus infidèle, et dans

une langue plus ancienne, moins accessible au lecteur moderne,

que celle de Claude Gay. Témoin cet extrait du chapitre III,

paragraphe 5 ’, que Claude Gay traduit ainsi :

« En second lieu, Comment et de quelle manière faut-il

porter la Croix chaque jour ?

Comme la Croix est spirituelle, la manière de la porter

l’est aussi... »

et que Bridel rend ainsi :

« Ici s’élève une autre question : Comment et de quelle

manière doit-on porter la Croix de Christ ?

La manière de porter cette croix, est spirituelle aussi

bien que la Croix... » 1 2

Bridel omet quelques passages de l’édition de 1682, mais

parfois en ajoute d’autres : ainsi le paragraphe 5 du

1. Le texte anglais est le suivant: «But in the next place, how and

in what manner is the cross to be daily borne ? » The way, like the

cross, is spiritual...» (chapitre 111, 5, 1981 (William Sessions Book Trust,

York), p. 52.

2. Traduction française de Claude Gay, 1746, p. 53 ; traduction

française de P. Bridel, Londres, 1793, p. 35-

41

chapitre XIV, qui ne comporte que quelques lignes (cinq,

exactement) dans l’édition anglaise de 1682, occupe plus de

deux pages dans la traduction de Bridel. De la même

manière, au début du paragraphe 14 du chapitre XIII, le

texte français comporte un passage de huit lignes \* qui

n’existe pas dans le texte anglais \

Par ailleurs, Edmond Philippe Bridel cite systématique­

ment le texte de la Bible lui-même, le met en italiques, et

en donne en marge les références, même lorsque Penn, qui

était profondément imprégné de la Bible, la cite sans s’en

rendre compte, ou, du moins, sans en faire état et sans

donner de références (voir, à ce sujet, le chapitre XV, fin

du paragraphe 3, par exemple).

La traduction de 1793 pèche également parfois par

inexactitude et manque de rigueur. Il arrive à Bridel d’être

victime des « faux-amis » : ainsi, le terme anglais *conversation,*

qui correspond à « commerce », ou « fréquentation », ou

encore, dans certains cas, à « mode de vie », est invariablement

rendu par « conversation » dans la traduction de Bridel. Dans

un même esprit, le terme « morrice-dancer » 3 est rendu par

« feseur de tours »4, au lieu de « danseur de mauresque ».

En dépit de ces critiques, la traduction de Bridel

représente un magnifique travail. Notamment les références

bibliques qu’il donne constamment en marge du texte de

Penn, même lorsque Penn ne cite pas véritablement la Bible,

permettent au lecteur moderne de constater à quel point la

pensée est nourrie de la Bible.

En tant que traductrice, je me dois de rendre hommage

au travail de Claude Gay et Edmond Bridel, qui ont fait

œuvre de pionniers, et ont défriché le texte riche et difficile

de William Penn avant moi.

Dans la présente traduction, j’ai essayé de conserver,

autant que possible, le style un peu ancien et fortement

inspiré de la Bible, de l’auteur, en supprimant, cependant,

les termes et tournures trop archaïques. Ainsi, les longues

phrases, ou périodes, de l’original anglais, presque insuppor­

1. Bridel, p. 221.

2. 2V0 *Cross, No Crown,* éd. citée, p. 201.

1. *No Cross, No Crown,* ch. XVIII. 9, éd. citée, p. 281.
2. Bridel, p. 311.

42

tables pour un lecteur moderne, ont été remaniées pour

rendre le texte plus accessible.

Enfin, pour la traduction des citations bibliques, que

Penn emprunte à la Bible de 1611, j’ai eu recours à la

traduction française de la Bible par Louis Segond \*, plutôt

qu’à d’autres versions en français, du fait qu’il s’agit d’une

version réalisée à partir de la Bible de 1611, écrite dans une

langue qui n’est pas systématiquement modernisée et qui,

donc, correspond mieux au texte dans lequel les citations

bibliques sont insérées.

Pour la présente traduction, j’ai utilisé l’édition, de très

bonne qualité, de William Sessions (William Sessions Book

Trust, The Ebor Press, York 03 9HS, Angleterre), 1981.

Je remercie sincèrement Jacques Tuai, qui, avec sa

compétence de spécialiste du mouvement Quaker, a amica­

lement accepté de relire ma traduction et m’a suggéré un

certain nombre d’améliorations.

Enfin, que Henriette Louis trouve ici l’expression de

toute ma gratitude pour sa direction amicale et ses précieux

conseils tout au long de ce travail.

Danièle FR1SON-PRUDHOMME

1. U *Sainte Bible,* trad. Louis Segond, nouvelle édition revue,

Londres, Société Biblique Britannique et Etrangère, 1945-

43

SANS CROIX,

POINT DE COURONNE

Discours

Sur la Nature et la Discipline

de la Sainte

Croix du Christ,

Destiné à montrer que

Renoncer à soi-même et

Porter chaque jour la Croix du Christ, est la seule Voie

pour parvenir au Repos et au Royaume de Dieu.

par William PENN

PREFACE DE WILLIAM PENN

*lecteur,*

La grande affaire de la vie de l’homme est de répondre

à la fin pour laquelle il a été créé, à savoir rendre gloire à

Dieu et sauver son âme : tel est le décret divin, aussi vieux

que le monde. Mais il se trouve que l’homme se désintéresse

le plus de ce qui devrait lui tenir le plus à cœur, et qu’il

dédaigne de s’enquérir de son être, de son devoir et de sa

fin selon le plan divin ; il préfère consacrer ses jours (qui

devraient être des étapes vers la béatitude) à gratifier l’orgueil,

l’avarice et la convoitise de son cœur : comme s’il était né,

ou plutôt avait été créé, pour lui seul, échappant ainsi au

contrôle et au jugement d’une puissance supérieure. En

désobéissant à la loi de Dieu inscrite dans son cœur ; en

faisant ce qu’il savait ne devoir pas faire, et en ne faisant

pas ce qu’il savait devoir faire, l’homme misérable s’est mis

dans cette barbare et lamentable situation. Et aussi longtemps

que ce fléau sévira chez l’homme, il fera de Dieu son

ennemi, et il se rendra indigne de l’amour et du salut que

Dieu a manifesté au monde par l’intermédiaire de son Fils

Jésus-Christ.

Lecteur, si tel est ton cas, le conseil que je te donne

est de te retirer en toi-même et d’examiner la condition de

ton âme, car le Christ t’a donné la lumière nécessaire pour

47

ce faire ; cherche soigneusement, en profondeur ; ta vie en

dépend ; il y va du salut de ton âme. 11 suffit de le faire

une fois ; si tu t’abuses toi-même ce faisant, la perte est

irréparable ; le monde ne suffirait pas à payer ta rançon :

vas-tu donc, pour ce monde sans valeur, t’attarder, repousser

l’heure de ton salut, et perdre ton âme ? Tu as, je le concède,

affaire à un Dieu armé d’une grande patience ; mais cette

patience aussi a des limites : n’incite donc pas ce Dieu qui

t’a créé à te rejeter. Sais-tu ce qu’il en coûte ? C’est Tophet ',

c’est l’enfer, l’éternelle angoisse des damnés. O Lecteur, moi

qui connais la crainte du Seigneur, je t’engage à être sérieux,

diligent, et fervent dans ta quête du salut. Oui, moi qui

connais également le réconfort, la joie et les plaisirs de la

voie du Bien, je t’exhorte et t’invite à écouter les reproches

et les condamnations de la lumière et de l’Esprit du Christ

au sein de ta conscience, et à te soumettre au jugement que

mérite tout pécheur. Le feu ne brûle que le chaume : le

vent n’emporte que la paille : abandonne ton corps, ton âme

et ton esprit à Celui qui redonne la vie à toute chose ; un

ciel nouveau, une terre nouvelle, un amour nouveau, une

joie nouvelle, une paix nouvelle, des œuvres nouvelles, une

vie et une conversation nouvelles. Les hommes ont été

corrompus et rendus impurs par le péché ; et ils doivent

être sauvés par le feu, qui purifie du péché : c’est pourquoi

le mot « Dieu » est comparé à un feu, et le jour du salut

à une fournaise ; et le Christ lui-même à un raffineur et

purificateur d’or et d’argent.

Lecteur, écoute-moi quelque temps ; je recherche ton

salut ; tel est mon dessein ; veuille me pardonner. Un

Purificateur est venu près de toi, sa grâce t’est apparue : il

te montre les convoitises du monde, et il t’enseigne à les

refuser. Reçois son levain, et il te transformera ; sa médecine,

et il te guérira. Il est aussi infaillible que généreux : il ne

réclame point d’argent, mais t’offre la certitude de guérir.

Jadis, toucher son vêtement a suffi ; cela suffira encore : sa

vertu est intacte, elle est inépuisable, car en Lui réside la

plénitude ; béni soit Dieu pour sa puissance. Il lui a donné

i. Tophet: lieu souillé par les sacrifices qu’on offrait à Moloc, situé

dans la vallée des enfants de Hinnom, au sud-est de Jérusalem.

48

le pouvoir d’aider les hommes, afin qu’il puisse sauver tous

ceux qui viendraient à Dieu par Lui : sois de ceux-là, et II

te transformera : oui, Il changera ton corps vil en Son corps

glorieux. Il est, en vérité, le grand philosophe ; la sagesse

de Dieu, qui change le plomb en or, et les choses viles en

choses précieuses : car des pécheurs il fait des saints, et des

hommes il fait presque des dieux. Que nous reste-t-il donc

à faire pour être ainsi les témoins de sa puissance et de son

amour ? C’est là qu’est la Couronne, mais où est la Croix ?

Où sont la coupe amère et le baptême par le sang ? Eh

bien, Lecteur, sois comme Lui ; vers cette joie transcendante,

lève la tête au-dessus du monde ; alors, en vérité, ton salut

sera proche.

La Croix du Christ est la voie du Christ pour accéder

à la Couronne du Christ. Tel est le sujet du Discours qui

suit, écrit tout d’abord pendant mon emprisonnement à la

Tour de Londres, en l’an 1668, et aujourd’hui réédité, avec

de grands développements, tant du sujet que des exemples \*,

afin, Lecteur, de te gagner au Christ ; et, si tu y es déjà

gagné, de te rapprocher encore de Lui. C’est un chemin

dans lequel Dieu, dans son infinie bonté, a guidé mes pas

dans la fleur de ma jeunesse, alors que j’avais quelque vingt-

deux ans d’âge ; puis II me prit par la main, et m’éloigna

des plaisirs, des vanités et des espoirs du monde. J’ai goûté

aux jugements et aux miséricordes du Christ, aux rebuffades

et aux reproches du monde : je me réjouis de mon expérience,

et je la dédie à ton service, en le Christ. C’est une dette

que j’ai longtemps due, et qui s’est longtemps fait attendre.

Je l’ai maintenant acquittée, et j’ai délivré mon âme. Je

laisse mon œuvre à mon pays, et au monde des Chrétiens :

que mon Dieu, si telle est Sa Volonté, la rende utile à eux

tous, et détourne leur cœur de cette envie, de cette haine

et de cette amertume qu’ils ont l’un pour l’autre, à propos

des choses de ce monde, sacrifiant l’humanité et la charité

à l’ambition et à la convoitise, semant sur la terre le trouble

et l’oppression ; de sorte que, recevant dans leur cœur

l’Esprit du Christ, dont les fruits sont l’amour, la paix, la

1. William Penn fait ici allusion à la seconde partie de son livre, qui

n’est pas reproduite dans cette édition.

49

joie, la tempérance et la patience, l’amour du prochain et la

charité, ils puissent, avec leur corps, leur âme et leur esprit,

former une triple ligue contre le monde, la chair et le diable,

qui sont les ennemis communs de l’espèce humaine ; et que,

les ayant vaincus par une vie d’abnégation, grâce au pouvoir

de la Croix de Jésus, ils puissent enfin accéder au repos

éternel et au royaume de Dieu.

C’est ce que désire, c’est ce pour quoi prie,

*Lecteur,*

Ton Ami Chrétien Fervent,

William PENN.

Worminghurst, Sussex,

le icr du 6e mois. 1682.

I.

*i, De la nécessité de la Croix du Christ en général ; et pourtant*

*du peu de cas que les Chrétiens en font. 2. Dégénérescence de la*

*Chrétienté, qui est passée de la pureté à la convoitise, et de la*

*modération à l'excès. 4. Comment les convoitises et les plaisirs de*

*ce monde sont devenus le souci et la préoccupation des Chrétiens, au*

*point que ceux-ci surpassent les infidèles en impiété. 4. Comment*

*cette défection constitue le second acte de la tragédie juive, pire que*

*le premier : du mépris que les Chrétiens témoignent à leur*

*Sauveur, y. Ee péché est d'une essence unique dans le monde entier,*

*et les pécheurs sont d'une même Eglise et sont les enfants du diable ;*

*comment professer la religion ne rend les hommes mauvais que*

*pires. 6. Un loup n'est pas un agneau ; un pécheur, tant qu'il est*

*pécheur, ne peut être un saint. 7. Ees méchants persécutent toujours*

*les bons ; les faux Chrétiens ont persécuté les vrais, qui refusaient*

*de se plier à leurs superstitions ; les étranges mesures temporelles*

*que les faux Chrétiens ont prises concernant le Christianisme ; les*

*dangers de cette auto-séduction. 8. Conscient de cela, je me suis*

*senti obligé de faire ce discours afin qu'il constitue une mise en*

*garde contre les convoitises du monde, et une invitation à soulever*

*chaque jour la Croix du Christ, qui est le chemin qu'il nous a*

*tracé pour parvenir à la béatitude, 9. De l'auto-condamnation des*

*méchants ; comment la religion et le culte consistent à exécuter la*

*volonté de Dieu. De l'avantage que les bons ont sur les méchants*

*au jugement dernier. 10. Une supplication pour la Chrétienté, afin*

*qu’elle ne soit pas rejetée aux grandes assises du monde. Elle est*

*exhortée à examiner quels sont ses rapports avec le Christ :*

*s’il est son Sauveur, comment elle fut sauvée, et de quoi ;*

*quelle est son expérience de ce grand-œuvre. Comment*

*le Christ est venu pour sauver les hommes du*

*péché et, par conséquent, de la colère*

*divine ; non pour sauver les hommes*

*dans le péché, mais pour*

*les sauver du péché,*

*et du salaire du*

*péché.*

\*

51

i. Bien qu’il soit d’une importance fondamentale pour

l’âme des hommes de connaître la doctrine de la Croix du

Christ et de lui obéir, car c’est l’unique porte pour accéder

au véritable Christianisme, et le chemin que les anciens ont

toujours emprunté pour parvenir à la béatitude ; il me faut

constater, pourtant, avec un extrême regret, que cette doctrine

est si peu comprise, si négligée, et, ce qui est pire, si

amèrement contredite par la vanité, la superstition et

l’intempérance des prétendus Chrétiens, que nous devons,

soit renoncer à croire ce que le Seigneur Jésus nous a dit,

à savoir que quiconque ne porte pas sa croix pour le suivre

ne peut être son disciple (Luc xiv. 27) ; soit, si nous

admettons que c’est là la vérité, en conclure, que la généralité

des Chrétiens se trompent et s’illusionnent misérablement en

ce qui concerne le Christianisme et leur propre salut.

2. Car, aussi enclins que nous soyons à regarder avec

compassion et charité ces nations qui prétendent s’intéresser

au saint nom du Christ, pourtant, si nous voulons aussi

faire preuve de justice, il nous faut bien admettre, qu’en

dépit de tous les gracieux avantages de la lumière, et de

l’obligation à la fidélité, que le monde a reçus en ces siècles

derniers grâce à la venue, à la vie, à la doctrine, aux

miracles, à la mort, à la résurrection et à l’ascension du

Christ, ainsi qu’aux dons de son Saint Esprit ; auxquels il

faut ajouter les écrits, les œuvres, et le martyre de ses chers

disciples à toutes les époques, il semble qu’il reste fort peu

du Christianisme, hormis le nom ; lequel, usurpé aujourd’hui

par l’ancienne nature et l’ancienne vie païennes, transforme

ceux qui en font profession en de véritables païens déguisés.

Car, bien qu’ils n’adorent point les mêmes idoles, ils adorent

le Christ avec un cœur identique : et ils ne peuvent faire

autrement tant qu’ils vivent dans les mêmes convoitises. Si

bien que le Chrétien qui ne se détache pas du monde et le

païen, sont de la même religion. Car, bien qu’ils dirigent

leurs prières vers des objets différents, chez les uns comme

chez les autres cette adoration n’est que contrainte et

cérémonie, et la divinité qu’ils adorent vraiment est le dieu

du monde, le grand seigneur des passions : devant lui, ils

s’inclinent avec toute la puissance de l’âme et des sens. Que

52

mangerons-nous ? Que boirons-nous ? Quels vêtements por­

terons-nous ? Et comment occuperons-nous notre temps ? De

quelle manière pouvons-nous amasser de l’argent, accroître

notre pouvoir, agrandir nos domaines, et perpétuer et anoblir

notre nom et notre lignée sur cette terre ? Cette basse

sensualité est parfaitement comprise, et exprimée de façon

très pathétique, par l’Apôtre Jean en ces termes : « La

convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l’orgueil

de la vie », qui, dit-il, « ne procède pas du Père, mais

procède du monde, qui se complaît dans l’iniquité. » (I Jean 2,

16).

1. C’est une réflexion bien triste, mais une vérité que

nul n’aurait l’audace de nier, que la convoitise des choses

de ce monde emplit l’étude, le soin et les conversations de

la malheureuse Chrétienté ! et, pour aggraver son malheur,

elle a grandi au fil des siècles. Car, au fur et à mesure que

le monde avance en âge, il devient pire ; et l’exemple de la

dépravation d’époques révolues et de leur fin misérable, au

lieu de dissuader notre époque, l’encourage ; si bien que les

hommes d’aujourd’hui semblent renchérir sur l’impiété des

hommes de jadis, et ont surpassé de si loin leur exemple,

qu’au lieu d’augmenter en vertu au fur et à mesure que les

temps s’améliorent, ils sont, de manière scandaleuse, tombés

plus bas que ne vivaient les païens. Leur arrogance, leur

concupiscence, leur impureté, leur ivrognerie, leurs jurons,

leurs mensonges, leur envie, leur médisance, leur cruauté,

leur traîtrise, leur convoitise, leur injustice et leur oppression

sont chose si commune, et sont commis avec tant d’excès

et d’ingéniosité, qu’ils ont scandalisé et aigri les infidèles au

point que ceux-ci méprisent cette sainte religion, à laquelle

leur bon exemple aurait dû les gagner.

1. Cette regrettable défection par rapport aux temps

primitifs où la gloire du Christianisme était la pureté de

ceux qui le professaient, je ne peux que l’appeler la seconde

et la pire partie de la tragédie inaugurée par les Juifs contre

le saint Sauveur de l’humanité. Car les Juifs, sous l’emprise

de l’ignorance, et victimes d’une prévention extrême devant

5$

Son apparence peu conventionnelle, refusèrent de Le recon­

naître lorsqu’il vint ; ils le persécutèrent pendant deux ou

trois années, et finalement Le crucifièrent en une journée.

Mais la cruauté des faux Chrétiens dure plus longtemps : à

l’instar de judas, ils ont tout d’abord professé de croire en

lui, puis, pendant plusieurs siècles, ils L’ont bassement trahi,

persécuté et crucifié : par une apostasie perpétuelle manifestée

dans leur conduite, très éloignée de la sainteté et de

l’abnégation préconisées dans sa doctrine, ils ont, par leur

vie, donné le démenti à leur foi. C’est de ceux-là mêmes

que l’auteur de l’épître aux Hébreux nous dit qu’ils « Crucifient

à nouveau en eux-mêmes le Fils de Dieu et l’exposent à

l’opprobre » (Hébreux vi. 6) ; Jean, dans l’Apocalypse, dépeint

leur cœur souillé comme « La place de la grande cité que

l’on nomme symboliquement Sodome et Egypte, là même

où notre seigneur a été crucifié » (Apocalypse xi. 8). Et, de

même que le Christ a dit jadis : un homme n’a de pires

ennemis que ceux de sa propre maison, de même aujourd’hui

les ennemis du Christ sont principalement ceux qui professent

son nom ; ils crachent sur lui, ils le clouent et le transpercent,

ils le couronnent d’épines, et ils lui donnent à boire du

vinaigre et du fiel (Matthieu xxvii. 34). Et ce n’est guère

difficile à comprendre : car ceux qui vivent dans le même

principe et le même état corrompu que jadis les Juifs qui

Le crucifièrent extérieurement, ne peuvent que Le crucifier

intérieurement ; puisque ceux qui rejettent la grâce aujourd’hui

dans leurs cœurs sont de la même engeance et de la même

génération que les Juifs au cœur endurci qui résistèrent à

la grâce qui leur apparut alors dans et par le Christ.

1. Le péché est d’une seule et même nature dans le monde

entier ; car, même si un menteur n’est pas un ivrogne, ni un

blasphémateur un proxénète, ou encore à proprement parler

un meurtrier, ils appartiennent pourtant tous à la même Église ;

ce sont tous des branches issues de la même mauvaise souche,

tous de la même parenté. Ils n’ont qu’un seul père, le diable,

ainsi que le Christ l’a dit à ceux qui se proclamaient Juifs et

qui représentaient l’Église visible en ces temps-là ; Il a refusé

de les écouter lorsqu’ils se réclamèrent d’Abraham et de Moïse,

et leur a simplement déclaré que « celui qui commettait le

54

péché était esclave du péché » (Jean viii. 34, 35). Ils ont fait le

travail du diable, ils ont donc été les enfants du diable. La

démonstration sera toujours valide pour les mêmes motifs, et

s’applique donc encore : « Vous êtes esclaves de celui à qui

vous obéissez» (Romains vi. 16); et, comme l’a dit Jean à

l’Eglise de jadis : « Que nul ne vous égare ; qui commet le

péché est du diable» (1 Jean iii. 7, 8). Judas fut-il jamais

meilleur Chrétien pour avoir crié, Salut à Toi, Maître, et pour

avoir embrassé le Christ ? En aucune manière ; ce fut là le

signal de sa trahison ; les marques qui devaient permettre aux

Juifs assoiffés de sang 1 de Le reconnaître et de s’emparer de

Lui. Il L’appela Maître, mais il le trahit ; il L’embrassa, mais

il Le vendit afin qu’il fût tué ; voilà le résultat de la religion

des faux Chrétiens. Si on leur demande : « le Christ est-il votre

Seigneur ? », ils s’écrieront : « A Dieu ne plaise qu’il en fût

autrement ; oui, Il est notre Seigneur. » Très bien ; mais si on

leur demande : « Observez-vous ses commandements ? », ils

répondront : « Non, pourquoi le ferions-nous ? » « Comment,

dans ce cas, êtes-vous ses disciples ? » « C’est une chose

impossible », rétorquent-ils. « Quoi ! Voudriez-vous que nous

observions ses commandements ? Aucun homme ne le peut. »

Comment ! Serait-il impossible d’accomplir ce sans quoi le

Christ a dit qu’il était impossible d’être Chrétien ? Le Christ

serait-il déraisonnable ? Moissonnerait-Il là où II n’aurait pas

semé ? Exigerait-Il quelque chose là où II n’aurait pas donné

les moyens ? C’est ainsi qu’à l’instar de Judas ils L’appellent

Maître, tandis qu’ils se joignent aux méchants de ce monde

pour Le trahir ; et qu’ils L’embrassent et L’étreignent tant qu’il

s’agit d’une profession apparente, mais Le vendent ensuite pour

gratifier les passions qu’ils cherchent à assouvir. Ainsi que

Dieu l’a dit jadis, ils L’asservissent par leurs péchés, et aussi

pour leurs péchés (Esaïe xliii. 24).

1. Que nul ne s’illusionne ; « on ne cueille pas des

raisins sur un buisson d’épines, ni des figues sur des

chardons» (Matthieu vii. 16): un loup n’est pas une brebis,

1. W. Penn a adopté ici un cliché de l’époque. Cependant, dès le

XVIIe siècle, les Quakers ont souvent réagi contre l’antijudaïsme de leurs

contemporains.

55

pas plus qu’un rapace n’est une colombe. A quelque culte,

à quelque société, à quelque Église que tu appartiennes, la

vérité révélée par Dieu à l’humanité est que ceux qui

possèdent pourtant l’apparence de la sainteté, mais qui, par

leur vie dénuée de mortifications en nient la puissance, ne

constituent pas la véritable Église, mais la fausse : cette

dernière, bien qu’elle se proclame l’épouse de l’Agneau, ou

Église du Christ (Apocalypse xxi. 2 ; xxii. 17), est en fait

ce mystère d’iniquité, cette mystérieuse Babylone, justement

appelée par le Saint Esprit mère des prostituées et de toutes

les abominations (Apocalypse xvii. 5) : parce qu’elle est

déchue de la chasteté et de la pureté chrétiennes et qu’elle

est tombée dans toutes les abominations de Babylone, la

somptueuse cité païenne de jadis, très célèbre pour avoir été

le siège des rois de Babylone, et à cette époque le lieu du

plus grand luxe et du plus grand orgueil au monde. Ce

qu’elle était alors, la Babylone mystique l’est de nos jours :

la grande ennemie du peuple de Dieu.

1. Il est vrai que ceux qui sont nés de la chair haïssent

et persécutent ceux qui sont nés de l’esprit, qui sont

circoncis dans leur cœur. Il semble que ces derniers ne

peuvent reconnaître ou adorer Dieu selon ses ’ inventions,

ses méthodes et ses prescriptions, et qu’ils ne peuvent

recevoir comme doctrine ses vaines traditions, pas plus

qu’ils ne peuvent se conformer à ses coutumes et à ses

manières corrompues dans leur conversation. Voyant cela,

d’apostate elle devient persécutrice. Il ne lui suffit pas de

faillir elle-même à la pureté de jadis, d’autres doivent la

suivre. Elle ne laissera point de repos à ceux qui ne la

rejoindront pas dans cette dégénérescence ou qui refuseront

sa marque. Qui serait plus sage qu’elle, la mère Église ?

Personne : et nul ne saurait livrer combat à la bête sur

laquelle elle est montée, ces puissances terrestres qui la

protègent, et qui font vœu de la soutenir contre les

protestations de ses dissidents. L’apostasie et la superstition

1. Le possessif renvoie, ici, à la Babylone mystique, à la fausse

Eglise.

5<>

sont d’éternelles manifestations d’orgueil, et ne supportent

pas la contradiction : il faut se conformer ou périr. C’est

pourquoi les témoins de la foi assassinés, et le sang des

âmes qui sont sous l’autel (Apocalypse vi. 9) se trouvent

à l’intérieur des murailles de cette Babylone mystique, la

grande cité des faux Chrétiens, et lui sont imputés par le

Saint-Esprit dans l’Apocalypse. On ne saurait s’étonner de

ce qu’elle mette à mort les esclaves qui jadis crucifièrent

le Seigneur : mais on s’étonne et on crie à la barbarie

lorsqu’elle tue son époux et assassine son Sauveur (titres

dont elle semble faire tant de cas, qui lui ont été si

profitables et dont elle se recommande volontiers, bien

qu’elle n’y ait aucun droit). Mais ses enfants sont si

totalement sous l’emprise des ténèbres, et ce à cause de

leur désobéissance continue à la manifestation de la lumière

divine dans leurs âmes, qu’ils oublient ce que les hommes

étaient jadis, ou ce qu’ils devraient être aujourd’hui ; et

qu’ils ne reconnaissent pas le Christianisme pur et véritable

lorsqu’ils le rencontrent, tout en se faisant gloire d’en faire

profession. Leurs critères concernant le salut sont si charnels

et si faux qu’ils appellent le bien le mal et le mal le bien,

qu’ils font d’un diable un Chrétien, et d’un saint un diable.

Si bien que, alors que la licence inique de leur vie est

matière à lamentation, et, pour eux-mêmes, cause de perdition,

cette croyance commune, cependant, qui fait qu’ils pensent

pouvoir être des enfants de Dieu tandis qu’ils désobéissent

à ses saints commandements, des disciples de Jésus bien

qu’ils se détournent de sa croix, et des membres de sa

véritable Église, sans tache ni ride, bien que leur vie en

soit précisément pleine, cette croyance est, de toutes les

erreurs qu’ils inventent, la plus néfaste à leur salut éternel.

Car ils sont en paix dans le péché, et en sécurité dans

leur transgression. Leur vain espoir fait taire leurs convictions,

et étouffe toute tentative appliquée de repentir ; si bien que

leur erreur quant à leur devoir envers Dieu est aussi nocive

que leur rébellion contre lui. Ainsi marchent-ils au bord

de précipices, et se bercent-ils d’illusions jusqu’à ce que la

tombe les engloutisse, et que le jugement de Dieu tout-

puissant brise leur léthargie et détrompe leurs pauvres âmes

misérables en leur inspirant les tourments des méchants, en

récompense de leur œuvre.

57

1. Tel a été, et tel sera, le sort de tous les Chrétiens

attachés au siècle : c’est une fin si terrible que même s’il

n’existait aucun devoir envers Dieu, ni aucune obligation

envers les hommes, puisque je suis homme et instruit des

œuvres terribles du Seigneur dans la voie et l’accomplissement

de mon propre salut, la compassion à elle seule suffirait à

m’inciter à dissuader les hommes de rechercher les convoitises

et les superstitions du monde, et à inviter ceux qui professent

le Christianisme à connaître et à obéir, dans leur vie

quotidienne, la Croix du Christ, comme la seule voie qu’il

ait tracée et qu’il ait fixée aux hommes pour atteindre au

salut ; afin que ceux qui aujourd’hui ne font qu’usurper le

nom (de Chrétiens) puissent réellement le devenir, et que,

par le pouvoir de la Croix, à laquelle ils sont aujourd’hui

morts au lieu d’être morts au monde grâce à elle, ils puissent

participer à la résurrection qui est en Jésus-Christ et accéder

à une vie nouvelle. Car ceux qui sont véritablement en

Christ, c’est-à-dire, ceux qui ont été sauvés par Lui, et qui

croient en Lui, sont de nouvelles créatures (Galates vi. 15).

Ils ont reçu une volonté nouvelle, qui exécute la volonté

de Dieu et non plus la leur propre. Ils prient véritablement,

et ils ne se moquent pas de Dieu lorsqu’ils disent : « Que

ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ». Ils

possèdent de nouveaux centres d’intérêt, qui se portent sur

des choses d’en haut (Colossiens iii. 1-3) et font du Christ

leur trésor éternel. Ils ont une foi nouvelle (I Jean v. 4), qui

triomphe des pièges et des tentations de l’esprit du monde

en eux, ou tel qu’il se manifeste à travers les autres ; et,

enfin, ils accomplissent des œuvres nouvelles qui ne sont

pas le produit de superstitions, ou de l’invention humaine,

mais les purs fruits de l’Esprit du Christ œuvrant en eux,

tels que l’amour, la joie, la paix, la douceur, la fortitude, la

tempérance, l’amour du prochain, la foi, la patience, la

bénéficence, la bonté, contre lesquels il n’existe point de loi ;

et ceux qui n’ont pas l’Esprit du Christ, et qui ne cheminent

pas de concert avec Lui, ne sont pas des siens, comme l’a

dit l’Apôtre Paul (Romains viii. 9) ; aussi la colère de Dieu

et la condamnation de la loi tombera sur eux. Car s’il n’y

a pas de condamnation pour ceux qui sont en Christ, qui

ne marchent pas dans le chemin de la chair, mais dans la

voie de l’Esprit, selon la doctrine de Paul, ceux qui ne

58

suivent pas le chemin tracé par l’Esprit Saint et par sa

doctrine, ceux-là n’appartiennent pas au Christ : c’est-à-dire

qu’ils ne croient pas en Lui et n’ont aucun droit de s’attendre

à être sauvés par Lui : en conséquence, ceux-là sont

condamnés.

1. La vérité est que la religion des méchants est un

mensonge : « il n’est point de paix », dit le prophète, « pour

les méchants » (Esaïe xlviii. 22). Il ne peut y en avoir, en

vérité ; ils sont réprouvés par leurs propres consciences, et

condamnés dans leurs propres cœurs, au sein de leur

désobéissance. Où qu’ils aillent, la désapprobation les suit,

et maintes fois aussi la terreur de Dieu : car c’est un Dieu

offensé qui les tourmente et qui, par sa lumière, étale leurs

péchés devant eux. Parfois, ils s’efforcent de L’apaiser par

leur adoration et leur dévotion formaliste et matérielle, mais

en vain ; car la véritable adoration de Dieu consiste à faire

sa volonté, qu’ils transgressent, eux. Tout le reste est

compliment hypocrite, comme l’homme qui a dit qu’il irait

et qui n’est point allé (Matthieu xxi. 30). Parfois, ils se

réfugient dans les sports et la compagnie mondaine pour

noyer la voix de celui qui les réprimande, et pour émousser

ses traits, pour chasser des pensées importunes, et se mettre

à l’abri de celui qui trouble leurs plaisirs ; mais le Tout-

Puissant, tôt ou tard, est certain de les rattraper. Il est

impossible à ceux qui rejettent les termes de sa grâce

d’échapper à sa justice finale. Les rebelles impénitents à sa

loi pourront alors chercher refuge dans les montagnes et

dans les cavernes de la terre : ce sera en vain. Son œil

clairvoyant pénétrera leur retraite la plus reculée, et fera

jaillir dans cette obscurité une lumière qui terrifiera leurs

âmes coupables et qu’ils ne parviendront jamais à éteindre.

En vérité, leur juge est avec eux ; ils ne peuvent pas plus

se débarrasser de lui que d’eux-mêmes : il est au milieu

d’eux, et il les suivra de près. Le même esprit qui porte

témoignage pour les esprits des justes, portera témoignage

contre eux. Bien plus, leurs propres cœurs s’élèveront

constamment contre eux ; et « si notre cœur nous condamne »,

dit l’Apôtre Jean, « Dieu est plus grand que notre cœur et

il connaît toutes choses » (1 Jean iii. 20) ; ce qui signifie qu’il

59

est impossible d’échapper aux jugements de Dieu, dont la

puissance est infinie, étant donné que l’homme n’est pas

capable d’échapper à la condamnation de son propre cœur.

C’est ce jour-là que les Chrétiens vaniteux et orgueilleux

apprendront que Dieu ne fait pas de différences entre les

personnes, que toutes les sectes et tous les noms seront

engloutis, pour ne former que deux catégories : les brebis

et les boucs, les justes et les méchants ; et les bons eux-

mêmes seront mis à l’épreuve ; ce qui a conduit le saint

homme à s’écrier : « Si le juste est sauvé à grand-peine,

qu’adviendra-t-il de l’impie et du pécheur?» (i Pierre iv. 18).

Si leurs pensées, paroles et actions doivent être mises à

l’épreuve et doivent être examinées par le Juge impartial du

ciel et de la terre, comment, dans ce cas, les impies seraient-

ils exemptés ? Non ; Celui qui ne peut mentir nous a dit

qu’ils seront nombreux alors à crier : « Seigneur ! Seigneur ! »,

et qu’ils feront état de leur foi, et énuméreront les œuvres

qu’ils ont faites en son nom, afin de se Le concilier ; et

pourtant ils seront rejetés par cette sentence terrible :

« Ecartez-vous de moi, vous qui commettez l’iniquité ; je ne

vous connais point» (Mathieu vii. 23). Comme s’il avait dit :

« Allez-vous-en, pécheurs ; quoique vous ayez professé mon

nom, je ne veux point vous connaître ; vos mensonges

iniques et vains vous ont rendus indignes de mon saint

royaume : partez d’ici et allez auprès des dieux que vous

avez servis au milieu de vos chères et adorées convoitises,

et dans le monde d’iniquité que vous avez tant chéri et

célébré : qu’ils vous sauvent maintenant, s’ils le peuvent, de

la colère qui va s’abattre sur vous, et qui est le salaire des

méfaits que vous avez commis ». Ici s’achève l’œuvre de

ceux qui construisent sur du sable ; le souffle du Juge la

fera s’écrouler et la chute en sera terrible. Oh ! c’est

maintenant que le juste aura gain de cause contre le méchant.

Ainsi que s’écria jadis un apostat : « Que je meure la mort

du juste et que ma fin dernière soit semblable à la sienne »

(Nombres xxiii. 10). Car la sentence maintenant n’est plus la

même, et le Juge sourit ; Il jette un regard d’amour sur ses

brebis, et II les invite par ces mots : « Venez, vous les bénis

de mon Père » (Matthieu xxv. 34), vous qui par une longue

et patiente pratique du bien avez longtemps attendu

l’immortalité ; vous avez été les vrais compagnons de mes

souffrances et de ma croix et, avec une fidélité infatigable,

vous avez obéi à sa sainte volonté, vous avez vaillamment

enduré jusqu’au bout, tournés vers moi, l’Auteur de votre

précieuse foi, attendant la récompense que j’ai promise à

ceux qui m’aiment et qui ne me font point défaut : Oh !

entrez dans la joie du Seigneur, et héritez du royaume

préparé pour vous depuis le commencement du monde.

1. O Chrétienté ! mon âme prie avec grande ferveur

pour que, après avoir hautainement fait profession du Christ

et de sa religion douce et sainte, ta vie impie et pécheresse

ne t’envoie pas aux grandes assises du monde et ne te fasse

pas perdre finalement un aussi grand salut. Ecoute-moi une

seule fois, je t’en supplie : le Christ peut-il être ton Seigneur

et toi ne Lui point obéir ? ou, encore, peux-tu être son

serviteur et ne Le jamais servir ? « Ne t’égare pas, ce que

l’homme sème, il le récoltera » (Galates vi. 7). Il n’est

aucunement ton Sauveur tandis que tu rejettes sa grâce dans

ton cœur, cela même par quoi II devrait te sauver. Allons,

de quoi t’a-t-il sauvé ? T’a-t-il sauvé de tes désirs impurs,

de tes affections mondaines, et de tes vaines conversations ?

Si tel n’est pas le cas, alors 11 n’est aucunement ton Sauveur.

Car, bien qu’il se soit offert comme le Sauveur de tous, Il

n’est pourtant véritablement un Sauveur que pour ceux qui

sont rachetés par Lui ; aussi ne seront-ils pas sauvés par

Lui, ceux qui vivent dans ces péchés qui les ont éloignés

de Dieu et dont II était venu les sauver.

C’est pour racheter l’homme du péché, de la mort et

de la colère divine, qui constituent son salaire, que le Christ

est venu ; mais ceux qui ne sont pas sauvés, c’est-à-dire pas

délivrés, par le pouvoir du Christ dans leurs âmes, du

pouvoir que le péché a exercé sur eux, ceux-là ne seront

jamais sauvés de la mort et de la colère divine, qui sont le

salaire assuré du péché dans lequel ils vivent.

Regarde donc à quel degré les hommes remportent la

victoire sur ces mauvais penchants et ces désirs de la chair

auxquels ils se sont soumis : c’est dans cette mesure qu’ils

seront sauvés véritablement et qu’ils deviendront les témoins

de la rédemption apportée par Jésus-Christ. Son nom

témoigne de son œuvre : « Et tu l’appelleras Jésus, car il

61

est impossible d’échapper aux jugements de Dieu, dont la

puissance est infinie, étant donné que 1 homme n est pas

capable d’échapper à la condamnation de son propre cœur.

C’est ce jour-là que les Chrétiens vaniteux et orgueilleux

apprendront que Dieu ne fait pas de différences entre les

personnes, que toutes les sectes et tous les noms seront

engloutis, pour ne former que deux catégories : les brebis

et les boucs, les justes et les méchants ; et les bons eux-

mêmes seront mis à l’épreuve ; ce qui a conduit le saint

homme à s’écrier : « Si le juste est sauvé à grand-peine,

qu’adviendra-t-il de l’impie et du pécheur?» (i Pierre iv. 18).

Si leurs pensées, paroles et actions doivent être mises à

l’épreuve et doivent être examinées par le Juge impartial du

ciel et de la terre, comment, dans ce cas, les impies seraient-

ils exemptés ? Non ; Celui qui ne peut mentir nous a dit

qu’ils seront nombreux alors à crier : « Seigneur ! Seigneur ! »,

et qu’ils feront état de leur foi, et énuméreront les œuvres

qu’ils ont faites en son nom, afin de se Le concilier ; et

pourtant ils seront rejetés par cette sentence terrible :

« Ecartez-vous de moi, vous qui commettez l’iniquité ; je ne

vous connais point» (Mathieu vii. 23). Comme s’il avait dit :

« Allez-vous-en, pécheurs ; quoique vous ayez professé mon

nom, je ne veux point vous connaître ; vos mensonges

iniques et vains vous ont rendus indignes de mon saint

royaume : partez d’ici et allez auprès des dieux que vous

avez servis au milieu de vos chères et adorées convoitises,

et dans le monde d’iniquité que vous avez tant chéri et

célébré : qu’ils vous sauvent maintenant, s’ils le peuvent, de

la colère qui va s’abattre sur vous, et qui est le salaire des

méfaits que vous avez commis ». Ici s’achève l’œuvre de

ceux qui construisent sur du sable ; le souffle du Juge la

fera s’écrouler et la chute en sera terrible. Oh ! c’est

maintenant que le juste aura gain de cause contre le méchant.

Ainsi que s’écria jadis un apostat : « Que je meure la mort

du juste et que ma fin dernière soit semblable à la sienne »

(Nombres xxiii. 10). Car la sentence maintenant n’est plus la

même, et le Juge sourit ; Il jette un regard d’amour sur ses

brebis, et II les invite par ces mots : « Venez, vous les bénis

de mon Père » (Matthieu xxv. 34), vous qui par une longue

et patiente pratique du bien avez longtemps attendu

1 immortalité ; vous avez été les vrais compagnons de mes

60

souffrances et de ma croix et, avec une fidélité infatigable,

vous avez obéi à sa sainte volonté, vous avez vaillamment

enduré jusqu’au bout, tournés vers moi, l’Auteur de votre

précieuse foi, attendant la récompense que j’ai promise à

ceux qui m’aiment et qui ne me font point défaut : Oh !

entrez dans la joie du Seigneur, et héritez du royaume

préparé pour vous depuis le commencement du monde.

10. O Chrétienté ! mon âme prie avec grande ferveur

pour que, après avoir hautainement fait profession du Christ

et de sa religion douce et sainte, ta vie impie et pécheresse

ne t’envoie pas aux grandes assises du monde et ne te fasse

pas perdre finalement un aussi grand salut. Ecoute-moi une

seule fois, je t’en supplie : le Christ peut-il être ton Seigneur

et toi ne Lui point obéir ? ou, encore, peux-tu être son

serviteur et ne Le jamais servir ? « Ne t’égare pas, ce que

l’homme sème, il le récoltera » (Galates vi. 7). Il n’est

aucunement ton Sauveur tandis que tu rejettes sa grâce dans

ton cœur, cela même par quoi II devrait te sauver. Allons,

de quoi t’a-t-il sauvé ? T’a-t-il sauvé de tes désirs impurs,

de tes affections mondaines, et de tes vaines conversations ?

Si tel n’est pas le cas, alors II n’est aucunement ton Sauveur.

Car, bien qu’il se soit offert comme le Sauveur de tous, Il

n’est pourtant véritablement un Sauveur que pour ceux qui

sont rachetés par Lui ; aussi ne seront-ils pas sauvés par

Lui, ceux qui vivent dans ces péchés qui les ont éloignés

de Dieu et dont II était venu les sauver.

C’est pour racheter l’homme du péché, de la mort et

de la colère divine, qui constituent son salaire, que le Christ

est venu ; mais ceux qui ne sont pas sauvés, c’est-à-dire pas

délivrés, par le pouvoir du Christ dans leurs âmes, du

pouvoir que le péché a exercé sur eux, ceux-là ne seront

jamais sauvés de la mort et de la colère divine, qui sont le

salaire assuré du péché dans lequel ils vivent.

Regarde donc à quel degré les hommes remportent la

victoire sur ces mauvais penchants et ces désirs de la chair

auxquels ils se sont soumis : c’est dans cette mesure qu’ils

seront sauvés véritablement et qu’ils deviendront les témoins

de la rédemption apportée par Jésus-Christ. Son nom

témoigne de son œuvre : « Et tu l’appelleras Jésus, car il

61

sauvera son peuple de ses péchés » (Matthieu i. 21). « Vois »,

dit Jean, parlant du Christ, « l’Agneau de Dieu qui enlève

les péchés du monde » (Jean i. 29). C’est-à-dire, regarde Celui

que Dieu a envoyé pour éclairer les hommes, et pour sauver

tous ceux qui Le reçoivent, et qui reçoivent sa lumière et

sa grâce dans leurs cœurs, et qui chaque jour soulèvent leur

croix et Le suivent ; ceux qui préfèrent se priver du plaisir

de gratifier leurs désirs plutôt que de pécher contre Sa

volonté, qu’il leur a révélée, ou que de faire ce qu’ils savent

ne point être juste.

**II**

**J.** *Par ce qui précède, la Chrétienté peut voir combien elle est*

*dégénérée et corrompue, et aussi comment son prétendu Christianisme*

*ne la rend que pire. 2. Mais par la repentance et la propitiation*

*du sang de Jésus, elle peut obtenir la miséricorde de Dieu. 3. Il*

*est la lumière du monde qui condamne les ténèbres, c'est-à-dire*

*l'iniquité du monde ; et il faut le connaître de l'intérieur. 4. La*

*Chrétienté, comme l'auberge de jadis, est pleine d'autres invités :*

*elle est incitée à croire en le Christ, à le recevoir et à faire appel*

*à lui. y. De la nature de la vraie foi : elle donne le pouvoir de*

*vaincre toute apparence du mal ; ceci conduit à considérer la Croix*

*du Christ, qui est ce qui a tant manqué. 6. Le ministère*

*apostolique : son but et ses effets bienheureux ; le caractère des*

*temps apostoliques. y. La gloire de la croix et son triomphe sur*

*le monde païen. C'est un critère qui permet à la Chrétienté de voir*

*ce qu'elle n'est pas et ce qu'elle devrait être. 8. Son*

*déclin, et la cause de celui-ci.* **9.** *Les malheureux*

*effets qui s'ensuivirent. 10. En étudiant la*

*cause, on peut plus aisément connaître le*

*remède, à savoir : ri ayant pas fidè-*

*lement pris la croix chaque jour,*

*il s'ensuit que le remède*

*doit être de la prendre*

*chaque jour.*

**\***

1. Par tout ce qui a été dit, Ô Chrétienté ! et par cette

aide supérieure, si tu voulais bien y avoir recours (à savoir

la lampe que le Seigneur a allumée en toi et qui n’est pas

totalement éteinte), il apparaît à l’évidence tout d’abord que

ta dégénérescence est profonde et totale, toi qui fut jadis le

temple du Seigneur et qui es devenu une cage d’oiseaux

impurs et qui, d’une maison de prières, as fait un repaire

de brigands, une synagogue de Satan, et le réceptacle de

tous les esprits souillés. Ensuite que, en dépit de cette

défection manifeste, tu as néanmoins jugé ton être corrompu

6}

en te fondant sur ta profession de foi chrétienne et tu t’es

affreusement abusé d’espoirs de salut. La première faute rend

ton mal grave ; mais la seconde le rend presque incurable.

1. Pourtant, du fait que Dieu est miséricordieux afin

qu’on Le craigne, et puisqu’il ne prend point de plaisir à

voir les pauvres pécheurs, non, pas même les apostats

(Ezéchiel xviii. 20, 25, 24), souffrir une mort éternelle, mais

qu’il désire que tous parviennent à la connaissance et à

l’obéissance de la Vérité et soient sauvés, Il a envoyé son

Fils comme propitiation et L’a donné comme Sauveur pour

enlever les péchés du monde entier, afin que ceux qui croient

en Lui et qui Le suivent, connaissent la justice de Dieu

dans la rémission de leurs péchés et l’effacement éternel de

leurs transgressions (Matthieu i. 21 ; Luc i. 77 ; Romains

iii. 25 ; Hébreux ix. 24-28 ; 1 Jean ii. 1, 2). Contemple

maintenant le remède ! c’est une médecine infaillible, inventée

par Dieu ; un élixir précieux, en vérité, et dont l’efficacité

est garantie ; c’est la panacée à laquelle aucune maladie n’a

jamais résisté.

1. Mais, diras-tu, qu’est-ce que le Christ et où peut-on

Le trouver et comment doit-on Le recevoir et faire appel à

Lui, afin d’être souverainement guéri ? Je te réponds donc,

tout d’abord, qu’il est la grande lumière spirituelle du

monde, qui illumine tous ceux qui viennent au monde ; et

par laquelle II leur fait voir leurs actions noires et mauvaises,

et leur reproche de les avoir commises. Ensuite, Il n’est pas

loin de toi (Actes xvii, 27), comme l’a dit l’Apôtre Paul en

parlant de Dieu aux Athéniens. « Vois », dit le Christ lui-

même, « je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu’un

entend ma voix et ouvre la porte, j’entrerai chez lui et je

prendrai la Cène avec lui, et lui avec moi » (Apocalypse

iii. 20). De quelle porte peut-il s’agir, sinon de celle du cœur

de l’homme ?

1. Toi, comme l’auberge d’antan, tu as été plein

d’invités : tes affections ont entretenu d’autres amants ; il n’y

64

a pas eu de place pour ton Sauveur dans ton âme. Aussi

le salut n’est point encore venu dans ta maison, quoiqu’il

soit venu à ta porte et qu’il se soit souvent proposé, et

que, depuis longtemps, tu fasses profession de le désirer.

Mais s’il vient et s’il frappe à nouveau, c’est-à-dire si sa

lumière brille encore, s’il te reproche à nouveau tes méfaits,

il y a un espoir que ton heure ne soit point passée et que

le repentir ne soit point déjà caché à tes yeux ; mais que

son amour te soit encore offert, et qu’il continue saintement

de t’inviter à te sauver.

Aussi, O Chrétienté ! crois, reçois, et fais appel à Lui

comme il convient. Ceci est une nécessité absolue pour que

ton âme puisse vivre pour toujours avec Lui. Il a dit aux

Juifs : « Si tu ne crois point que Je Suis, tu mourras dans

tes péchés ; et là où je vais tu ne peux aller» (Jean viii. 21,

24). Et parce qu’ils ne L’ont pas cru, ils ne L’ont pas reçu,

ni aucun de Ses bienfaits. Mais ceux qui L’ont cru L’ont

reçu ; et à tous ceux qui L’ont reçu, son propre disciple

bien-aimé nous relate : « à ceux-là il a donné le pouvoir de

devenir les fils de Dieu, nés non pas du sang, ni du vouloir

de la chair, ni du vouloir de l’homme, mais de Dieu » (Jean

i. 12, 13). C’est-à-dire, ceux qui ne sont pas les enfants de

Dieu selon la coutume, les préceptes et les traditions des

hommes, et qui s’appellent son Église et son peuple, étrangers

au vouloir de la chair et du sang ainsi qu’à l’imagination

de l’homme charnel qui ne connaît point le pouvoir et la

régénération de l’Esprit Saint, et proches de Dieu ; c’est-à-

dire agissant selon sa volonté et selon l’édification et la

sanctification de son Esprit et la parole de vie qu’il a mise

en eux. De tels hommes ont toujours su faire une juste

mise en pratique du message du Christ, car en vérité c’est

pour eux qu’il fut fait propitiation, réconciliation, salut,

justice, rédemption et justification.

C’est pourquoi je te dis, à moins que tu ne croies que

Celui qui se tient à la porte de ton cœur et qui frappe, et

qui étale tes péchés devant toi, et qui t’appelle au repentir,

est bien le Sauveur du monde, tu mourras dans tes péchés,

et là où II est allé, tu n’iras jamais. Car si tu ne crois point

en Lui, il est impossible qu’il te fasse du bien, ou qu’il

accomplisse ton salut; le Christ n’œuvre pas contre la foi,

mais par elle. Il a été dit jadis : « En certains lieux il ne fit

65

pas beaucoup de miracles, parce que les hommes ne croyaient

pas en lui» (Matthieu xiii. 58 ; Marc vi. 5). De sorte que, si

tu crois vraiment en Lui, ton oreille sera attentive a sa voix

en toi, et la porte de ton cœur s’ouvrira lorsqu’il frappera.

Tu seras réceptif à ce que sa lumière te découvrira, et les

enseignements de sa grâce te seront très chers.

1. Il est de la nature de la vraie foi d’engendrer une

sainte crainte d’offenser Dieu, une profonde révérence pour

ses préceptes, et une écoute des plus attentives au témoignage

intérieur de son Esprit, car c’est ce par quoi ses enfants en

tous temps ont été conduits sains et saufs vers la gloire.

Car, de même que ceux qui croient vraiment reçoivent le

Christ dans toutes les offres qu’il fait à l’âme, de même

ceux qui Le reçoivent ainsi accueillent avec Lui le pouvoir

de devenir les fils de Dieu ; c’est-à-dire une force et une

aptitude intérieures à faire tout ce qu’il exige ; la force de

mortifier leurs passions, de contrôler leurs affections, de

résister à leurs impulsions mauvaises, de faire abnégation

d’eux-mêmes, et de vaincre le monde dans ses apparences

les plus séduisantes. Telle est la vie de la sainte Croix du

Christ, qui est l’objet du discours qui suit, et que toi, O

homme, tu dois soulever si tu as l’intention d’être le disciple

de Jésus. Et tu ne peux prétendre recevoir le Christ, ou

croire en Lui, tandis que tu rejettes sa croix. Car, de même

que recevoir le Christ est le moyen désigné par Dieu pour

atteindre au salut, de même soulever chaque jour la croix à

Son exemple constitue le seul vrai témoignage de L’avoir

accueilli en soi, et, donc, la preuve suprême de fidélité fixée

par Lui : « Si quelqu’un veut venir à ma suite, qu’il renonce

à lui-même et prenne sa croix, et qu’il me suive » (Matthieu

xvi. 24).

C est là, O Chrétienté, ce dont tu as tant manqué, et

dont le défaut s’est avéré la seule cause de ce que tu sois

misérablement déchue de la pureté initiale du Christianisme.

Y songer sérieusement est ton devoir, et te sera aussi d’une

grande utilité pour te relever.

Car, de même que la connaissance de la cause d’une

quelconque maladie aide le médecin à formuler un jugement

juste et sûr dans la prescription de son remède, de même

66

cela t’éclairera grandement sur le chemin de ta guérison de

connaître et de peser la cause première de cette chute et de

cette maladie spirituelle qui t’afflige. Pour y parvenir, il

faudra procéder à un examen général de ton état primitif

et, en conséquence, des œuvres de ceux qui ont été les

premiers à travailler dans les vignes du Seigneur ; et si cela

nous entraîne dans quelques répétitions, l’importance et la

dignité de cette question les feront admettre au lecteur, sans

qu’il soit besoin de nous en excuser.

1. Le travail d’apostolat, nous dit l’un des premiers à

s’y être consacré, était de convertir les hommes « des ténèbres

à la lumière, et du pouvoir de Satan à Dieu » (Actes

xxvi. 18). C’est-à-dire qu’au lieu de céder aux tentations et

aux incitations de Satan, qui est le prince des ténèbres ou

le prince du mal (le premier terme étant une métaphore de

l’autre), par le pouvoir duquel leur entendement était obscurci

et leur âme maintenue au service du pêché, ils devraient

tourner leur esprit vers l’apparition du Christ, Lumière et

Sauveur du monde ; qui, par Sa lumière, brille dans leur

âme et, par là, leur donne la connaissance de leurs péchés,

afin qu’ils puissent devenir les enfants de la lumière et

marcher dans la voie de la justice. Et pour cette œuvre

sainte de réforme le Christ a doté ses apôtres de son esprit

et de son pouvoir, afin qu’ainsi les hommes ne puissent plus

dormir dans la sécurité du péché et l’ignorance de Dieu,

mais qu’ils s’éveillent à la justice, afin que le Seigneur Jésus

puisse leur donner la vie ; c’est-à-dire qu’ils puissent renoncer

au péché, s’interdire le plaisir du mal, et, par un vrai

repentir, tourner leur cœur vers Dieu dans l’exercice du

bien, où se trouve la paix. Dieu, en vérité, bénit les travaux

fidèles de ces pauvres ouvriers, qui étaient pourtant ses

ambassadeurs extraordinaires auprès de l’humanité, au point

qu’en l’espace de quelques années, plusieurs milliers, qui

avaient vécu sans Dieu dans le monde, sans le connaître ni

le craindre, sans loi, en véritables étrangers à l’œuvre de

son esprit dans leurs cœurs, captifs des désirs de la chair,

furent intérieurement frappés et vivifiés par la parole de vie.

Leurs yeux s’ouvrirent à la venue et au pouvoir de notre

Seigneur Jésus-Christ en tant que juge et législateur dans

leurs âmes, Lui dont la lumière et l’esprit saints révélèrent

et condamnèrent les choses cachées des ténèbres et engen-

drèrent en eux un pur repentir d avoir commis ces œuvres

mortes; cela afin qu’ils pussent servir le Dieu vivant dans

un esprit nouveau. Si bien qu’à partir de ce moment ils ne

vécurent plus pour eux-mêmes, et ne furent plus entraînés

par les diverses passions qui, jadis, les avaient séduits et

éloignés de la vraie crainte de Dieu. Au contraire, « la loi

de l’Esprit qui donne la vie » (Romains viii. 2), par laquelle

ils vainquirent la loi du péché et de la mort, fut leur délice,

et ils passèrent leurs jours et leurs nuits à méditer dessus.

Leur respect pour Dieu ne fut plus le produit de l’enseignement

des hommes (Esaïe xxix. 13), mais de la connaissance qu’ils

avaient reçue par son œuvre et par la marque qu’il avait

imprimée sur leurs âmes. Us avaient quitté leurs anciens

maîtres, le monde, la chair et le diable, et ils s’étaient

abandonnés à la sainte direction de la grâce du Christ, qui

leur enseigna à « renoncer à l’impiété et aux passions du

monde et à vivre sobrement, justement et religieusement

dans le présent siècle» (Tite ii. 11, 12). Telle est la Croix

du Christ, en vérité, et là est la victoire qu’elle donne à

ceux qui la soulèvent ; par cette croix ils moururent chaque

jour à l’ancienne vie qu’ils avaient menée, et, se tenant

soigneusement sur leurs gardes vis-à-vis des mouvements

secrets du Mal dans leurs cœurs, ils écrasèrent le péché à

sa conception, c’est-à-dire lors de la tentation. Si bien que,

comme le conseillait l’Apôtre Jean, ils « se sont gardés, afin

que le Mauvais n’ait point de prise sur eux» (1 Jean v. 18).

Car la lumière, que Satan ne peut supporter, et par

laquelle le Christ les a éclairés, a découvert le diable dans

toutes ses approches et ses assauts sur l’esprit ; et le pouvoir

qu ils ont reçu par leur obéissance intérieure aux manifestations

de cette lumière sainte, leur a donné la force de lui résister

et de le vaincre dans tous ses stratagèmes. C’est ainsi que

là où jadis rien n’était examiné, rien ne passa plus sans

examen ; chaque pensée fut soumise au jugement, et la

naissance et 1 inclination de cette pensée fut aussi soumise à

approbation, avant qu’ils lui accordassent place dans leur

esprit. Il n y eut plus aucune crainte de prendre des ennemis

pour des amis, tandis qu’ils montaient cette garde stricte au

guichet même de leur âme. Désormais le vieux ciel et la

vieille terre, c’est-à-dire les vieilles conversations terrestres,

et le vieux culte charnel, c’est-à-dire le culte juif ou culte

des ombres, disparut rapidement, et chaque jour toutes

choses devinrent nouvelles. Il n’était plus Juif celui qui

l’était extérieurement ; et la circoncision ne fut plus celle de

la chair ; mais devenait Juif celui qui l’était intérieurement,

la circonsision étant désormais celle du cœur, selon l’esprit,

et non selon la lettre ; et ce Juif nouveau recevait sa louange,

non des hommes, mais de Dieu (Romains ii. 28, 29).

1. En vérité, la gloire de la croix brillait de manière si

visible à travers la vie d’abnégation de ceux qui la portaient,

que les païens en furent frappés d’étonnement ; et, en peu

de temps, leurs autels furent ébranlés, leurs oracles discrédités,

la multitude frappée, la cour envahie, les armées vaincues,

si bien que les prêtres, les magistrats et les généraux se

rallièrent derrière elle en cortège triomphant, tels les trophées

de son pouvoir et de sa victoire.

Et, tandis qu’une telle intégrité régnait parmi les

Chrétiens, puissante était la présence, et invincible le pouvoir,

qui les accompagnait : il éteignait le feu, il domptait les

lions, il détournait le tranchant des épées, il mettait hors

d’usage les instruments de torture, il convainquait les juges

et il convertissait les bourreaux (Hébreux xi. 32-40; Esaïe

xliii. 2 ; Daniel iii. 12-30). En somme, les moyens que leurs

ennemis employaient pour les détruire ne faisaient que les

grandir ; et, par la profonde sagesse de Dieu, ceux qui dans

toutes leurs entreprises tentaient d’éteindre la vérité en

devenaient les principaux propagateurs (Daniel vi. 16-28).

Désormais, ni pensée vaine, ni parole inutile, ni action

impropre ne furent autorisées ; non, aucun regard immodeste,

aucun habit de cour, aucune mise légère, aucune civilité de

pure forme, aucun honneur personnel ; et ces obscénités

contraires aux mœurs et ces vices scandaleux, qui sont

aujourd’hui en vogue parmi les Chrétiens, ne purent trouver

d’exemple ou de complicité parmi eux. Leur souci n’était

point comment gaspiller le plus agréablement leur temps

précieux, mais comment le mettre à profit (Éphésiens v. 15,

69

i6), afin qu’ils pussent en avoir suffisamment pour atteindre

à l’essentiel salut ; ce à quoi ils s’employèrent soigneusement,

avec crainte et en tremblant : non point avec des bals et

des masques, des théâtres, de la danse, des fêtes et des jeux ;

non point. S’assurer de leur élection et de leur vocation

céleste leur était bien plus cher que les pauvres joies vaines

de cette terre. Car, ayant vu, comme Moïse, Celui qui est

invisible, et ayant découvert que sa bonté et son amour

étaient meilleurs que la vie, et la paix de son Esprit supérieure

aux faveurs des princes — du fait qu’ils ne craignaient pas

la colère de César —, ils choisirent de réconforter les vrais

pèlerins du Christ dans leurs afflictions, plutôt que de

s’adonner aux plaisirs du péché qui ne durent qu’une saison ;

car ils estimaient ses reproches supérieurs aux trésors

périssables de cette terre. Et si les tribulations du Christianisme

étaient plus estimables que les joies du monde et les reproches

de l’un supérieurs à tous les honneurs de l’autre, alors certes,

le monde n’offrait aucune tentation qui pût ébranler l’intégrité

de la Chrétienté.

1. Par cette brève esquisse de ce qu’était la Chrétienté

d’antan, tu peux voir, Ô Chrétienté présente, ce que tu n’es

point, et, en conséquence, ce que tu devrais être. Mais

comment se fait-il qu’une Chrétienté si douce, si compatissante,

si généreuse, si endurante, si tempérée, si sainte, si juste et

si bonne, si semblable au Christ, dont elle portait le nom,

soit devenue désormais une Chrétienté superstitieuse, idolâtre,

persécutrice, orgueilleuse, passionnée, envieuse, méchante,

égoïste, ivrogne, concupiscente, impure, menteuse, blasphé­

matrice, proférant des malédictions, avide, tyrannique, mal­

honnête, et dotée de toutes les autres abominations connues

sur terre ?

A mon sens, la raison indiscutable de cette dégénérescence

est le mépris intérieur de ton esprit pour la lumière du

Christ qui brille en toi, qui t’a tout d’abord montré tes

péchés et t en a fait reproche, et t’a ensuite enseigné et

donné le pouvoir de les rejeter et de les combattre. Car, de

même que ta crainte de Dieu et ta sainte abstinence du mal

te furent, tout d abord, enseignées, non point par les préceptes

des hommes, mais par cette lumière et cette grâce qui te

révélèrent les pensées et les desseins les plus secrets de ton

cœur, et qui étalèrent tes péchés devant toi et t’en firent

reproche (aucune pensée inutile, aucune parole, aucune action

mauvaise, n’échappant à leur jugement) ; de même, lorsque

tu commenças à mépriser cette lumière et cette grâce, à te

montrer négligent dans cette sainte garde que tu montais

jadis dans ton cœur, et lorsque tu cessas d’y faire le guet,

comme jadis, pour la gloire de Dieu et ta propre paix,

l’ennemi acharné du bien de l’homme ne fut pas long à

tirer avantage de ce relâchement, et te surprit souvent par

des tentations dont l’adéquation avec tes penchants rendit sa

victoire sur toi des plus faciles.

En bref, tu as négligé de prendre le saint joug du

Christ, de porter ta croix chaque jour ; tu as été négligent

dans tes sentiments et tu n’as pas tenu de registre, ni fait

de compte, de tes actions. Au contraire, tu as refusé de

vérifier les comptes dans ta propre conscience, avec le Christ,

ta lumière, l’Evêque tout-puissant de ton âme et le Juge de

tes œuvres : ainsi, la sainte crainte a décliné et l’amour s’est

refroidi, la vanité s’est développée et le devoir est apparu

pesant. Alors, le formalisme a pris la place du pouvoir de

la sainteté ; la superstition a remplacé l’institution du Christ :

et, tandis que le souci du Christ était de tirer l’esprit de

ses disciples loin d’un temple extérieur et loin des rites et

des cérémonies charnels, vers le culte intérieur et spirituel

de Dieu, comme il convient à la nature de la divinité, un

culte mondain, humain, plein de pompe, est institué à

nouveau, et une prêtrise, un temple et un autel mondains

sont rétablis. Ce fut alors que les fils de Dieu, une fois de

plus, découvrirent que les filles des hommes étaient belles

(Genèse vi. 2), c’est-à-dire, que s’obscurcit le regard que le

repentir avait ouvert et qui ne voyait nulle beauté hors du

Christ, et que les yeux de la concupiscence s’ouvrirent à

nouveau à l’instigation du dieu du monde. Alors, ces plaisirs

du siècle qui font oublier Dieu à ceux qui les aiment (plaisirs

qui avaient été, jadis, méprisés pour l’amour du Christ)

commencèrent à retrouver leur ancienne beauté et leur attrait

dans tes affections, et, de là, redevinrent l’étude, le souci et

la jouissance de ta vie.

Il est vrai que les formes extérieures du culte demeurèrent,

ainsi qu’un respect nominal et verbal pour Dieu et le Christ,

7i

mais ce fut tout ; car la crainte d’offenser la sainte croix

disparut, le pouvoir de la sainteté fut nié, l’abnégation

oubliée, et, si tu fus féconde en inventions concernant les

ornements rituels, tu t’avéras stérile, en revanche, quant aux

fruits bénis de l’Esprit. Or, mille coquilles ne remplacent

pas un noyau, pas plus que de nombreux cadavres ne

remplacent un homme vivant.

1. C’est ainsi que la religion déclina : de chose vécue,

elle devint tradition ; le culte, de pouvoir, devint pure forme ;

de vie, il devint lettre morte ; et, au lieu de présenter des

requêtes pleines de vie et de force, animées par le sentiment

d’un besoin profond et par l’assistance du Saint-Esprit (grâce

auquel les anciens priaient, luttaient, et obtenaient de Dieu

ce qu’ils désiraient), on ne vit plus qu’un marmonnement

de routine, un formalisme morne et insipide, fait de courbettes

et de simagrées corporelles, de vêtements et d’ornements, de

parfums, de voix et de musique, plus appropriés à recevoir

quelque prince terrestre qu’à célébrer le culte céleste du seul

vrai Dieu immortel, Esprit éternel et invisible.

Au fur et à mesure que ton cœur devenait charnel, ta

religion le devenait à son tour ; et, comme tu ne l’aimais

point telle qu’elle était, tu la façonnas à ton goût, oubliant

ce qu’avait dit le saint prophète : « Le sacrifice des méchants

est en abomination à l’Éternel » (Proverbes xv. 8) et ce que

disait Jacques : « Vous demandez, et vous ne recevez pas »

(Jacques iv. 3). Pourquoi ? « Parce que vous demandez mal » ;

c est-à-dire avec un cœur qui n’est pas juste, mais faux, et

non mortifié, un cœur qui n’est pas dans la foi qui purifie

1 âme et qui, en conséquence, est incapable de recevoir ce

qu il demande. Si bien qu’on peut affirmer sans se tromper

que l observance des formes cultuelles n’a fait qu’aggraver

ton état spirituel, parce que tu es tentée de croire que ta

religion te rend meilleure, alors qu’il n’en est rien

1. «Tu», «toi», «ton», se rapportant à la Chrétienté, et non au

ectcur, on ne s étonnera pas que les participes passés soient accordés au

féminin.

7\*

io. Maintenant, après avoir vu comment tu es miséra­

blement déchue du Christianisme primitif, et en avoir compris

la véritable cause (à savoir, d’avoir négligé de porter chaque

jour la Croix du Christ), il t’est facile de t’informer du

moyen de te racheter.

Car, vois par quelle porte tu es sortie : c’est par cette

même porte que tu dois rentrer ; et, de même qu’abandonner

et négliger ta croix de chaque jour t’a perdue, de même

reprendre et supporter chaque jour ta croix te rachètera à

coup sûr. C’est de cette manière que les pécheurs et les

apostats deviennent les disciples de Jésus. « Quiconque », dit

le Christ, « veut venir après moi et être mon disciple, qu’il

renonce à lui-même et prenne sa croix chaque jour et qu’il

me suive » (Matthieu xvi. 24 ; Marc viii. 54 ; Luc xiv. 27).

Rien d’autre ne pourra te sauver ; note-le ; car, de même

que c’est suffisant, c’est absolument nécessaire : sans la croix,

point de couronne ; sans la mort, point de vie éternelle. Et

il n’est que juste que ces affections mauvaises et barbares

qui ont crucifié le Christ à nouveau soient, à leur tour,

crucifiées par sa sainte croix.

73

III

**i. &z** *quoi consiste la Croix du Christ ? C’est une image, mais*

*c’est vraiment le pouvoir divin qui mortifie le monde. 2. Elle est*

*appelée ainsi par l’Apôtre Paul s’adressant aux Corinthiens. Où*

*la croix apparaît-elle et où doit-elle être portée ? A l’intérieur :*

*là où sont les passions, là même où elles doivent être*

*crucifiées.* **4.** *U expérience enseigne cela à chacun ; assurément, le*

*Christ l’affirme : c’est de l'intérieur que provient le meurtre, etc., et*

*c’est là la maison où l’homme fort doit être entravé.*

*y. Comment doit-on porter la Croix ? : spirituellement,*

*en faisant abnégation de soi-même, en refusant le*

*plaisir du péché ; en plaisant à Dieu et en*

*obéissant à sa volonté telle qu’il la*

*manifeste à l’âme par la lumière*

*qu’il lui donne. 6. Ceci*

*montre la difficulté, et*

*pourtant la néces-*

*sité de la*

*croix.*

**\***

La croix de chaque jour étant alors, et toujours, ô

Chrétienté !, le chemin de la gloire, afin que ce qui suit, et

qui se rapporte entièrement à sa doctrine, puisse se présenter

à ta conscience avec la plus grande force et le plus grand

avantage, tu dois te demander avec le plus grand sérieux :

Premièrement, Qu’est-ce que la Croix du Christ ?

Deuxièmement, Où doit-on soulever la Croix du Christ ?

Troisièmement, Comment et de quelle manière doit-on

la porter ?

Quatrièmement, Quelle est la grande œuvre et le grand

but de la croix ? /\ cette rubrique seront amplement étudiés

les péchés qu’elle crucifie, ainsi que les méfaits qui

accompagnent ces péchés.

Cinquièmement, et enfin, j’ajouterai maints témoignages

de personnages, tant vivants que morts, de grand renom

75

(soit pour leur qualité, leur érudition, ou leur piete), afin

de confirmer l’ensemble de mon traité.

Tout d’abord, Qu’est-ce que la Croix du Christ ?

i. La Croix du Christ est une image, empruntée à

l’arbre extérieur, ou croix de bois, sur laquelle le Christ s est

soumis à la volonté de Dieu et a souffert la mort aux mains

des méchants. Si bien que la croix mystique est cette grâce

et ce pouvoir divins qui s’oppose aux désirs charnels des

hommes, qui apporte la contradiction à leurs affections

corrompues, et qui constamment s’élève contre les appétits

incontrôlés et charnels de leurs esprits. C’est pourquoi on

peut avec justesse l’appeler l’instrument par lequel l’homme

meurt complètement au monde et se met en conformité avec

la volonté de Dieu. Car rien d’autre ne peut modifier le

péché, ni faciliter notre soumission à la volonté divine en

des choses qui sont autrement très contraires à notre nature.

2. En conséquence, la prédication de la croix, dans les

temps primitifs, fut justement appelée par Paul, cet apôtre

célèbre, versé dans les choses de l’esprit, « le pouvoir de

Dieu », quoique considéré, alors comme aujourd’hui, par

ceux qui sont perdus comme « une absurdité ». Ce qui signifie

que, pour ceux dont l’esprit était véritablement las et

lourdement chargé, et qui avaient besoin d’un libérateur,

ceux pour qui le péché était pesant et odieux, la prédication

de la croix, par laquelle le péché devait être mortifié, était,

dans leur esprit, le pouvoir de Dieu, ou une prédication du

pouvoir divin par laquelle ils devenaient les disciples du

Christ et les enfants de Dieu ; et qu’elle agissait sur eux

avec tant de puissance que nul ne pouvait les empêcher de

1 aimer malgré des quolibets dictés par l’orgueil ou par la

licence. Mais que, pour ceux qui marchaient dans la voie

large du siècle, qui s’adonnaient sans contrainte à leurs

péchés et qui consacraient leur temps et leurs efforts à

satisfaire leurs appétits corrompus, pour qui tout joug et

tout frein étaient, et sont, intolérables, pour ceux-là la

prédication de la croix était, et demeure, une folie.

3- Bien : mais où donc apparaît cette croix, et où doit-

on la soulever ?

Je répondrai : de l’intérieur, c’est-à-dire, dans le cœur

et dans l’âme ; car, là où est le péché, là se trouve la croix.

En effet, tout mal provient de l’intérieur : le Christ lui-même

l’a enseigné : « De l’intérieur », dit le Christ, « du cœur de

l’homme viennent les pensées mauvaises, les adultères, les

fornications, les meurtres, les vols, la convoitise, la méchanceté,

la tromperie, l’impudicité, le regard malin, le blasphème,

l’orgueil, la folie : tous ces maux viennent de l’intérieur, et

souillent l’homme» (Marc vii. 31-23).

Le cœur de l’homme est le siège du péché, et lorsqu’il

est souillé il doit être sanctifié : et là où vit le péché, là

même il doit mourir : il doit être crucifié. L’habitude du

mal a fait que les hommes trouvent naturel de faire le mal ;

et, de même que l’âme gouverne le corps, de même une

nature corrompue régit l’homme tout entier ; mais, toujours,

tout vient de l’intérieur.

1. L’expérience enseigne à tous les fils et à toutes les

filles d’Adam de convenir de ceci ; car les tentations de

l’ennemi sont toujours dirigées contre l’esprit, qui est interne :

si elles échouent, l’âme ne pèche point ; mais si elles

réussissent, la convoitise est immédiatement conçue (c’est-à-

dire que naissent des désirs incontrôlés) ; or, la convoitise,

lorsqu’elle a conçu, enfante le péché ; et le péché, une fois

consommé, c’est-à-dire commis, entraîne la mort (Jacques i. 15).

C’est là à la fois la cause et l’effet, la véritable généalogie

du péché, son commencement et sa fin.

En tout cela, le cœur de l’homme méchant est l’officine

du diable, son atelier, son lieu de résidence, où il exerce

son pouvoir et son art. En conséquence, la rédemption de

l’âme est justement appelée la destruction des œuvres du

diable, qui amène la justice éternelle (1 Jean iii. 8 ; Daniel

ix. 24). Lorsque les Juifs, blasphémant contre le Christ, qui

avait chassé les démons, tentèrent de déprécier ses miracles

en les imputant à Beelzébub, Il leur dit : « nul ne peut

entrer dans la maison d’un homme fort et piller ses biens,

sans avoir auparavant lié cet homme fort » (Matthieu xii. 29).

De même que cela montre l’opposition qui existait entre

77

Beelzébub et le pouvoir par lequel il fut dépossédé, de même

cela nous enseigne que les âmes des méchants sont la maison

du diable, et que ses biens, ses œuvres mauvaises, ne peuvent

être détruites qu’après avoir d’abord enchaîné celui qui les

a accomplies et qui garde la maison. Tout ceci permet de

comprendre où l’on doit soulever la croix, qui est le seul

moyen d’enchaîner l’homme fort, de piller ses biens, de

résister à ses tentations : à savoir à 1 intérieur, dans le cœur

de l’homme.

1. Mais ensuite, comment, et de quelle manière, doit-

on porter la croix chaque jour ?

La manière de porter cette croix, comme la croix elle-

même, est spirituelle : elle consiste en une soumission

intérieure de l’âme à la volonté de Dieu, telle qu’elle se

manifeste par la lumière du Christ dans la conscience des

hommes, bien qu’elle soit contraire à leurs propres inclinations.

Par exemple, lorsque le mal paraît, ce par quoi il se montre,

dit aussi aux hommes qu’ils ne devraient pas lui céder ; et

ce conseil, s’ils le suivent, leur donne le pouvoir d’échapper

au mal. Mais ceux qui regardent et contemplent la tentation

finissent par y succomber et sont vaincus par elle : d’où il

s’ensuit crime et jugement. En conséquence, de même que

la Croix du Christ représente cet esprit et ce pouvoir en les

hommes (bien qu’il ne procède pas d’eux, mais de Dieu)

qui contrarie et réprouve leurs convoitises et leurs affections

charnelles ; de même, la manière de prendre la croix est un

total abandon de l’âme à ce que la Croix découvre et exige :

ne plus songer au plaisir terrestre ou à la satisfaction ou à

1 intérêt de la chair, car c’est là le moyen de se laisser

captiver en un instant, mais sans cesse monter la garde

contre toutes les manifestations du mal, et, au moyen d’une

obéissance engendrée par la foi (c’est-à-dire par un amour

sincère et la confiance en Dieu), offrir de bon cœur à la

mort sur la croix cette mauvaise partie d’eux-mêmes, ce

Judas en eux, qui, incapable de supporter le feu de la

bataille et manquant de patience à l’heure de la jtentation,

serait, en raison de ses affinités avec le tentateur, enclin à

livrer leurs âmes entre les mains de ce dernier.

78

1. Oh ! ceci fait voir à chacun, par sa propre expérience,

combien il est difficile d’être un vrai disciple de Jésus. Le

chemin est étroit, en vérité, et la porte très petite, si l’on

veut que pas un mot, pas même une pensée, n’échappe à

la sentinelle (Matthieu xxiv. 42 ; xxv. 13 ; xxvi. 38-41) ; ou

n’échappe au jugement : il faut tant de circonspection, tant

de précautions, tant de patience, tant de constance, tant de

sainte crainte et de tremblement (Philippiens ii. 12). Ceci

facilite l’interprétation de ce proverbe difficile : « La chair et

le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu »

(1 Corinthiens xv. 50) ; ceux qui sont les captifs des convoitises

et des affections de la chair, ceux-là ne peuvent porter la

croix ; et ceux qui ne peuvent porter la croix ne porteront

jamais la couronne. Pour régner, il est nécessaire de souffrir

d’abord (2 Timothée ii. 12 ; Romains viii. 17).

79

IV

*i. Quelle est la grande œuvre de la croix ? La réponse à cette*

*question est d'importance primordiale. 2. L'œuvre de la croix est*

*P abnégation. y. En quoi consistèrent la coupe et la croix du*

*Christ ? 4. En quoi consistent notre coupe et notre croix ? y, Notre*

*devoir est de suivre le Christ, notre capitaine.*

1. *De la distinction entre le Moi légitime et le Moi illégitime, y. En*

*quoi consiste le Moi légitime. 8. Comment il faut y renoncer dans*

*certains cas, à l'exemple du Christ et selon sa doctrine, q. D'après*

*le modèle que nous a laissé l'Apôtre. 10. Le danger de placer le*

*Moi légitime au-dessus de notre devoir envers Dieu. 11. Comment*

*la récompense du renoncement au Moi nous encourage à le*

*pratiquer. 12. Cette doctrine est aussi vieille qu'Abra­*

*ham. 1 y. Comment son obéissance est un acte de foi mémo­*

*rable. 14. L'exemple de renoncement au Moi de Job : sa*

*résignation. 1 y. Moïse aussi en est un exemple puissant : comment*

*il méprisa la cour de Pharaon. 16. Son choix. 17. La raison*

*de ce choix, à savoir, l'espoir d'une récompense. 18. Esaïe n'est*

*pas un exemple négligeable, lui qui, de courtisan qu'il était, devint*

*un saint prophète. iq. Ces citations s'achèvent avec l'exemple du*

*saint Daniel ; sa patience et son intégrité, et le succès qu'elles*

*remportèrent auprès du roi. 20. De nombreuses illustrations*

*pourraient confirmer cette sainte doctrine. 21. Il faut*

*que les hommes renoncent à tout, s'ils veulent être*

*sauvés. 22. Le chemin de Dieu est le*

*chemin de la foi et du renonce-*

*ment. 2y. Exhortation, par la-*

*quelle Hauteur supplie ins-*

*tamment tous les*

*hommes de veil-*

*ler à ces*

*choses.*

\*

**1.** Mais quatrièmement, quelle est la grande œuvre, la

grande affaire, de la croix par rapport à l’homme?

**81**

Réponse i. Il est, en vérité, d’importance primordiale

de répondre vraiment, simplement, mais complètement, à

cette question, de sorte que tout ce qui a été dit auparavant

semble servir seulement de préface. Y répondre mal ne serait

rien moins qu’égarer l’âme sur le chemin de son salut. Aussi

poursuivrai-je la question avec 1 aide de Dieu, et avec tout

ce qu’il m’a donné de connaissance, ainsi qu’avec l’expérience

que j’ai acquise depuis plusieurs années que je suis son

disciple.

2. La grande œuvre et la grande affaire de la Croix du

Christ par rapport à l’homme est le renoncement au Moi.

Cette expression, d’une grande profondeur, est en contradiction

complète avec le monde ; on ne la comprend guère, et on

l’embrasse encore moins dans le monde ; et, en dépit de

tout cela, il faut pourtant s’y soumettre. Le Fils de Dieu

nous a précédés, et, par la coupe amère qu’il a bue, et le

Baptême qu’il a enduré, Il nous a laissé un exemple que

nous devrions suivre sur ses pas. Ce qui Lui a fait poser

cette question difficile à la femme de Zébédée et à ses deux

fils, lorsqu’elle lui demanda que l’un soit assis à sa droite

et l’autre à sa gauche dans son royaume : « Êtes-vous capables

de boire de la coupe dont j’ai bu, et d’être baptisés du

baptême dont je suis baptisé ? ». Il semble que leur foi était

forte, car ils ont répondu : « Nous en sommes capables ».

Sur quoi II leur a répondu : « Vous boirez, en vérité, de

ma coupe, et vous serez baptisés du baptême dont je suis

baptisé » ; mais II laissa à son Père le soin de les récompenser

(Matthieu xx. 21-25).

**3»** Quels étaient cette coupe dont II a bu, et ce baptême

qu’il a enduré ? Je répondrai que c’étaient le renoncement

et le don de Lui-même par l’Esprit éternel à la volonté de

Dieu, en subissant les tribulations de sa vie et les souffrances

de sa mort sur la croix pour le salut de l’homme.

1. En quoi consistent donc la coupe et la croix que

nous devrions boire et soulever ? C’est le renoncement à

82

nous-mêmes, par le même esprit, et l’offre d’exécuter ou de

supporter la volonté de Dieu pour son service et sa gloire,

qui constitue la vraie vie et la vraie obéissance à la Croix

de Jésus. La voie demeure étroite, mais auparavant elle

n’était même pas tracée. Car lorsqu’il n’y avait personne

pour aider, personne pour décacheter les sceaux, pour

dispenser la connaissance, pour diriger le cours de la guérison

de l’homme misérable, Il est venu dans la grandeur de son

amour et de sa force. Et, quoique revêtu des infirmités d’un

homme mortel, fortifié à l’intérieur par la toute-puissance

d’un Dieu immortel, Il est passé par toutes les détresses et

toutes les difficultés de l’humanité et, le premier, il a parcouru

le chemin, qui n’était point encore tracé, du salut.

1. Oh viens ! suivons-Le, ce Capitaine de notre salut,

jamais las et toujours vainqueur, auprès de qui tous les

grands Alexandres et les puissants Césars du monde sont

moins que le plus pauvre des soldats de leur camp n’était

auprès d’eux. Il est vrai qu’ils étaient tous de grands princes,

dans leur genre, et aussi de grands conquérants, mais selon

des principes très différents. Car le Christ s’est abaissé pour

sauver l’humanité ; tandis que ces princes ont, sans compter,

ruiné des peuples pour accroître leur renommée. Ils ont

vaincu les autres, mais pas eux-mêmes ; le Christ s’est conquis

Lui-même, et a toujours vaincu les autres. Il est donc, par

le mérite, le Prince et le Conquérant le plus excellent. En

outre, tandis qu’ils agrandissaient leur empire par la rapine

et le sang, Il agrandissait le sien par la souffrance et la

persuasion. Jamais II n’employa la force, alors qu’eux

triomphèrent toujours par la violence. La misère et l’esclavage

suivirent toutes leurs victoires, tandis que Sa victoire apporta

une plus grande liberté et une plus grande félicité à ceux

qu’il vainquit. Dans tout ce qu’ils firent, ils cherchèrent à

satisfaire leur plaisir ; dans tout ce qu’il fit, Son but fut de

satisfaire son Père, qui est Roi des rois et Seigneur des

seigneurs.

C’est ce modèle très parfait de renoncement que nous

devons suivre, si jamais nous voulons parvenir à la gloire.

Pour ce faire, il nous faut étudier le renoncement dans ses

caractéristiques véritables et toute son étendue.

83

1. Il existe un Moi légitime et un Moi illégitime : et

on doit renoncer aux deux pour l’amour de Celui qui, en

soumission à la volonté de Dieu, renonça à tout afin de

nous sauver. Et, bien que le monde ne soit pas vraiment

encore, en aucune partie, préparé à recevoir cette leçon de

renoncement au Moi légitime, puisque chaque jour il sacrifie

avec la plus grande avidité aux plaisirs du Moi illégitime ;

pourtant, pour considérer mon propos dans son ensemble,

et du fait qu’il peut se trouver certains qui soient suffisamment

avancés dans cet exercice spirituel pour en tirer quelque

profit, je vais du moins en parler brièvement.

1. Le Moi légitime auquel nous devons renoncer est

cet agrément, cette aise, cette jouissance, et cette abondance,

qui, eux-mêmes, sont si loin d’être mauvais qu’ils consistent

en la bonté et en les bienfaits que Dieu nous envoie : par

exemple un mari, une femme, un enfant, une maison, de la

terre, la renommée, la liberté, et la vie elle-même. Ce sont

là les faveurs de Dieu, dont il nous est permis de jouir

avec un plaisir légitime et de profiter honnêtement. Mais

lorsque Dieu l’exige, à quelque moment que le prêteur les

réclame ou qu’il lui plaise de mettre nos affections à l’épreuve

en nous demandant de nous en séparer ; je dis, lorsqu’ils

sont mis en compétition avec Lui, il ne faut pas les préférer,

mais il faut y renoncer. Le Christ Lui-même est descendu

de la gloire de son Père, et, de plein gré, s’est fait homme

de peu de renommée, afin de nous faire acquérir quelque

mérite auprès de Dieu ; et, renonçant à la qualité qui était

sienne de pouvoir en toute justice se prétendre l’égal de

Dieu, 11 s’est humilié à prendre la pauvre forme d’un

serviteur, et ce, jusqu’à la mort ignominieuse sur la croix

(Philippiens ii. 5-8).

1. C est la doctrine qu’il nous enseigne par ces paroles :

«Celui qui aime, père, mère, fils ou fille, plus que moi,

n est pas digne de moi.» (Matthieu x. 37). Ou encore:

« Quiconque d entre vous ne renonce pas à tout ce qu’il a,

ne peut être mon disciple» (Luc xiv. 33). Et il a dit sans

ambages au jeune homme riche que, s’il voulait avoir la vie

84

éternelle, il fallait qu’il vendît tout ce qu’il avait et qu’il le

suivît (Marc x. 21, 22) ; cette doctrine affligea le jeune homme,

comme elle afflige ceux qui, comme lui, en dépit de leurs

grandes prétentions à la religion, en vérité préfèrent leurs

richesses au Christ. Cette doctrine du renoncement est la

condition du bonheur éternel : « Celui qui veut venir après

moi, qu’il renonce à lui-même, qu’il prenne sa croix et qu’il

me suive » (Matthieu xvi. 24).

1. Ceci a fait quitter aux honnêtes pêcheurs leur

profession légitime, afin de Le suivre, lorsqu’il les y a

appelés, et a fait abandonner à d’autres, qui attendaient la

consolation d’Israël, leurs domaines, leur réputation, leur

liberté, et aussi leur vie, pour le déplaisir et la colère de

leurs parents et du gouvernement sous lequel ils vivaient,

tout cela pour l’avantage spirituel qu’ils tiraient de leur

fidélité à sa sainte doctrine. Il est vrai que beaucoup, dans

la parabole de la fête, cherchèrent des excuses pour ne pas

Le suivre : certains avaient acheté des terres, certains s’étaient

mariés, et d’autres avaient acheté des attelages de bœufs, et

ne pouvaient venir (Luc xiv. 18-20). C’est-à-dire qu’un amour

immodéré des choses de ce monde les retenait : leurs

jouissances légitimes, d’abord faites pour leur être utiles,

devinrent leurs idoles ; ils les adorèrent au-dessus de Dieu

et ils refusèrent de les quitter pour venir à Dieu. Mais cela

leur fut compté et reproché ; et, par là, nous pouvons voir

le pouvoir du Moi sur l’homme du monde, et le danger

qu’un tel homme court à abuser des biens légitimes. Quoi !

ta femme te serait plus chère que ton Sauveur ! et ta terre

et tes bœufs passeraient avant le salut de ton âme ! Oh !

prends garde que tes réconforts ne s’avèrent pas tout d’abord

des pièges, et ensuite des malédictions ; les surestimer est

provoquer Celui qui te les a donnés pour te les reprendre

ensuite. Viens, et suis Celui qui donne à Pâme la vie

éternelle.

1. Malheur à ceux dont le cœur se trouve dans leurs

possessions terrestres, car, lorsqu’ils les perdront, ils perdront

aussi leur ciel. C’est le péché de la plupart des hommes que

85

d’être trop attachés aux réconforts de ce monde. Et c est

lamentable de contempler à quel point leurs affections sont

embarrassées et enlisées dans les commodités et les biens de

cette terre. L’homme qui fait vraiment preuve de renoncement

est un pèlerin ; mais l’homme égoïste est un habitant du

monde : l’un s’en sert, comme on fait des bateaux, pour se

transporter ou naviguer lors d’un voyage, c’est-à-dire pour

arriver au port ; l’autre ne cherche rien, quoi qu’il prétende,

sauf trouver son contentement et ses aises en ce bas monde,

et s’y trouve si bien que, s’il le pouvait, il ne le quitterait

point. Cependant, il ne se donne point la peine de penser

à l’autre monde, jusqu’au moment où il comprend qu’il ne

peut continuer à vivre plus longtemps dans celui-ci : mais

alors, hélas ! il risque d’être trop tard : ce n’est pas vers

Abraham qu’il peut aller, mais vers Dives 1 : l’histoire est

aussi vraie qu’elle est triste.

il. Mais, d’un autre côté, ce n’est pas pour rien que

les disciples de Jésus renoncent à eux-mêmes ; et, en vérité,

le Christ Lui-même avait en vue la joie éternelle : « En vue

de la joie qui lui était présentée », dit l’auteur de l’Épître

aux Hébreux, « il a souffert la croix » (Hébreux xii. 2) ; c’est-

à-dire qu’il a renoncé à Lui-même, qu’il a enduré les

reproches et la mort aux mains des méchants, et qu’il a

méprisé la honte, à savoir, le déshonneur et la dérision du

monde. Il n’a pas eu peur et n’a point reculé ; Il a méprisé

tout cela ; et II est assis à la droite du trône de Dieu. Et,

pour encourager ses disciples, et les consoler, lorsque Pierre

lui demanda ce que recevraient ceux qui avaient tout

abandonné pour Le suivre, Il leur répondit : « En vérité, je

vous le dis, voüs qui m’avez suivi dans la régénération,

1. L auteur fait ici réference au personnage allégorique de Dives, qui

incarne a richesse, et auquel est opposé le personnage de Paupcr, dans

un certain nombre d’œuvres médiévales, notamment dans un long traité

en prose composé au début du XV'siècle par le moine Henry Parker et

(éd> P’ Barnum> E.E.T.S., o.s. 275, Londres

r ’ °u BauPcr» 4ui est> cn fait, un frère mendiant fort érudit,

explique a Dives les raisons pour lesquelles il faut mépriser les biens de

ce monde et lui rappelle les paroles du Christ: «Heureux les pauvres...

car le royaume des cieux leur appartient » (Luc vi. 20).

86

lorsque le Fils de l’homme sera assis sur le trône de sa

gloire, vous serez de même assis sur douze trônes, et vous

jugerez les douze tribus d’Israël » (Matthieu xix. 27-29), alors

qu’ils étaient dans un état d’apostasie et ne croyaient plus à

la vie et au pouvoir de la sainteté. Cette réponse était

adressée à ses disciples, aux compagnons les plus intimes de

ses tribulations, aux premiers messagers de son royaume.

Mais ce qui suit s’adresse à tous : et « quiconque aura quitté

à cause de mon nom ses frères, ou ses sœurs, ou son père,

ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, ou

ses maisons, recevra le centuple, et héritera la vie éternelle »

(Matthieu xix. 29). C’est l’espoir de cette récompense, cette

couronne éternelle de justice, qui, de tous temps, a suscité,

dans les âmes des justes, une sainte indifférence, un saint

mépris pour le monde. C’est ce même espoir qui a donné

aux martyrs leur constance, et qui, par l’effusion de leur

sang, a permis le triomphe de la Vérité.

1. Ce n’est pas là une doctrine nouvelle : elle est aussi

vieille qu’Abraham (Genèse xii). Dans plusieurs circonstances

extraordinaires, sa vie fut faite de renoncement. D’abord,

lorsqu’il quitta son pays, où nous pouvons bien imaginer

qu’il était établi dans l’abondance, ou, du moins, dans

l’aisance. Et pourquoi ? : parce que Dieu l’appela. En vérité,

ceci devrait être une raison suffisante, mais la dégénérescence

du monde est telle qu’en fait ce n’en est pas une. Et la

même action, induite par les mêmes motifs, pour laquelle

Abraham a été loué, serait aujourd’hui, chez n’importe qui,

tournée en dérision. Tant les hommes sont enclins à ne

point comprendre ce qu’ils approuvent, et à mépriser, chez

leurs contemporains, les mêmes actions qu’ils prétendent

admirer chez leurs ancêtres.

1. Mais Abraham obéit. La conséquence en fut que

Dieu lui donna un pays puissant. Ce fut là la première

récompense de son obéissance. La suivante fut qu’il eut un

fils dans son vieil âge ; et, ce qui donnait plus de prix à

cette bénédiction, après que, selon la nature, sa femme eut

dépassé l’âge d’enfanter (Genèse xxi. 1, 2). Pourtant, Dieu

87

réclama ce fils chéri, leur enfant unique, la joie de leurs

vieux jours, le fils d’un miracle, et dont dépendait

l’accomplissement de la promesse faite à Abraham. C’est ce

fils, dis-je, que Dieu réclama. C’était une grande épreuve,

qui, penserait-on, aurait très bien pu faire fléchir sa foi et

ébranler son intégrité, ou, du moins, jeter le trouble en

Abraham : « C’est là un ordre déraisonnable et cruel : c’est

le fait du tentateur, ce ne peut être le fait de Dieu. Car,

peut-on concevoir que Dieu m’ait donné un fils pour me

demander de le sacrifier? Que le père doive être le bourreau

de son fils unique? Ou encore, qu’il exige de moi que je

renonce au fils de sa propre promesse, par lequel l’alliance

qu’il a faite avec moi devait s’accomplir ? Cela est incroyable. »

C’est là, dis-je, ce qu’Abraham aurait tout naturellement pu

répondre, pour résister à l’appel de Dieu et se laisser aller

à sa grande affection pour son bien-aimé Isaac. Mais le bon

vieil Abraham, qui connaissait la voix qui lui avait promis

un fils, ne manqua pas de la reconnaître lorsqu’elle exigea

qu’il rendît ce fils. Il ne discuta point, quoique cela lui

parût étrange, et que, en tant qu’homme, il éprouvât quelque

surprise et quelque horreur. Il avait appris à croire que

Dieu, qui lui avait donné un fils par un miracle, pouvait en

faire un autre pour préserver, ou lui rendre, ce fils. Ses

affections ne pouvaient entraver son devoir, et encore moins

triompher de sa foi ; car il avait reçu ce fils d’une manière

qui ne lui permettait pas de mettre en doute ce que Dieu

lui avait promis.

11 s’inclina devant la voix de cette Toute-Puissance,

construisit un autel, y attacha son fils unique, alluma le feu,

et étendit la main pour prendre le couteau ; mais l’ange

arrêta le coup : « Arrête, Abraham, tu as prouvé ton

intégrité ». Que s’ensuivit-il ? un bélier servit au sacrifice, et

Isaac lui fut rendu. Ceci montre qu’il suffit de peu, lorsqu’on

est entièrement résigné, et que le Tout-Puissant se contente

d un petit sacrifice, lorsqu’il approuve les sentiments de notre

cœur. Si bien que ce n’est pas le sacrifice qui rend le cœur

agréable à Dieu, mais c’est le cœur qui rend le sacrifice

acceptable.

Souvent, Dieu s en prend à nos joies les plus chères, et

nous demande ce à quoi nous tenons le plus, et ce dont

nous sommes le moins enclins à nous séparer. Non pas pour

88

nous en priver complètement, mais pour éprouver l’intégrité

de notre âme, pour nous mettre en garde contre les excès,

et afin que nous puissions nous souvenir de Dieu, auteur

de ces bienfaits que nous possédons, et que nous vivions

sans trop nous y attacher. Je parle par expérience : la

meilleure manière de conserver nos jouissances est d’y

renoncer ; et, si cela est dur, il est doux de se les voir

rendre, comme ce fut le cas d’Isaac pour son père Abraham,

avec encore plus d’amour et de bénédiction qu’auparavant.

O monde stupide ! O Chrétiens mondains ! qui n’êtes pas

seulement des étrangers, mais des ennemis pour cette foi si

parfaite ! et dont, tant que vous demeurez ainsi, vous ne

pourrez connaître les récompenses !

1. Mais Job ne le cède guère à Abraham : son

renoncement fut également insigne. Car, lorsque les messagers

porteurs de ses tourments s’acharnèrent sur lui, lui apportant

malheur sur malheur, jusqu’à ce qu’il fût presque aussi nu

qu’au jour de sa naissance, la première chose qu’il fit, fut

de se prosterner, d’adorer la puissance et d’embrasser la

main qui l’avaient dépouillé. Il était si loin de se plaindre,

qu’en conclusion de la perte de ses biens et de ses enfants,

il prononça ces mots : « Je suis sorti nu du sein de ma

mère, et nu je retournerai dans le sein de la terre. L’Eternel

a donné, et l’Eternel a ôté ; que le nom de l’Eternel soit

béni ! » (Job i. 21). Quelle foi profonde, quelle patience,

quelle résignation, que celles de cet homme excellent ! On

eût pu penser que les nouvelles répétées de son infortune

suffiraient à détruire sa confiance en Dieu : elles ne la

détruisirent point ; elles la soutinrent. En vérité, il nous

explique pourquoi : son Rédempteur vivait. « Je sais », dit-

il, «que mon Rédempteur vit» (Job xix. 25, 26). Et on eut

la preuve qu’il le savait : car Dieu l’avait sauvé du monde :

son cœur n’était point prisonnier de ses joies ici-bas ; son

espoir vivait au-dessus des joies temporelles et des peines

mortelles ; il n’était point tenté par les unes, ni ébranlé par

les autres ; mais il croyait fermement que lorsque, après sa

peau, les vers auraient dévoré son corps, il verrait cependant

son Dieu avec ses yeux. C’est ainsi que le cœur de Job

89

était à la fois soumis à la volonté de Dieu et conforté par

elle.

jMoisc est, après Job, 1 exemple de renoncement le

plus remarquable dans l’histoire sainte, avant les temps de

l’incarnation du Christ sur terre. Il avait été sauvé, encore

enfant, par une providence extraordinaire, et, semble-t-il, par

ce qui suit, pour servir Dieu de manière exceptionnelle : la

fille de Pharaon, dont la compassion préserva la vie de

Moïse, lorsque le roi décréta le massacre des enfants mâles

des Hébreux (Exode i. 15, 16), le prit pour fils et lui donna

une éducation à la cour de son père. Les grâces de sa

personne et ses capacités remarquables, jointes à l’amour

qu’elle lui portait et à sa recommandation auprès de son

père pour qu’il lui donnât de l’avancement devaient faire de

lui, sinon un successeur éventuel, du moins un premier

ministre potentiel de ce prince riche et puissant. Car l’Egypte

était alors ce qu’Athènes et Rome furent par la suite, c’est-

à-dire le pays le plus renommé pour sa culture, son art et

sa gloire.

1. Mais Moïse, destiné à une autre œuvre et guidé par

un principe supérieur, n’eut pas plus tôt atteint l’âge de

raison, que l’impiété des Égyptiens et l’oppression de ses

frères dans ce pays devinrent pour lui un fardeau insupportable.

Et quoiqu’un homme aussi sage et aussi bon ne pût manquer

de cette généreuse et sincère reconnaissance envers la fille

du Pharaon qui l’avait comblé de tant de bienfaits, il avait

pourtant également vu ce Dieu qui était invisible (Hébreux

xi. 24-27). Et il n’osait pas vivre dans l’aisance et l’abondance

de la maison du Pharaon, tandis qu’on exigeait de ses

pauvres frères qu’ils fissent des briques sans paille (Exode

v. 7, 16).

C est ainsi que, la peur du Tout-Puissant s’emparant du

plus profond de son cœur, il refusa noblement d’être appelé

le fils de la fille de Pharaon, et il choisit de mener une vie

d affliction, avec les Israélites, si méprisés et opprimés, et

d être le compagnon de leurs tribulations et de leurs malheurs,

plutôt que de jouir des plaisirs du péché pour un peu de

9°

temps, estimant que l’opprobre du Christ (qu’il souffrit pour

avoir fait ce choix contraire au monde) était un plus grand

trésor que toutes les richesses de ce royaume.

1. 11 n’était d’ailleurs point aussi fou qu’ils le pensaient.

La raison était de son côté : car il est dit qu’il avait en vue

l’espoir de la récompense et qu’il ne refusa un petit bénéfice

que pour en obtenir un plus grand. En cela, sa sagesse

transcendait celle des Egyptiens : car ceux-ci avaient donné

la préférence au monde présent, qui est aussi incertain que

le temps, et avaient ainsi perdu le monde qui n’a pas de

fin. Moïse vit plus loin, et pesa les joies de cette vie dans

les balances de l’éternité : il découvrit qu’elles étaient de peu

de poids. Il gouverna sa conduite, non pas en vue de

possessions immédiates, mais en vue de la nature et de la

durée de la récompense. Sa foi corrigea ses affections, et lui

enseigna à sacrifier les plaisirs du Moi à l’espoir qu’il avait

d’une récompense future, d’une qualité supérieure.

1. Esaïe fut, lui aussi, un exemple remarquable de ce

bienheureux renoncement : de courtisan qu’il était, il devint

prophète, et il abandonna les intérêts mondains du premier

état pour la foi, la patience et les souffrances du second.

Car son choix, non seulement lui fit perdre la faveur des

hommes, mais leur méchanceté, enragée par son intégrité

envers Dieu, manifestée dans les reproches courageux et

fervents qu’il leur adressait, finit par faire de lui un martyr,

car ils eurent la barbarie de le scier en deux sous le règne

du roi Manassé. Ainsi mourut cet excellent homme, qu’on

appelle communément le Prophète Evangélique.

1. J’ajouterai, entre beaucoup d’autres, un exemple de

plus : celui de la fidélité de Daniel. Jeune homme sage et

saint, Daniel, lorsque ses intérêts extérieurs furent mis en

concurrence avec son devoir envers Dieu Tout-Puissant, les

abandonna tous ; et, au lieu de se préoccuper de sa propre

sûreté, comme oublieux de lui-même, et courant ainsi les

plus grands dangers, son souci principal fut comment

91

préserver l’honneur de Dieu, par sa fidélité à la volonté

divine. Et quoique tout d’abord cela l’exposât a la ruine,

cependant, comme en témoignage de grand encouragement

pour tous ceux qui, comme lui, choisiront de conserver une

conscience pure en des temps contraires, en fin de compte

cela fut la cause de son grand avancement dans le monde.

Et, par sa persévérance, le Dieu de Daniel fut rendu fameux

et terrible, même aux yeux des rois païens.

1. Que dirai-je de tous les autres, qui ne se sont

attachés à rien, afin d’exécuter la volonté de Dieu, qui ont

abandonné les joies de ce monde et ont exposé leur bien-

être et leur vie, aussi souvent que la vision céleste le leur

demandait, provoquant la colère et l’envie de princes

dégénérés et d’une Eglise apostate ? Ce fut le cas, notamment,

de Jérémie, d’Ezéchiel, et de Michée, qui, après avoir renoncé

à eux-mêmes, en obéissance à la voix divine, scellèrent leur

témoignage de leur sang.

Ainsi, le renoncement était la pratique et la gloire des

anciens, qui furent les prédécesseurs de la venue du Christ

dans la chair : espérerons-nous parvenir au ciel sans lui

maintenant, alors que notre Sauveur lui-même en est devenu

l’exemple le plus parfait ? et cela, non pas, comme certains

voudraient le faire croire, pour que nous n’ayons pas besoin

de renoncer à nous-mêmes ; mais afin que nous puissions,

au contraire, le faire et nous montrer de véritables disciples

de son exemple béni (I Pierre ii. 21).

1. En conséquence, qui que tu sois, si tu veux exécuter

la volonté de Dieu, mais si tes bonnes dispositions sont

affaiblies et contrariées par des considérations mondaines,

souviens-toi, je t’en prie, au nom du Christ, que celui qui

préfère son père ou sa mère, sa sœur ou son frère, sa femme

ou son enfant, sa terre ou sa maison, sa renommée, son

honneur, son emploi, sa liberté ou sa vie au témoignage de

la lumière de Jésus dans sa propre conscience, celui-là sera

rejeté par Lui lors de cette comparution solennelle du monde

tout entier où tous seront jugés et recevront selon ce qu’ils

auront fait, et non selon ce qu’ils auront professé, dans cette

92

vie. C’était la doctrine de Jésus, que si ta main droite te

cause préjudice, tu dois la couper, et que si ton œil droit

te cause préjudice, tu dois l’arracher (Matthieu v. 29, 30) :

c’est-à-dire que si les joies les plus chères, les plus utiles et

les plus douces font obstacle à ton âme et t’empêchent

d’obéir à la voix de Dieu et de te conformer à sa sainte

volonté révélée à ton âme, tu dois t’engager, sous peine de

damnation, à t’en séparer.

1. La voie qui mène à Dieu est la voie de la foi ; elle

est aussi obscure à l’entendement que mortelle pour le Moi.

Ce sont les enfants de l’obéissance qui, comme saint Paul,

considèrent toute chose comme de l’ordure et du fumier,

afin de gagner le Christ, et qui connaissent et empruntent

cette voie étroite. Les spéculations ne serviront à rien, les

concepts raffinés n’ont point de place ici ; seuls ceux qui

obéissent mangeront le meilleur de ce pays (Esaïe i. 19). Le

bienheureux Jésus le dit : ceux qui font sa volonté, ceux-là

connaîtront sa doctrine (Jean vii. 17) ; c’est ceux-là qu’il

instruira. Il n’y a point de place pour l’instruction divine

lorsque le Moi légitime est maître, et non serviteur. Car le

Moi ne peut la recevoir ; ce qui devrait l’accueillir est

opprimé par le Moi, vit dans la crainte et n’ose pas. Oh !

Que dira mon père ou ma mère ? Que me fera mon mari ?

ou, enfin, Que me fera le magistrat ? Car, quoique que j’aie

la conviction la plus forte et la certitude la plus claire dans

mon âme de telle ou telle chose, pourtant, en considérant

combien elle est démodée, quels ennemis elle a, et combien

étrange et singulier elle me fera paraître, j’espère que Dieu

aura pitié de ma faiblesse : si je suis faible, je ne suis que

de chair et de sang ; peut-être, par la suite, me rendra-t-il

plus fort ; rien ne presse. Ainsi raisonne l’homme gouverné

par la crainte et le Moi égoïste.

Mais celui qui délibère est pire encore : car, à parlementer,

l’âme est perdante ; la manifestation divine s’accompagne du

pouvoir. Jamais Dieu n’a convaincu les hommes sans, dès

qu’ils se soumettent, leur donner aussitôt le pouvoir. Il

n’exige rien qu’il ne donne à l’homme la capacité d’accomplir :

ce serait se moquer des hommes, et non les sauver. Il te

suffit, pour faire ton devoir, que Dieu te le montre, à

93

condition que tu suives cette lumière et cet esprit par lesquels

Il t’en donne connaissance. Ceux à qui ce pouvoir fait defaut

sont ceux qui ne reçoivent point le Christ lorsqu’il essaye

de les convaincre dans leur âme : à ceux-là, Il fait toujours

défaut ; mais ceux qui reçoivent le Christ, ceux-là reçoivent

le pouvoir, comme ceux de jadis, de devenir les enfants de

Dieu, par la pure obéissance de la foi,

1. En conséquence, je vous supplie, par l’amour et la

miséricorde de Dieu, par la vie et la mort du Christ, par

le pouvoir de son Esprit et l’espoir de la vie éternelle, vous,

dont les cœurs sont installés dans les joies temporelles et

qui préférez votre Moi égoïste à ces choses célestes, de vous

contenter de l’exemple des temps passés : de ne point croire

qu’il vous suffît d’être exempts des impiétés dont tant d’autres

sont coupables ; tandis que votre amour excessif pour les

biens légitimes en a souillé la jouissance et a éloigné vos

cœurs de la crainte, de l’amour, de l’obéissance et du

renoncement des véritables disciples de Jésus. Tournez-vous

donc, et écoutez la voix silencieuse dans votre conscience :

elle vous relate vos péchés et la condition misérable où ils

vous entraînent ; elle fait une description vivante de la grande

vanité du monde, et elle découvre à l’âme quelque perspective

d’éternité et les joies des justes dans leur repos. Si vous

l’écoutez, elle vous fera divorcer du péché et du Moi égoïste :

bientôt vous trouverez que le pouvoir de ses charmes

surpasse celui de la richesse, de l’honneur, et de la beauté

du monde ; enfin, elle vous apportera cette tranquillité que

les orages du temps ne pourront jamais détruire, ni même

troubler. Là, toutes vos jouissances sont bénies ; aussi petites

qu elles soient, la présence divine qui est en elles les rendra

grandes.

Même en ce monde, les justes ont l’avantage, car ils

ont 1 usage du monde sans reproche, du fait qu’ils n’en

abusent pas. Ils voient et ils bénissent la main qui les

nourrit, qui les vêt et qui les protège. Et, de même qu’en

contemplant Dieu dans toutes ses œuvres ils n’adorent pas

celles-ci, mais Lui ; de même, la douceur des bienfaits qu’il

leur prodigue est un avantage qu’ils ont sur ceux qui ne

Le voient pas. En outre, dans la prospérité, ils ne se sentent

94

pas élevés, pas plus que dans l’adversité ils ne se sentent

abattus. Pourquoi ? Parce qu’ils sont modérés dans la

première, et réconfortés dans la seconde, par sa divine

présence.

En bref, le ciel est le trône, et la terre n’est que le

marche-pied de l’homme qui met le Moi sous ses pieds. Et

ceux qui connaissent cette attitude n’en changeront pas

facilement : ceux-là apprennent à compter leurs jours, afin

de n’être point surpris quand leur fin viendra ; et à racheter

leur temps, parce que leurs jours sont mauvais (Éphésiens

v. 16). Ils se rappellent qu’ils sont intendants et qu’il leur

faudra rendre des comptes à un juge impartial. En conséquence,

ils ne vivent pas pour eux-mêmes, mais pour Lui, et ils

meurent en Lui, et ils sont bénis avec ceux qui meurent

dans le Seigneur. Ici je termine mon discours sur le bon

usage du Moi légitime.

95

1. *Du Moi illégitime. Il est double; i) celui qui a trait à la*

*religion ; ii) celui qui a trait à la morale. 2. De ceux qui sont*

*formalistes, superstitieux et qui aiment les pompes du culte.*

**5.** *Réprimande de Dieu contre les imaginations de la chair.*

*4. Comment le Christ détourna ses disciples du culte extérieur juif*

*et institua un culte plus spirituel,* **j.** *Étienne parle d'une manière*

*claire et exhaustive de ce problème. 6. Paul, par deux fois, parle*

*de l'homme comme du temple de Dieu. 7. De la croix de ces*

*adorateurs mondains. 8. Ua chair et le sang fabriquent leur croix,*

*et ne peuvent donc servir à les crucifier. 9. C'est un joug sans*

*contrainte. 10. De la magnificence vulgaire de leur croix, et du*

*respect qu'ils lui portent. 11. Ua vie monastique n'est pas le*

*renoncement prôné par l'Évangile. 12. Comparaison entre le*

*renoncement au Moi du Christ et celui des reclus : le sien conduit*

*à la pureté en ce monde ; le leur à un emprisonnement volontaire,*

*afin qu'ils ne puissent pas être tentés par le monde. De mal que*

*cet exemple produirait, si on le suivait. Il détruit la société utile*

*et le travail honnête. Une vie oisive est le refuge habituel de la*

*paresse, de la pauvreté et d'une vieillesse vicieuse. 1 3. De*

*la croix du Christ dans ce cas-là. Il est impossible*

*de remédier à un mal intérieur en y appliquant*

*un remède externe. 14. Exhortation*

*à l'usage de ceux qui croient de*

*cette manière, pour qu'ils*

*ne s'abusent pas eux-*

*mêmes.*

**\***

**1.** J’en viens maintenant au Moi illégitime qui, plus ou

moins, est la préoccupation immédiate de la majeure partie

de l’humanité. Ce Moi illégitime est double : premièrement,

celui qui concerne le culte religieux ; deuxièmement, celui

qui concerne la conduite civile et morale dans le monde. Il

est de la plus grande importance que nous les examinions

l’un et l’autre. Je serai aussi bref que possible, sans toutefois

**97**

omettre rien que ma conscience ou mon sujet exigerait que

j’aborde.

1. Le Moi illégitime en religion, qui devrait être mortifié

par la Croix du Christ, est l’invention et 1 observance par

l’homme d’un culte rendu à Dieu. Ce culte, que l’on fait

passer pour divin, ne l’est, ni en tant qu’institution, ni en

tant qu’observance. Dans cette erreur profonde viennent, en

tête de tous ceux qui s’attribuent le nom de Chrétiens (et

qui sont dans une erreur profonde), ceux dont le culte est

le plus extérieur, le plus pompeux et le plus superstitieux ;

car, non seulement, faute d’être préparés spirituellement, ils

perdent beaucoup dans la manière dont ils accomplissent le

culte de Dieu Tout-Puissant, lequel est un Esprit Éternel ;

mais, le culte lui-même est constitué de ce qui est le plus

incompatible avec la forme et la pratique mêmes de la

doctrine du Christ et de l’exemple apostolique. Car, tandis

que les seconds étaient simples et spirituels, le premier est

voyant et mondain ; tandis que la pratique du Christ est

toute intérieure et spirituelle, la leur est toute extérieure et

corporelle : la première à l’image de la nature de Dieu, qui

est un esprit, la seconde en conformité avec la partie la plus

charnelle. Si bien que, au lieu de faire abstraction de la

chair et du sang, nous avons là un culte fait exprès pour

les glorifier : comme s’il ne s’agissait point d’offrir à Dieu

un culte qui Le satisfasse, mais d’en imaginer un pour leur

propre satisfaction. Un culte habillé de bâtiments et d’images

magnifiques, de meubles et de vêtements luxueux, de musique

et de chants rares, de lampes coûteuses, de cierges de cire

et de parfums ; tout cela exécuté avec la variété la plus apte

à charmer les sens extérieurs que l’art puisse inventer ou

1 argent procurer ; comme si le monde allait redevenir juif

ou égyptien ; ou comme si Dieu était un vieil homme, et

le Christ un petit garçon, et qu’il faille leur donner une

espèce de « masque » ’ religieux, car c’est ainsi qu’ils Le

représentent dans leurs temples, et, pour un bien trop grand

i. Genre théâtral sorte de divertissement avec musique et danse, très

en vogue au XVIIe siècle.

98

nombre d’entre eux, dans leur esprit. Et la vérité est qu’un

tel culte est bien adapté à une telle conception de Dieu :

car lorsque les hommes sont capables de concevoir Dieu à

leur propre image, il ne faut pas s’étonner s’ils s’adressent

à Lui de la manière dont ils souhaiteraient que les autres

s’adressent à eux-mêmes.

1. Mais qu’a dit le Tout-Puissant, jadis, à un peuple

aussi sensuel que celui dont je viens de parler, dans des

circonstances analogues ? « Tu t’es imaginé que je te

ressemblais, mais je vais te reprendre, et étaler tes péchés

devant tes yeux. Prenez-y donc garde, vous qui oubliez

Dieu, de peur que je ne vous déchire, sans que personne

ne vous délivre ». Mais, « à celui qui veille sur sa voie, je

ferai connaître le salut de Dieu » (Psaumes 1. 21-23). Le culte

qui lui est acceptable, « c’est de pratiquer la justice, d’aimer

la miséricorde, et de marcher humblement avec Dieu »

(Michée vi. 8). Car celui qui sonde le cœur et qui examine

les reins de l’homme, et qui étale ses péchés devant les

yeux, et qui est le Dieu des esprits de toute chair, ne

regarde pas le tissu extérieur, mais la disposition intérieure

de l’âme, et l’inclination du cœur. Et il n’est pas sage de

croire que Celui qui est « revêtu d’honneur et de majesté

divins ; qui s’enveloppe de lumière comme d’un manteau ;

qui étend les cieux comme un voile ; qui forme avec les

eaux le faîte de sa demeure ; qui prend les nuées pour son

char et marche sur les ailes du vent ; qui fait des anges ses

messagers, et des flammes ses serviteurs ; qui a établi la

terre sur ses fondements, afin qu’elle ne soit jamais ébranlée »

(Psaumes civ. 1-5), puisse être dignement honoré par ces

inventions humaines, refuges d’un peuple apostat qui a

renoncé au pouvoir primitif de la religion et à la spiritualité

du culte chrétien.

1. Le Christ a détourné ses disciples de la gloire et du

culte du temple extérieur et a institué un culte plus intérieur

et plus spirituel, auquel il a initié ses adeptes. « Ce ne sera

ni sur cette montagne ni à Jérusalem », dira le Christ à la

Samaritaine, « que vous adorerez le Père ; Dieu est Esprit,

99

et il faut que ceux qui l’adorent, l’adorent en esprit et en

vérité» (Jean iv. 21, 24)- Comme s’il avait dit: pour tenir

compte de la faiblesse des hommes, Dieu a jadis condescendu

à Se contenter d’un temps, d’un lieu, d’un temple et d’un

service extérieurs, dans et par lesquels II serait adoré , mais

ceci était du temps où les hommes ignoraient son omniprésence

et où ils ne réfléchissaient point à ce que Dieu est, ni au

lieu où II se trouve ; mais je suis venu Le révéler à tous

ceux qui me recevront ; et je vous dis que Dieu est Esprit

et qu’il faut l’adorer en esprit et en vérité. Les hommes

doivent apprendre à le connaître en tant qu’Esprit, et doivent

penser à Lui et l’adorer comme tel. Ce n’est point ce culte

corporel ni ces cérémonies rituelles, en usage parmi vous

aujourd’hui, qui conviennent ou qui plaisent à ce Dieu qui

est Esprit : non, vous devez obéir à son Esprit qui lutte en

vous pour vous détourner du mal du monde, afin qu’en

vous inclinant devant les instructions et les commandements

de son Esprit dans vos âmes, vous puissiez connaître ce que

c’est de l’adorer comme Esprit ; alors vous comprendrez que

ce n’est pas d’aller à telle ou telle montagne, ni d’aller à

Jérusalem, mais de faire la volonté de Dieu, de respecter

ses commandements, de communier avec Lui en vos propres

cœurs et de ne point pécher ; de prendre sa croix, de méditer

sa sainte loi et de suivre l’exemple de Celui que le Père a

envoyé.

1. C’est pourquoi Etienne, ce martyr fidèle et courageux

de Jésus, a dit aux Juifs, alors qu’il était prisonnier devant

le conseil pour avoir disputé sur la fin de leur temple bien-

aimé et de ses cérémonies, et qu’il était faussement accusé

de blasphème. « Salomon », a dit Étienne, « construisit pour

Dieu une maison ; néanmoins Dieu n’habite pas dans des

temples faits de main d’homme ; comme le dit le prophète,

le ciel est mon trône, et la terre mon marchepied : quelle

maison me bâtirez-vous ?, dit le Seigneur : ou quel sera le

lieu de mon repos ? N’est-ce pas ma main qui a fait toutes

ces choses?» (Actes vii. 47-50). Cela détruit complètement

tous les temples mondains, et leurs cérémonies superflues.

Le martyre s acharne sur ces Juifs apostats, qui étaient les

adorateurs pompeux, cérémonieux, mondains, de ce temps-

100

là : « Hommes au cou raide, incirconcis de cœur et d’oreilles !

vous vous opposez toujours au Saint-Esprit ; ce que vos

pères ont été, vous l’êtes aussi» (Actes vii. 51). Comme s’il

leur avait dit : « peu importent vos temples et vos rites

extérieurs, et vos cérémonies des ombres ; peu importe que

vous prétendiez être les descendants d’/\braham selon la

nature et les descendants de Moïse selon la religion. Vous

vous rebellez contre l’Esprit, vous démentez scs instructions ;

vous refusez de vous incliner devant ses conseils, et vos

cœurs ne sont points dirigés vers Dieu : vous êtes les héritiers

de l’iniquité de vos pères ; et quoique vous les admiriez

verbalement, pourtant vous n’êtes aucunement les héritiers

des prophètes par votre foi et votre vie ».

Cependant, le prophète Esaïe va un peu plus loin que

ne le rapporte Etienne. Car après avoir décrit ce que n’est

pas la maison de Dieu, lieu où son honneur réside, il

poursuit en ces mots : « Voici sur qui je porterai mes

regards : sur celui qui souffre, et qui a l’esprit abattu, sur

celui qui craint ma parole » (Esaïe 1 xvi. 2). Voilà, O homme

charnel et superstitieux, le vrai adorateur et le lieu du repos

de Dieu ! C’est la maison et le temple de Celui que le ciel

des cieux ne peut contenir ; une maison que le Moi ne peut

bâtir, et que l’art et le pouvoir de l’homme ne peuvent ni

préparer ni consacrer.

1. Paul, ce grand apôtre des Gentils, par deux fois

applique expressément le mot temple à l’homme : une fois

dans son épître à l’Église de Corinthe ; « Ne savez-vous

pas », dit-il, « que votre corps est le temple du Saint-Esprit

qui est en vous et que vous avez reçu de Dieu ? »

(1 Corinthiens vi. 19), et que ce n’est pas un bâtiment fait

par la main et le cœur de l’homme. A nouveau, il dit aux

mêmes hommes, dans sa seconde épître, « Car vous êtes le

temple du Dieu vivant, selon ce que Dieu a dit » (2 Corinthiens

vi. 16); puis il cite les paroles que Dieu a prononcées par

la bouche du prophète : « J’habiterai et je marcherai au

milieu d’eux ; je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple ».

C’est là le temple évangélique, l’Église chrétienne, dont les

ornements ne sont point les broderies et les meubles provenant

de l’art et de la richesse du monde, mais ceux des grâces

101

de l’Esprit : la douceur, l’amour, la foi, la patience, le

renoncement à soi-même et la charité. C’est ici que la sagesse

éternelle, qui fut avec Dieu depuis toujours, avant que les

collines ne fussent créées et les montagnes posées, choisit

d’habiter ; « me réjouissant », dit la Sagesse, « en la partie

habitable de la terre, et mes délices étaient avec les enfants

des hommes» (Proverbes viii. 22, 23, 25^ 31) ; non dans des

maisons construites de bois et de pierre. Cette maison vivante

est plus glorieuse que la maison morte de Salomon, qui

n’en était qu’une figure ’, de même que celui qui l’avait

bâtie n’était que la figure du Christ, lequel fait de nous des

temples sanctifiés à la gloire de Dieu. Il fut promis jadis

que la gloire de cette dernière maison transcenderait la gloire

de la première (Agée ii. 9) ; ceci peut s’appliquer au cas

présent : ce n’est pas un temple ou une maison extérieure,

qui surpassera l’autre en éclat extérieur ; car quel avantage

y a-t-il à cela ? Mais c’est la gloire divine, la beauté de la

sainteté dans la maison ou l’Église de l’Évangile, faite de

croyants régénérés, qui devrait surpasser la gloire extérieure

du temple de Salomon, qui, en comparaison des temps qui

ont suivi, n’était que de la chair par rapport à l’esprit, c’est-

à-dire une ressemblance évanescente par rapport à la substance

éternelle.

Mais, malgré tout cela, les Chrétiens ont des lieux où

ils s’assemblent, bien que dépourvus de la splendeur en

usage chez les Juifs ou chez les païens : ces lieux sont

simples, dénués de pompe ou de cérémonie, et s’accordent

avec la simplicité de leur vie et de leur doctrine bénies. Car

la présence de Dieu n’est pas liée à la maison, mais à ceux

qui sont dedans, qui représentent l’Église de l’évangile, et

non la maison. Oh ! si ceux qui se donnent le nom de

Chrétiens connaissaient seulement la véritable sainteté en eux-

mêmes, par le baptême de la grâce régénératrice de Dieu,

au lieu de cette sainteté imaginaire que l’on attribue à

certains lieux ; ils sauraient alors ce qu’est l’Église et en

quel lieu Dieu apparaît, en ces temps évangéliques. C’est ce

qui a fait dire à David : « La fille du roi est resplendissante

dans 1 intérieur du palais ; elle porte un vêtement tissé d’or »

1. «Figure» est utilisé ici au sens biblique d’antctype.

102

(Psaumes xiv. 13). Quelle est la gloire qui se trouve au

dedans de la vraie Église, et quel est cet or qui constitue

cette gloire intérieure ? Dis-moi, Ô homme superstitieux !

sont-ce tes temples majestueux, tes autels, tes tables, tes

tapis, tes tapisseries, tes habits, tes orgues, tes chantres, tes

cierges, tes lampes, tes encensoirs, ton argenterie, tes bijoux,

et tous les ornements de tes temples mondains ? Non point ;

tout cela n’approche point des ornements divins de la fille

du Roi du Ciel, l’Église bénie et régénérée du Christ. Quelle

misérable apostasie ! et quel vil artifice pour remplacer la

perte et l’absence de vie apostolique, qui constituait la gloire

spirituelle de l’Église primitive !

1. Et pourtant certains des admirateurs de la pompe et

de la gloire extérieures dans le culte, voudraient passer pour

des adorateurs de la croix, et à cet effet se sont fait fabriquer

nombre de croix. Hélas ! quel espoir peut-on avoir de

réconcilier avec le Christianisme une chose qui, plus elle

approche de sa ressemblance, plus elle s’éloigne de la réalité ?

car leur croix même et jusqu’à leur renoncement à eux-

mêmes sont les effets du Moi illégitime : et tandis qu’ils

s’imaginent adorer Dieu de la sorte, ils s’éloignent de la

manière la plus dangereuse de la vraie Croix du Christ et

de cette sainte abnégation qu’il nous avait lui-même

recommandée. Il est vrai qu’ils ont une croix ; mais elle

semble prendre la place de la véritable ; et elle est si

complaisante qu’elle suit les caprices de ceux qui la portent ;

car, au lieu de mortifier leur volonté au moyen de cette

croix, ils l’ont fabriquée et ils s’en servent selon leur volonté.

Si bien que la croix est devenue l’enseigne de ceux qui ne

font que ce qu’il leur plaît de faire. Pourtant, par cette

enseigne, ils voudraient qu’on les prît pour les disciples de

Celui qui jamais ne fit sa propre volonté, mais la volonté

de son Père céleste.

1. C’est là une croix que la chair et le sang peuvent

porter, car ce sont la chair et le sang qui l’ont inventée ;

ce n’est donc point la Croix du Christ, faite pour crucifier

la chair et le sang. Des milliers de ces croix n’ont pas plus

105

de vertu qu’un morceau de bois: ce sont de misérables

ombres vides, qui ne ressemblent même pas à la croix

véritable. Certains les portent sur eux comme des charmes,

mais jamais ils ne repoussent le moindre mal grâce à elles.

Ils pèchent tout en les portant sur leur dos ; et quoiqu’ils

les mettent dans leur sein, leurs passions bien-aimées y

demeurent aussi, et n’y sont pas le moins du monde

dérangées. Ces croix sont comme les dieux muets dont Élie

se moquait ; (i Rois xviii. 27) ; elles n’ont ni vie ni pouvoir :

et comment le pourraient-elles, puisque leur matière est

terrestre et que leur forme et leur ouvrage ne sont que

l’invention et le travail d’artistes mondains ? Est-il possible

que de telles croix rendent meilleurs ceux qui les ont faites ?

Assurément pas.

1. Ce sont des jougs sans contrainte, et des croix qui

ne contredisent jamais les hommes : une charrette entière de

ces croix ne mortifierait pas l’homme qui les porte. Il serait

plus facile de se briser le crâne avec de pareilles croix que

de briser ses péchés ; et cela, je le crains, un trop grand

nombre d’entre eux qui en font usage et qui, même, les

adorent, le savent : et (chose qui ne peut arriver qu’à la

fausse croix) ils sont fiers de ces croix, alors que la vraie

croix, lorsqu’on la porte vraiment, ne laisse point de place

à l’orgueil.

1. Car, de même que leur religion, leur croix est

voyante et triomphante ; mais en quoi ? En métaux et en

pierres de prix, extorqués au peuple par la superstition. Ces

croix sont faites de trésors terrestres, au lieu d’enseigner aux

cœurs de ceux qui les portent à mépriser ces trésors : et, de

même que les hommes, elles sont respectées selon leur

richesse. Une riche croix aura de nombreux spectateurs et

admirateurs : comme en d’autres choses, les pauvres dans

cela sont méprisés. Si j’en appelais à eux, ils ne pourraient

nier cette grande vanité et cette superstition. Oh ! comme

tout cela est éloigné de la croix bénie de Jésus, qui enlève

le péché du monde !

104

1. La vie monastique, dont certains se vantent, y

voyant une source de sainteté, n’est guère plus recommandable,

ni tant soit peu plus proche de la nature de la vraie croix :

car si elle n’est pas aussi contraire à la loi que d’autres

choses, elle est contraire à la nature ; or la véritable religion

ne nous enseigne point à agir contre la nature. Le couvent

et le monastère chrétiens sont intérieurs, là où l’âme est

cloîtrée et séparée du péché. Cette maison religieuse, les

vrais disciples du Christ la portent avec eux : ils ne se

soustraient point au commerce du monde, quoiqu’ils se

gardent du mal du monde dans leur commerce. La vie

monastique est un renoncement à soi-même facile, routinier,

peu profitable à ceux qui l’adoptent ; c’est un fardeau pour

les autres, qui doivent subvenir à leur paresse ; ce sont des

asiles de fous religieux, où l’on garde les gens de peur qu’ils

ne fassent du mal dehors ; on y pratique la patience par

force ; le renoncement à soi-même contre sa volonté, plutôt

par ignorance que par vertu ; plutôt par éloignement de la

tentation que par fermeté dans la tentation. Quel gré faut-

il leur savoir de ne point commettre ce qu’ils ne sont point

tentés de commettre ? Ce que l’œil ne voit point, le cœur

ne le désire point, ni ne le contrôle.

1. La Croix du Christ est d’une autre nature : elle

triomphe vraiment du monde, et elle mène une vie de pureté

en vue de toutes ses tentations ; ceux qui la portent ne sont

point enchaînés, de crainte qu’ils ne mordent ; ni enfermés

de peur qu’on ne les enlève. Non, ils reçoivent du Christ,

leur Capitaine, le pouvoir de résister au mal, et de faire ce

qui est bien au regard de Dieu : de mépriser le monde, et

de préférer ses reproches à ses louanges ; et non seulement

de ne point offenser les autres, mais d’aimer ceux qui les

offensent : mais non pour ce en quoi ils les offensent. Quel

monde aurions-nous si chacun, de peur de transgresser,

s’enfermait entre quatre murs ! Point de cela ; la perfection

de la vie chrétienne s’étend à tout travail ou tout commerce

honnête en usage parmi les hommes. La sévérité de la vie

monastique n’est point la conséquence de l’esprit libre du

Christ, mais une humilité volontaire et charnelle : ce sont

des entraves de leur propre invention, qu’ils s’infligent de

105

leur propre chef, sans en avoir reçu l’ordre, et sans raison.

Tout cela fait voir clairement qu’ils sont leurs propres

législateurs, et qu’ils édictent leurs propres règles, leurs

amendes et leurs rançons : c’est là une autorité forcée en

désaccord avec le reste de la création ; car la société en est

la fin principale, et elle ne doit pas être détruite par crainte

du mal ; le péché qui la pourrit doit être banni par une

censure sévère et l’exemple remarquable d’une vertu à toute

épreuve. La vraie sainteté ne chasse pas les hommes du

monde, mais leur permet d’y vivre mieux et les incite à

s’efforcer de le rendre meilleur : à ne pas cacher leur lumière

sous un boisseau, mais à la mettre sur une table dans un

chandelier. En outre, la vie monastique est une invention

du Moi égoïste et, par conséquent, ne peut en aucun cas

être la bonne manière de soulever la croix, puisque l’on

prend la vraie croix afin de soumettre ce Moi. Par ailleurs,

une telle attitude implique que l’on vit par et pour soi, sans

se soucier si le monde que l’on laisse part à sa perdition ;

les Chrétiens devraient garder la barre et guider le vaisseau

vers le port : au lieu de se retirer lâchement à l’arrière du

monde, et de laisser ceux qui sont dans ce monde sans

pilote, exposés à être jetés par la furie des mauvais temps

sur le rocher ou la grève de la ruine. En fin de compte,

ce genre de vie, lorsqu’il est adopté par de jeunes personnes,

sert habituellement à camoufler la paresse ou à rendre la

part des autres meilleure, à épargner aux paresseux la peine

du châtiment, ou aux gens de qualité la disgrâce de la

misère ; l’un refuse de travailler, l’autre en fait fi ; lorsque

cette vie est embrassée par de vieilles personnes, c’est parfois

une longue vie criminelle qui trouve refuge dans la superstition,

et qui, après avoir suivi sa propre volonté en d’autres choses,

cherche à finir ses jours en s’imposant une religion afin

d’être quitte avec Dieu.

1. Mais prendre la Croix de Jésus est un exercice plus

intérieur. c est une introspection et une discipline de l’âme

en conformité avec l’esprit divin révélé au dedans. N’est-ce

point le corps qui doit suivre l’âme, et non pas le contraire ?

Ces^gens ne comprennent-ils pas qu’aucune cellule monastique

extérieure ne saurait protéger l’âme ^du d&sir, ni l’esprit d’une

106

infinité d’imaginations mauvaises ? Les pensées du cœur de

l’homme sont mauvaises, et cela continuellement. Le mal

vient du dedans, et non du dehors : comment alors un

remède extérieur pourrait-il guérir un mal intérieur ; ou

comment une contrainte corporelle pourrait-elle effectuer une

incarcération de l’esprit ? Un tel emprisonnement est bien

moindre en prison qu’à l’air libre, car moins l’on agit, plus

on a de temps pour penser ; et si ces pensées ne sont point

guidées par un principe supérieur, les couvents sont plus

nuisibles au monde que le commerce. Et pourtant la retraite

est à la fois une chose excellente et une chose nécessaire ;

les saints pèlerins de l’ancien temps ne fréquentaient guère

la foule et la presse.

1. Veuille donc, Ô homme, examiner quelles sont tes

fondations, et qui les a posées ; de crainte qu’à la fin il ne

s’avère que tu as égaré ton âme pour l’éternité. Je dois

avouer que je suis jaloux du salut de mes semblables, ayant

trouvé miséricorde auprès de mon Père céleste. Je voudrais

qu’aucun ne se trompe au point de se perdre, tout

spécialement en matière de religion, où les hommes sont les

plus susceptibles d’admettre les choses sans examen, et de

perdre infiniment par leur propre fatuité et leur propre

négligence. La justice solide et intérieure de Jésus est tout

autre chose que les dévotions imaginées par l’homme

misérable et superstitieux ; et être agréable au regard de

Dieu, surpasse ces exercices religieux corporels qui résultent

de l’invention des hommes. L’âme qui est éveillée et conservée

par son pouvoir et son esprit saints, vit en Lui selon la

manière qu’il a lui-même instituée, et L’adore selon son

propre Esprit, c’est-à-dire, selon l’Entendement, la vie et les

prescriptions du Christ ; c’est là, en vérité, le culte évangélique.

Qu’on n’aille pas s’imaginer que je méprise une véritable

retraite : car non seulement j’admets, mais j’admire la solitude.

Le Christ Lui-même en fut un exemple : Il aima et il

fréquenta les montagnes, les jardins et les rivages de la mer.

La solitude est nécessaire pour progresser dans la piété, et

je respecte la vertu qui la recherche et qui en fait usage ;

j’aimerais qu’on en vît plus d’exemples dans le monde ; mais

il faudrait qu’elle fût libre, et non pas forcée. Car quel

107

avantage l’âme peut-elle en retirer si ce n’est un châtiment,

et non un plaisir? Il y a longtemps que je pense que c’est

une erreur pour les differentes sociétés où la vie monastique

n’est point en usage, de ne pas avoir de lieux de retraite

pour ceux qui sont affligés, ou tentés, pour les solitaires, ou

les dévots, où ceux-ci pourraient, sans être dérangés, s’attendre

à Dieu, accomplir leurs exercices religieux, et, ainsi fortifiés,

pourraient reprendre leurs affaires dans le monde avec plus

de maîtrise sur leur propre esprit : quoique moins ces retraites

seraient fréquentes, mieux cela vaudrait. Car c’est dans une

solitude libre qu’on trouve les plaisirs divins.

■ toc-

108

VI

1. *Mais il est des hommes d'une croyance et d'une pratique plus*

*recherchées, qui sont pourtant victimes de ce Moi illégitime en*

*matière de religion. 2. C'est l'origine de l'acte d'adoration que*

*Dieu considère. y. De vrai culte ne peut se dérouler qu'à P intérieur*

*d'un caur préparé par l'Dis prit de Dieu. 4. D'âme de l'homme*

*est morte sans le souffle divin qui donne la vie, et, par conséquent,*

*incapable d'adorer le Dieu vivant, y. Nous ne devrions point*

*méditer ce pour quoi nous prions. Comment les Chrétiens devraient*

*prier. D'aide qu'ils reçoivent de Dieu. 6. Da méthode pour obtenir*

*cette préparation : c'est d'attendre, comme David et d'autres l'ont*

*fait jadis, dans un silence saint, afin que les besoins et les appuis*

*sollicités soient le mieux perçus, y. Ceux qui sont rassasiés et*

*repus croient ne point avoir besoin de cette attente, et n'en font*

*point usage ; mais les pauvres en esprit pensent autrement. C'est*

*pourquoi le Seigneur les entend et les comble de ses bienfaits. 8. S'il*

*n'était point besoin de cette préparation, le temps des juifs aurait*

*été plus saint et plus spirituel que celui de l'Évangile ; car si,*

*même alors, elle était requise, à plus forte raison le sera-t-elle*

*aujourd'hui.* **9.** *De même que le péché, les formes cultuelles*

*extérieures ne peuvent rendre hommage à Dieu : voye% David, Esaïe,*

*etc. 10. Dieu hait ses propres cérémonies et ses propres institutions*

*si on en fait usage sans son propre Esprit ; à plus forte raison,*

*Il hait les inventions des hommes, 11. Des enfants de Dieu ont*

*toujours rencontré Dieu dans la voie qu'il a choisie, et non dans la*

*leur ; et, dans cette voie, ils ont toujours trouvé aide et secours. Il*

*en était de même au temps de Jérémie ; la bonté de Dieu se*

*manifestait à ceux de ses enfants qui Le servaient vraiment : c'était*

*un sentiment et une jouissance intérieurs de Celui-ci dont ils avaient*

*soif. Le Christ recommanda aussi à ses disciples de s'attendre à*

*l'Esprit. 12. Cette doctrine de l'attente plus amplement développée,*

*et conclue par une allusion à la piscine de Bethesda ; emblème*

*frappant de l'attente intérieure et de ses bienheureux ef­*

*fets. ly. Quatre choses sont nécessaires au culte : la sanctification*

*du fidèle, la consécration de l'offrande, la chose pour laquelle on*

*prie, et, enfin, la foi pour prier. Tout cela doit être juste, c'est-à-*

*dire venir de Dieu. 14. Le grand pouvoir de la foi dans la*

*prière ; témoin la veuve importune. Les méchants et ceux qui aiment*

*les formes cultuelles extérieures demandent, et ne reçoivent point ;*

109

*la raison do cela. Mais Jacob et ses vrais descendants les émulés*

*de sa foi, prévalent. IJ. Ceci démontre pourquot le Cbnst*

*reprochait à ses disciples leur peu de foi. La nécessité de*

*la foi. Le Christ n'opère aucun bien sur les hommes*

*sans elle. 17. Llus ample développement sur*

*la nature de cette foi. 18. Qui sont*

*les héritiers de cette foi ; et quelles*

*en furent les nobles œuvres,*

*aux temps anciens où*

*vivaient les*

*justes.*

*\**

estiment qu’exécuter

qui contrarient leur

exactitude, constitue

s’ils s’abstiennent de

la transgression elle-

**1.** Mais il en est d’autres, dont la spéculation est plus

raffinée, et la pratique plus réformée, qui n’osent pas utiliser,

et encore moins adorer, un morceau de bois ou de pierre,

ou une image d’argent et d’or ; ni admettre dans leur culte

cette pompe juive, ou plutôt païenne, pratiquée par certains,

comme si le culte du Christ était de ce monde, bien que

son royaume soit de l’autre. Leur doctrine est opposée à

ces superstitions, et pourtant ils ne refusent point de se

plier à leurs devoirs religieux : car ils

les rites de divers éléments du culte

conscience charnelle, et le faire avec

une croix assez lourde pour eux ; et,

péchés énormes et scandaleux, ou si

même n’est point commise, quoiqu’ils en nourrissent la

pensée et lui donnent libre cours dans leur esprit, ils se

considèrent comme suffisamment’ protégés, n’ayant point

passé les bornes, et étant restés dans l’enceinte du

Christianisme. Mais cela aussi est une conception trop

restreinte de la discipline de la Croix du Christ : et ceux

qui se flattent de la soulever ainsi seront, à la fin, abusés :

ils verront qu’ils ont bâti sur du sable et ils entendront

l’alarme au milieu de la nuit. Car le Christ a dit: «Je

vous le dis, au jour du jugement, les hommes rendront

compte de toute parole vaine qu’ils auront proférée. »

(Matthieu xii. 36).

110

1. Car, premièrement, ce n’est pas l’exécution des

devoirs religieux que Dieu regarde, mais l’élévation spirituelle

qui mène à la dévotion cultuelle. Les hommes peuvent, et

certains le font, crucifier leur volonté selon leur volonté :

en omettant et en faisant ce qui leur plaît : « Qui a requis

cela de vos mains?» (Esaïe i. 12), a dit jadis le Seigneur

aux Juifs, lorsqu’ils voulurent se montrer zélés à Le servir.

Or, c’était d’une manière inventée ou imaginée par eux,

selon leur volonté et à l’heure qui leur convenait ; non

point avec une âme réellement touchée et préparée par la

puissance divine, mais par un culte purement corporel, qui,

nous dit l’apôtre, n’apporte guère de profit. La superstition

qui continue de troubler le monde est due en grande partie

au fait que, dans le culte, comme en d’autres choses, on

ne s’en est point tenu à la vraie manière de porter la croix.

Car les hommes n’ont pas plus fait l’examen de leur culte

que de leurs péchés : et même moins ; car, dans leur

ignorance, ils ont pensé que le premier justifiait les seconds,

sans voir que leurs pratiques religieuses elles-mêmes auraient

besoin d’une croix, ou d’une contrition.

1. Mais le véritable culte ne peut venir que d’un cœur

préparé par le Seigneur (Proverbes xvi. 1). Cette préparation

se fait par la sanctification de l’Esprit, qui, s’il guide les

enfants de Dieu dans le cours général de leur vie, comme

Paul nous l’enseigne (Romains viii. 14), à plus forte raison

doit les guider dans le culte qu’ils rendent à leur Créateur

et Sauveur. Quelque prière que l’on fasse, quelque doctrine

que l’on professe, si elle ne trouve pas son origine dans

la préparation à recevoir l’Esprit Saint, elle n’est point

agréable à Dieu ; et elle ne constitue pas le véritable culte

évangélique, qui est en esprit et en vérité, c’est-à-dire

produit par la préparation et l’aide de l’Esprit. Car quel

cas Dieu fait-il d’une accumulation de paroles pitoyables,

ou de la dédication de certains lieux ou de certaines heures ?

Il est Esprit, et pour Lui les mots, les lieux, les heures,

pris au sens strict, sont impropres ou inadéquats. Et, bien

qu’ils soient les instruments du culte public, ce ne sont

que des instruments corporels et visibles, qui ne peuvent

porter nos requêtes au-delà, et encore moins les faire exaucer

ni

par le Dieu invisible; en aucune manière. Tout cela est

fait pour satisfaire la congrégation. C’est le langage de l’âme

que Dieu entend, et l’âme ne peut parler que par l’Espnt

et ne peut faire entendre ses soupirs au Dieu Tout-Puissant

sans l’aide de l’Esprit Saint.

1. L’âme de l’homme, quelque vivante qu’elle soit à

d’autres égards, est morte à Dieu tant qu’il n’y a point

insufflé l’esprit de vie : sans cet esprit, elle ne saurait vivre

pour Lui, et encore moins l’adorer. Ainsi, Dieu nous dit,

par la bouche d’Ezéchiel, lorsqu’il lui montra, dans une

vision, la restauration du genre humain, en la personne

d’Israël (manière habituelle de parler parmi les prophètes,

et souvent mal comprise) : « J’ouvrirai vos sépulcres », dit

le Seigneur, « et je mettrai mon esprit en vous, et vous

vivrez» (Ezéchiel xxxvii. 12-14). Ainsi, quoique le Christ ait

enseigné à ses disciples à prier, ils étaient, en quelque sorte,

des disciples avant qu’il les eût enseignés ; non point des

hommes mondains, dont les prières sont une abomination

aux yeux de Dieu. Et bien qu’il leur ait enseigné à prier,

cela ne signifie pas que chacun doive dire cette prière sans

prendre en compte s’il peut, ou non, la dire avec le même

cœur, et avec les mêmes qualifications, que ses pauvres

disciples, ainsi que l’on a la superstition et la présomption,

de le faire aujourd’hui ; mais plutôt que nous devons

aujourd’hui, comme eux jadis, dire non pas nos propres

prières, mais les siennes : c’est-à-dire, celles qu’il nous

permet de faire, ainsi qu’il le leur a permis jadis.

1. Car si nous ne devons point nous inquiéter de ce

que nous dirons lorsque nous viendrons devant les princes

de ce monde, parce qu’alors ce que nous devons dire nous

sera donné, et que « ce n’est pas nous qui parlerons, mais

1 Esprit de notre Père céleste qui parlera en nous » (Matthieu

X\* 19‘2O)> notre propre capacité est encore moins nécessaire,

et nous devons encore moins étudier la forme de notre

discours lorsque nous approchons du Prince des princes,

du Roi des rois, et du Seigneur des seigneurs. Car, en

raison de sa grandeur, nous ne le devons pas, ainsi que

nous l’a ordonné le Christ ; en raison du rapport que nous

avons avec Lui en tant que ses enfants, cela n’est pas

nécessaire ; Il nous aidera, Il est notre Père ; c’est-à-dire,

s’il l’est vraiment. Ainsi, non seulement la bouche du corps,

mais aussi celle de l’âme est fermée, jusqu’à ce que Dieu

l’ouvre ; et c’est alors qu’il aime entendre son discours. Le

corps ne devrait jamais faire entendre son langage avant

celui de l’âme : Dieu prête l’oreille à de telles requêtes, et

son Esprit intercède puissamment en faveur de ceux qui

les formulent.

1. Mais, demandera-t-on, comment accéder à cette

préparation spirituelle ? Je répondrai : en servant Dieu avec

patience, et cependant avec attention et avec zèle : « Éternel »,

dit le Psalmiste, « tu exauces les vœux des humbles ; tu

affermis leur cœur; tu prêtes l’oreille» (Psaumes x. 17); et,

dit la Sagesse, « Les projets que forme le cœur de l’homme

viennent de l’Éternel » (Proverbes xvi. 1). C’est ici que tu

ne dois point penser tes propres pensées ; ni parler tes

propres paroles, ce qui est, en vérité, le silence de la Sainte

Croix, mais mettre de côté toutes les imaginations confuses

susceptibles de se former et de s’imposer à l’esprit lors de

ces saintes retraites. Il ne t’appartient pas de persuader le

Tout-Puissant par le sujet le plus étudié, formulé en termes

les plus choisis. Non, non. Un seul gémissement, un seul

soupir, d’une âme blessée, un cœur touché d’un vrai

remords, un chagrin sincère et saint, qui sont l’œuvre de

l’Esprit de Dieu, valent mieux que tout auprès de Dieu,

et sont exaucés. C’est pourquoi, maintiens le silence en ton

âme, attends de ressentir quelque chose de divin qui te

prépare et te dispose à rendre à Dieu un hommage vrai et

digne. Soulevant ainsi la croix, et fermant les portes et les

fenêtres de l’âme à tout ce qui pourrait t’interrompre tandis

que tu sers Dieu, aussi agréable que soit l’objet qui se

présente, aussi légitime ou aussi utile qu’il soit en tout

autre temps, le pouvoir du Tout-Puissant viendra, son Esprit

opérera et préparera ton coeur afin qu’il puisse offrir un

sacrifice convenable. C’est Lui qui découvre à l’âme ses

besoins et qui les lui fait sentir ; et, lorsqu’elle crie et

implore, c’est Lui seul qui y pourvoit. Les requêtes qui ne

113

sont point inspirées par ce sentiment et cette préparation

spirituelle, sont formelles et illusoires: elles ne sont pas

vraies. Car, alors, les hommes prient selon leurs désirs

aveugles, et non selon la volonté de Dieu ; et son oreille

est sourde à de telles requêtes : « pour les malheureux

opprimés et pour les pauvres qui gémissent », Dieu a dit,

« je me lèverai » (Psaumes xii. 5) ; c’est-à-dire, pour les

pauvres en esprit, les âmes nécessiteuses, ceux qui ont

besoin de son aide, qui sont prêts à succomber, qui

éprouvent le besoin et appellent à hauts cris la venue d’un

sauveur, et qui n’ont personne sur terre pour les aider : il

n’est personne au ciel que Lui, et personne sur la terre

qu’on puisse Lui comparer : « Il délivrera », a dit David,

« l’indigent qui crie, et le pauvre, et celui qui n’a point

d’aide. Il affranchira leur âme de l’oppression et de la

violence, et leur sang aura du prix à ses yeux » (Psaumes

Ixxii. 12, 14). «Ce pauvre», dit-il, «a crié, et l’Eternel l’a

entendu, et l’a sauvé de toutes ses détresses. L’ange de

l’Eternel campe autour de ceux qui le craignent, et il les

arrache au danger » (Psaumes xxxiv. 6-8) ; alors il invite

tous les hommes à venir goûter combien le Seigneur est

bon ; oui, « il bénira ceux qui craignent l’Éternel, les petits

et les grands » (Psaumes cxv. 13).

1. Mais qu’est cela pour ceux qui n’ont point faim ?

« Ceux qui sont sains n’ont point besoin d’un médecin »

(Matthieu ix. 12); ceux qui sont rassasiés n’ont point besoin

de soupirer, et les riches n’ont point besoin d’appeler à

1 aide. Ceux qui ne sont point conscients de leurs besoins

intérieurs, qui n’éprouvent ni craintes, ni terreurs, qui ne

ressentent nul besoin de la puissance de Dieu pour les

aider, ni de la lumière de sa présence pour les réconforter,

quel est le rapport de ceux-là à la prière ? Leur dévotion

n est, au mieux, qu’une parodie de dévotion au Tout-

Puissant. Ils ne savent point, ils ne veulent point savoir,

ils ne désirent même pas, ce pour quoi ils prient. Ils prient

afin que la volonté de Dieu soit faite, et ils accomplissent

sans cesse la leur propre : car, bien qu’ils n’hésitent point

à le dire, c est pour eux une chose des plus effrayantes. Ils

implorent la grâce, et ils méprisent celle qu’ils possèdent ;

114

ils prient pour accueillir l’Esprit, mais ils résistent à celui

qui est dans leur cœur et méprisent celui qui se trouve

chez autrui ; ils implorent le pardon et la bonté de Dieu,

mais ils n’en éprouvent aucun besoin réel. Et, dans cet état

d’insensibilité intérieure, ils sont aussi incapables de rendre

grâce à Dieu pour ce qu’ils ont, que de prier pour ce

qu’ils n’ont pas. « Ceux qui cherchent l’Éternel », dit David,

« le loueront » : « car il désaltère l’âme assoiffée, et il rassasie

de biens l’âme affamée » (Psaumes xxii. 26 ; cvii. 9). Cela, Il

le réserve aussi aux pauvres et aux nécessiteux et à ceux

qui craignent Dieu. Que les pauvres en esprit et les

nécessiteux louent ton nom : vous qui craignez le Seigneur,

louez-Le ; et vous, la race de Jacob, rendez-Lui gloire.

Jacob était un homme simple, au cœur pur : et ceux qui

sont comme lui sont de sa race. Et même si (comme lui)

ils sont aussi misérables que des vers à leurs propres yeux,

pourtant ils reçoivent le pouvoir de se mesurer avec Dieu,

et de l’emporter comme il le fît.

1. Mais sans cette préparation spirituelle et cette

consécration de ce pouvoir, aucun homme n’est digne de

se présenter devant Dieu ; sinon, il y aurait moins de

sainteté et de révérence à adorer Dieu selon l’Evangile,

qu’il n’y en avait à l’adorer selon l’ancienne loi, lorsque

tous les sacrifices étaient purifiés avant d’étre offerts, et

ceux qui les offraient, consacrés, avant de pouvoir se

présenter devant le Seigneur (Nombres viii ; xix ; 2 Chroniques

xxix. 36; xxx. 16, 17). Si le fait de toucher une bête morte

ou impure rendait alors indigne du temple, ou du sacrifice,

et même de la société de ceux qui étaient purs, tant qu’on

n’était pas purifié et sanctifié, comment pouvons-nous faire

si peu de cas du culte institué par le Christ aux temps

évangéliques, et penser qu’il pourrait accepter des offrandes

non préparées et non sanctifiées ? Ou bien comment pouvons-

nous admettre que ceux qui, par leurs pensées, leurs paroles

ou leurs actions, sont en contact quotidien avec ce qui est

moralement impur, puissent, sans venir se tremper au sang

de Jésus (qui purifie la conscience des œuvres mortes),

adorer de manière acceptable le Dieu de pureté ? C’est une

contradiction absolue au bon sens : on ne saurait accepter

115

que les impurs adorent ce qui est saint ; que les imparfaits

adorent ce qui est parfait. Il existe un commerce et une

communion saints entre le Christ et ses disciples ; mais il

n’en existe aucun entre le Christ et Bélial ; aucun entre Lui

et ceux qui désobéissent à Ses commandements, et qui ne

vivent pas la vie de sa Sainte Croix et du renoncement au

Moi (II Corinthiens vi. 15, 16).

1. Mais, tout comme le péché, l’observance des formes

cultuelles seule est impuissante ; non, même si la manière

est bien celle qu’il a lui-même prescrite. Ceci inspira au

prophète, imitant celui qui se trouve dans une grande

détresse, cette exclamation : « Avec quoi me présenterai-je

devant l’Éternel, pour m’humilier devant le Dieu très haut ?

Me présenterai-je avec des holocaustes, avec des veaux d’un

an ? L’Éternel agréera-t-il des milliers de béliers, ou des

myriades de torrents d’huile ? Donnerai-je pour mes

transgressions mon premier-né, pour le péché de mon âme

le fruit de mes entrailles ? Il t’a fait connaître, ô homme,

ce qui est bien ; et ce que l’Éternel demande de toi, c’est

que tu pratiques la justice, que tu aimes la miséricorde, et

que tu marches humblement avec ton Dieu. » (Michée vi. 6-

8). Le roi-prophète, convaincu de cela, s’adresse également

à Dieu ainsi : « O Seigneur, ouvre mes lèvres, et ma bouche

publiera ta louange» (Psaumes li. 15-17), Il n’osa ouvrir

lui-même ses lèvres, sachant qu’il ne pourrait louer Dieu

de cette manière. Et pourquoi donc ? : « parce que tu ne

désires point des sacrifices, sinon je t’en aurais offert » ;

c est-à-dire, si mes offrandes rituelles pouvaient te plaire, je

ne manquerais point de t’en faire ; mais les holocaustes ne

sont point de ton goût. « Le sacrifice qui est agréable à

Dieu, c est un esprit brisé : Ô Dieu, tu ne dédaignes pas

un cœur brisé et contrit ». Et pourquoi ? parce que c’est

là 1 œuvre de Dieu, l’effet de son pouvoir, et le signe que

ses propres œuvres célèbrent sa louange, Dieu lui-même

exprime le même message par la bouche d’Esaïe, s’élevant

contre les rites et le culte de pure forme des Juifs dégénérés :

« Ainsi parle l’Éternel, le ciel est mon trône, et la terre

mon marche-pied, quelle maison pourriez-vous me bâtir ?

Et quel lieu pourriez-vous me donner pour demeure ? Car

116

toutes ces choses, ma main les a faites. Mais voici l’homme

sur qui je porterai mes regards : sur celui qui souffre, et

qui a l’esprit contrit, et qui craint ma parole» (Esaïe Ixvi. i,

z). Voilà le véritable adorateur ! : préparé par Dieu, circoncis

de cœur et d’oreille, il ne résiste point à l’Esprit Saint

comme le faisaient les Juifs avec leurs professions hautaines.

S’il en fut ainsi jadis, du temps même de l’ancienne loi,

qui était la dispensation d’un culte extérieur et illusoire,

pouvons-nous aujourd’hui espérer que Dieu accepte notre

culte sans la préparation de l’Esprit du Seigneur en ces

temps évangéliques, qui sont les temps fixés pour l’effusion

de l’Esprit ? En aucune manière. Dieu est ce que toujours

Il fut ; et seuls ceux qui L’adorent selon son propre esprit

sont ses vrais adorateurs : de ceux-ci II prend soin comme

de la prunelle de ses yeux ; les autres ne font que se

moquer de Lui, et II les méprise. Ecoute ce qu’il dit

ensuite à ce peuple, car c’est là l’état et le sort de la

Chrétienté aujourd’hui : « Celui qui immole un bœuf est

comme celui qui tuerait un homme ; celui qui sacrifie un

agneau est comme celui qui romprait la nuque à un chien ;

celui qui présente une offrande est comme celui qui offrirait

du sang de porc ; celui qui brûle de l’encens est comme

celui qui adorerait des idoles. Oui, tous ceux-là ont choisi

leur propre voie, et leur âme se complaît dans leurs

abominations » (Esaïe Ixvi. 3). Que nul ne dise : « nous ne

présentons point ces sortes d’offrandes », car là n’est pas le

problème. Dieu n’était pas offensé par les offrandes, mais

par ceux qui les offraient. C’étaient bien les formes légitimes

du sacrifice telles qu’elles avaient été fixées par Dieu ; mais,

du fait que ceux qui les présentaient ne le faisaient point

dans l’état d’esprit et dans les justes dispositions de l’âme

qui étaient requises, Dieu proclama son abhorrence, et ce

dans les termes les plus violents. Et, d’ailleurs, par la

bouche du même prophète, Il leur interdit de continuer à

Lui apporter de vaines offrandes : « l’encens », déclara Dieu,

« est à mes yeux une abomination : je suis las de supporter

vos sabbats et vos assemblées ; tout cela est inique, même

vos assemblées solennelles ». Et « quand vous étendez vos

mains, je détourne de vous mes yeux ; quand vous multipliez

les prières, je n’écoute pas» (Esaïe i. 13-15). C’était là rejeter

leur culte de la manière la plus terrible. Et pourquoi?

117

Parce que leurs cœurs étaient impurs ; ils n aimaient pas le

Seigneur de tout leur cœur, mais, au contraire, ils enfreignaient

sa loi et se rebellaient contre son Esprit, et ils ne faisaient

pas ce qui était juste à ses yeux. La cause ressort clairement

des amendements qu’il exige : « Lavez-vous », dit le Seigneur,

« purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux vos actions pleines

de vilenie ; cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien :

recherchez la justice, protégez l’opprimé, faites droit à

l’orphelin, défendez la veuve» (Esaïe i. 16-17). A ces

conditions, et pas à moins, Il leur enjoint de venir devant

lui, et II leur assure que « même si leurs péchés sont

comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige ;

même s’ils sont comme la pourpre, ils deviendront comme

la laine» (Esaïe i. 18).

Tant est vrai ce passage remarquable du Psalmiste :

« Venez, écoutez, vous tous qui craignez Dieu, et je

raconterai ce qu’il a fait à mon âme ; j’ai crié à lui de ma

bouche, et je l’ai loué avec ma langue. Si j’avais conçu

l’iniquité dans mon cœur, le Seigneur ne m’aurait pas

exaucé. Mais en vérité Dieu m’a exaucé : il a été attentif à

la voix de ma prière. Béni soit Dieu, qui n’a pas rejeté

ma prière, et qui ne m’a pas retiré sa bonté » (Psaumes

Ixvi. 16-20).

1. On pourrait citer bien d’autres passages analogues,

pour prouver le déplaisir qu’éprouve Dieu devant ses propres

formes de culte, lorsque celles-ci sont accomplies en l’absence

de son propre Esprit, et sans cette préparation du cœur de

1 homme que Lui seul peut opérer ou donner, et que nous

recommande (plus que tous les autres écrivains sacrés) le

Psalmiste, et ce de la manière la plus fréquente et la plus

insistante. A de nombreuses reprises, rappelant ses propres

errements, et leur cause, et la façon dont il parvint à se

faire accepter de Dieu et à obtenir de Lui force et réconfort,

le Psalmiste s’exhorte à attendre et à servir Dieu : « Conduis-

moi dans ta vérité, et instruis-moi, car tu es le Dieu de

mon salut ; je t’attends à longueur de jours » (Psaumes

xxv. 5). Son âme cherchait auprès de Dieu le salut et la

délivrance des pièges et des tentations du monde. Ceci

dénote un exercice intérieur, une prise de conscience

118

spirituelle, qui ne consistait pas en des rites extérieurs, mais

en une aide divine intérieure.

En vérité, David reçut de grands encouragements à ce

faire ; la bonté de Dieu l’y invita et le fortifia dans cette

voie. Car, dit-il, « J’avais mis mon espérance dans l’Éternel ;

et il s’est incliné vers moi, et a écouté mes cris. Il m’a

retiré de la fosse de destruction, du fond de la boue, et il

a dressé mes pieds sur le roc» (Psaumes xl. i, 2). C’est-à-

dire que le Seigneur est apparu intérieurement à David et

a consolé son âme, qui attendait qu’il l’aide et qu’il la

délivre des tentations et des afflictions qui étaient prêtes à

l’écraser, et qu’il lui a donné la sécurité et la paix. C’est

pourquoi il dit : « L’Eternel a affermi mes pas » ; c’est-à-

dire, a dirigé mon esprit dans la voie du bien. Auparavant,

chaque pas qu’il faisait l’enfonçait dans le bourbier, et il

pouvait à peine marcher sans tomber ; il ne voyait que

tentations de tous côtés. Mais il a patiemment attendu

Dieu : son esprit s’est retiré, veillant et donnant son attention

à Sa loi et à Son Esprit ; et il a senti que le Seigneur se

penchait vers lui. Son cri pressant et sincère a pénétré le

ciel, et s’y est fait entendre ; alors vinrent la délivrance et

le salut pour David, à l’heure choisie par Dieu, et non par

David, et la force pour accomplir ses exercices et surmonter

toutes ses épreuves. Et pour cela, nous dit-il, un nouveau

cantique fut mis dans sa bouche, un cantique de louanges

à son Dieu (Psaumes xl. 3). Mais c’était là un cantique

composé et placé dans sa bouche par Dieu, et non par lui-

même. Ainsi s’écrie-t-il une autre fois : « Comme le cerf a

soif des eaux courantes, de même mon âme aspire à toi,

ô Dieu. Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant ; quand

entrerai-je et me présenterai-je devant la face de Dieu ? »

Ceci dépasse tous les rites, et ne se rattache point à un

sermon. Mais cela nous permet de voir que la véritable

adoration est une œuvre intérieure ; que l’âme doit être

touchée et élevée dans ses aspirations célestes par l’Esprit

céleste, et que la véritable adoration se fait en présence de

Dieu. Quand entrerai-je et me présenterai-je? Non pas au

temple, ni avec des sacrifices matériels, mais devant Dieu

et en Sa présence. De sorte que les âmes des véritables

adorateurs voient Dieu et se présentent devant Lui : c’est

cela qu’elles attendent, ce pour quoi elles soupirent, ce dont

119

elles ont soif. Ô combien la plus grande partie de la

Chrétienté est éloignée de l’exemple de David ! Il ne faut

donc pas s’étonner si ce saint homme nous dit : « En vérité,

mon âme s’attend à Dieu ’ » ; et s’il enjoint à son âme de

le faire : « Ô mon âme, ne t’attends qu’à Dieu seul ; car

c’est en lui que je mets mon espérance. » Comme s’il avait

dit : « Personne d’autre ne peut préparer mon cœur, ou

répondre à mes besoins ; de sorte que mon espérance ne

vient pas de mes exercices volontaires, ou de l’adoration

corporelle que je peux Lui témoigner ; ces choses ne sont

d’aucune valeur ; elles ne peuvent ni m’aider, ni Lui plaire.

Mais je m’attends à Lui pour qu’il me donne la force et

le pouvoir de me présenter devant Lui de la manière qui

Lui sera la plus agréable ; car Celui qui prépare le sacrifice

ne peut manquer de l’accepter. » C’est pourquoi il répète

par trois fois dans deux versets : « J’aspire à recevoir le

Seigneur. Mon âme languit. Mon âme attend le Seigneur

plus ardemment que ceux qui attendent le matin. » Oui, si

ardemment, et avec une telle fortitude de l’âme, que le

psalmiste dit à un endroit : « Mes yeux se consument tandis

que je regarde vers mon Dieu » (Psaumes Ixix. 5). Il ne

s’est point contenté d’une multiplicité de prières, d’un culte

pré-établi, ou d’une répétition limitée : non, il n’a de cesse

qu’il ne trouve le Seigneur, c’est-à-dire les réconforts de Sa

présence, qui apporte à son âme la réponse d’amour et de

paix. Et ce n’était point là une pratique unique, celle d’un

homme en proie à une inspiration supérieure ; car il en

1. Lexpression *to wait upon God* a été traduite ici par «s’attendre à

Dieu » en se fondant sur la traduction proposée par Georges Liens dans

sa thèse sur *V Apologie* de Robert Barclay, et sur l’explicitation de ce

terme par Georges Liens : « Dans l’esprit de Barclay et des Quakers...

*to wait upon God...* c’est tout à la fois : — se présenter dans le calme et

le silence devant Dieu pour l’adorer, Lui rendre un culte intérieur ; —

se mettre à 1 écoute attentive de sa parole ; — se rendre entièrement

disponible à son service, par le vide mental le plus complet possible... ;

— attendre avec patience et vigilance sa manifestation dans l’esprit et

dans le cœur... ; enfin, placer tout son espoir, toute sa confiance en

ui. (Georges Liens, « Robert Barclay ; *Apologie :* Introduction, traduction,

notes et annexes » (« La lumière intérieure, source de vie »), thèse de

doctorat de troisième cycle, soutenue en juin 1981 à Paris IV (Paris-

Sorbonne), p. 155). Une version abrégée de cette thèse sera publiée

comme troisième ouvrage de la Collection « Nouveau Monde » dans le

courant de 1 année 1989 sous le titre *La Lumière intérieure, source de vie.*

120

parle comme du culte alors en usage parmi le vrai peuple

de Dieu, l’Israël spirituel, ceux qui, dans son temps, étaient

circoncis de cœur : « Vois », dit-il, « comme les yeux des

serviteurs sont fixés sur la main de leurs maîtres, et les

yeux de la servante sur la main de sa maîtresse, de même

nos yeux se tournent vers l’Éternel, notre Dieu, jusqu’à ce

qu’il ait pitié de nous » (Psaumes cxxiii. 2). Dans un autre

endroit, « Notre âme espère en l’Éternel ; il est notre secours

et notre bouclier » (Psaumes lii. 9) \*. C’était la pratique de

ceux qui étaient vraiment religieux en ces temps-là, c’était

la manière dont ils jouissaient de Dieu et Lui rendaient un

juste hommage. Et, à partir de l’expérience qu’il avait des

bienfaits de s’attendre à Dieu, et de la pratique des fidèles

de ces temps là, le Psalmiste recommande aux autres :

« Espère en l’Éternel : fortifie-toi, et il affermira ton cœur :

espère, dis-je, en l’Éternel » (Psaumes xxvii. 14). C’est-à-dire,

espère dans la foi et la patience, et II viendra te sauver.

A nouveau : « confie-toi en l’Éternel, et espère en lui avec

patience ». C’est-à-dire, remets-t’en à Lui ; sois content ; et

attends qu’il t’aide dans ton besoin ; tu ne peux imaginer

combien II est prêt à aider ceux qui espèrent en Lui : Oh !

essaye d’avoir la foi. Et, à nouveau le Psalmiste nous

exhorte : « Espère en l’Éternel, garde sa voie » (Psaumes

xxxvii. 34). Voici la raison pour laquelle si peu en profitent ! :

ils sont hors de sa voie. De tels hommes ne peuvent jamais

s’attendre à Lui comme il conviendrait. David avait de

bonnes raisons pour dire cela, lui qui avait rencontré le

Seigneur dans sa voie bénie, et qui en avait reçu tant

d’avantage et de réconfort.

1. Le prophète Esaïe nous dit que, quoique le Seigneur

ait châtié sévèrement le peuple pour ses récidives, pourtant

le peuple L’attendait dans la voie de Ses jugements, dans

la voie de Ses reproches et de Son déplaisir, et que tous,

dans leur âme, et c’est là l’essentiel, soupiraient après Son

nom et Son souvenir (Esaïe xxvi. 8). Ils acceptaient d’être

1. Référence à la *Version autorisée* ou *Bible de 1611* ; dans d autres

traductions de la Bible, ce verset correspond au verset 11 du Psaume lii.

121

grondés et châtiés, parce qu’ils avaient peche et que Le

connaître leur paraissait très désirable. Mais quoi ! n’est-Il

pas venu à la fin, et avec miséricorde encore? Si fait, et

ils L’ont reconnu lorsqu’il est venu ; voilà la doctrine que

le monde aveugle ne connaît point : « Voici notre Dieu ;

nous l’avons attendu, et il est venu nous sauver » (Esaïe

xxv. 9). Ô sainte jouissance ! Ô précieuse confiance ! voici

une attente dans la foi qui a été récompensée. Toute

dévotion dénuée de foi ne porte aucun fruit pour le fidèle,

en même temps qu’elle est désagréable à Dieu : car cette

foi est le don de Dieu, et sa nature est de purifier le

cœur et de donner à ceux qui croient vraiment, la victoire

sur le monde. Et ils poursuivent : « Nous l’avons attendu ;

nous serons heureux, nous nous réjouirons dans son salut. »

Et le prophète ajoute : « Bénis tous ceux qui espèrent en

Dieu » ; pourquoi ? ; parce que « ceux qui espèrent en

l’Eternel renouvellent leur force » ; ils ne se fatiguent point,

ils ne se lassent point (Esaïe xxx. 18; xl. 31). C’est là un

grand encouragement. Oh ! écoute-le encore une fois : « Car,

depuis le commencement du monde, jamais on n’a appris

ni entendu dire, ni jamais on n’a vu, Ô Dieu, qu’un autre

que toi fit de telles choses pour ceux qui espèrent en lui »

(Esaïe Ixiv. 4). Contemple la vie intérieure et la joie des

justes, des véritables adorateurs ; ceux dont l’esprit s’inclina

lorsque l’Esprit de Dieu se manifesta en eux, et qui

abandonnèrent et délaissèrent tout ce contre quoi II s’élevait,

pour embrasser tout ce vers quoi II les conduisait. Du

temps de Jérémie, les véritables fidèles espérèrent aussi en

Dieu (Jérémie xiv. 22) ; et il nous assure que « l’Éternel

est bon pour ceux qui espèrent en Lui, pour l’âme qui le

cherche» (Lamentations iii. 25). C’est pourquoi le prophète

Osée exhorte l’Église d’alors à revenir vers Dieu et à

espérer en Lui : « Toi, donc, reviens vers ton Dieu ; garde

la piété et la justice, et espère toujours en ton Dieu»

(Osée xii. 6). Et Michée est très zélé et très appliqué à ce

saint exercice : « Pour moi, je regarderai vers l’Éternel ; je

mettrai mon espérance dans le Dieu de mon salut; mon

Dieu, m exaucera » (Michée vii. 7). Ainsi firent les enfants

de l’Esprit, qui avaient soif de Le sentir en eux. Les

méchants ,ne peuvent en dire autant, ni ceux qui prient, à

moins qu ils ne s attendent au Seigneur. On a accusé Israël

122

dans le désert (et on a vu là la cause de sa désobéissance

et de son ingratitude envers Dieu) de n’avoir pas attendu

ses conseils. Nous pouvons être persuadés que c’est là

notre devoir et ce que Dieu attend de nous. Car Dieu

l’exige de Sophonie : « Attendez-moi donc, dit l’Éternel,

jusqu’au jour où je me lèverai » etc. (Sophonie iii. 8). Oh,

si tous ceux qui professent le nom de Dieu acceptaient

d’attendre ainsi, et ne cherchaient point à se lever sans

Lui ! Alors ils Le sentiraient bouger et se lever en eux

pour les aider, les préparer et les sanctifier. Le Christ

recommanda expressément à ses disciples « De ne point

s’éloigner de Jérusalem, mais *^attendre* que s’accomplisse

ce que le Père avait promis, le baptême du Saint Esprit »

(Actes i. 4,8), afin d’être préparés pour prêcher au monde

le glorieux évangile du Christ. Et, bien qu’il se soit agi

là d’une préparation extraordinaire en vue d’une œuvre

extraordinaire, néanmoins le degré ne change pas la nature

de la chose. Au contraire, si une telle attente et une telle

préparation par le Saint-Esprit était requise pour rendre les

disciples dignes de prêcher aux hommes, nous pouvons

admettre qu’une certaine attente et une certaine préparation

soient nécessaires pour nous rendre dignes de parler à

Dieu.

1. Je conclurai, sur cette importante doctrine de

l’attente dont nous parle l’Écriture, par ce passage de Jean

touchant à la piscine de Bethesda : « Il y a, à Jérusalem,

près de la porte des brebis, une piscine qui s’appelle en

hébreu Bethesda, et qui a cinq portiques ; sous ces portiques

étaient couchés en grand nombre des malades, des aveugles,

des boiteux, des paralytiques, qui attendaient le mouvement

de l’eau : car un ange descendait de temps en temps dans

la piscine et agitait l’eau : et celui qui y descendait le

premier après que l’eau avait été agitée, était guéri, quelle

que fût sa maladie (Jean v. 2-4) ; c’est là une représentation

très exacte du vrai sens de tout ce qui a été dit au sujet

de l’attente. Car, de même qu’il y avait alors une Jérusalem

extérieure et selon la loi, de même il y a aujourd’hui une

Jérusalem spirituelle et selon l’Évangile, qui représente

l’Église de Dieu et dont les membres sont les fidèles. La

1\*3

piscine de l’ancienne Jérusalem représentait, en quelque

sorte, cette fontaine qui est désormais ouverte dans la

Jérusalem spirituelle. Cette piscine était destinée à ceux qui

étaient infirmes dans leur corps ; cette fontaine est pour

tous ceux qui sont impotents dans leur âme. Il y avait

alors un ange qui troublait 1 eau, pour la rendre salutaire ,

désormais, c’est l’ange de Dieu, le grand ange de Sa

présence, qui bénit cette fontaine et la rend bienfaisante.

Ceux qui, alors, entraient dans 1 eau sans attendie que

l’ange l’eût mise en mouvement, ne retiraient aucun avantage

de leur bain ; ceux qui, aujourd’hui, n’attendent pas que

l’ange de Dieu se manifeste, mais qui, dans une dévotion

de leur propre invention, se présentent devant Dieu à

l’heure qui leur plaît, tel le cheval qui fonce dans la

bataille, ont beau espérer réussir, ils sont sûrs de voir

leurs espérances trompées. En conséquence, de même qu’alors

ceux qui espéraient et désiraient être guéris attendaient avec

patience et attention la venue de l’ange, de même font

aujourd’hui les véritables adorateurs de Dieu, qui prient

pour Sa présence, dont ils ont besoin, qui est la vie de

leur âme, comme le soleil représente la vie pour les plantes

des champs. Ils ont souvent éprouvé l’inutilité de leurs

propres œuvres, et ils sont désormais, en vérité, venus au

Sabbat. Ils n’osent point organiser un culte de leur propre

invention, ni présenter une requête qui ne serait point

sanctifiée, et encore moins introduire un culte corporel,

dans lequel l’âme est véritablement insensible au Seigneur

et n’est point préparée par Lui. Ils attendent, toujours,

dans la lumière de Jésus, d’être préparés, retirés et reclus

à toute pensée qui pourrait provoquer la moindre distraction

ou le moindre dérangement dans leur âme, jusqu’à ce qu’ils

voient 1 ange bouger, jusqu’à ce qu’il plaise à leur Bien-

Aimé de s’éveiller : et ils n’osent L’appeler avant Son

temps. Et ils craignent de faire leurs dévotions en Son

absence : car ils savent que c’est seulement non profitable,

mais réprouvable : « Qui a requis cela de vos mains ? »

«Celui qui croit ne se hâtera point» (Esaïe i. 12 ; xxviii. 16).

Ceux qui adorent de leur propre chef ne peuvent que faire

comme les Israélites, qui, de leurs boucles d’oreilles, firent

des images fondues, et furent maudits pour leurs peines.

Ce fut aussi le sort de ceux qui ramassèrent du bois jadis

124

et « allumèrent un feu, et se ceignirent des étincelles qu’ils

avaient embrasées» (Esaïe i. 11) ; car Dieu leur dit qu’« ils

se coucheraient dans la douleur ». Non seulement il ne leur

en reviendrait aucun avantage, et aucun bien, mais ils

encourraient le jugement de Dieu : l’angoisse et les tourments

de l’âme seraient leur lot. Hélas ! la chair et le sang

voudraient bien prier, bien qu’ils ne puissent attendre ; et

atteindre la sainteté, bien qu’ils ne puissent se soumettre

ni se résoudre à faire la volonté de Dieu. Avec leur

langue, ils bénissent Dieu, et avec cette même langue ils

maudissent les hommes faits à son image. Ils appellent

Jésus « Seigneur », mais non par le Saint-Esprit ; et ils

mentionnent souvent le nom de Jésus, c’est vrai, et plient

le genou en le nommant, mais ils ne renoncent pas à

l’iniquité : et c’est cela que Dieu a en abomination.

1. En bref, il y a quatre choses qui sont si nécessaires

pour bien adorer Dieu, et qui placent son culte hors du

pouvoir de l’homme, qu’il suffit, ou presque, de les

nommer. La première est que le fidèle soit sanctifié. La

deuxième, que son offrande soit consacrée (cet article a été

amplement traité plus haut). La troisième, qu’il sache pour

quoi il prie ; et c’est ce que tout homme qui prie sans

l’aide du Saint-Esprit ignore : en conséquence, sans cet

Esprit, nul homme ne saurait véritablement prier. Ceci,

l’Apôtre Paul l’affirme catégoriquement : « Nous ne savons

pas », dit-il, « ce qu’il nous convient de demander dans

nos prières, mais l’Esprit lui-même intercède par des soupirs

qui ne se peuvent exprimer » (Romains viii. 26). Les hommes

qui n’ont aucune connaissance de l’opération et de la

puissance du Saint-Esprit, ignorent la volonté de Dieu ;

ceux-là, sans aucun doute, ne pourront jamais Lui être

agréables par leurs prières. Il ne suffit point de savoir que

nous avons des besoins ; il nous faut apprendre à reconnaître

si ces besoins ne constituent pas une bénédiction pour

nous : une déception que Dieu inflige aux orgueilleux, une

perte qu’il fait subir aux avares, des coups de fouet qu’il

administre aux négligents. Faire cesser ces afflictions serait

assurer notre destruction, et non œuvrer au salut de notre

âme.

125

Le monde vil ne connaît rien que charnellement, selon

une manière et une interprétation charnelles ; et un trop

grand nombre d’entre nous qui voudraient passer pour

éclairés sont enclins à méconnaître la providence : par

exemple, ils donnent aux afflictions le nom de jugements,

et ils regardent les épreuves, qui sont plus précieuses que

l’or tant chéri des hommes, comme des malheurs. D’un

autre côté, ils appellent les dignités du monde du nom

d’honneur, et ses richesses du nom de bonheur ; alors que,

pour une fois qu’elles méritent ces noms, il est grandement

à craindre que, cent fois, Dieu ne les envoie comme des

jugements, ou, du moins, comme des épreuves, à ceux qui

les détiennent. En conséquence, à la difficile question que

se pose l’âme : que garder ? que rejeter ? que désirer ? Dieu

seul peut apporter la réponse. Et puisque Dieu sait mieux

que nous ce dont nous avons besoin, Il peut mieux nous

dire ce que nous devons Lui demander que nous ne le

pouvons : c’est pourquoi le Christ exhortait ses disciples à

éviter les prières longues et faites de redites (Matthieu

vi. 7,8), leur disant que leur Père céleste savait ce dont ils

avaient besoin avant qu’ils Le lui demandassent. Aussi leur

donna-t-Il un modèle de prière, non point, comme quelques-

uns le pensent, pour qu’il serve de texte pour les liturgies

humaines (qui, de toutes les formes de culte, sont les plus

justement renommées et critiquées pour leur longueur et

leurs répétitions), mais justement pour condamner et éviter

ces liturgies. Mais si l’on tombait une fois d’accord sur

ces souhaits qui sont le sujet de nos prières, quoique ce

soit un point extrêmement difficile, il resterait à savoir

comment prier, et c’est là une chose encore plus importante :

ce n est pas tant la requête qui compte, que la disposition

d esprit du demandeur. L’objet de la prière peut être bon,

et la manière dont on prie mauvaise. Comme je viens de

le dire, Dieu n’a pas besoin que nous Lui fassions connaître

nos souhaits, puisque c’est Lui qui nous les dicte ; et

pourtant, 11 veut que nous Lui en fassions part nous-

mêmes, afin que nous Le cherchions et qu’il descende vers

nous. Mais une fois cela fait : « Voici sur qui je porterai

mes regards, dit l’Éternel, sur celui qui souffre et qui a

1 esprit abattu, sur celui qui craint ma parole » (Esaïe Ixvi. 2) ;

sur le cœur malade, l’âme blessée, ceux qui ont faim et

126

soif, ceux qui sont las et pesamment chargés : ceux qui,

d’un cœur sincère, désirent un sauveur.

1. Cela ne suffit point encore pour parfaire le culte

évangélique ; il faut encore une quatrième condition : c’est

la foi, la foi véritable, la foi précieuse, la foi des élus de

Dieu, qui purifie leurs cœurs, qui triomphe du monde, et

qui est la victoire des saints (1 Timothée i. 5 ; Actes xv. 9 ;

Tite i. 1 ; 2 Pierre i. 1 ; 1 Jean v. 4). Voilà ce qui anime la

prière et la rend efficace, telle celle de la femme qui ne se

contenta pas d’un refus, et à qui le Christ, qui semblait

l’admirer, dit : « O femme, grande est ta foi ! » (Matthieu

xv. 28). Ceci est de la plus grande importance pour nous,

si nous désirons que nos suppliques aboutissent auprès de

Dieu ; et cependant, cela ne dépend pas non plus de nous,

puisque c’est le don de Dieu ; c’est de Lui que nous le

devons recevoir ; et un seul grain de foi fait plus d’ouvrage,

opère mieux notre délivrance, nous procure plus de bonté

et de miséricorde, que ne le feraient toutes les démarches,

toutes les actions volontaires, toutes les fatigues humaines,

accompagnées des inventions et des exercices corporels

élaborés par l’homme. Si l’on y réfléchit bien, on comprendra

aisément comment tant de culte peut apporter si peu de

profit au monde (comme c’est le cas) ; la raison en est que

la vraie foi est perdue. « Ils demandent, et ils ne reçoivent

pas » (Jacques iv. 3) ; ils cherchent, et ils ne trouvent pas ;

ils frappent, et on ne leur ouvre pas. La chose est claire :

leurs requêtes ne sont point accompagnées de la foi qui

purifie et qui leur permettrait d’aboutir, comme celle du bon

Jacob lorsqu’il lutta avec Dieu et qu’il prévalut. La vérité

est que la plupart vivent encore dans le péché, gouvernés

par les passions de leur cœur, qu’ils vivent dans les plaisirs

du monde, étrangers à cette foi précieuse. C’est la raison

que donne l’auteur savant de l’épître aux Hébreux au peu

de profit qu’opérait la parole divine chez certains hommes

de son temps : « Ne trouvant pas », dit-il, « de foi chez ceux

qui l’entendirent » (Hébreux iv. 2). Le ministre peut-il donc

prêcher sans foi ? Non : et il est encore moins possible à

quiconque de prier avec succès sans la foi, particulièrement

quand il nous est dit que « le juste vivra par la foi »

127

(Hébreux x. 58) ; car adorer Dieu est l’action la plus élevée

de la vie de l’homme, et tout ce qui est indispensable aux

exercices subalternes de la religion ne doit point être absent

de celui-là.

15. Cela pourra modérer l’étonnement dans lequel sont

certains du fait que le Christ ait si souvent fait reproche à

ses disciples en ces termes : « Ô gens de peu de foi ! » et

que, par ailleurs, Il nous dise qu’un seul grain de foi, même

s’il n’était pas plus gros qu’un grain de moutarde, qui est

l’une des plus petites semences, pourvu que cette foi soit

véritable et sincère, peut déplacer des montagnes. Comme

s’il eût dit : « il n’y a point de tentation si forte que la foi

ne puisse en triompher » ; en conséquence, ceux qui sont

prisonniers de leurs tentations, et ne se sentent point secourus

dans leurs besoins spirituels, n’ont pas cette foi puissante :

voilà la vraie cause. Cela était si nécessaire jadis que, là où

le peuple ne croyait pas, le Christ se retint de faire plusieurs

miracles ; et quoique sa puissance opérât des merveilles en

d’autres lieux, c’était la foi qui en préparait la voie ; de

sorte qu’il est difficile de dire si c’était la puissance par la

foi qui opérait la guérison, ou la foi par la puissance.

Rappelons-nous quelles grandes choses un peu de boue et

de salive, le simple fait de toucher le bord du vêtement du

Christ, et quelques mots sortis de sa bouche (Jean ix. 6 ;

Luc viii. 43-48) opérèrent par la force de la foi qu’avaient

les malades : « Croyez-vous que je puisse ouvrir vos yeux ? »

(Matthieu ix. 28) ; « Oui, Seigneur », dirent les aveugles, et

leurs yeux s’ouvrirent. Au chef de la synagogue : « crois

seulement» (Marc v. 36) ; il crut, et sa fille morte recouvra

la vie. Ou encore : « Si tu le peux, crois » ; « je crois », dit

le père, « aide-moi dans mon incrédulité » : et le mauvais

esprit fut chassé, et l’enfant fut guéri. Il dit à l’un : « Va,

ta foi t a sauvé ; tes péchés te sont pardonnés » (Luc vii. 48,

5°). Et, pour encourager ses disciples à croire, devant leur

étonnement de ce que la sentence qu’il avait prononcée

c°ntre k st^nle s’était exécutée, Il leur dit : « En

vérité, si vous avez la foi et que vous ne doutez point, non

seulement vous ferez ce qui a été fait à ce figuier ; mais

quand vous direz à cette montagne : “Ôte-toi de là, et jette-

128

toi dans la mer”, cela se fera. Et tout ce que vous demanderez

avec foi par la prière, vous le recevrez » (Matthieu xxi. 20-

22). Ce seul passage suffit à condamner la Chrétienté pour

sa grande infidélité ; car elle prie, et ne reçoit point.

1. Mais certains diront peut-être qu’il est impossible

qu’un homme reçoive tout ce qu’il peut demander. Il n’est

point impossible qu’un homme qui a la vraie foi puisse

recevoir tout ce qu’il demande (Matthieu xix. 26). Les fruits

de la foi ne sont point impossibles pour ceux qui croient

vraiment dans le Dieu qui les rend possibles. Quand Jésus

dit au chef de la synagogue : « Si tu le peux, crois », Il

ajouta : « Tout est possible à celui qui croit » (Marc ix. 23).

Mais, diront alors certains, il est impossible d’avoir une telle

foi : car cette génération qui manque tant de foi voudrait

bien excuser son manque de foi en arguant qu’il est

impossible de posséder la foi dont elle aurait besoin. Mais

la réponse du Christ aux infidèles de son temps est la

meilleure réponse que l’on puisse faire aux infidèles

d’aujourd’hui : « Ce qui est impossible aux hommes, est

possible à Dieu » (Marc x. 27). Il s’ensuit donc qu’il n’est

pas impossible à Dieu de donner cette foi ; bien qu’il soit

certain que, sans elle, il est impossible d’être agréable à

Dieu. C’est ce que nous enseigne l’auteur de l’épître aux

Hébreux (Hébreux xi. 6). Et si, sans cette foi précieuse, il

est impossible d’être agréable à Dieu, ce doit l’être aussi de

prier Dieu.

1. Mais certains diront peut-être : « quelle est cette foi

qui est si nécessaire à l’adoration, qui rend cette adoration

si agréable à Dieu, et qui rapporte à l’homme de si grands

avantages ?» Je répondrai : « C’est une sainte résignation et

une sainte confiance en Dieu, attestée par une obéissance

religieuse à ses saintes exigences ; qui donne à l’âme une

certitude inébranlable des choses qu’elle n’a point encore

vues, et un pressentiment et un avant-goût de la nature des

choses qu’elle espère, c’est-à-dire de la gloire qui doit lui

être révélée dans l’au-delà ». Comme cette foi est un don de

Dieu, elle purifie le cœur de ceux qui la reçoivent. L Apôtre

129

Paul témoigne qu’elle ne peut résider que dans une conscience

pure (i Timothée iii. 9) : c’est pourquoi, dans un passage, il

unit ensemble un cœur pur et une foi sincère (1 Timothée

i. 5), et, ailleurs, la foi et une bonne conscience (1 Timothée

i. 19). Jacques unit la foi avec la justice (Jacques ii.) ; et

Jean unit la foi avec la victoire sur le monde : « la victoire

qui triomphe du monde », dit-il, « c’est notre foi » (Jean

v. 4)

1. Les héritiers de cette foi sont les vrais enfants

d’Abraham (Romains iv. 12), en ce qu’ils suivent les traces

d’Abraham, selon l’obéissance à leur foi, qui, seule, autorise

les hommes à se prétendre les enfants d’Abraham. Cette foi

est au-dessus du monde, non seulement en raison de son

péché, mais aussi en raison de sa prétendue justice : nul

homme ne parvient à cette foi, si ce n’est par le renoncement

au Moi, au moyen de la croix de Jésus, et par une entière

dépendance de l’homme en Dieu, à travers le Christ.

Les merveilles opérées par ce don divin sont célèbres ;

il faudrait trop de temps pour les raconter : l’Histoire Sainte

en est remplie. Qu’il suffise de dire que, grâce à la foi, les

saints de l’ancien temps ont traversé toutes les épreuves,

triomphé de tous leurs ennemis, prévalu devant Dieu, répandu

Sa vérité, accompli leur témoignage, et obtenu la récompense

des fidèles, la couronne de justice, qui est le bonheur éternel

des justes.

150

VII

*i. De l’orgueil, le premier péché capital ; son origine. 2, Définition*

*et caractères spécifiques. 3. Comment un désir immodéré de savoir*

*che% Adam fut à /’origine du malheur de l’homme. 4. Comment,*

*en conséquence, il perdit son intégrité.* **j.** *Ee savoir remplit l’homme*

*d’orgueil. 6. Effets néfastes du faux savoir et effets bénéfiques du*

*vrai savoir. 7. E’exemple de Caïn en est une preuve. 8. E’orgueil*

*des Juifs lorsqu’ils prétendirent être plus savants que Moïse, le*

*serviteur de Dieu, et planter leur poteau à côté de celui de*

*Dieu.* **9.** *Ea conséquence en fut la persécution des vrais pro­*

*phètes. 10. Ee savoir divin du Christ apporta la paix sur la*

*terre. 11. Des prêtres, ces guides aveugles, et du mal qu’ils ont*

*fait. 12. Ea chute des Chrétiens, et l’orgueil qu’ils en ont conçu,*

*a surpassé celui des Juifs : sous couvert de Christianisme, façonné*

*à leur mode, ils ont anéanti le témoignage du Seigneur Jésus. 13. Ees*

*anges ont célébré par leur chant la paix sur la terre, à la naissance*

*du Seigneur de toute douceur et de toute humilité ; mais l’orgueil*

*des Pharisiens s’éleva contre Eui et le calomnia, 14. De même*

*qu Adam et les Juifs se perdirent par leur ambition, de même*

*les Chrétiens, en perdant la crainte de Dieu, devinrent des*

*faiseurs de doctrines et de cultes, enjoignant aux hommes*

*de se Conformer, sous peine d’être brû-*

*lés. ij. Conséquences néfastes d’un tel*

*comportement, dans ce que l’on nomme*

*la Chrétienté. 16. Ee moyen*

*de se relever de ce mal-*

*heureux état d’apos-*

*tasie.*

**\***

**1.** Maintenant que j’ai déchargé ma conscience en disant

ce que je pensais de cette partie du Moi qui est illégitime,

qui voudrait bien être un Chrétien, un croyant, un saint,

tout en demeurant étrangère à la Croix du Christ et à ses

saints exercices ; et que j’ai, ainsi, fait voir brièvement en

quoi consiste la vraie adoration, et de quel usage et de

quelle importance est la vraie croix pour rendre nos hommages

agréables à Dieu Tout-Puissant ; maintenant, je vais, toujours

avec l’aide du Seigneur, instruire plus en détail le procès de

cette autre partie du Moi illégitime, qui fait l’objet principal

de l’étude, du souci, et de la conversation du monde, et

que l’on peut présenter sous la forme de trois péchés

capitaux : l’orgueil, l’avarice, et le luxe. De ces péchés

proviennent, chaque jour, toutes les autres vilenies, comme

des ruisseaux découlant de leur source. La mortification de

ces passions constitue la seconde partie, et, en vérité, la

partie principale de l’œuvre de la vraie croix. Et quoiqu’elle

vienne en dernier selon l’expérience et le devoir, elle devrait

passer en premier. Une fois qu’elle s’est produite, elle donne

naissance, non pas à ces habitudes néfastes, mais aux

bienheureux effets de cette réformation si nécessaire, à savoir,

la mortification, l’humilité, la tempérance, l’amour, la patience,

et un esprit entièrement tourné vers le ciel, avec toutes les

autres grâces de l’Esprit, qui sont celles des disciples du

parfait Jésus, cet être très céleste.

Le souci et l’amour de tous les hommes sont dirigés,

soit vers Dieu, soit vers eux-mêmes. Ceux qui aiment Dieu

par-dessus tout soumettent toujours le Moi à ses comman­

dements et n’aiment le Moi que par obéissance à celui qui

est le Seigneur de toute chose. Mais ceux qui se sont

éloignés de cet amour de Dieu s’aiment plus qu’il n’aiment

Dieu : car l’amour suprême doit se concentrer sur l’un de

ces deux objets. A cet amour déréglé de soi-même, l’apôtre

joint, avec raison, la vanité et l’orgueil (2 Timothée iii. 2,

4). Car les anges n’eurent pas plus tôt renoncé à leur amour,

à leur devoir, et à leur révérence envers Dieu, qu’ils

commencèrent à s’aimer et à s’estimer de manière immodérée ;

ce qui leur fit oublier leur rang et en désirer un au-dessus

de 1 état pour lequel ils avaient été créés. Voilà quel fut

leur orgueil, et ce malheureux abandon de Dieu, qui causa

leur chute horrible : ils sont maintenant prisonniers des

chaînes des ténèbres jusqu’au jugement du grand jour du

Seigneur.

2. L orgueil, ce mal pernicieux, par lequel commence

ce chapitre, fut aussi à l’origine du malheur de l’humanité :

132

c’est une qualité des plus nocives, et si communément connue

par ses mouvements et ses mauvais effets, que tout cœur

qui n’est point mortifié y trouve sa définition. Cependant,

je dirai, en bref, que l’orgueil est un excès d’amour pour

soi-même, joint à un mépris des autres et à un désir de les

dominer. C’est là ce qui cause le plus de troubles dans le

monde. L’orgueil s’est fait principalement connaître à

l’humanité sous quatre aspects, dont les conséquences ont

provoqué des maux en proportion avec le crime qu’il

constitue. Le premier est une soif démesurée de savoir ; le

deuxième, un désir et une recherche effrénés du pouvoir ; le

troisième, un extrême désir de respect et de déférence pour

notre personne ; le quatrième, un excès d’apparat et

d’ornements mondains. Quant à la vérité de ces choses, j’en

appelle au témoignage juste et vrai du Dieu éternel, qui

réside dans les âmes de tous les hommes.

1. Pour le premier aspect, il est clair qu’un désir

démesuré de savoir a été la cause première du malheur de

l’homme, et l’a fait déchoir de la gloire de son état primitif.

Adam voulut devenir plus sage que Dieu ne l’avait fait. Il

ne lui sembla point suffisant de connaître son Créateur, et

de Lui rendre le saint hommage que son être et son

innocence l’engagaient et l’incitaient naturellement à Lui

offrir, ni de posséder un entendement au-dessus de tous les

animaux des champs, et de tous les oiseaux des airs, de

tous les poissons des mers, joint au pouvoir de régner sur

toutes les créatures visibles de Dieu : il lui fallait encore

être aussi sage que Dieu. Ce désir illégitime, cette ambition

aussi folle qu’inique, le rendit indigne des bienfaits qu’il

recevait de Dieu. En conséquence, il fut chassé du paradis :

et, au lieu d’être le maître du monde entier, Adam devint

le vagabond le plus misérable de la terre.

1. Quel changement étrange ! au lieu d’être les égaux

des dieux, Adam et Eve tombent au-dessous des animaux

mêmes, en comparaison desquels Dieu les avait faits comme

des dieux. La conséquence tragique de cette grande

transgression a été de changer leur innocence en faute, et

B3

leur paradis en désert. Mais, ce qui est pire encore, c’est

que dans cet état Adam et Eve avaient un autre dieu que

le seul vrai Dieu vivant ; et que celui qui les avait poussés

à faire tout ce mal, leur insuffla un vain savoir et une

sagesse pernicieuse : il leur apprit à mentir et à équivoquer,

et leur enseigna la science des ruses, des évasions et des

excuses. Ils avaient perdu leur simplicité et leur sincérité, et

l’homme, d’un cœur droit, image à laquelle Dieu l’avait fait,

devint un serpent tordu, replié et contourné, à l’image de

cet esprit impur, aux tentations duquel il avait cédé, perdant,

par sa désobéissance, son bonheur paradisiaque.

1. Ceci ne se limite point â Adam. Car tous ceux qui

sont déchus de la gloire de Dieu sont les vrais enfants de

la désobéissance. Comme lui, ils ont goûté à ce qui leur a

été défendu : ils ont fait ce qu’ils n’auraient pas dû faire, et

ont omis ce qu’ils auraient dû faire. Ils ont péché contre la

divine lumière de science que Dieu leur a donnée : ils ont

affligé son Esprit ; et cette sentence terrible a été exécutée :

« Au jour où tü en mangeras, tu seras frappé de mort ».

C’est-à-dire, quand tu feras ce que tu ne dois pas faire, tu

ne vivras plus dans ma faveur, et tu ne jouiras plus des

réconforts de la paix de mon Esprit, et c’est là mourir à

tous ces désirs et ces affections saints et innocents dont Dieu

a doté l’homme en le créant, et devenir comme froid et

engourdi, insensible à l’amour de Dieu, de son Èsprit-Saint,

de son pouvoir et de sa sagesse, à la lumière et à la joie

de sa présence, à l’évidence que constitue une bonne

conscience, au témoignage réciproque et à l’approbation de

l’Esprit-Saint de Dieu.

1. De sorte que la connaissance qu’Adam avait de Dieu,

après sa chute, ne consistait plus en une expérience quotidienne

de 1 amour et de l’opération de Dieu dans son âmé, mais

désormais en une idée de ce qu’il avait jadis connu et

éprouvé. Ce qui, n étant point la vraie sagesse vivante qui

vient d en haut, mais une simple image, ne saurait préserver

l’homme dans un état de pureté, mais enfle les gens, les

rend orgueilleux, fiers et incapables de supporter la contra­

D4

diction. C’est l’état dans lequel vivaient les Juifs apostats

avant que le Christ ne vînt ; et cela a été la condition des

Chrétiens apostats depuis sa venue. Leur religion, mises à

part quelques cérémonies corporelles, consistait, soit en ce

qu’ils connaissaient jadis de l’opération de Dieu en eux-

mêmes, et contre laquelle ils s’étaient révoltés ; soit en une

croyance historique, une conception imaginaire et une

paraphrase des expériences et des prophéties des saints

hommes et des saintes femmes de Dieu qui, dans tous les

siècles, ont mérité la qualité et le titre de vrais enfants de

Dieu.

1. Tout comme une telle connaissance de Dieu ne

saurait être vraie, de même nous découvrons, par l’expérience,

qu’elle produit toujours des fruits tout à fait contraires à

ceux de la vraie sagesse. Car, alors que celle-ci « est

premièrement pure, et ensuite pacifique, modérée, conciliante »

(Jacques iii. 17), la sagesse des hommes dégénérés et qui ne

sont point mortifiés est premièrement impure : car elle est

venue envoyée par le mal, et elle habite dans une conscience

mauvaise et impure, chez ceux qui désobéissent aux lois de

Dieu et qui, chaque jour, font ce qu’ils ne devraient pas

faire, et sont, en conséquence, condamnés devant le tribunal

de Dieu dans les âmes des hommes (car la lumière de sa

présence découvre les œuvres des ténèbres les plus cachées,

les pensées les plus secrètes et les inclinations les plus

inavouées des hommes impies). Voilà ce qu’on appelle, à

tort, la science ; et, de même qu’elle est impure, de même

elle est belliqueuse, immodérée et rebelle, chagrine, perverse

et encline à persécuter, redoutant que qui que ce soit la

surpasse, haïssant et maltraitant ceux qui l’excellent.

1. Ce fut l’orgueil qui fit de Caïn un meutrier (Genèse

iv. 8). C’est une qualité pleine de malice, d’envie et de

vengeance. Quoi ! sa religion et sa dévotion ne valaient-elles

point celles de son frère ? Il pratiquait tous les rites extérieurs

du çulte ; il faisait des sacrifices comme Abel ; et ses

oblations, en elles-mêmes, pouvaient être aussi bonnes que

celles d’Abel. Mais il semble que le cœur qui les offrait

n’était pas aussi bon. Déjà, à cette époque, c’est le culte

intérieur de l’âme que Dieu regardait. Eh bien, quelle fut

la conséquence de cette différence? L’orgueil de Caïn s’en

offensa : il ne put supporter de se voir surpassé par son

frère. Il devint furieux, et résolut de relever le prix de son

offrande en se vengeant du refus de Dieu sur la vie de son

frère : ainsi, au mépris total de l’affection naturelle et de la

condition précaire de l’humanité encore à ses débuts, il se

souilla les mains, tel un barbare, dans le sang de son frère.

1. La religion des Juifs apostats ne fut guère meilleure.

Car, ayant perdu la vie intérieure, le pouvoir et l’esprit de

la loi, ils étaient gonflés du savoir qu’ils possédaient ; et,

dans cet état d’esprit, leurs prétentions à l’héritage d’Abraham

et de Moïse et à l’accomplissement des promesses de Dieu,

ne servaient qu’à leur inspirer un orgueil, une arrogance et

une cruauté insupportables. Car ils ne purent accepter la

vraie vision lorsqu’elle se montra à eux ; et ils traitèrent les

messagers de la paix comme s’ils eussent été des loups et

des tigres.

1. En effet, il est remarquable que les faux prophètes,

ceux qui s’acharnèrent contre les vrais prophètes, ne

manquèrent jamais de persécuter ces derniers comme

imposteurs ; et, par le crédit dont ils jouissaient auprès des

princes terrestres ou auprès de la pauvre multitude qu’ils

dévoyaient, d’en faire les victimes de leur malice. C’est ainsi

qu un saint prophète fut scié en deux, qu’un autre fut lapidé,

etc. Tant la fausse science et ceux qui y aspirent sont

orgueilleux et obstinés ; ce qui incita Saint Étienne à s’écrier :

« Hommes au cou raide, incirconcis de cœur et d’oreilles,

vous vous opposez toujours au Saint-Esprit : ce que vos

pères ont été, vous l’êtes aussi» (Actes, vii. 51).

1. Le vrai savoir vint avec la joie des anges, qui

chantaient. « Paix sur la terre, et bonne volonté pour les

hommes » (Luc ii. 14) ; le faux savoir reçut ce message en

le calomniant : le Christ était certainement un imposteur ; et

156

la preuve en était son pouvoir d’opérer des miracles, alors

que cela prouvait précisément le contraire. Ils cherchèrent à

plusieurs reprises à Le tuer, et leur malignité, en fin de

compte, y parvint. Mais quel était leur motif principal ? Eh

bien, c’était qu’il dénonçait leur hypocrisie, leurs larges

phylactères, et les honneurs qu’ils réclamaient des hommes.

En bref, ils en donnent eux-mêmes la raison en ces termes :

« Si nous le laissons faire, tous les hommes croiront en

lui » ; c’est-à-dire, Il nous fera perdre notre crédit auprès du

peuple, qui s’attachera à Lui, et nous perdrons notre pouvoir

et notre réputation aux yeux de la multitude.

1. Et, en vérité, Il était venu supprimer leurs honneurs

et les dépouiller du titre de Rabbi, et, par sa grâce, conduire

le peuple à cette connaissance intérieure de Dieu qu’à cause

de leurs transgressions ils avaient oubliée ; afin que le peuple

pût découvrir l’imposture de ses guides aveugles qui, par

leurs vaines traditions, avaient évacué toute justice de la loi ;

et qui étaient si loin d’être de vrais docteurs et des interprètes

vivants de cette loi, qu’en réalité ils étaient des enfants du

diable qui, dès le commencement, fut un menteur orgueilleux

et un cruel meurtrier.

1. L’orgueil que leur inspirait leur fausse science les

ayant rendus incapables de recevoir la simplicité de l’Evangile,

le Christ rendit grâces à son Père de ce qu’il en avait caché

les mystères aux sages et aux intelligents, et les avait révélés

aux petits enfants (Matthieu xi. 25). C’était cette fausse

sagesse qui avait tellement enflé les esprits des Athéniens

qu’ils méprisèrent la prédication de l’Apôtre Paul, comme

une chose vaine et insensée. Mais cet apôtre qui, plus

qu’aucun, avait été élevé dans la science de son époque,

exprima amèrement son mépris pour cette sagesse, si estimée

des Juifs et des Grecs : « Où est », dit-il, « le sage ? Où est

le scribe ? Où est le disputeur ’ de ce siècle ? Dieu n’a-t-il

point convaincu de folie la sagesse du monde ? » (I Corinthiens

1. Celui qui se livre à des controverses théologiques. La tradition de

la « disputaison » était encore vivace au Moyen-Age en Europe de 1 Ouest.

137

i. 20). Et il en donne une bonne raison : « afin que nulle

chair ne se glorifie devant Lui » (verset 29). C’est-à-dire que

Dieu confondra l’orgueil que l’homme tire de la fausse

science pour lui ôter tout motif d’orgueil en tel cas, afin

que l’homme doive tout à la révélation de l’Esprit de Dieu.

L’apôtre va plus loin, et affirme : « Que le monde, par la

sagesse, ne connaît point Dieu » (verset 21) ; c’est-à-dire que,

loin d’être une aide, par la manière dont les hommes en

faisaient usage, la sagesse constituait un obstacle à la vraie

connaissance de Dieu. Et, dans sa première épître à son

bien-aimé Timothée, il conclut ainsi : « Ô Timothée ! garde

ce qui t’est confié en dépôt, en évitant les discours vains et

profanes, et les disputes de la fausse science (I Timothée vi.

20). Voilà quelle était l’opinion des temps apostoliques,

lorsque la grâce divine donnait la vraie connaissance de Dieu

et constituait le guide des Chrétiens.

1. Voyons alors quel a été le succès des siècles qui

ont suivi les temps apostoliques. Ont-ils été tant soit peu

meilleurs que le temps des Juifs ? Aucunement. Ils ont été

pires, tant par leurs prétentions à une plus grande connaissance,

que par leur dégénérescence de la vraie vie chrétienne. Car,

quoi qu’ils eussent un meilleur modèle que les Juifs, auxquels

Dieu parlait par son serviteur Moïse, alors qu’il leur parlait

maintenant par son Fils bien-aimé, vraie image de la substance,

perfection de toute douceur et de toute humilité ; et quoi

qu ils semblassent ne se consacrer à rien d’autre qu’à

1 adoration de son nom et à la vénération de la mémoire

de ses saints disciples et apôtres, ils s’étaient pourtant

tellement écartés du pouvoir et de la vie intérieurs du

Christianisme dans l’âme, que leur respect ne consistait guère

plus qu en rites et cérémonies. Car, quoique, comme les

Juifs, ils fussent pleins de zèle pour orner leurs sépulcres,

et qu ils excellassent à sculpter des images (non seulement

cherchant des prétextes pour conserver tout ce qui pouvait

constituer des reliques de leurs personnes, mais faisant passer

pour des reliques des milliers de choses qui ne sont que

des fables, le plus souvent ridicules et assurément contraires

en tous points au christianisme), pourtant, quant aux points

principaux et importants de la loi chrétienne, à savoir l’amour,

la douceur, et le renoncement à soi-même, ils étaient tombés

dans la dégénérescence. Ils devinrent hautains, orgueilleux,

vantards, dépourvus d’affection naturelle, inquisiteurs, assoiffés

de controverse, cherchant sans cesse à embarrasser l’Église

par des questions douteuses et ambiguës, semant parmi le

peuple les disputes, les querelles et la discorde, provoquant

des factions, jusqu’à ce qu’enfin le sang soit versé : comme

s’ils étaient devenus pires d’avoir été Chrétiens.

Oh ! quel état misérable que celui de ces prétendus

Chrétiens qui, au lieu de la doctrine du Christ et de ses

apôtres, au lieu d’aimer leurs ennemis, et de bénir ceux qui

les maudissent, enseignaient au peuple, sous couvert de zèle

chrétien, à s’entr’égorger de la manière la plus inhumaine ;

et qui, au lieu d’accepter de verser leur propre sang pour

Jésus, versaient le sang de ceux qui étaient les témoins de

Jésus, en les taxant d’hérésie. Ainsi, ce serpent subtil, cet

esprit malin et artificieux, qui avait tenté Adam et lui avait

fait perdre son innocence, et avait fait abandonner la loi de

Dieu aux Juifs, a séduit les Chrétiens par des vanités

mensongères, et les a fait renoncer à la sainte loi du

Christianisme, et a fait d’eux ses esclaves. Car il règne dans

les cœurs des enfants de la désobéissance.

1. Ainsi peut-on observer que, de même que l’orgueil,

qui s’accompagne toujours de superstition et d’entêtement,

poussa Adam à chercher à s’élever au-dessus de l’état où

Dieu l’avait mis, et de même que les Juifs, à cause de ce

même orgueil, poussés à dépasser le modèle que Dieu leur

avait donné par Moïse sur le mont, enseignèrent leurs

propres traditions comme s’il s’agissait de doctrines, de sorte

que ceux qui refusaient de s’y conformer risquaient de

s’entendre dire : « Crucifiez-le, crucifiez-le » ; de même, ces

Chrétiens qui ne l’étaient que de nom ont, par l’effet de ce

même péché d’orgueil, accompagné d’une grande superstition

et d’une grande arrogance, introduit, au lieu d’un culte et

d’une discipline spirituels, des cérémonies de toute évidence

mondaines, avec des innovations et des traditions humaines

qui sont le fruit de la sagesse d’ici-bas : témoins leurs conciles

et leurs croyances nombreux et compliqués qui se terminent

par : « Conformez-vous, ou vous serez brûlés ».

T39

1. Et, de même que cet orgueil illégitime les avait

d’abord poussés à pervertir la spiritualité du culte chrétien,

le faisant plutôt ressembler au culte illusoire des Juifs, ou à

la religion tapageuse des Égyptiens, qu à la grande simplicité

et au dépouillement de l’institution chrétienne, qui ne doit

ressembler ni au culte de la montagne ni à celui de

Jérusalem ; de même, cet orgueil et cette arrogance les ont

incités à maintenir leur grande Diane ' par toutes les cruautés

imaginables. Ni les supplications douces, ni les remontrances

humbles, de ceux qui restaient proches de la pureté primitive

du culte et de la doctrine, ne purent prévaloir auprès de

ceux qui n’avaient de chrétien que le nom, ou éviter qu’on

les obligeât à se soumettre à ces traditions non-apostoliques.

Mais, tout comme les ministres et les évêques de ces Chrétiens

dégénérés négligeaient de visiter le troupeau du Christ et

d’en prendre soin, et devenaient ambitieux, cupides et

voluptueux, ressemblant plutôt à des potentats mondains

qu’aux disciples mortifiés et humbles d’esprit du bienheureux

Jésus ; de même, toutes les chroniques historiques nous

racontent avec quel orgueil et quelle cruauté, par quelle

boucherie sanguinaire et par quelles tortures recherchées et

raffinées, ils ont persécuté les saints membres du Christ, en

les supprimant de la face du monde ; et comment, par leurs

anathèmes, ils ont, autant qu’ils l’ont pu, cherché à les priver

des bonheurs du ciel. Les vrais Chrétiens regardent ces

victimes comme des martyrs ; mais le clergé, semblable aux

Juifs persécuteurs, les a qualifiés d’hérétiques et de blasphé­

mateurs ; et, en cela, ils ont accompli la prophétie de notre

Seigneur Jésus-Christ, qui affirma, non point que ces gens

croiraient servir les dieux en tuant les Chrétiens, ses chers

disciples (ce qui aurait pu s’appliquer aux persécutions des

Gentils idolâtres) ; mais qu’ils croiraient servir Dieu en les

tuant (Jean xvi. 2) ; ce qui montre qu’il pensait à ceux qui

faisaient profession de croire au vrai Dieu, tels les Chrétiens

apostats. De sorte que ce doit être là les loups, dont l’apôtre

avait prédit qu’ils surgiraient parmi les Chrétiens et

n’épargneraient point le troupeau du Christ (Actes xx. 29),

lorsque commencerait la grande désolation qu’il avait prédite,

i. Par ccttc image, Penn désigne le culte idolâtre.

140

et qui était nécessaire pour éprouver les fidèles et pour

révéler le grand mystère d’iniquité.

Je conclurai ce paragraphe par l’assertion suivante : c’est

une vérité incontestable que, là où le clergé a eu le plus de

pouvoir et d’autorité, et a exercé la plus grande influence

sur les princes et les États, c’est là qu’il y a eu le plus de

confusion, de querelles, de sang versé, de séquestrations,

d’emprisonnements et d’exils. J’en appelle à l’histoire de tous

les temps pour justifier ce que j’avance. Pour ce qu’il en

est à notre époque, je laisse juges mes contemporains.

Pourtant, il est une démonstration irréfutable : c’est que le

peuple ne s’est point converti, mais a sombré dans la

débauche à un point tel que l’histoire ne nous en fournit

aucun exemple. Le culte chrétien est visible, cérémonieux et

ostentatoire ; les prêtres ambitionnent des honneurs mondains,

sous prétexte de chercher des promotions spirituelles ; ils

font des revenus terrestres de leur ministère la principale

raison de leur fonction et sont, presque toujours, prêts à

abandonner leurs petits bénéfices pour en solliciter d’autres,

plus honorifiques et plus lucratifs. De sorte que, par leur

orgueil et leur cupidité, dont ce bon vieux saint Pierre avait

prévu que ce seraient là les pièges où ils tomberaient, ils

ont introduit dans la Chrétienneté l’ignorance, la misère et

l’irréligion.

1. Le moyen de se relever de cette malheureuse

apostasie, c’est d’acquérir une connaissance salutaire de la

religion ; c’est-à-dire, une expérience de l’opération divine de

Dieu dans l’âme. Pour l’obtenir, sois diligent, ô homme, à

obéir à la grâce qui apparaît dans ton âme et qui apporte

le salut (Tite ii. 11, 12). Elle te conduit du grand chemin

vers le sentier étroit ; de tes passions vers ton devoir ; du

péché à la sainteté ; de Satan vers Dieu. Tu dois apprendre

à reconnaître et à abhorrer le Moi : tu dois monter la garde,

tu dois prier, et tu dois jeûner ; tu ne dois point regarder

vers ton tentateur, mais vers ton sauveur ; évite la mauvaise

compagnie, retire-toi dans la solitude, et sois un chaste

pèlerin dans ce monde inique. Ainsi parviendras-tu à la

141

connaissance de Dieu et du Christ, qui apporte à Pâme la

vie étemelle. C’est là une assurance solide quant à ce que

l’homme ressent et connaît au-dedans de lui-même ; c’est là

le moyen de ne point craindre les mauvaises nouvelles.

142

VIII

1. *U orgueil aspire an pouvoir aussi bien qu'à la science. 2. La*

*preuve en est la rébellion de Cor ah, etc. L'ambition d’Absalon*

*le confirme. 4. Celle de Nàbuchodono^or également,* **j.** *L’histoire*

*de Pisistraste, celles d’Alexandre, de César, etc. montrent la même*

*chose. 6. Les Turcs en sont une preuve vivante, eux qui ont versé*

*tant de sang pour satisfaire leur orgueil et leur soif de*

*puissance. 7. Les dix dernières années, au sein de la Chrétienté,*

*en donnent la preuve la plus flagrante. 8. L’ambition ne*

*règne pas seulement dans les cours : elle se loge aussi*

*dans les cœurs des individus et jette le trouble*

*dans les familles et dans les sociétés.*

*9. Ceux qui freinent leurs désirs par*

*la grâce de Dieu, et qui, s'ils*

*ont le pouvoir, s’en servent*

*pour le bien d’autrui,*

*jouissent d'une*

*grande*

*paix.*

**\***

1. Venons-en au second effet de l’orgueil : le plus

commun, le plus remarquable, et aussi le plus nuisible.

L’orgueil aspire, par-dessus tout, au pouvoir, qui, plus

qu’aucune autre chose, s’est avéré une cause de troubles et

de destructions pour l’humanité. Je n’ai point besoin de

prendre beaucoup de peine pour prouver cela, puisqu’aussi

bien notre propre expérience que les chroniques les plus

authentiques, nous apprennent que la plupart des guerres

entre les nations, le dépeuplement des royaumes, la ruine

des cités, ainsi que l’esclavage et la misère qui ont en

découlé, ont été le produit de l’ambition, qui n’est que la

soif de puissance dictée par l’orgueil.

143

1. Quelque spécieux qu’aient été les prétextes de Corah,

de Dathan et d’Abiram pour s’en prendre à Moïse, la cause

première de leurs conspirations et de leurs rebellions fut

l’envie que leur inspirait la grande puissance dont Moïse

jouissait dans le camp d’Israël. Ils jalousaient son autorité ;

son crime était qu’ils n’en jouissaient pas eux-mêmes . car

ce qu’ils visaient c’était d’être les chefs et les conducteurs

de ce peuple. En conséquence de quoi ils furent totalement

annihilés, eux et leurs infortunés complices, afin qu’ils

servissent d’exemples (Nombres xvi.).

1. Absalon voulut, lui aussi, défendre les droits du

peuple contre la tyrannie de son père et de son roi (2 Samuel

xv.) ; du moins, était-ce le prétexte grâce auquel il voulait

faire passer son ambition ; mais sa rébellion fit voir sa soif

de puissance et montra qu’il avait résolu de sacrifier ses

devoirs de fils et de sujet aux désirs criminels d’un orgueil

sans bornes ; il s’ensuivit une mort indigne pour lui-même,

et le massacre général de son armée.

1. Nabuchodonozor est un exemple frappant de ce désir

excessif de puissance qui caractérise l’orgueil. Ses succès et

l’étendue de son empire l’enivrèrent : c’en était trop : il

perdit la tête ; il oublia qu’il ne s’était pas fait lui-même, et

qu’il existait une puissance supérieure à la sienne. Il fit élever

une statue devant laquelle chacun devait se prosterner, ou

sinon être brûlé. Et lorsque Sadrac, Mésac et Habed-Négo

refusèrent de lui obéir, « Quel est », leur dit-il, « le Dieu

qui vous délivrera de mes mains ? » (Daniel iii.). Et, quoi-

qu il fût convaincu, au plus profond de lui-même, de la

constance de ces saints hommes, et de la sagesse de Daniel,

qui lui avait interprété ses songes, son cœur fut bientôt

rempli de 1 orgueil que lui inspirait sa propre puissance, et

sa bouche proféra cette question hautaine : « N’est-ce pas ici

Babylone la grande, que j’ai bâtie pour être la demeure

royale, par le pouvoir de ma force, et pour la gloire de ma

magnificence ? » (Daniel iv. 30). Mais l’Écriture nous apprend

que, alors que ces mots étaient encore dans sa bouche, une

voix venue des cieux lui reprocha l’orgueil de son esprit ;

144

et il fut chassé de la société des hommes, et condamné à

aller chercher sa pâture avec les bétes des champs.

1. Si nous étudions l’histoire du monde, nous y

trouverons de nombreux exemples qui prouvent les méfaits

occasionnés par ce péché d’orgueil. J’en citerai quelques-uns

pour l’instruction de ceux qui ne les ont pas lus, ou n’y

ont pas réfléchi.

Solon rendit Athènes libre en lui donnant une constitution

et des lois excellentes ; mais l’ambition de Pisistrate commença

à la détruire sous ses yeux mêmes. Alexandre, ne se contentant

pas de son propre royaume, en envahit d’autres, et remplit

de carnage et de rapine les pays qu’il soumit ; et ce fut

avec raison qu’un homme qu’Alexandre accusait de piraterie

lui répondit en face qu’il était lui-même le plus grand pirate

du monde. Ce fut cette même ambition qui poussa César à

trahir ses maîtres, et à se servir de l’armée qui lui avait été

confiée pour le service de l’Etat pour les mettre sous son

joug et usurper le gouvernement ; la conséquence fut qu’il

fit dispararaître de Rome la liberté et la vertu, car la bonté

fut bientôt traitée de faction, et la sobriété et la sagesse,

qui jusqu’alors avaient rendu les sénateurs romains si

vénérables, devinrent dangereuses pour leur sécurité : au

point que les successeurs de César les mirent à mort et les

bannirent presque tous, à l’exception de ceux qui se révélèrent

flatteurs et approuvèrent leur usurpation, ou qui imitèrent

leurs mœurs débauchées.

1. Les Turcs sont également une preuve remarquable

de ce que j’avance, eux qui, pour étendre leur empire, ont

versé tant de sang et ravagé tant de nobles pays.

Et pourtant, les Chrétiens apostats les surpassent encore ;

et leur conduite est d’autant plus condamnable qu’ils ont

reçu un meilleur enseignement : leur Maître leur a laissé une

autre doctrine et un autre exemple. Il est vrai qu’ils L’appellent

encore Seigneur, mais ils n’en laissent pas moins régner leur

ambition : ils aiment la puissance plus qu’ils n’aiment leur

prochain ; et, pour y atteindre, ils s’entr’égorgent, quoi qu’il

leur commande de ne point frapper, mais de s’aimer et de

i45

se servir les uns les autres. Et, ce qui rend la chose encore

plus tragique, ils sacrifient toute affection naturelle à la fureur

de cette passion : c’est pourquoi 1 histoire est si souvent

entachée du sang du meurtre de pères, d’enfants, d’oncles,

de neveux, de maîtres, etc.

1. Si nous considérons, à l’étranger, les contrées les

plus éloignées, nous y entendons rarement parler de guerres ;

au lieu que dans la Chrétienté, il est rarement question de

paix. Un rien devient trop souvent le sujet d’une querelle

ici : de même, il n’est point de ligue si sacrée, ni si inviolable,

que l’on ne trouve le moyen de l’éluder ou de l’enfreindre

afin d’augmenter son pouvoir. Peu importe l’identité et le

nombre de ceux qui sont tués ; peu importe s’il y a des

veuves et des orphelins ; peu importe si les uns perdent

leurs biens et les autres le moyen de gagner leur vie ; peu

importe si des pays sont ruinés, des villes et des cités pillées,

pourvu que cela serve à l’ambitieux pour parvenir à ses

fins ! Pour ne prendre que ces soixante dernières années,

nous verrons que ce court laps de temps nous offre de

nombreux exemples de guerres déclarées injustement, et qui

se sont terminées par la plus grande désolation. Bien plus,

ces douze dernières années fournissent la preuve la plus

frappante que l’histoire d’aucune époque puisse donner. Il

serait trop ennuyeux, et ce n’est point mon propos, d’entrer

dans le détail : d’autres en ont souvent fait le récit, et tout

le monde le connaît : je veux parler des guerres de France,

d’Espagne, d’Allemagne, d’Angleterre et de Hollande.

1. Mais l’ambition ne règne pas seulement dans nos

cours et dans nos sénats : il n’est que trop naturel à chaque

individu de lutter pour le pouvoir. Nous voyons tous les

jours combien les hommes rassemblent tout leur esprit et

tout le crédit dont ils disposent pour atteindre à la grandeur,

pour obtenir des places plus élevées, ou des titres supérieurs

à ceux qu’ils ont ; afin d’acquérir plus d’importance, et de

s attirer plus de respect, de prendre le dessus de ceux qui

étaient jusqu alors leurs égaux et de devenir les égaux de

ceux qui étaient jadis leurs supérieurs ; de faire la loi à leurs

146

amis, et de se venger de leurs ennemis. C’est pour cela que

le Christianisme est si peu aimé des hommes qui aiment le

siècle : le royaume du Christ n’est pas de ce monde ; et

malgré tout le bien qu’ils affectent d’en dire, ils n’aiment

que le siècle ; de sorte que, sans manquer de charité, nous

pouvons véritablement dire que les hommes professent le

Christianisme, mais qu’ils suivent le siècle. Leur but n’est

pas de chercher premièrement le royaume de Dieu, et sa

justice (Mattieu vi. 33), et de s’en rapporter à Dieu pour le

reste, mais de s’assurer la richesse et la gloire de ce monde,

et de remettre le soin de leur salut à leur lit de mort et

aux derniers instants de la vie ; si toutefois ils croient à une

vie future.

1. Pour conclure ce chapitre, je dirai que grande est la

paix de ceux qui savent mettre un terme à leur ambition,

qui ont appris à se contenter des faveurs que la Providence

leur a conférées et des limites qu’elle leur a fixées, et qui

ne se soucient point de devenir grands ; mais qui, s’ils sont

grands, demeurent humbles et font le bien. De tels hommes

sont toujours en accord avec leur conscience, et peuvent,

d’un esprit toujours égal, mesurer à tout moment les inégalités

du monde, se tenir fermes au milieu de toutes ses incertitudes ;

et, ainsi qu’il sied à ceux dont les espérances résident dans

un monde meilleur, ils quittent gaiement celui-ci, à l’heure

choisie par Dieu. Au lieu que les ambitieux, conscients de

leur mauvaise conduite, et descendant au tombeau chargés

de leurs fautes, auront à paraître devant un tribunal qu’ils

ne pourront ni intimider ni corrompre.

147

IX

1. *Te troisième mauvais effet de /’orgneuil est l'amour des honneurs*

*et de la déférence. Trop d'hommes ont ce défaut. 2. Mardochée*

*fut bien près d'en être la victime. Tes nations ont souffert de*

*grands malheurs à cause de ce vice. y. Te monde a de fausses*

*idées concernant le véritable honneur et la vraie science.* **4.** *Taisons*

*pour lesquelles l'auteur, et ceux de sa confession, rejettent ces*

*usages, y. Ta première de ces raisons est le sentiment qu'ils ont*

*conçu, à l'heure où ils ont reçu la lumière, que ces usages étaient*

*peu conformes à l'esprit et à la pratique du Christianisme, et*

*qu'ils provenaient de l'orgueil et de l'amour-propre. 6. En*

*conséquence, les reproches n ont pu les faire renoncer à ce sentiment*

*et à cette pratique, y. Ils ne le font point pour s'ériger en*

*secte, ni pour se distinguer. 8. Ni non plus pour introduire de*

*nouveaux rites ; ils ne font que mettre de côté de vaines coutumes,*

*et n'innovent que d'une manière passive et purement néga­*

*tive. 9. Teur conduite est une mise à l'épreuve des gens du*

*siècle. 10. Elle est aussi une épreuve pour eux-mêmes du fait*

*qu'elle les met en opposition avec le monde. 11. Ta deuxième*

*raison, qui les fait renoncer à ces usages, est leur vacuité. 12. Te*

*mot « honneur », dans ï Ecriture, n'est pas pris dans le sens que*

*lui donne le siècle. Il signifie obéissance. ly. Il y signifie aussi*

*élévation. 14. Digression sur le mot « folie » dans l'acception que*

*lui donne l'Ecriture. 1 y. Te mot « honneur » y est aussi employé*

*pour réputation. 16. « Honneur » est aussi appliqué aux fonctions*

*et aux talents, et signifie alors estime.* **17.** *« Honneur » est aussi*

*utilisé pour l'aide et le secours donnés aux infé­*

*rieurs. 18. « Honneur » signifie servir et estimer tous les hommes,*

*quel que soit leur état et leur rang : « honore tous les*

*hommes ». 19. Pourtant, cet honneur se limite, en un sens, aux*

*justes, selon le Psalmiste : « honore les bons, et méprise les*

*méchants ». 20. Cet honneur ne se trouve guère dans les usages*

*du siècle. 21. Ta troisième raison pour rejeter ces usages, est*

*que ce sont des moqueries, et qu'ils dérobent aux hommes l'honneur*

*qui leur est dû. 22, T'auteur et ses amis se déclarent pour le*

*véritable honneur. 2y. La quatrième raison, c'est que, si ces*

*usages représentaient le véritable honneur, les débauchés pourraient*

*honorer les hommes, ce qui est impossible. 24. La cinquième*

*raison est qu'alors, les hommes pleins de dépit, d'hypocrisie et de*

149

*vengeance pourraient rendre honneur, ce qui est impossible. 23. La*

*sixième raison est tirée de l'ancienneté du véritable hon­*

*neur. 26. La septième raison provient de l'origine du faux*

*honneur, et de ceux qui l'enseignent ; c'est ainsi que, par*

*comparaison, le clown l'emporte sur le courtisan dans un concours*

*de bonnes manières. 27. La huitième objection à ces marques*

*d'honneur est qu'on peut se les procurer pour de l'argent, alors*

*que le véritable honneur ne se peut acheter. 28. La neuvième et*

*dernière raison est que F Écriture Sainte les défend expressément*

*aux Chrétiens. 23. Comme, par exemple, dans le cas de*

*Mardochée. 30. Discussion sur ce sujet entre un évêque et*

*Fauteur.* **51.** *Le cas d'LUhu, tiré du livre de Job. 32. C'est*

*aussi la doctrine enseignée par le Christ à ses disciples. 33. Paul*

*exhorte à ne pas se conformer aux usages du monde. 34. Pierre*

*défend de se conformer aux convoitises du monde. 33. Jacques*

*s'élève contre le respect qu'on rend à la personne des*

*hommes. 36. Cependant, les vrais Chrétiens sont civils*

*et polis dans le vrai sens. 37. Mais cet honneur*

*dijjère de celui du monde par sa nature*

*et par ses motifs. 38. Différents*

*témoignages en faveur de notre*

*pratique et de notre refus*

*des usages du*

*monde.*

**\***

1. Le troisième effet pernicieux de l’orgueil est un désir

excessif d’honneurs et de respect pour notre personne.

L’orgueil recherche donc la puissance, pour s’attirer des

hommages, et afin que chacun lui rende des honneurs : ceux

qui y manquent s’exposent à son courroux et à sa vengeance.

Et, comme l’orgueil lui-même, ce mauvais effet est plus ou

moins répandu parmi le monde corrompu, et y a causé de

grandes animosités et de grands maux.

1. L Ecriture nous offre un exemple frappant de la

malice et de la vengeance dont l’homme est capable lorsqu’il

150

est gonflé d’orgueil et qu’on lui refuse ce qu’il exige.

Mardochée manqua d’être pendu, et tout le peuple des Juifs

manquèrent de perdre la vie, à la suite du refus de Mardochée

de se prosterner devant Haman, le grand favori du roi

Assuérus. Et, même à notre époque, nous retrouvons des

pratiques semblables : un vaisseau qui ne baisse pas son

pavillon ou ses voiles, qui ne salue pas telle garnison ou

tel port, et même des choses de moindre importance, ont

occasionné entre differents Etats et royaumes des guerres

terribles, qui ont coûté des sommes immenses et ont fait

couler encore plus de sang. Les querelles de préséance entre

les princes, ou entre leurs ambassadeurs, ont eu de semblables

conséquences. De même, l’envie, les querelles et les contentions

qui ont eu lieu entre particuliers, parce que ceux-ci

s’imaginaient qu’on ne leur avait point rendu le respect qui

leur était dû, étant donné leur rang ou leur qualité, en

n’ôtant point le chapeau ou en ne pliant point le genou

devant eux, ou en ne leur donnant point tel ou tel titre,

ont occasionné plus d’un duel et plus d’un meurtre. Il m’est

arrivé à moi-même en France \* de me voir attaqué à onze

heures du soir, tandis que je regagnais mon logis, par un

homme qui m’attendait l’épée à la main et qui me demandait

satisfaction de ce que, m’ayant salué poliment, je ne lui avais

point rendu son salut ; bien qu’en réalité je ne l’eusse point

vu. Je suppose qu’il m’aurait tué, ou que moi, en me

défendant, je l’aurais tué, car il me tira plusieurs bottes ;

mais je le désarmai, ce dont un domestique du comte de

Crawford, qui se trouvait là, fut témoin. Je demande à tout

homme doué de sens commun ou de conscience, si tout ce

cérémonial valait qu’un homme perdît la vie. Si l’on considère

la dignité, la nature et l’importance de la vie de l’homme,

tant par rapport à son Créateur qu’à lui-même et à son

utilité dans la société civile.

1. Mais la vérité est que le monde, éloigné comme il

l’est de Dieu, a des idées aussi fausses sur l’honneur et le

\* Je n’étais pas alors de la communion dont je suis à présent (note

de l’auteur).

DI

respect véritables, que sur toutes autres choses : car une

grande partie des honneurs et du respect que les hommes

se rendent dans le monde, ne constitue qu’une pure mascarade

et de vaines cérémonies ; de sorte qu’on peut en dire, comme

l’apôtre dit de la science, que ce sont de soi-disant honneurs

et un soi-disant respect, qui n’ont en eux rien de la nature

du véritable honneur et du véritable respect. Mais, de même

que les hommes dégénérés, qui aiment qu’on les honore, en

sont les inventeurs, de même c’est seulement l’orgueil qui

les aime et qui les recherche, et qui se fâche et s’emporte

si on le refuse. Si les hommes connaissaient ce qu’est la

véritable condition d’un Chrétien, et l’honneur qui vient

d’en haut, et que Jésus nous enseigne, ils ne rechercheraient

pas de telles vanités, et à plus forte raison ne les exigeraient

pas.

1. Que l’on me permette ici d’entrer dans le détail des

raisons pour lesquelles moi-même, et ceux de la société

religieuse à laquelle j’appartiens, avons rejeté comme vaines

et inutiles, plusieurs coutumes mondaines et plusieurs formes

de respect qui paraissent si indispensables à notre époque :

et je te prie, lecteur, de mettre de côté tout préjugé et tout

mépris, et de lire et de peser avec toute la modération et

l’impartialité d’un esprit avisé, et sans préjugés, ce que j’ai

à dire ici pour notre défense : et si nous sommes dans

1 erreur, plains-nous et instruis-nous, plutôt que de mépriser

et d’insulter notre simplicité.

1. Le premier motif, et celui qui a le plus de poids

sur nos esprits, pour nous faire renoncer aux coutumes en

usage de nos jours, comme ôter son chapeau, plier le corps

ou le genou, et donner aux gens des titres et des épithètes

pleins de vanité dans nos salutations et notre manière

d aborder, a été cette saveur, cette vue, ce sentiment, que

Dieu, par Sa lumière et Son esprit, nous a donnés de la

manière dont le monde chrétien s’était éloigné de lui, ainsi

que de la cause et des effets de cette grave et misérable

apostasie. Le premier effet de cette découverte a été de nous

mettre sous les yeux notre propre état ; et nous avons vu

Celui que nous avons transpercé, et nous avons commencé

à nous repentir. Le jour de l’humiliation est venu pour

nous, et nous avons perdu le goût des plaisirs et des délices

que nous aimions jadis. Désormais nos œuvres furent jugées

d’avance, il se fît en nous une recherche approfondie, et les

paroles du prophète prirent un sens pour nous : « Qui pourra

soutenir le jour de sa venue ? et qui restera debout quand

il paraîtra ? Car il sera comme le feu du fondeur, comme

la potasse des foulons » (Malachie iii. 2). Et, comme le dit

l’apôtre : « Et si le juste se sauve avec peine, que deviendront

l’impie et le pécheur? (1 Pierre iv. 18). «Connaissant donc»,

dit l’Apôtre Paul, « la crainte du Seigneur, nous cherchons

à convaincre les hommes» (2 Corinthiens v.i 1) : de quoi

donc ? De renoncer à la nature, à l’esprit, à la convoitise,

et aux usages de ce monde mauvais, nous souvenant que

Jésus a dit : « Au jour du jugement, les hommes rendront

compte de toute parole vaine qu’ils auront proférée »

(Matthieu xii. 36).

Nos voisins s’aperçurent que notre âme était préoccupée

et notre esprit abattu ; et nous n’avons pas honte d’avouer

que la terreur du Seigneur s’empara de nous au plus haut

degré, du fait que, depuis longtemps, nous avions, tout en

professant d’être chrétiens, affligé l’Esprit-Saint de Dieu, qui

nous faisait reproche, en secret, de notre désobéissance. Si

bien que, tandis que nous abhorrions l’idée de persévérer

dans nos anciens péchés, de la même manière nous nous

abstînmes de choses légitimes, de crainte d’en faire un usage

illégitime. Le ciel semblait fondre au-dessus de nous, et la

terre changer de place ; et, comme le dit l’apôtre, nous

étions comme des hommes pour qui la fin du monde était

venue. Dieu sait que c’est ce qui est arrivé dans ce temps-

là ; l’éclat de son arrivée dans nos âmes a découvert toute

plante qu’il n’avait pas plantée en nous, et le souffle de sa

bouche l’a détruite. Il a été un témoin vigilant contre toute

mauvaise pensée et tout travail inutile : et, que Son nom

soit béni, nous ne nous sommes point offensés de Sa présence,

ni de la sévérité de Ses jugements. Ce fut alors que toute

notre vie fut sujette à un examen sans pitié : chaque parole,

chaque pensée, chaque action, subit un jugement : la cause

en fut examinée, ainsi que les conséquences. « La convoitise

de la chair, la convoitise des yeux, et l’orgueil de la vie »

D3

(i Jean ii. 16) apparurent à nos yeux comme le mystère

d’iniquité en nous. Ainsi, connaissant le mauvais levain, et

tous ses effets pernicieux en nous, la manière dont il avait

travaillé, et ce qu’il avait produit, nous commençâmes à

comprendre et à reconnaître l’état des autres hommes : et,

ce que nous ne pouvions ni n’osions laisser subsister en

nous, du fait qu’il nous était manifesté que cela provenait

d’un mauvais principe, lié à la dégénérescence de l’homme,

nous ne pouvions l’approuver chez les autres. Je dis donc,

et ce dans la crainte et en la présence du Dieu juste qui

voit tout, qu’entre autres choses, les marques de respect et

les honneurs du monde nous devinrent pesants ; nous vîmes

qu’ils n’appartenaient point au paradis, qu’ils avaient pris

naissance dans les ténèbres, et qu’ils étaient emplis d’orgueil

et de folie.

1. Et quoiqu’il nous fût aisé de prévoir les torrents de

reproches que nous allions attirer sur nous en refusant ces

pratiques, nous étions, cependant, si éloignés de changer de

résolution à cet égard, que cette réflexion nous y confirma

tout à fait. Car l’homme est un objet si élevé, et si assoiffé

d’honneurs et de respect, même de la part de ses semblables,

que, dès que, par scrupule de conscience envers Dieu, nous

fûmes incapables de continuer à nous acquitter de ces

cérémonies, il s’en alarma plus que de toutes nos autres

singularités, aussi importantes que celles-ci pussent être pour

le salut. De sorte que, sans se préoccuper de l’honneur de

Dieu et de notre propre salut, les hommes trouvèrent que

refuser de leur ôter notre chapeau et de s’adresser à eux

avec les titres d’honneur habituels, refuser de boire à leur

santé, ou de jouer avec eux aux cartes et aux dés, constituait

un blasphème et une hérésie beaucoup plus grands que tout

autre principe que nous soutenions et qui, étant moindre à

leurs yeux, les offensait moins.

7. Et quoique l’on nous ait souvent reproché de ne

chercher à imposer ces manières rigoristes, ainsi que ceux

qui adoptent un ruban vert, par exemple, comme marque

distinctive d un parti politique, qu’afin d’être mieux reconnus :

154

je déclare, dans la crainte du Dieu Tout-Puissant, que ce ne

sont là que les imaginations et les vaines explications

d’hommes insensés, qui n’ont pas ce sentiment que Dieu

nous a donné, qui nous permet de distinguer dans l’homme

ce qui provient d’une bonne ou d’une mauvaise source ; et

lorsque ceux qui censurent ainsi notre simplicité de mœurs

seront intérieurement touchés et réveillés par la grande

puissance de Dieu, et qu’ils verront les choses comme elles

sont dans leur nature et dans leur origine, alors ils auront

conscience de leur propre fardeau, et ils nous pardonneront

sans plus nous accuser ici de folie ou d’hypocrisie.

8. Quant au reproche qu’on nous fait de nous attacher

trop à de petites choses, disant que cela sied mal à des gens

qui prétendent à une si grande liberté et largesse d’esprit,

je répondrai, avec douceur, vérité et modération, que, d’abord,

aucune chose n’est petite, dès lors que Dieu nous fait un

cas de conscience de la faire, ou de ne pas la faire. Ensuite,

bien que ceux qui nous font ce reproche veuillent nous faire

croire qu’il s’agit de choses de peu d’importance, ils leur en

dorment cependant beaucoup eux-mêmes : tellement que,

lorsque nous refusons de nous y conformer, ils nous battent,

nous emprisonnent, refusent de nous faire justice, etc. Sans

parler des moqueries et des reproches qu’ils nous lancent

fréquemment à ce propos. De sorte que, si nous manquions

d’assurances quant à la véracité de notre croyance et de

notre jugement intérieurs, la seule conduite de nos adversaires

suffirait pour nous en convaincre. Mais qu’il nous suffise de

savoir que « la sagesse a été justifiée par ses œuvres »

(Matthieu xi. 19) ; nous nous contentons de laisser tomber,

de manière passive, des pratiques que Dieu nous a appris à

regarder comme vaines et non-chrétiennes ; en cela, nous

agissons négativement à l’égard des rites : nous nous

contentons de mettre certains rites de côté, nous n’en

instituons aucun.

9. Le monde s’attache tellement aux cérémonies et à

l’aspect extérieur des choses, que Dieu, dans Sa sagesse, a

jugé à-propos, à toutes les époques, de faire paraître ses

D5

dispensations sous des formes très différentes des coutumes

du siècle, contredisant ainsi les inventions humaines et

prouvant l’intégrité de ceux qui Le professent. G est même

une épreuve imposée au monde, pour tester la patience, la

bonté, la sobriété et la modération des hommes : si le dehors

sobre et rude de la vérité, dont la beauté est toute intérieure,

n’empêche pas leurs esprits de la recevoir, elle fera en eux

de grandes découvertes. Car celui qui refuse un joyau

précieux, parce qu’il lui est présenté dans une boîte simple,

ne sera jamais conscient de sa valeur et ne se fera point un

devoir de le conserver ; c’est pourquoi je dis que c’est une

épreuve, puisqu’elle montre où vont le cœur et l’affection

des hommes, quoique ceux-ci fassent profession de s’attacher

aux choses les plus parfaites.

1. C’est aussi une grande épreuve pour le peuple de

Dieu, puisque cela les oblige à découvrir leur opposition

aux usages généralement reçus et estimés dans le monde ;

ce qui les expose à l’étonnement, au mépris et aux insultes

de la foule. Mais, en dessous, il y a un trésor caché : cela

nous endurcit aux reproches, et nous apprend à mépriser la

fausse réputation du siècle et à endurer en silence les

vexations et le mépris de ses adorateurs, enfin, avec une

douceur et une patience vraiment chrétiennes, à nous mettre

au-dessus de leurs insultes et de leurs reproches. Ajoute à

cela, que cela te détache de tes connaissances ; car, te voyant

rejeté par elles comme un nigaud, un sot, un excentrique,

etc., tu te trouves délivré d’une tentation encore plus grande,

à savoir le pouvoir et l’influence de leur vaine conversation.

Enfin, cela t’introduit en la compagnie du bienheureux Jésus,

lui aussi moqué et persécuté, et te fait combattre, sous sa

bannière, contre le siècle, la chair et le diable : afin qu’après

avoir fidèlement souffert avec Lui dans un état d’humiliation,

tu puisses régner avec Lui dans un état de gloire : avec

Lui, qui glorifie ses pauvres et fidèles disciples méprisés, de

la gloire qu II a eue auprès du Père avant que le monde

fût Qean xvii. 5). Voilà la première raison qui nous a fait

renoncer à pratiquer les marques d’honneur et de respect ci-

dessus mentionnées.

156

1. La deuxième raison, pour laquelle nous refusons et

rejetons les compliments et les salutations qui sont passés

en usage, est que nous sommes persuadés de leur complète

vanité et futilité, car à supposer qu’ils ne soient point

mauvais, ils sont totalement dénués d’honneur et de respect

véritables. Ainsi, de même que la religion et le culte ont

dégénéré pour n’étre plus que rites et cérémonies, qui n’ont

rien à voir avec la pratique de l’Église primitive, de même

l’honneur et le respect ont décliné, si bien qu’il n’en reste

guère plus dans le monde que de religion ; aussi, sans aucun

doute, de toutes ces coutumes, aucune ne se peut justifier

par l’Ecriture ou par la raison.

1. Nous trouvons souvent, dans l’Écriture, le mot

« honneur » et ce avec des sens différents. Il signifie tout

d’abord « obéissance » : comme lorsque Dieu dit : « Ceux qui

m’honorent » (i Samuel ii. 30) ; c’est-à-dire, ceux qui observent

mes commandements. «Honorez le roi» (1 Pierre ii. 17),

c’est-à-dire, obéissez au roi. « Honore ton père et ta mère »

(Exode xx. 12) ; c’est-à-dire, dit l’apôtre aux Ephésiens,

« Obéissez à vos parents, selon le Seigneur, car cela est

juste » (Ephésiens vi. 1, 2) ; prenez garde à leurs préceptes

et à leurs conseils : et supposez toujours que les maîtres et

les parents ordonnent des choses justes, sans quoi ils

déshonorent leurs supérieurs et leurs parents s’ils leur

obéissent lorsque leurs commandements sont injustes. Le

Christ emploie aussi ce mot dans le même sens, lorsqu’il

dit : « Je n’ai point de démon, mais j’honore mon Père, et

vous m’outragez » (Jean viii. 49) ; c’est-à-dire, je fais la

volonté de mon Père en ce que je fais, mais vous, vous ne

voulez pas m’écouter ; vous rejetez mes conseils, et vous ne

voulez point obéir à ma voix. Ce n’était point là refuser de

tirer le chapeau, ou de plier le genou, ni de vaines simagrées :

non, c’était désobéir, résister à Celui que Dieu avait envoyé,

et refuser de croire en Lui. Voilà le déshonneur qu’il leur

reprochait : c’était de traiter d’imposteur Celui que Dieu

avait envoyé pour le salut du monde. Et des hommes de

cette sorte, qui Le déshonorent, il n’y en a que trop de nos

jours. Le Christ dit dans le même sens : « Afin que tous

honorent le Fils comme ils honorent le Père ; et celui qui

157

n’honore pas le Fils n’honore pas le Père, qui l’a envoyé»

(Jean v. 23) ; c’est-à-dire, ceux qui n’écoutent point le Christ,

qui ne l’adorent point et ne lui obéissent point, ceux-là

n’écoutent ni n’adorent Dieu j ils auraient dû croire en Lui ;

Il le leur a dit. Ceci est clairement exprimé dans le cas du

centurion, dont le Christ a tellement loué la foi lorsque,

rendant compte à Jésus du poste élevé qu’il occupait, il lui

a dit qu’il avait des soldats sous ses ordres, et que lorsqu’il

disait à l’un « Va », il allait ; et à un autre « Viens », il

venait ; et à un troisième « Fais cela », il le faisait (Luc

vii. 8). C’était en cela qu’il faisait consister l’honneur de son

poste, et le respect de ses soldats, et non point en saluts et

en courbettes : et, encore de nos jours, ces coutumes ne

sont toujours point en usage parmi les soldats, parce qu’elles

sont efféminées, et indignes de la dignité masculine.

1. En second lieu, le mot « honneur » est utilisé dans

les sens d’« avancement » à un poste de confiance ou à un

poste élevé. C’est ainsi que le Psalmiste, s’adressant à Dieu,

dit : « Et tu l’as couronné de gloire et de magnificence » :

et ailleurs : « Tu places sur lui l’éclat et la magnificence »

(Psaumes viii. 5 ; xxi. 5) \* ; c’est-à-dire, Dieu a donné au

Christ le pouvoir sur ses ennemis, et L’a exalté à une haute

puissance. C’est ce que le sage entend lorsqu’il dit : « La

crainte de l’Eternel enseigne la sagesse, et l’humilité précède

la gloire» (Proverbes xv. 33) 2. C’est-à-dire, l’humilité doit

précéder l’avancement ou l’élévation. Plus loin, il dit encore

« Comme la neige en été, la pluie pendant la moisson, ainsi

la gloire ne convient pas à un insensé » (Proverbes xvi. 1) J ;

1. Ici, à nouveau, Penn se réfère à la Bible du Roi Jacques (1611).

Dans d autres traductions, les deux références seraient : Psaumes viii. 6 et

xxi. 6. Par ailleurs, le développement de ce paragraphe n’est compréhensible

que par référence à la version en anglais de la Bible : « For thou hast

crowncd him with glory and honour », « Honour and majesty has thou

laid on him », dans laquelle le mot « honour » apparaît bien.

1. Ici, encore, seul le texte anglais fait apparaître le mot « honneur » :

« The fcar of the Lord is the instruction of wisdom, and before honour

is humility ».

1. Cette citation sc justifie également par référence à la version

anglaise : « As snow in summer, and as rain in harvest, so honour is not

seemly of a fool ».

158

c’est-à-dire qu’on ne saurait confier à un insensé la dignité

de la confiance, de l’avancement ou de l’élévation ; ces choses

requièrent de la vertu, de la sagesse, de l’intégrité, de la

diligence, toutes qualités qui manquent à un insensé. Pourtant,

si l’on veut faire passer pour des marques d’honneur les

titres et autres respects en usage parmi nous, le proverbe

de Salomon sera vérifié, et il l’est, en effet, par la pratique

de notre siècle, qui accorde tant de ce prétendu honneur à

un grand nombre de gens que Salomon appelle des insensés :

qui sont non seulement imbéciles, mais méchants, qui rejettent

l’instruction, et qui haïssent la crainte du Seigneur (Proverbes

xiii. 18) ; alors que cela seul peut rendre l’homme digne du

nom de sage.

1. De même que la vertu et la sagesse ne sont qu’une

même chose, la folie et la méchanceté ne font qu’un. « Folie »,

c’est le nom qui est donné à l’action de Sichem, lorsqu’il

coucha avec Dina, la fille de Jacob (Genèse xxxiv. 7) ; à la

rébellion et à la méchanceté des Israélites dans Josué (Josué

vii. 15)'. Le Psalmiste dit: «Mes plaies sont infectes et

purulentes, par l’effet de ma folie » (Psaumes xxxviii. 5) \

c’est-à-dire de son péché. Et ailleurs : « Le Seigneur parle

de paix à son peuple et à ses fidèles, pourvu qu’ils ne

retombent pas dans la folie » (Psaumes Ixxxv. 8) ’, c’est-à-

dire dans la méchanceté. « Le méchant est pris dans ses

propres iniquités », dit Salomon, « et il est saisi par les liens

de son péché : il mourra faute d’instruction, il chancellera

par l’excès de sa folie » (Proverbes v. 22, 25). Le Christ

place la folie au même rang que le blasphème, l’orgueil, le

vol, le meurtre, l’adultère, la méchanceté, etc. (Marc vii. 21,

22). J’ai voulu citer ces passages pour montrer la différence

qu’il y a entre le sentiment de l’Esprit-Saint, et l’idée que

l’on avait en ces temps-là des fous, qui ne méritent aucun

honneur, et ce que l’on entend en général à notre époque

1. Penn se réfère, ici encore, à la Bible du roi Jacques, qui donne

« folie » là ou les versions françaises parlent d’infamie ».

1. Dans d’autres versions que la Bible du roi Jacques utilisée par

Penn, la référence serait : Psaumes Ixxxviii. 6.

1. De même, la référence serait ici : Psaumes Ixxxv. 9.

159

par « fous » et « folie » ; afin que nous puissions d’autant

mieux comprendre la disproportion qu’il y a entre l’honneur,

pris dans le sens que lui donnaient alors l’Esprit-Saint et

ceux qui y conformaient leur conduite, et l’honneur tel que

l’entendent, et que le pratiquent, de nos jours, tant de

prétendus Chrétiens.

1. Mais « honneur » signifie aussi, dans la Bible,

« réputation » ; et on le prend aussi dans ce sens de nos

jours : « Une femme qui a de la grâce », dit Salomon,

«obtient de l’honneur» (Proverbes xi. 16)’, c’est-à-dire

conserve sa bonne renommée, et, par sa vertu, préserve sa

réputation de sobriété et de chasteté. Ailleurs, il dit : « c’est

un honneur pour l’homme de s’abstenir des querelles » 1 2 3

(Proverbes xx. 3), c’est-à-dire, cela lui acquiert la réputation

d’un homme bon et sage. Le Christ utilise le terme en ce

sens, lorsqu’il dit : « Un prophète n’est sans honneur que

dans sa patrie »’ (Matthieu xiii. 57), c’est-à-dire, il est renommé

et estimé partout sauf chez lui. L’apôtre, dans son épître

aux Thessaloniciens, dit à cet effet : « Que chacun de vous

sache posséder son corps dans la sainteté et l’honneur »4

(1 Thessaloniciens iv. 4), c’est-à-dire dans la chasteté et la

sobriété. Dans tout ceci, il n’est point fait mention des

usages que nous refusons, si ce n’est pour les rejeter.

1. Il est encore un autre emploi du mot « honneur »

dans l’Ecriture, à savoir lorsqu’il s’applique aux fonctions et

1. La traduction française habituelle de ce passage, dans la traduction

de Louis Segond, par exemple, est « obtient de la gloire ». Nous avons

choisi « obtient de l’honneur » pour garder son sens au développement

de Pcnn.

2. La traduction française habituelle (voir L. Segond) est : « C’est une

gloire pour l’homme... ». Nous avons préféré « C’est un honneur pour

l’homme... » pour les raisons énoncées ci-dessus.

3. Pour les mêmes raisons, nous avons préféré cette traduction à la

traduction française habituelle : « Un prophète n’est méprisé que dans sa

patrie ».

4. De même, nous avons, ici, gardé le mot « honneur », alors que

la traduction courante en français est : « que chacun de vous sache posséder

son corps dans la sainteté et l’honnêteté».

160

aux talents : comme, par exemple, « Que les anciens qui

dirigent bien soient jugés dignes d’un double honneur »

(i Timothée v. 17), c’est-à-dire qu’ils méritent double estime,

double amour et double respect, du fait qu’ils sont saints,

miséricordieux, tempérés, paisibles, humbles, etc., principa­

lement lorsqu’ils travaillent à la parole et à l’instruction.

C’est ainsi que Paul recommande Epaphrodite aux Philippiens :

« Recevez-le donc dans le Seigneur avec une joie entière, et

honorez de tels hommes » (Philippiens ii. 29), comme s’il eût

dit, « Estimez-les et respectez-les pour ce qu’ils disent et ce

qu’ils enseignent. » Ce qui constitue la manière la plus vraie,

la plus naturelle et la plus convaincante de montrer son

respect envers un homme de Dieu ; ainsi que le Christ l’a

dit à ses disciples : « Si vous m’aimez, vous observerez mes

préceptes ». En outre, l’apôtre nous ordonne d’honorer les

veuves ; c’est-à-dire que les femmes qui mènent une vie

chaste, et qui donnent l’exemple de la vertu, sont dignes

d’être honorées.

1. Le mot « honneur », dans l’Ecriture, est également

utilisé lorsqu’on s’adresse à un inférieur. C’est évident dans

l’exemple d’Assuérus disant à Haman : « Que faut-il faire

pour un homme que le roi veut honorer ? » (Esther vi. 6).

Eh bien, il l’éleva grandement, comme il fît pour Mardochée

par la suite. Et il est dit, d’une manière encore plus

spécifique : « Il n’y avait pour les Juifs que bonheur et joie,

allégresse et honneur»1 (Esther viii. 16) ; c’est-à-dire qu’ils

échappèrent aux persécutions qui les menaçaient, et que, par

l’entremise d’Esther et de Mardochée, ils jouirent non

seulement de la paix, mais également de la faveur et du

soutien du roi. C’est dans ce sens que l’apôtre Pierre

recommande aux maris chrétiens « d’honorer leurs femmes »

(1 Pierre iii.7) ; c’est-à-dire de les aimer, de les considérer,

de les chérir, de les soutenir et de les estimer, pour la

fidélité et l’affection qu’elles portent à leurs époux, pour la

tendresse et le soin qu’elles accordent à leurs enfants, et

1. La traduction habituelle en français donne: «... allégresse et

gloire ». Nous avons préféré « ... allégresse et honneur » pour les raisons

mentionnées précédemment.

161

pour leur diligence et leur circonspection dans la gestion de

leur famille. Il n’est besoin ni de manières cérémonieuses,

ni de titres pompeux pour exprimer cet honneur. C’est ainsi

que Dieu honore les saints hommes : « J’honorerai celui qui

m’honore », dit le Seigneur, « mais ceux qui me méprisent,

seront méprisés » (i Samuel ii. 30), c’est-à-dire, je ferai du

bien, j’aimerai, je bénirai, je soutiendrai, et je mettrai dans

la prospérité ceux qui M’honorent et M’obéissent : mais ceux

qui Me méprisent, qui résistent à mon Esprit et qui

enfreignent Ma loi, ceux-là seront traités avec le plus grand

mépris, je les mettrai de côté et n’en ferai aucun cas ; ils

ne seront en faveur, ni auprès de Dieu, ni auprès des

hommes justes. Et cet emploi du terme est quotidien parmi

les hommes : si les Grands vont visiter les pauvres, ou se

préoccupent de leur porter secours, on dit : tel Grand m’a

fait l’honneur de venir me voir, ou de m’aider dans mon

besoin.

1. Je conclurai encore par un passage, très clair, très

simple, et très pertinent : « Honorez tous les hommes ; aimez

vos frères»’, (1 Pierre ii. 17) : c’est-à-dire, l’amour est au-

dessus de l’honneur et est réservé pour la fraternité. Mais

l’honneur, c’est-à-dire l’estime et la considération, cela tu le

dois à tous les hommes : or, si tu le dois à tous, tu le dois

à tes inférieurs. Mais pourquoi à tous les hommes ? Parce

qu’ils sont les créatures de Dieu, et, de surcroît, les plus

nobles de ses créatures ; qu’ils sont de la même espèce que

toi : laisse-toi aller à des sentiments naturels, et aide-les

autant que tu le pourras ; sois prêt à leur montrer tout le

véritable respect, à leur faire tout le bien, et à leur porter

tous les secours que tu pourras.

1. Et pourtant, ce commandement d’honorer tous les

hommes semble être limité par ce passage où David, ce

1. Bien que la traduction de Louis Scgond dise: «Honorez tout le

monde ; aimez les frères », nous avons préféré la traduction, plus proche

du modèle anglais : « Honorez tous les hommes ; aimez vos frères », qui

nous paraît plus élégante, et plus adaptée au développement qui suit.

162

saint homme, dit : « Ô Éternel ! qui séjournera dans ta tente ?

qui demeurera sur ta montagne sainte ? : Celui qui regarde

avec dédain celui qui est méprisable ; mais qui honore ceux

qui craignent l’Eternel » (Psaumes xv. i, 4). Ici l’honneur est

restreint et réservé à ceux qui révèrent Dieu ; et le refus

d’honorer est donné comme le devoir des justes envers les

méchants. Et la marque distinctive de leur rectitude est qu’ils

n’honorent point, c’est-à-dire qu’ils méprisent ou ne tiennent

pas en estime, les méchants. Pour conclure cette recherche,

à travers l’Écriture, touchant le mot « honneur », je résumerai

le sujet à trois points : l’honneur que l’on doit à ses

supérieurs, c’est l’obéissance ; l’honneur que l’on doit à ses

égaux, c’est l’amour ; et l’honneur que l’on doit à ses

inférieurs, c’est de les aider, et de les secourir : voilà

l’honneur selon la volonté de Dieu, et selon la manière des

saints de l’ancien temps.

1. C’est au témoin sincère de Dieu présent en tous les

hommes de juger quel honneur on peut trouver à ôter

vainement son chapeau, à faire un salut, une révérence, ou

à recevoir quelque titre pompeux et flatteur. Car je ne dois

pas me fier à l’homme corrompu, orgueilleux et plein

d’amour-propre, pour décider si ces coutumes sont bonnes

ou mauvaises ; car, autant il est peu enclin à en faire usage

lui-même vis-à-vis des autres, autant il les aime et les

recherche pour lui ; et se considère offensé et s’emporte si

on n’en fait pas usage envers lui-même.

La seconde raison pour laquelle nous refusons de

pratiquer les cérémonies habituelles d’honneur et de respect,

c’est que, nulle part dans les Écritures de vérité, nous ne

trouvons que le Saint-Esprit nous recommande de telles

idées, ou de telles manifestations d’honneur et de respect.

1. La troisième raison pour laquelle nous n’en faisons

point usage pour témoigner à nos semblables l’honneur et

le respect que nous leur portons, c’est que ces coutumes ne

sont aucunement des preuves d’honneur et de respect : ce

sont plutôt des moyens équivoques pour éluder le respect

et pour dénier aux hommes l’honneur et le respect qui leur

163

sont dus, en faisant passer une simple apparence pour la

chose elle-même. Dans ces coutumes, il n’y a ni obéissance

à nos supérieurs, ni amour pour nos égaux, ni aide ou

secours à nos inférieurs.

1. Nous déclarons au monde entier que nous sommes

favorables au véritable honneur et au véritable respect ; nous

honorons le roi, nos parents, nos maîtres, nos magistrats, et

nous nous honorons les uns les autres ; oui, nous honorons

tous les hommes, selon la manière prescrite par Dieu, et

pratiquée par les saints hommes et les saintes femmes de

l’ancien temps. Mais nous refusons ces coutumes, comme

étant vaines et illusoires, et ne répondant pas aux fins pour

lesquelles on doit en faire usage.

1. Mais j’ai encore un quatrième motif à avancer :

nous voyons que des gens vains, déréglés et mondains,

aiment particulièrement ces coutumes et en font grand usage,

et sont ceux qui tournent le plus en ridicule la simplicité

de nos manières. Or nous tenons pour certain, d’après les

témoignages sacrés, que de tels hommes, qui vivent dans

un esprit d’indignité, ne peuvent rendre un véritable honneur ;

ils ne savent pas ce qu’est l’honneur ; mais ils savent tirer

le chapeau et plier le genou mieux que personne, et ils en

usent très libéralement. Nous regardons cela comme une

preuve que des coutumes, que des hommes vains et déréglés

aiment et pratiquent, ne peuvent être une manifestation du

véritable honneur.

24- J’ajouterai que ces coutumes favorisent l’hypocrisie,

et également la vengeance. Car combien de gens se soucient

peu, en fait, les uns des autres ! Je dirais même, que,

souvent, le dépit, l’envie, l’animosité, la médisance secrète

et les complots se cachent derrière l’usage de ces vaines

marques de respect, jusqu’à ce que la passion s’avère trop

forte pour se déguiser plus longtemps et, jetant le masque

de l’hypocrisie, se déchaîne en affront et en vengeance. Il

n’en est pas ainsi de l’honneur pris dans le sens de l’Écriture :

164

obéir à un homme, ou l’élever, par dépit, n’est pas une

chose habituelle ; on n’a jamais vu aimer, aider, servir et

secourir une personne, afin de la tromper et de s’en venger ;

ces choses ne peuvent s’accorder ni avec l’hypocrisie ni avec

la vengeance. Les hommes ne font point ces actions, qui

sont un témoignage de bonne volonté, pour pallier leurs

mauvaises intentions. 11 est absurde de l’imaginer, parce que

cela est impossible à faire.

1. Notre sixième raison est que l’honneur a existé de

tout temps ; tandis que le salut du chapeau et la plupart

des titres sont des inventions récentes : donc, le véritable

honneur existait avant les chapeaux et les titres ; c’est

pourquoi ce n’est point en cela que consiste le véritable

honneur. Et ce qui a toujours été la manière d’exprimer le

véritable honneur continue à être la meilleure manière ; et

cette manière, l’Ecriture nous l’enseigne mieux que ne le

font les maîtres à danser.

1. Septièmement, si l’honneur consiste en semblables

cérémonies, alors il s’ensuivra que ceux qui sont les plus

capables de faire preuve d’honneur sont ceux qui s’acquittent

le mieux de ces cérémonies, à la manière et à la mode du

moment ; et que, en conséquence, l’homme aura la mesure

du véritable honneur, non pas d’après un principe juste et

raisonnable en lui-même, mais d’après les manières et la

fantaisie des maîtres à danser de l’heure : c’est pour cela que

nous voyons tant de gens dépenser sans compter pour que

leurs enfants apprennent ce qu’ils appellent, de manière

erronée, les honneurs. Quel est le résultat de cela, sinon

d’exclure totalement les pauvres habitants de la campagne ;

qui, bien qu’ils labourent, cultivent, sèment, moissonnent,

aillent au marché, et obéissent en toutes choses à leurs

magistrats, à leurs maîtres et à leurs pères, sincèrement et

sobrement, font rarement usage de ces cérémonies ; ou qui,

s’ils le tentent, le font si gauchement et si pitoyablement

qu’un courtisan les regarde comme des gens attardés, bons

seulement à servir de bouffons et à faire rire. Mais quel est

l’homme de sens qui n’estimera pas leur obéissance bien au-

dessus de la vanité et de l’hypocrisie du courtisan ? Une

165

idée si fausse de l’honneur met le vrai honneur à la porte,

et introduit le faux à sa place. Que l’on considère encore

que l’objet principal des exécutants, aussi bien que des

spectateurs, est bien plus le mode ou la manière d’accomplir

ces cérémonies, que le respect lui-même. Aussi est-il courant

de dire : « C’est un homme qui se présente bien » ; ou « C’est

une femme fort décente ». Mais en quoi consiste cette

décence, si ce n’est en postures fantaisistes et appliquées et

en courbettes qui défigurent la nature ; et qui, si ce n’était

point la mode, paraîtraient ridicules aux yeux de tout le

monde. Aussi cela est-il passé en proverbe dans les pays

orientaux.

1. Enfin, en huitième lieu, le véritable honneur ne

tient point à un chapeau, un salut ou un titre, parce que

toutes ces choses peuvent s’acheter pour de l’argent. C’est

pour cette raison que, dans ce pays, ont voit tant d’écoles

de danse, tant de pièces de théâtre, etc. où l’on envoie

habituellement la jeunesse pour qu’elle y acquière ces vaines

modes ! Tandis que les jeunes gens sont dans l’ignorance de

l’honneur selon Dieu, et que leurs esprits sont séduits par

des choses visibles et périssables ; et, qu’au lieu de penser à

leur Créateur, ils s’occupent de bagatelles et de niaiseries,

et, quelquefois, de choses encore pires, qui les font déshériter

et qui plongent leurs imprudents parents dans le chagrin et

la misère pour le reste de leurs jours (Proverbes iii. 9). Si

les parents voulaient bien honorer Dieu, en secourant ses

pauvres, de l’argent qu’ils dépensent pour une pareille

éducation, ils y trouveraient bien mieux leur compte pour

finir.

1. En dernier lieu, nous ne pouvons croire que les

courbettes, les titres et le salut du chapeau constituent le

véritable honneur, parce que de telles coutumes ont été

interdites par Dieu, par son Fils et par ses serviteurs, dans

les temps anciens.

1. Mon premier exemple sera tiré de l’histoire de

Mardochée et d’Haman ; il s’applique si bien au point que

166

je traite, qu’il me semble qu’il devrait au moins imposer

silence à ceux qui nous font si souvent des reproches.

Haman était le premier ministre de l’État, et le favori du

roi Assuérus. Le texte dit que roi plaça son siège au-dessus

de ceux de tous les chefs qui étaient auprès de lui ; et tous

les serviteurs du roi fléchissaient le genou et se prosternaient

devant Haman ; car ainsi en avait décidé le roi à son égard,

mais Mardochée, semble-t-il, ne fléchissait point le genou et

ne se prosternait point (Esther iii. 1,2). Ceci eut d’abord un

funeste effet pour Mardochée : on dressa un gibet à son

intention, sur l’ordre d’Haman. Mais la suite de l’histoire

montre qu’Haman essaya lui-même son invention et finit sa

vie et son orgueil sur ce gibet. Maintenant, pour parler

selon le siècle, en envisageant la situation de Mardochée

sans en connaître l’issue, Mardochée n’apparaît-il point comme

un véritable clown, ou, du moins, comme un personnage

stupide, capricieux, et original, de courir un tel risque pour

une bagatelle ? Quel mal lui serait-il arrivé de saluer et

d’honorer un homme que le roi honorait ? Ne méprisait-il

pas le roi, en refusant de faire honneur à Haman ? Bien

plus, le roi lui-même n’avait-il pas ordonné qu’on lui fasse

honneur ? et ne devons-nous pas honorer le roi en lui

obéissant ? Il semble qu’il aurait bien pu, quoi qu’il pensât

au fond de son cœur, le saluer, pour satisfaire le roi, et

cependant s’en tirer de la sorte ; car ce n’était pas seulement

devant Haman qu’il s’inclinait, mais devant l’autorité du roi :

en outre, ce n’était là qu’une cérémonie innocente. Mais il

semble que Mardochée était trop simple et trop résolu, et

point assez fin et subtil pour se soustraire à la colère

d’Haman.

Quoi qu’il en soit, Mardochée était un excellent homme :

il craignait Dieu, et suivait la justice. En agissant ainsi, il

plut à Dieu, et même après cela au roi, qui avait le plus

de sujet d’être irrité contre lui : au point qu’il l’éleva à la

place d’Haman et, s’il était possible, à de plus grands

honneurs. Il est vrai qu’il reçut d’abord de tristes nouvelles :

rien de moins que la destruction de Mardochée, et celle du

peuple juif tout entier, à cause de lui ; mais l’intégrité de

Mardochée, son humiliation, son jeûne et ses cris puissants

vers le Seigneur, prévalurent : le peuple fut sauvé, et le

pauvre Mardochée, qui était condamné, finit par être élevé

167

au-dessus des princes, en cela et à tous autres égards. Ceux

qui adhèrent fidèlement à ce qu’ils sont convaincus que Dieu

requiert d’eux, aussi contraire que cela soit aux coutumes et

à la mode du siècle, et à la leur, ceux-là seront à la fin

amplement récompensés. Mes frères, rappelez-vous le verre

d’eau froide : « Nous moissonnerons si nous ne faiblissons

point ». Et rappelez-vous que notre Chef ne se prosterna

point devant celui qui Lui dit: «Je te donnerai toutes ces

choses, si tu te prosternes et m’adores » : nous prosternerons-

nous donc? Non! Suivons l’exemple de notre bienheureux

Chef.

1. Mais, avant que de terminer cette section, il me

faut ajouter que, lorsque je discutai de ce sujet, et de ce

même exemple, avec un évêque, homme assez éminent,

aujourd’hui disparu, je me rappelle qu’il chercha à éluder la

question en ces termes : « Mardochée », dit-il, « ne refusa pas

de se prosterner, en tant que c’était une marque de respect

pour le favori du roi ; mais parce qu’il était une figure et

un emblème du Christ et qu’Haman, n’étant pas circoncis,

devait plutôt se prosterner devant lui ». A quoi je répliquai

que, à supposer que Mardochée fût une figure du Christ, et

les Juifs, une figure du peuple ou de l’Église de Dieu, et

que, de même que les Juifs furent sauvés par Mardochée,

l’Eglise fut sauvée par le Christ, ceci soutient mon argument :

car alors, par ce même raisonnement, ceux qui sont circoncis

spirituellement, le peuple du Christ, ne doivent pas recevoir

et adopter les modes et les coutumes de ceux qui sont

incirconcis en esprit, c’est-à-dire des enfants du siècle. Si ces

coutumes étaient condamnables dans un temps si reculé, à

1 époque des images et des emblèmes, elles ne peuvent en

aucune manière être valablement acceptées et pratiquées

aujourd’hui où nous avons la substance et l’objet même dont

nous ne possédions alors que l’image. Au contraire, ceci

prouve clairement que nous devons fidèlement renoncer à

ces coutumes mondaines, et ne point conformer nos manières

à celles des hommes dont l’esprit est charnel ; mais que nous

devons renouveler et changer nos voies, et suivre de près

l’exemple de Mardochée : il ne s’est point prosterné ; aussi,

nous, qui sommes son peuple et ses disciples, ne devons

168

point le faire. Et quels que soient les reproches et les

souffrances que nous pourrons endurer, ils auront une fin :

Mardochée, notre chef, qui paraît pour son peuple dans

toutes les provinces, à la porte du roi, nous délivrera à la

fin ; et, à cause de lui, le roi lui-même nous aimera et nous

élèvera. Tant est grande à la fin la puissance du fidèle

Mardochée. C’est pourquoi tournons tous nos regards vers

Jésus, notre Mardochée, le vrai Israël ; Lui qui a la puissance

avec Dieu, et qui a refusé de se prosterner à l’heure de la

tentation, mais qui a glorieusement prévalu ; qui, par

conséquent, est Prince dès maintenant et à jamais, et « dont

le règne n’aura pas de fin (Esaïe ix.7) »

1. Mon deuxième exemple, tiré de l’Ecriture, pour

réfuter ces usages, est un passage de Job, où il est dit :

«Je n’aurai point d’égards à l’apparence, et je ne flatterai

personne ; car je ne sais pas flatter ; si je le faisais, mon

Créateur m’enlèverait bien vite» (Job xxxii. 21, 22). La

question qui se pose, d’après ce passage de l’Ecriture, est

la suivante : Quels sont les titres qui représentent des

flatteries ? 1 2 La réponse est aussi évidente : ce sont les titres

vains et faux, qui font paraître l’homme plus qu’il n’est :

comme d’appeler un homme ce qu’il n’est pas, pour lui

plaire ; ou de l’élever au-dessus de son vrai nom, de son

emploi, ou de son mérite, pour gagner son affection ; alors

que lui, de son côté, aspire à ces honneurs et à ce respect :

ainsi sont les titres de « Très Excellent », « Très Sacrée

Majesté », « Votre Grâce », « Votre Honneur », « Votre Très

Révérée Majesté », « Le Très Honorable », « Le Très Révé­

rend », « S’il plaisait à votre Majesté, à votre Grâce, à votre

Seigneurie, à votre Honneur, à votre Grandeur », et autres

titres et attributs inutiles, calculés seulement pour flatter et

chatouiller l’amour-propre, l’orgueil, la vanité de pauvres

1. La citation, faite de mémoire par Penn, est légèrement différente

du texte biblique.

2. La formulation de la question se justifie par le texte anglais qui,

là où la traduction française dit : « ...et je ne flatterai personne ; car je

ne sais pas flatter », donne : « ... neither let me give flattering titles unto

man, for I know not to give flattering titles ».

169

hommes, pourtant mortels. Il en va de même lorsqu on

traite un homme de ce qu’il n’est point, comme lorsqu’on

l’appelle « mon Seigneur », « mon Maître », etc. ou bien

qu’on lui dit qu’il est sage, juste, ou bon, alors qu’il n’en

est rien et qu’on cherche seulement à lui plaire, ou à lui

témoigner du respect.

Les Juifs, dans leur dégénérescence, avaient l’habitude

de se comporter ainsi ; c’est pourquoi l’un d’entre eux

s’approcha du Christ, et lui dit : « Bon maître, que dois-je

faire pour hériter la vie éternelle? » (Luc xviii. 18). C’était

un salut, ou une marque de respect, en ce temps-là. C’est

une formule familière de nos jours que de dire : « Mon bon

seigneur », « Mon bon Maître, faites ceci ou cela. » Mais

quelle fut la réponse du Christ ? comment le prit-il ?

« Pourquoi m’appelles-tu bon ? », dit le Christ ; « Il n’y a de

bon que Dieu seul» (verset 19). Celui qui avait plus de droit

à ce titre que tout le genre humain le refusa ; et pourquoi ?

Parce qu’il y avait quelqu’un de plus grand que Lui ; et

qu’il vit que l’homme s’adressait à l’homme en Lui, suivant

la coutume de ce temps-là, et non au Dieu qui habitait en

Lui ; c’est pourquoi le Christ refuse ce titre de « bon », nous

faisant voir par là et nous enseignant que nous ne devrions

pas donner communément de tels titres et de tels épithètes

aux hommes ; car le titre de « bon » n’étant dû qu’à Dieu

seul et à la sainteté, on ne saurait le donner à l’homme

déchu que par flatterie, et c’est un péché que de ce faire.

Cette vie simple et rigoureuse convenait bien à Celui

qui s’était manifesté exprès pour relever l’homme de son

abjecte dégénérescence et le rétablir dans l’état d’innocence

et de pureté où il avait été créé ; et II nous a appris à ne

pas donner inconsidérément des attributs à l’homme, par

cette déclaration très sévère : « Au jugement, les hommes

rendront compte de toute parole vaine qu’ils auront proférée »

(Matthieu xii. 36). Et ce qui devrait prévenir les hommes

contre la liberté abusive qu’ils prennent en ce faisant, et

qui, en même temps, justifie notre réticence sur ce point,

est que 1 homme peut difficilement occasionner un plus grand

outrage et une plus grande insulte au Tout-Puissant, que de

donner un de Ses attributs à l’homme, la créature de sa

parole, et l’œuvre de Ses mains. Il est un Dieu jaloux de

son honneur, et ne veut point donner sa gloire à un autre.

170

En outre, c’est un péché si proche de celui commis par les

anges ambitieux et déchus, qui prétendirent être plus grands

et meilleurs que le Souverain Maître de toutes choses ne les

avait faits, que de vouloir élever l’homme au-dessus du rang

où Dieu l’a fait et qu’il lui a assigné ; cela ressemble

tellement à l’idolâtrie (le péché impardonnable selon la loi),

que l’on a peine à s’imaginer comment des hommes et des

femmes qui professent le Christianisme, et qui réfléchissent

sérieusement à leur propre vanité et au mal qu’il y a à faire

ces choses, peuvent y persister, et, encore moins, comment

ils peuvent chercher à les justifier ; et, ce qui est encore

pire, ils peuvent faire des reproches et s’en prendre à ceux

que la rigueur de leur conscience empêche d’en faire usage.

Il semble qu’Elihu n’osait le faire, mais le regardait comme

un sujet si important, qu’il avançait, comme raison de ne

point le faire : « De peur que mon Créateur ne m’enlève

aussitôt » ; c’est-à-dire, de peur que Dieu ne me frappe de

mort, je n’ose pas donner à l’homme des titres qui sont au-

dessus de lui, ou des titres faits seulement pour le flatter.

Il ne m’est permis en aucune manière de gratifier cet esprit

qui brûle d’obtenir de pareils honneurs. Dieu doit être exalté,

et l’homme humilié. Dieu est jaloux de voir l’homme élevé

au-dessus du rang qui est le sien : Il veut qu’il se tienne à

sa place, qu’il connaisse son origine, et qu’il se souvienne

du roc d’où il est issu ; que ce qu’il a ne lui est que prêté,

et ne lui appartient pas en propre, mais appartient à son

Créateur, qui l’a tiré du néant et l’a soutenu ; toutes choses

que l’homme est enclin à oublier. Et, de crainte de l’y

encourager en lui donnant des titres flatteurs (au lieu de lui

dire avec vérité et simplicité ce qu’il est, et de le traiter

comme il convient) et d’encourir par là la colère de mon

Créateur ; et de crainte que, dans Son courroux et Sa jalousie

Il ne m’enlève aussitôt, ou ne me frappe de mort sur-le-

champ, me faisant périr avant mon temps, je n’ose mettre

en usage, je n’ose donner aux hommes, de semblables titres.

1. Mais, quand bien même l’Ancien Testament ne nous

fournirait point ces preuves, il devrait suffire pour des

Chrétiens de savoir que ces coutumes sont sévèrement

blâmées par le grand Seigneur et Maître de leur religion,

171

Lui qui, bien loin d’approuver que les hommes se rendent

des honneurs réciproques, ne veut pas même le leur permettre,

quelles que soient les coutumes du pays où ils demeurent :

car II le reproche aux Juifs comme une marque de leur

apostasie : « Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez

des honneurs les uns des autres, et qui ne cherchez point

l’honneur qui ne vient que de Dieu seul ?» ; ce qui montre

que leur infidélité envers le Christ était la conséquence de

ce qu’ils recherchaient les honneurs terrestres, et non point

seulement l’honneur céleste. Et la chose n’est point difficile

à comprendre si l’on considère que l’amour-propre et la soif

d’honneurs des hommes ne s’accorde pas avec l’amour et

l’humilité du Christ. Ils recherchaient la bonne opinion et

le respect du siècle ; mais alors comment auraient-ils pu tout

abandonner pour le suivre, Lui dont le royaume n’est pas

de ce monde, et qui venait dans un esprit si contraire à

l’esprit et aux coutumes du monde ? Et il est clair que

c’était là ce que voulait dire notre Seigneur Jésus : car II

nous révèle ce qu’était cet honneur qu’ils donnaient et qu’ils

recevaient, pour lequel II les condamnait, et contre lequel II

ordonna aux disciples de Son humilité et de Sa croix de se

garder. Voici ses propres paroles, et II ne parle pas de la

populace, mais des docteurs, des grands hommes, des hommes

en honneur parmi les Juifs : « Ils aiment », dit-Il, « la première

place dans les festins » (Matthieu xxiii. 6), c’est-à-dire la place

qui annonce le premier rang et le respect ; et « les salutations »

(Marc xii. 38, 39), c’est-à-dire, les saluts respectueux, tels

que, de nos jours, quand on ôte son chapeau ou qu’on

s’incline, sur les places publiques, c’est-à-dire dans les lieux

où l’on s’assemble et se rencontre, dans les promenades

publiques et à la bourse, dans notre pays. Enfin, « ils

aiment », dit le Christ, « à être appelés par les hommes

« Rabbi », « Rabbi » : un des titres les plus éminents parmi

les Juifs ; un terme qui implique une excellence égale à de

nombreux titres, et qu’on peut comparer à « Votre Grandeur »,

« Votre Grâce », « Très Révérend Père », etc. C’est contre

ces hommes de rang et de qualité qu’il prononce ses

malédictions, faisant de ces pratiques des marques distinctives

qui les signalent comme méchants, et des motifs suffisants

pour qu’il les mette en garde. Mais II ne s’en tient pas là :

il s’attache, par-dessus tout, à mettre ses disciples en garde

172

contre cette question de l’honneur : Il les avertit en ces

termes : « Mais vous, ne vous faites pas appeler « Rabbi » ;

car un seul est votre Maître, et vous êtes tous frères. Et

ne vous faites pas appeler directeurs ; mais le plus grand

parmi vous sera votre serviteur : et quiconque s’élèvera sera

abaissé» (Matthieu xxiii. 8-12). Il est évident que ces paroles

contiennent une condamnation sévère, à la fois de l’honneur

mondain en général et des divers éléments et des manifestations

spécifiques de cet honneur, qui, autant que le langage de

l’Écriture et les coutumes de ce temps-là le permettent, font

allusion et s’appliquent spécifiquement aux coutumes de notre

époque ; à ces mêmes coutumes dont le refus nous a attiré

tant de mépris et d’outrages, dans nos personnes et dans

nos biens. Que Dieu pardonne aux auteurs déraisonnables

de ces persécutions !

1. L’apôtre Paul a, dans son épître aux Romains, un

passage plein de sens et de ferveur, et qui s’accorde bien à

cette doctrine du Christ. Le voici : « Je vous exhorte donc,

frères, par les compassions de Dieu, à offrir vos corps

comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui

sera de votre part un culte raisonnable ; et ne vous conformez

pas au siècle présent, mais soyez transformés par le

renouvellement de l’intelligence, afin que vous discerniez

quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, agréable et

parfait » (Romains xii. 1, 2). Il écrivait à un peuple entouré

des pièges de la pompe et de la gloire du monde. Rome

était le séjour de César et le siège de l’empire ; le centre de

l’invention. Ses modes, comme celles de la France de nos

jours, étaient des lois pour le monde, du moins à Rome ;

d’où ce proverbe : *Cum fueris Romae, Romano vivito more.* (A

Rome, il faut vivre comme les Romains). Mais l’apôtre est

d’un autre avis ; il exhorte les Chrétiens de cette ville à ne

point se conformer : c’est-à-dire, à ne point suivre les vaines

modes et les vaines coutumes de ce monde, mais à y

renoncer. Il met particulièrement l’accent sur le renoncement,

de même que sur la non-conformité ; cela signifie que ce

monde, auquel ils ne devraient point se conformer, représentait

l’état corrompu et dégénéré du genre humain en ce temps-

là. C’est pourquoi l’apôtre poursuit en incitant ces vrais

173

croyants, afin que par les grâces de Dieu (l’argument le plus

puissant et le plus persuasif), ils soient transformés ; c’est-à-

dire qu’ils renoncent à la manière de vivre en usage parmi

les Romains et discernent quelle est la volonté de Dieu et

ce qui Lui est agréable. Comme s il eût dit : « Examinez ce

que vous faites et ce que vous pratiquez ; voyez si cela est

juste, et si cela plaît à Dieu ; faites subir un jugement à

chaque pensée, à chaque parole, et à chaque œuvre (Jean

1. 21) ; voyez si elles sont faites selon Dieu ou non ; afin

que vous discerniez, ou connaissiez, quelle est la volonté de

Dieu, ce qui est bon, agréable et parfait ».

1. L’Écriture nous fournit un autre argument en faveur

de celui que nous développons, dans un passage de la

première épître que l’Apôtre Pierre écrit aux croyants

étrangers dispersés dans le pays du Pont, en Galatie, en

Cappadoce, en Asie et en Bithynie, qui formaient les Eglises

de Jésus-Christ dans ces contrées et qui avaient été réunis

par sa puissance et par son esprit. Il y est dit : « Ceignez

les reins de votre entendement ; soyez sobres et ayez une

entière espérance dans la grâce qui vous sera apportée,

lorsque Jésus-Christ apparaîtra ; comme des enfants obéissants,

ne vous conformez pas aux convoitises que vous aviez

autrefois, quand vous étiez dans l’ignorance» (1 Pierre i. 1$,

!4). C’est-à-dire ne restez point dans les vaines modes et les

vaines coutumes du siècle, auxquelles vous vous conformiez

dans votre ancienne ignorance ; mais, puisque vous avez cru

en une voie plus simple et plus parfaite, soyez sobres et

fervents, et espérez jusqu’à la fin : ne faiblissez point ; laissez

le monde se moquer ; endurez avec constance les contradictions

des pécheurs, comme des enfants obéissants, afin que vous

receviez les bontés de Dieu, quand Jésus-Christ sera révélé.

C est pourquoi l’apôtre les appelle « étrangers », dans un sens

figuré ; car ils étaient devenus étrangers aux coutumes du

siècle ; ils avaient une nouvelle foi et de nouvelles manières ;

par conséquent, ils étaient méconnus du monde ; et, en tant

qu étrangers, ils ne pouvaient plus se conformer ou se plier

à ses marques flatteuses de respect et d’honneur, dont ils

étaient éloignés : parce que l’étrangeté, dans leur cas, consistait

à abandonner ce qui leur était autrefois familier et coutumier.

174

Les paroles suivantes prouvent qu’il employait le terme

« étrangers » dans un sens spirituel : « Conduisez-vous avec

crainte pendant le temps de votre pèlerinage ici-bas » (i Pierre

i. 17) ; c’est-à-dire, passez dans la crainte le temps où vous

séjournerez sur la terre comme des étrangers ; et ne le passez

point selon les manières du siècle. Une parole du chapitre

suivant confirme ce sens spirituel, lorsqu’il dit aux croyants

qu’ils constituent une race élue, un « peuple acquis » \* ; à

savoir, un peuple distinct, particulier et séparé du reste du

siècle, qui ne doit plus se conformer à ses coutumes. Mais

je ne vois pas comment il leur serait possible de vivre en

communion avec le siècle, avec ses respects et ses honneurs ;

car ce ne serait plus être un peuple particulier ou séparé,

mais ce serait ressembler au siècle, en s’y conformant.

1. Je conclurai mes témoignages scripturaires contre

ces prétendues marques de respect, par ce passage mémorable

de l’Apôtre Jacques, qui s’applique très bien au cas présent,

et dans lequel il s’élève, de manière générale, contre les

honneurs rendus aux personnes à la manière du siècle : « Mes

frères, que votre foi en notre glorieux Seigneur Jésus-Christ

soit exempte de toute acception de personnes. Supposons,

en effet, qu’il entre dans votre assemblée un homme avec

un anneau d’or et un habit magnifique, et qu’il y entre aussi

un pauvre misérablement vêtu ; si, tournant vos regards vers

celui qui porte l’habit magnifique, vous lui dites : « Toi,

assieds-toi ici à cette place d’honneur ! » et si vous dites au

pauvre : Toi, tiens-toi là debout ! ou bien : « Assieds-toi au-

dessous de mon marchepied ! » ne faites-vous pas en vous-

même une distinction, et ne jugez-vous pas sous l’inspiration

de pensées mauvaises?» (Jacques ii. 1, 4). C’est-à-dire, ils

savaient qu’ils agissaient mal : « Si vous accomplissez la loi

royale, selon l’Écriture : ‘Tu aimeras ton prochain comme

toi-même’, vous faites bien. Mais si vous faites acception de

personnes, vous commettez un péché, vous êtes condamné

par la loi des transgresseurs » (Jacques ii. 8, 9). Ceci est

tellement clair que je ne crois pas que j’y puisse rien ajouter,

1. La référence, omise par Penn, est : 1 Pierre ii. 9.

175

ni nos adversaires rien y objecter. Nous ne devons point

avoir d’égards pour l’apparence des personnes . voilà la

première chose que nous dit l’apôtre ; et la seconde est que,

si nous le faisons, nous commettons un péché, et nous

transgressons la loi : que ce soit donc à nos propres périls.

Et pourtant peut-être dira-t-on que, par là, nous abolissons

toute distinction parmi les hommes, en dépit de leurs

différents rangs, et que nous introduisons, à la place, un

respect d’égalité réciproque. Si cela est, je n’y puis rien : il

faut s’en prendre à l’Apôtre Jacques, qui nous a donné cette

doctrine comme chrétienne et apostolique. Et cependant,

Quelqu’un qui était plus grand que lui a dit à ses disciples,

dont Jacques était : « Vous savez que les chefs des nations

les tyrannisent », etc. « Il n’en sera pas de même au milieu

de vous ; mais quiconque veut être grand parmi vous, qu’il

soit votre serviteur» (Matthieu xx. 25-27). C’est-à-dire, que

celui qui prétend à l’autorité, et qui cherche à être le

premier, sera estimé le moindre d’entre vous. Et pour dire

vrai en cette affaire, que nous considérions les premiers

temps du monde, qui précédèrent la venue du Christ, ou

les premiers siècles qui la suivirent, nous y trouvons plus

de simplicité qu’à l’époque où nous vivons. Car ces premiers

temps du monde, aussi mauvais qu’ils aient pu être à d’autres

égards, n’avaient point du tout l’habitude de telles extrava­

gances : à peine en faisaient-ils usage, ou, du moins, très

rarement. Car si nous lisons les Écritures, nous n’y trouverons

point qu’Adam y soit appelé « Monseigneur », quoi qu’il fût

effectivement seigneur de la terre ; nous n’y trouverons point

non plus les expressions « Monseigneur Noé », qui pourtant

était le second seigneur de la terre, ni « Monseigneur

Abraham », qui pourtant était le père des fidèles, ni

« Monseigneur Isaac », ni « Monseigneur Jacob », et nous

trouvons encore moins, dans la Bible, « Monseigneur Pierre »

ou « Monseigneur Paul » ; et encore moins « Votre Sainteté »,

ou « Votre Grandeur ». Nous voyons que, même parmi les

Gentils, les hommes portaient leurs noms avec plus de

simplicité que parmi les Chrétiens de nos jours ; et qu’ils

ne faisaient point usage du cérémonial pratiqué à présent,

et n avaient même rien qui y ressemblât. Nous ne lisons pas

plus dans 1 histoire des Romains que dans celle des Grecs

« Monseigneur Solon », « Monseigneur Phocion », « Monsei­

176

gneur Platon », « Monseigneur Aristote », « Monseigneur

Scipion », « Monseigneur Fabius », « Monseigneur Caton »,

ou « Monseigneur Cicéron », et pourtant c’étaient là les sages

et les héros de ces deux grands empires. Non, leur propre

nom suffisait pour les distinguer des autres hommes ; et ils

n’avaient point d’autres titres d’honneur que leurs vertus et

leur travail au service de la république. Cette vanité ne s’est

point (non plus) encore glissée parmi les écrivains latins,

chez qui il est fréquent que les auteurs citent les hommes

les plus savants et les plus illustres, sans rien ajouter d’autre

à leur nom que le mot d’illustre ou de savant ; et si leurs

ouvrages méritent ces titres de plein droit, nous ne faisons

pas de scrupule de les omettre. Par exemple, les Pères sont

cités en disant simplement : Polycarpe, Ignace, Irène, Cyprien,

Tertullien, Origène, Arnobe, Lactance, Chysostome, Jérôme,

etc. ; et pour les auteurs plus modernes, on dit : Damascène,

Raban, Paschas, Theophylactus, Bernard, etc ; et pour ceux

du siècle dernier : Luther, Mélancthon, Calvin, Bèze, Zwingli,

Marlorat, Vossius, Grotius, Dalleus, Amirant, etc. Et pour

les hommes illustres de notre propre pays, il en va de

même ; on dit : Gildas, Bède, Alcuin, Horn, Bracton,

Grosseteste, Littleton, Cranmer, Ridley, Jewel, Whitaker,

Seldon, etc. Et pourtant je suppose que l’on ne dira pas

que cela est discourtois ou grossier. Pourquoi donc notre

simplicité (simplicité bien fondée, puisque c’est notre

conscience qui nous incite à combattre l’orgueil dans l’homme,

cet orgueil qui chérit et qui recherche les honneurs et la

grandeur d’une manière si perverse et si pernicieuse) est-elle

l’objet de tant d’insultes et de mépris, de la part d’hommes

qui font profession d’être Chrétiens et de suivre les traces

de Celui qui a interdit ces vaines coutumes, aussi catégori­

quement que toutes les autres impiétés condamnées dans sa

doctrine ? Je prie instamment ceux qui aiment, qui pratiquent

et sont coutumiers de ces cérémonies, de peser et de

considérer dans leur esprit ce que je viens d’écrire à ce

propos.

1. Cependant, les vrais Chrétiens ne sont pas aussi

grossiers que le siècle le pense : car ils donnent, eux aussi,

des marques de respect. Mais la différence se trouve dans la

177

nature du respect qu’ils témoignent, et dans leurs motifs. Le

respect du siècle n’est qu’une vaine cérémonie, sans âme ni

substance ; celui du Chrétien est solide et profond, qu’il

s’agisse de l’obéissance à des supérieurs, de l’amitié pour

des égaux, ou de l’aide et du secours accordés à des

inférieurs. En second lieu, les raisons et les motifs du respect

et des marques d’honneur d’un vrai Chrétien, diffèrent

totalement de ceux du siècle : les motifs des hommes mondains

sont la considération attachée à des vêtements précieux, à

de vains titres, ou à de gros revenus ; tandis que les motifs

du Chrétien sont le sentiment qu’il a de s’acquitter de son

devoir aux yeux de Dieu : premièrement de son devoir

envers son père et sa mère, et envers les magistrats ;

deuxièmement, envers les membres plus éloignés de sa

famille ; troisièmement, envers tous les hommes, en proportion

de leur vertu, de leur sagesse et de leur piété. C’est là un

respect bien différent de celui qui s’adresse purement aux

personnes, ou qui consiste à faire voir qu’on les admire afin

d’en obtenir une récompense ; et encore plus éloigné des

motifs bas et vils que sont la recherche de la richesse et de

vêtements somptueux.

1. Nous conviendrons sans peine que notre sens du

respect et de l’honneur, de même que notre religion, est

plus discret ; et que ni l’un ni l’autre ne sont si aisés à

comprendre, pour les hommes mondains, ni si plaisants.

Notre simplicité est singulière, étrange, et va tout à fait à

l’encontre des manières en vogue ; mais on peut en dire

autant du Christianisme, et pour les mêmes raisons. Si l’esprit

du paganisme ne s’était pas conservé trop longtemps sous

couvert de Christianisme, il ne serait pas si difficile de

distinguer le bien du mal. Oh ! si les Chrétiens voulaient

bien se regarder dans le miroir de la justice : ce miroir, qui

dit vrai, et qui leur donnerait une connaissance exacte d’eux-

mêmes ! Et s’ils voulaient bien examiner ce qui, en eux, et

autour d’eux, s’accorde avec la doctrine et la vie du Christ !

Ils seraient bientôt capables de décider s’ils sont vraiment

chrétiens, ou s’ils ne sont que des païens baptisés du nom

de Chrétiens.

178

QUELQUES TÉMOIGNAGES, TIRÉS DES AUTEURS

ANCIENS ET MODERNES,

EN FAVEUR DE NOTRE RÈGLE DE CONDUITE

1. Marlorat, au sujet des positions de Luther et de

Calvin sur ce passage de l’Apôtre Jacques que je viens de

citer, nous explique quel était le sentiment de ces premiers

réformateurs, quant au respect qu’on doit aux personnes, en

ces termes : « Montrer du respect aux personnes, c’est

respecter leurs habits, et leur mine : or, l’apôtre déclare que

respecter ainsi les personnes est si contraire à la vraie foi,

que l’un est incompatible avec l’autre ; mais si la pompe et

les autres égards mondains prévalent, et l’emportent sur ce

qui appartient au Christ, c’est là un signe que la foi se

perd. Oui, si grande est la gloire et la splendeur du Christ

dans une âme pieuse, que toutes les gloires du siècle n’ont

ni charmes ni beauté en comparaison, pour celui dont l’âme

tend au bien. L’apôtre déclare que ce respect des personnes

répugne à la lumière qui est en eux, au point que ceux qui

suivent ces coutumes sont condamnés au-dedans d’eux-mémes.

De sorte que la sainteté devrait être la raison et le motif

de tout respect extérieur ; et que nul ne devrait être honoré,

si ce n’est pour sa sainteté. » Voilà ce que dit Marlorat.

Mais si cette doctrine est vraie, nous avons bien raison de

refuser de nous conformer au vain respect des hommes

mondains.

1. J’ajouterai à cela l’avis d’un auteur ancien et savant,

qui vécut il y a quelque 1 200 ans, et qui est tenu en grande

estime, à savoir Jérôme. Dans une lettre à une noble

matrone, nommée Célance, il explique la manière dont on

doit vivre lorsque, comme elle, on jouit de la prospérité et

des honneurs. Voici, entre autres instructions religieuses, ce

qu’il recommande : « Ne te prévaux pas de ta noblesse, et

qu’elle ne soit point pour toi un prétexte pour prendre la

place de qui que ce soit ; ne te figure point que ceux d’une

extraction plus basse soient tes inférieurs ; car notre religion

n’admet point que l’on respecte les personnes, et ne nous

incite point à apprécier les hommes pour aucune condition

T79

extérieure, mais pour leur état ci esprit intérieur et la

disposition de leur âme. C’est d’après cette seule considération

que nous jugeons de la noblesse ou de la bassesse d’un

homme. Aux yeux de Dieu, ne point être asservi au péché,

c’est être libre ; et exceller en vertu, c’est être noble. Dieu

a choisi les humbles et les petits de ce monde pour humilier

les grands. D’ailleurs, c’est folie pour quiconque de

s’enorgueillir de sa noblesse, puisque tous sont également

estimés de Dieu. La rançon des pauvres n’a pas coûté moins

de sang au Christ que celle des riches. Peu importe à quel

rang un homme est né ; l’homme régénéré ne connaît point

de distinctions. Mais si nous voulons oublier que nous

descendons tous du même Père, au moins, nous devons

toujours nous rappeler que nous n’avons tous qu’un même

Sauveur. »

1. Mais, puisque j’en suis à combattre ces coutumes

révérées et vaines, qui sont les effets, en même temps que

les délices, d’esprits vains et orgueilleux, j’ajouterai encore

un passage remarquable, rapporté par le fameux Casaubon,

dans son discours sur les usages et les coutumes, où il

raconte brièvement ce qui se passa entre Sulpice Sévère et

Paulin, évêque de Nola (mais c’était un de ces évêques qui

donnaient tout ce qu’ils avaient pour racheter des captifs,

tandis que d’autres, occupant la même fonction, afin de

montrer qui est leur maître, font nombre de pauvres et de

captifs, en aidant à piller et à emprisonner des Chrétiens,

pour ce qu’ils obéissent à la voix de Dieu dans leur

conscience). Voici ce qu’il dit : « Depuis quelques années,

on ne regarde point, parmi nous, comme un homme courtois,

celui qui, lorsqu’il écrit, même à un égal ou à un inférieur,

refuse de signer « Votre Serviteur ». Cependant, Paulin

réprimanda une fois très sévèrement Sulpice Sévère, pour

avoir signé «Votre Serviteur» dans une lettre. Il lui dit:

« Aie soin, désormais que tu as été appelé de la servitude à .

la liberté, de ne point te signer le serviteur d’un homme

qui est ton frère et qui sert le même maître ; car c’est une

flatterie criminelle, et non point un signe d’humilité, que de

rendre à un homme, et à un pécheur, ces honneurs qui ne

sont dus qu’à un seul Seigneur, à un seul Maître, à un seul

180

Dieu ». L’on peut voir par là le sentiment de quelques-uns

des évêques les plus apostoliques sur les civilités, et les

modes, dont font tant de cas des gens qui se prétendent

Chrétiens et évêques, et qui voudraient se faire passer pour

leurs successeurs. Ce qui était alors un péché, est aujourd’hui

une qualité ; ce qui était alors une flatterie, est aujourd’hui

une marque de respect ; cela méritait alors de sévères

réprimandes, mais aujourd’hui, hélas ! on s’expose à de cruels

reproches en ne s’y conformant pas. O monstrueuse vanité !

A quel point, à quel degré, ceux que l’on appelle Chrétiens

se sont éloignés de la simplicité des temps primitifs et de

la pratique des saints hommes et des saintes femmes des

premiers siècles ! Combien ils sont dégénérés et tombés dans

les coutumes relâchées, orgueilleuses et vaines du siècle, qui

ne connaît point Dieu ; et auquel l’usage a rendu ces choses,

pourtant condamnées par l’Ecriture, la raison et l’exemple,

presque naturelles ! Et ils sont désormais tellement incapables

de comprendre la cause et les mauvais effets de ces coutumes,

que non seulement ils continuent de les pratiquer, mais en

font l’apologie, et, de manière très peu chrétienne, se moquent

de ceux qui refusent de les imiter. Mais, pour continuer

notre défense, je vais maintenant expliquer pourquoi nous

refusons une autre coutume, ce qui contribue à faire de

nous la pierre d’achoppement contre laquelle bute ce siècle

léger, vain et inconsidéré.

181

1. *Autre point sur lequel nous ne suivons point les coutumes du*

*monde, à savoir notre manière de parler sobre et sans recherche et*

*l'emploi de « toi » au lieu de « vous ». 2. Elle est justifiée par*

*l'emploi des noms et des nombres, par la distinction entre le singulier*

*et le pluriel. p. C'était, et c'est encore là, la manière de parler*

*des Hébreux, des Grecs et des Latins, et celle des écoles et des*

*universités. 4. C'est celle de toutes les nations, p. L'origine des*

*coutumes actuelles justifie notre insistance à refuser de les adopter.*

*6. Si l'usage doit l'emporter, l'usage est, en un sens, en notre faveur.*

*7. Notre manière ne peut être discourtoise ou impropre, car Dieu*

*lui-même, les Pères, les prophètes, le Christ et ses apôtres*

*l'employaient. 8. Exemple tiré du cas de Pierre, dans le*

*palais du Grand Prêtre. 9. L'homme lui-même parle*

*de cette manière à Dieu dans ses prières : mais son*

*orgueil est tel qu'il s'attend à quelque chose*

*de plus flatteur pour lui. 10. Témoi-*

*gnages de plusieurs auteurs en notre*

*faveur. 11. Raison à l'ap-*

*pui de la conviction de*

*l'auteur, et ex-*

*hortation au*

*lecteur.*

\*

**1.** Il est un autre point sur lequel nous ne suivons

point les coutumes du siècle, et qui nous donne l’air de

gens sans éducation, aux yeux de celui-ci : c’est l’emploi du

« toi » au lieu du « vous », et ce, sans distinction ni respect

de personnes ; c’est une chose qui semble à certains si

incivile qu’elle manque rarement d’exciter la dérision ou la

colère. Mais comme la raison qui nous fait rejeter le « vous »

est la même que celle qui nous a fait rejeter les coutumes

mentionnées précédemment, j’ajouterai ici ce qui me paraît

raisonnable pour notre défense ; quoique, selon toute

183

vraisemblance, la hauteur de certains de ceux qui nous

blâment fera qu’ils auront peine à croire que le mot

« raisonnable » puisse s’accorder avec une pratique aussi sotte

que celle-ci leur paraît l’être.

1. Les mots, en eux-mêmes, ne sont qu’autant de

signes convenus, employés comme moyens intelligibles et

nécessaires, pour communiquer aux autres hommes ce que

l’on pense, et ce que l’on conçoit : ce qui produit la

conversation. Or, quoique le monde soit divisé en un

grand nombre de nations, dont chacune, pour la plupart,

a un langage, discours ou dialecte particulier, cependant

ces nations s’accordent toutes pour dire que les nombres

et les personnes font partie des règles essentielles du

discours. Par exemple : « j’aime, tu aimes, il aime », sont

au singulier et ne signifient qu’un, soit à la première, à

la seconde, ou à la troisième personne ; de la même

manière, « nous aimons, vous aimez, ils aiment », sont au

pluriel, parce que chacune de ces trois expressions signifie

plusieurs. Cette règle de grammaire, que personne ne saurait

nier, pourrait suffire pour démontrer à tout homme qui

n’a point oublié son rudiment, que notre pratique ne

s’écarte point de la raison. Car si « tu aimes » est singulier,

et « vous aimez », pluriel ; et si « tu aimes » ne signifie

qu’un seul, et « vous aimez », plusieurs, n’est-il pas aussi

approprié de dire « tu aimes » à dix hommes, que de dire

« vous aimez » à un seul ? Ou, pourquoi pas, « j’aime »,

au lieu de « nous aimons » et « nous aimons », au lieu de

« j’aime » ? Sans aucun doute c’est la même chose, quoique

ce soit une manière de parler impropre, et même ridicule.

1. Une autre raison est que : si notre manière de

parler est impropre ou discourtoise comme le prétend cet

âge vain, comment se fait-il que les auteurs hébreux, grecs

et romains, dont on fait usage dans les écoles et les

universités, n’en avaient point d’autre ? Pourquoi ne nous

serviraient-ils pas de règle en cela aussi bien qu’en d’autres

choses ? Et pourquoi, je vous prie, sommes-nous donc si

ridicules de vouloir parler grammaticalement ? Est-il raison­

184

nable que des enfants soient fouettés à l’école pour avoir

mis « vous » pour « toi », parce que c’est une faute en

latin, et que nous, à l’inverse, soyons, sinon fouettés, du

moins réprimandés et insultés, parce que nous parlons selon

les règles latines ?

1. En troisième lieu, notre pratique est tout le contraire

d’impropre ou discourtoise, parce qu’elle est usitée dans

toutes les langues, et dans tous les dialectes, et qu’elle l’a

été de tous temps. Cela est clair : ce fut le langage de

Dieu lorsqu’il parla à Adam au commencement, en Hébreu ;

il en est de même en Assyrien, en Chaldéen, en Grec, et

en Latin. Et de nos jours, parmi les Turcs, les Tartares,

les Moscovites, les Indiens, les Perses, les Italiens, les

Espagnols, les Français, les Hollandais, les Allemands, les

Polonais, les Suédois, les Danois, les Irlandais, les Écossais,

les Gallois, de même que parmi les Anglais, la distinction

a été préservée, et le mot « toi » ne s’est pas perdu, en

dépit de l’usage généralisé du mot « vous », et quoique

certaines langues modernes aient imité la nôtre, par un

effet de la même erreur. Mais il est suffisamment clair que

le mot « toi » n’est ni une innovation, ni une impropriété,

mais le seul mot propre, dont on doive se servir dans

toutes les langues lorsque l’on parle à une seule personne ;

parce que sinon les phrases, les discours et les conversations

deviennent ambigus, incertains et équivoques. Si un jury

devait prononcer un verdict, ou un juge une sentence,

envers trois accusés différents, pour trois affaires différentes

sur des chefs d’accusation différents, et qu’ils disent : « Vous

êtes coupables et condamnés à mourir » ; ou « vous êtes

innocents et acquittés » : qui saura s’il est coupable ou

innocent ? Le premier peut-être, ou le second, ou peut-être

les trois : c’est pourquoi la procédure se fait au singulier,

comme : « Lève la main, tu es écroué sous le nom de... »,

« et tu es accusé, n’ayant pas devant les yeux la crainte

de Dieu, de... ». Le même raisonnement peut s’appliquer à

toute conversation. Et, pour remplacer le tutoiement, il

faut de nombreuses circonlocutions inutiles. Sans doute

cette distinction a-t-elle été adoptée pour éviter les longueurs

et l’obscurité ; de sorte qu’il est impossible de la supprimer

185

tant que la même raison subsiste ; et elle subsistera tant

qu’il y aura deux personnes au monde.

1. Mais ce n’est pas tout : ce fut d’après l’exemple des

vains hommages que les païens rendaient à leurs dieux, que

le « vous » fut employé pour flatter l’orgueil des empereurs

et des papes, faisant à un seul homme l’honneur de lui

parler au pluriel ; comme si un pape eût été fait de plusieurs

dieux, et un empereur de plusieurs hommes. Ce fut là

l’origine de l’emploi du mot « vous », qui ne convient qu’à

plusieurs, pour une seule personne. On dirait que le mot

« toi » leur parut une marque de respect trop mince et trop

pauvre, et que certains, pour se faire plus importants qu’ils

ne l’étaient, voulurent un style capable de satisfaire leur

propre ambition ; c’est là un motif sur lequel nous ne

saurions fonder notre pratique : ceux qui l’ont adoptée sont,

encore maintenant, les mêmes à l’aimer. Mais, à supposer

que le mot « vous » convienne à un prince, il ne s’ensuit

pas qu’il convienne à un homme ordinaire. Car si ses édits

commencent par « Nous voulons et requérons », c’est peut-

être parce qu’ils ont été pris par lui et son Conseil : c’est

pourquoi appeler un particulier « vous » est un mésemploi

du mot. Mais, de même que l’orgueil a enfanté cet abus,

c’est aussi l’orgueil qui en a étendu la pratique. « Monsieur »,

« Sir », et « Madame », sont des titres qu’on ne donnait, à

l’origine, qu’au roi, à son frère, et à leurs épouses, tant en

France qu’en Angleterre ; cependant, aujourd’hui, en France,

on appelle un laboureur « Monsieur » et sa femme « Madame » ;

et, en Angleterre, on appelle « Sir » des gens de métier et

« dame » leurs femmes, alors que le mot « dame » appartient

normalement à l’épouse d’un noble, tout comme le mot

« Madame » en français. Tant l’orgueil et la flatterie ont

prévalu de tous temps, l’une pour donner, et l’autre pour

recevoir, ce que l’on appelle des honneurs.

1. Mais certains diront qu’il faut suivre l’usage, et que

l’usage va contre nous. Mais il est aisé de répondre à cela,

et avec plus d’à-propos, que si l’on peut, sans inconvénient,

respecter l’usage en des choses raisonnables ou indifférentes,

186

lorsqu’il s’agit de choses déraisonnables ou criminelles, l’usage

ne fait point autorité. Car l’usage ne peut changer ni les

nombres ni les genres, et ne peut pas plus faire l’égalité

d’« un » et de « plusieurs » que changer un homme en femme,

ou transformer un seul en un millier. Mais si l’usage doit

prévaloir, il est en notre faveur : car, comme l’usage n’est

rien moins que les anciennes coutumes, j’en appelle à la

pratique de tout le genre humain, depuis que le monde est

monde, et dans toutes les nations, contre la nouveauté de

cette confusion, qui veut que l’on emploie « vous » pour

s’adresser à une seule personne. Que l’usage, qui est de fait,

et qui consiste en l’ancienne pratique, règle la question.

Entendez-moi bien : je sais que les paroles ne sont rien, et

n’ont de valeur ou de force que celles que les hommes leur

donnent par l’usage ; mais, du moins, si vous voulez exclure

le mot « toi », et le remplacer par « vous », il vous faut

adopter un mot distinctif, qui remplacera « vous », lorsqu’on

s’adresse à plusieurs. Mais employer le même mot pour un

et pour plusieurs, alors qu’il existe deux mots distincts, et

cela seulement pour flatter l’orgueil et la vanité de l’homme,

cela nous paraît une chose déraisonnable : et, même si notre

opinion est contre la mode, nous espérons qu’elle est dans

l’esprit du christianisme.

1. Mais si l’on prétend que dire « tu » à une seule

personne est impropre ou discourtois, alors il faut accuser

d’impropriété ou d’incivilité Dieu lui-même, tous les saints

pères et les saints prophètes, le Christ Jésus et ses apôtres,

les saints de l’Église primitive, toutes les nations de l’univers,

de même que les formes de notre justice ; et l’on me

permettra de remarquer que ce serait une grande présomption

que de se prononcer de la sorte. En outre, nous savons

tous qu’il est très fréquent de voir un auteur, dans la préface,

tutoyer le lecteur, comme : « Je te prie, lecteur... », ou bien :

« Lecteur, c’est pour t’avertir que... ». Et on ne saurait nier

que les poèmes les plus célèbres, dédiés à l’amour, ou aux

rois, sont écrits dans ce style. Il n’est qu’à lire, pour s’en

convaincre, Chaucer, Spenser, Waller, Cowley, Dryden, etc.

Pourquoi donc cela serait-il si incivil, si grossier, si

187

insupportable de notre part ? C’est là une question à laquelle,

je crois, il est difficile de répondre.

1. Je ne doute aucunement qu’il y ait eu quelque chose

d’aussi particulier dans le discours du Christ et de ses

disciples, car je me rappelle que, dans le palais du Grand-

Prêtre, cela fut reproché à Pierre, comme une preuve de

son appartenance à Jésus, lorsqu’il renia son Seigneur :

« Certainement tu es aussi de ces gens-là », dirent-ils, « car

ton langage te fait reconnaître » (Matthieu xxvi, 75). Ils

avaient deviné, peu avant, par son apparence, qu’il était de

ceux qui suivaient Jésus ; mais lorsqu’il parla, son langage

dissipa tous les doutes : il parut certain qu’il était un de

ceux qui avaient suivi Jésus. Il fallait qu’il eût appris, en

Sa compagnie, quelque chose de singulier et de remarquable,

quelque chose qui, certainement, différait des manières du

monde. Sans aucun doute, l’apparence, la démarche, et le

langage de ceux qui Le suivaient différaient, tout comme sa

doctrine, de ceux du siècle car cela faisait partie de sa

doctrine qu’il en fût ainsi. Il est aisé de s’imaginer qu’ils

étaient plus simples, plus graves, et plus précis : ceci est

d’autant plus vraisemblable d’après la manière dont le pauvre

Pierre, dans sa frayeur, s’y prit, pour tenter d’échappper à

leurs soupçons : il se mit à jurer et à blasphémer — pauvre

stratagème ! Mais il estima que le moyen le plus sûr pour

éloigner les soupçons était de faire ce que le Christ

désapprouvait le plus. Et ce moyen s’avéra le bon : il réfuta

toutes leurs objections, et Pierre passa pour aussi orthodoxe

qu’eux. Mais, s’il échappa à leurs recherches, le chant du

coq le découvrit ; ce qui rappela à Pierre les paroles de son

cher Maître souffrant : et il sortit, et il pleura amèrement,

car il avait renié son Maître, qui avait été livré afin de

mourir pour lui.

9. Mais

a le plus de

la dernière raison que j’alléguerai est celle qui

poids pour moi ; et comme c’est un *argumentum*

*ad hominem,* elle devrait faire taire nos adversaires. La voici :

on ne devrait point exiger de nous que nous nous conformions

à la pratique du « vous », parce que c’est le comble de

188

l’orgueil de la part d’un homme mortel que de requérir ou

d’attendre de ses semblables un langage plus poli, ou qui

exprime plus la reconnaissance, que celui qu’il a coutume

d’adresser au Dieu immortel, son Créateur, chaque fois qu’il

Lui rend hommage. Es-tu, Ô homme, plus grand que Celui

qui t’a fait ? Peux-tu approcher le Dieu qui t’a donné vie

et le grand Juge de tes actions en lui disant « tu » et « toi »,

et lorsque tu te relèves, après t’être mis à genoux, mépriser

un Chrétien parce qu’il se sert avec toi, pauvre ver de terre,

du même langage que celui dont tu viens de te servir pour

Dieu ? Voilà une arrogance sans pareille ! En fait, ce « toi »

marque ou trop, ou trop peu de respect : s’il en marque

trop, ne nous fais pas de reproches, ne t’emporte point,

mais refuse-le gravement et humblement ; s’il en marque

trop peu, pourquoi toi-même ne manifestes-tu pas plus de

respect envers Dieu ? Oh ! où l’homme en est-il arrivé ! à

quelle hauteur s’envole-t-il ! Il voudrait qu’on lui montre

plus de respect qu’il n’en montre à Dieu ; c’est-à-dire qu’on

fasse de lui plus qu’un Dieu : mais il ne trouvera pas des

adorateurs en nous, car il ne trouvera point en lui cette

divinité qui mérite d’être adorée. Nous sommes tout à fait

sûrs que l’Esprit de Dieu ne désire point ce respect, et le

requiert encore moins ; et, à plus forte raison, ne se

courroucerait point contre ceux qui, en toute conscience,

refuseraient de le témoigner. Mais il n’est que trop évident

que cette vaine génération est coupable d’un tel respect, et

ce pour gratifier la vanité de son esprit. De quels coups de

chapeau, de quelles courbettes, de quelles bassesses ou paroles

vaines et non senties, de quelles expressions hyperboliques,

de quels compliments, de quelles flatteries grossières, et de

quels mensonges patents, les hommes et les femmes se

rendent coupables, dans leur conversation, sous prétexte de

civilités ! Ah, mes amis ! où prenez-vous de tels exemples ?

Dans quelle partie des écrits des saints hommes trouvez-

vous la justification de ces choses ? Mais, pour ne prendre

que votre propre profession, le Christ, dont vous prétendez

porter le nom, vous en a-t-il donné l’exemple ? Ou bien le

faites-vous en imitation des saints hommes de jadis qui

vivaient dans des lieux déserts, et dont le monde n’était pas

digne (Hébreux xi. 38)? Ou pensez-vous que vous suivez la

pratique de ces Chrétiens qui, par obéissance à la vie et à

189

la doctrine de leur Maître, ont renoncé à respecter les

personnes, et abandonné les modes, les honneurs et la gloire

de ce monde transitoire, et dont les qualités consistaient,

non point en des gestes, des marques de respect et des

compliments extérieurs, mais en un esprit doux et paisible

(i Pierre iii. 4), orné de tempérance, de vertu, de modestie,

de gravité, de patience, et d’amour fraternel ; qui étaient les

signes du véritable honneur, et les seules marques de respect

et de noblesse dans ces temps vraiment chrétiens ? Oh ! que

non ! Mais n’est-ce pas parce que nous les imitons, plutôt

que vous, que nous nous voyons exposés à votre mépris et

à votre furie ? Et dites-nous, je vous prie, les romans, les

comédies, les mascarades, le jeu, les musiciens, etc. ne sont-

ils pas ce à quoi vous prenez le plus de plaisir ? Si vous

aviez véritablement l’Esprit du Christianisme, pourriez-vous

employer votre temps précieux et si bref à tant de visites,

de jeux et de passe-temps inutiles, en vains compliments, en

flatteries, à raconter des histoires fictives et des nouvelles

dont on ne retire aucun profit, et autres choses semblables,

inventées et utilisées pour faire diversion et pour vous

conforter dans votre oubli de Dieu ? Jamais ce ne fut là la

vie des vrais Chrétiens ; ces divertissements sont ceux des

païens qui ne connaissaient point Dieu. Oh ! si vous étiez

véritablement touchés par le sentiment de vos péchés et, en

quelque sorte régénérés ; si vous vous chargiez de la croix

de Jésus et acceptiez de la porter chaque jour, ces choses,

qui flattent tant votre nature corrompue et charnelle, ne

trouveraient point place en vous. Ce n’est point chercher

les choses d’en haut (Colossiens iii. 1) que d’affectionner ainsi

celles qui sont sur la terre ; ce n’est point non plus travailler

à votre salut avec crainte et tremblement que de passer vos

jours dans la vanité. Ce n’est point là s’écrier avec Elihu :

« Je ne sais point user de mots couverts en parlant à un

homme ; car, si je le faisais, mon Créateur m’enlèverait

aussitôt. » Ce n’est point là renoncer à soi-même er ramasser

des trésors spirituels et durables, un héritage éternel aux

cieux, qui ne se flétrira jamais. Enfin, mes amis, quoique

vous en pensiez, l’excuse que vous voulez avancer, à savoir

l’usage, ne sera point reçue au tribunal de Dieu ; la lumière

du Christ dans vos propres cœurs la fera disparaître ; et cet

Esprit, contre lequel nous témoignons, apparaîtra alors tel

190

que nous disons qu’il est. Ne me reprochez point de traiter

trop sérieusement des bagatelles ; mais prenez garde de traiter

trop légèrement des choses qui sont véritablement sérieuses.

10. /Xvant de conclure sur ce point, j’ajouterai quelques

témoignages de personnages très estimés, à l’appui de notre

refus de nous conformer au monde à cet égard.

Luther, le grand réformateur, dont les discours étaient

de véritables oracles pour le siècle où il vivait, et dont la

réputation n’a point diminué de nos jours, même auprès de

beaucoup de nos adversaires, était si éloigné de condamner

notre manière simple de parler, que dans son *Ludus* il se

fait un jeu d’employer « vous » pour une seule personne,

comme étant une manière de parler incongrue et ridicule :

par exemple, *Magister, vos estis iratus ?* Maître, êtes-vous

fâché ? Ce qui paraît aussi absurbe en latin que « Messieurs,

es-tu fâché ? » en anglais. Erasme, homme savant, et critique

exigeant en matière de grammaire, au point que je ne connais

personne qui soit plus propre que lui à trancher une telle

question, non seulement se moque de cet emploi du « vous »,

mais consacre la totalité d’un de ses discours à en démontrer

l’absurdité. Il y fait voir qu’il est impossible de conserver

des nombres si l’on applique à un seul mot « vous », qui

est le seul mot pour désigner plusieurs personnes ; il fait

voir aussi que l’origine de cette corruption est celle que

constitue la flatterie. Lipsius, parlant des anciens Romains,

affirme que « La manière de saluer aujourd’hui en vogue

n’était point en usage parmi eux ». Pour conclure, Howell,

dans son *Histoire de France,* nous donne une explication

ingénieuse de l’origine de cet usage : non seulement il nous

assure que « anciennement les paysans tutoyaient leurs rois,

et que ce fut l’orgueil et la flatterie qui amenèrent, dans un

premier temps, les inférieurs à utiliser le « vous », par manière

de respect, avec leurs supérieurs, et les supérieurs à recevoir

cette marque de respect. » Et, même si nous n’étions pas

justifiés dans notre discours simple et honnête par la pratique

de Dieu et des hommes, il nous suffirait de savoir que

l’usage contraire tire son origine de l’orgueil et de la flatterie,

pour nous empêcher, en conscience, de nous y conformer.

Et quelque reproche de singularité que cela nous attire de

191

la part de ces esprits relâchés et mondains qui, aveuglés par

leur amour continuel des plaisirs terrestres, ne voient ni la

véritable origine, ni la conséquence des mots et des choses ;

pourtant nous, que Dieu a convaincus, par sa lumière et

son Esprit qui sont dans nos cœurs, de la folie et du péché

de telles coutumes, et à qui il a donné un discernement

spirituel de la nature et du fondement des modes du monde,

nous y voyons les fruits de l’orgueil et de la flatterie. Aussi

nous n’osons continuer à montrer de telles complaisances

pour des esprits charnels, de peur d’offenser Dieu et de

charger nos consciences. Mais, ayant été sincèrement touchés

par les reproches de cet enseignement et nos cœurs ayant

accepté de suivre avec une soumission attentive la sainte loi

de Jésus, afin de venir à la lumière et que nos œuvres

soient manifestées (Jean iii. 19-21), afin de savoir si elles

sont faites selon Dieu, ou non ; nous ne pouvons, nous

n’osons nous conformer aux manières d’un siècle qui doit

passer ; tenant pour certain qu’« au jour du jugement, les

hommes rendront compte de toute parole vaine qu’ils auront

proférée. » (Matthieu xii. 36).

11. C’est pourquoi, lecteur, que tu sois comme Nicodème,

qui sut trouver Jésus pendant la nuit, ou que tu sois un

railleur comme les scribes ; que tu sois un de ceux qui

voudraient bien visiter le bienheureux Messie, mais qui

demeure dans la nuit des coutumes du siècle, pour passer

sans qu’on te remarque, de peur de porter sa croix pleine

de reproches ; ou que tu sois un de ceux qui encouragent

1 orgueil d’Haman, et que tu ne regardes ces témoignages

que comme de sottes singularités ; je dois te dire que l’amour

Divin m’enjoint d’être auprès de toi un messager de la

vérité, et un témoin fidèle contre les péchés de ce monde

dégénéré, en ces choses comme en d’autres ; car l’esprit de

vanité et de concupiscence a tellement pris le dessus, et a

régné pendant si longtemps en maître incontrôlé, qu’il a

acquis assez d’impudence pour donner à ses propres ténèbres

le nom de lumière, et aux fruits d’une si mauvaise souche

les noms dus à une meilleure nature, afin de mieux tromper

les hommes et de les persuader plus aisément d’en adopter

la pratique. Et en vérité, la plupart sont si aveuglés et si

192

peu conscients de l’esprit auquel ils appartiennent, si ignorants

de la vie de douceur et de renoncement du bienheureux

Jésus, dont ils professent le nom, que s’entre-appeler « Rabbi »,

c’est-à-dire « Maître », s’incliner devant les hommes, ce qui

constitue une sorte d’adoration, saluer leurs semblables de

titres flatteurs et leur rendre hommage, mépriser pour eux-

mêmes le langage qu’ils emploient pour s’adresser à Dieu,

et passer leur temps et leur argent à gratifier leurs esprits

charnels, en un mot s’adonner aux coutumes des Gentils qui

ne connaissaient point Dieu, tout cela passe parmi eux pour

de la civilité, de la bonne éducation, de la décence, de la

distraction, du talent, etc. O homme, si, sachant qu’il n’y a

que deux esprits, l’un bon, l’autre mauvais, tu voulais

examiner lequel des deux pousse le monde à ces choses ; et

si c’est Nicodème ou Mardochée en toi qui soutient ces

Chrétiens méprisés, ou qui te rend honteux et t’empêche de

renoncer ouvertement, dans ta conversation avec le monde,

à ce que la vraie lumière t’a fait voir en secret n’être que

vanité et péché ! Ou bien, si tu nous méprises, dis-moi, je

te prie, à qui penses-tu que tes moqueries, ta colère ou ton

mépris te font le plus ressembler ? : à l’orgueilleux Haman,

ou au bon Mardochée ? Ami, sache qu’aucun homme n’a

plus aimé, ni prodigué, ces vanités, qu’on appelle civilités,

que moi-même ; et si j’avais pu faire taire ma conscience en

me conformant aux manières du monde, en vérité j’aurais

trouvé un abri contre les avalanches de reproches dont on

m’a si souvent et si abondamment couvert ; mais si, comme

Joseph, je m’étais conformé aux coutumes d’Egypte, j’aurais

péché contre mon Dieu, et perdu la paix de mon âme. Mais

je ne voudrais pas que tu penses que nous nous faisons

toutes ces difficultés pour un simple « toi » ou un simple

titre, ou que nous cherchons à introduire ou à instituer de

nouvelles formes contraires à la sincérité ou à la vraie

civilité ; il n’y en a déjà que trop ; mais le prix et la valeur

qu’y attachent de vains esprits, qui devraient être contrariés

et privés de leurs plaisirs, nous forcent à témoigner avec

autant de fermeté contre ces vanités. Sache que ce sentiment,

que l’Esprit-Saint de Dieu a engendré en nous, nous a fait

voir que ce qui requiert ces coutumes et engendre la crainte

de les abandonner, qui plaide en leur faveur, et qui s offense

si on les rejette et n’en fait point usage, n’est, au fond, que

\*93

l’esprit d’orgueil et de flatterie ; quoiqu’il soit très possible

que le fréquent usage, l’habitude ou la générosité, en aient

diminué la force chez certains. Cela ayant été découvert par

la lumière qui désormais éclaire, du ciel, les cœurs des

Chrétiens méprisés dont je partage la communion, les force

à témoigner ainsi ; et me force, étant l’un d’entre eux et

parlant en leur nom, à faire reproche aux infidèles qui

voudraient continuer à marcher, sans qu’on les remarque,

dans cette voie, bien qu’ils soient persuadés de leur erreur ;

espérant que mes reproches calmeront les orgueilleux qui

nous méprisent et voudraient nous faire passer pour des

gens pleins d’affectation et d’excentricité. Car le Dieu éternel,

qui est grand parmi nous, et qui est sur la terre en passe

de faire connaître son pouvoir, arrachera toute plante que

sa main droite n’aura pas plantée. C’est pourquoi, lecteur,

laisse-moi te supplier de peser les raisons que je viens

d’exposer, et que le Seigneur m’a, pour la plupart, données,

dans un temps où l’on aurait voulu, à n’importe quel prix,

me faire accepter de suivre ces coutumes ; mais la certitude

que j’avais qu’elles étaient contraires à la vie de douceur et

de renoncement du bienheureux Jésus ; requérait de moi que

j’y renonçasse et que je témoignasse fidèlement contre elles.

Je dis la vérité en Jésus-Christ ; je ne mens point ; je ne

me serais jamais exposé aux reproches et au mépris que cela

m’a attirés, si j’avais pu, sans troubler la paix de ma

conscience, conserver ma foi tout en me conformant aux

manières du siècle. Il m’a été très pénible de refuser de me

conformer et de me faire remarquer ; mais, sentant au dedans

de moi des assurances répétées de l’origine de ces vaines

coutumes, issues de l’orgueil, de l’amour-propre et de la

flatterie, je n’ai point osé gratifier cet esprit chez moi-même,

ni chez les autres. Et c’est pour cette raison que je

recommande tant à mes lecteurs de se garder de nous blâmer

à la légère à ce sujet ; et que je les supplie, encore une fois,

de peser soigneusement en eux-mêmes si c’est l’esprit du

siècle, ou l’esprit du Père, qui s’irrite tellement de l’emploi

honnête, simple et inoffensif que nous faisons du « tu » et

du « toi » : afin que toute plante que Dieu, notre Père céleste,

n a point plantée dans les enfants des hommes, soit arrachée.

194

XI

1. *U orgueil conduit les bon/nies à donner une valeur excessive à*

*leurs propres personnes. 2. Cela apparaît clairement par le bruit*

*que font les hommes à propos de leur extraction et de leur famille ;*

*ou encore à propos de leur beauté et de leur belle tournure. 3. La*

*vertu, et non le sang, fait la noblesse. 4. La vertu n'est point de*

*souche récente ; sans elle, l'ancienneté ne suffit pas à donner la*

*noblesse : sans quoi le sang et l'ancienneté en auraient, en ce siècle,*

*dépouillé la vertu,* **j.** *Dieu nous enseigne ce qu'est la vraie noblesse,*

*Lui qui a fait d'un seul sang tout le genre humain : voilà l'origine*

*de tout sang. 6. Ces hommes de sang noble, si on leur ôte leurs*

*parures, ressemblent aux autres hommes, y. Ceci n'est pas dit*

*pour rejeter, mais pour humilier le gentilhomme : avantages que cette*

*condition a sur les autres. Exhortation aux nobles, pour qiéils*

*relèvent l'économie de leurs familles, pour leur propre gloire et leur*

*intérêt. 8. Mais l'auteur a un motif plus élevé, à savoir l'Evangile*

*qu'ils professent, et les perfections contenues dans l'Evan­*

*gile. 9. L'orgueil qu'inspire aux hommes leur forme et leur beauté :*

*les dépenses excessives pour se maquiller, se parfumer, se farder, se*

*parer, etc., tout cela pourrait entretenir les pauvres; les tristes*

*conséquences de ce luxe. 10. Mais l'orgueil est encore plus détestable*

*che% les personnes âgées, ou laides : cela est pourtant commun. Eolie*

*d'un tel orgueil. Conseils aux belles personnes, afin qu'elles rendent*

*leur âme semblable à leur corps ; et aux personnes laides,*

*afin qu'elles suppléent à la beauté qui leur manque en*

*ornant la partie durable d'elles-mêmes, à savoir*

*leur âme, de sainteté. Rien n’est laid aux*

*yeux de Dieu que le péché. Bonheur*

*de ceux qui portent le joug et*

*la croix du Christ, et qui*

*sont crucifiés au*

*monde.*

**\***

1. Mais l’orgueil ne s’arrête pas là ; il pousse les hommes

à donner une valeur excessive et à accorder un soin excessif

195

à leurs personnes : il faut qu’on les serve avec grandeur et

ponctualité, il leur faut des meubles somptueux, des vêtements

riches et complets. Tout cela fait partie de cet orgueil de la

vie dont Jean nous dit qu’il n’est point du Père, mais du

monde (i Jean ii. 16). C’est le péché que Dieu reproche aux

filles hautaines de Sion (Esaïe iii. 16), ainsi qu’au prince et

au peuple orgueilleux de Tyr (Eséchiel xxvii ; xxviii). Lis

ces chapitres, et mesure ce siècle par leurs péchés, et vois

ce à quoi ces nations doivent s’attendre d’après leur conduite.

Mais pour le présent je ne traiterai que du premier point,

à savoir de la valeur excessive que les hommes donnent à

leur personne ; et je garderai les autres points pour le dernier

chapitre de ce discours, qui traite du luxe, et où ils ne

seront point improprement rangés.

1. Que les hommes sont en général orgueilleux de leur

personne n’est que trop visible et trop importun ; surtout

s’ils ont une prétention quelconque à la naissance ou à la

beauté ; l’une a occasionné bien des querelles parmi les

hommes, et l’autre parmi les femmes, ainsi que trop souvent

parmi les hommes en raison de la passion amoureuse, à

l’incitation des femmes. Pour en revenir au premier point :

Combien de tracas ce sang noble n’a-t-il pas causé dans le

monde ; à propos de l’ancienneté des noms ou des familles

dont père ou mère, grand-père ou grand-mère, était issu ou

allié ; à propos de la souche ou de la branche dont ils

descendaient, des armes qui étaient les leurs, et de savoir

qui avait droit à la préséance ! Il me semble que, de toutes

les folies de l’homme, il n’en est aucune qui lui fournisse

moins de prétextes de la soutenir que celle-là.

1. Car, tout d’abord, qu’importe l’ascendance d’un

homme, s’il jouit d’une bonne réputation, puisque c’est sa

propre vertu qui peut l’élever, et ses vices le rabaisser ? Le

mérite de ses ancêtres ne saurait excuser les mauvaises actions

d un homme, mais ne fait qu’aggraver sa dégénérescence. Et

puisque la vertu ne se transmet pas de père en fils, je ne

suis ni meilleur ni pire pour avoir eu tel ou tel ancêtre ; en

tout cas, pas aux yeux de Dieu, et il devrait en être de

196

même aux yeux des hommes. Personne ne devrait supporter

avec patience une injure, ou refuser fermement des faveurs,

sous prétexte que celles-ci viendraient d’un homme de plus

ou moins grande lignée. Je reconnais qu’il y aurait surcroît

d’honneur à posséder une généalogie sans tache, et d’avoir

hérité son patrimoine d’une famille à la lignée irréprochable ;

mais cela ne s’est jamais vu ; non, pas même dans la plus

sainte des familles qu’il y ait jamais eu sur la terre, je veux

dire celle d’Abraham. Avoir hérité de grands titres et de

grands biens, ne met point de cervelle dans la tête d’un

homme, ni de vérité dans son cœur : ces qualités tirent leur

source de plus haut. C’est donc la vanité, et l’orgueil si

condamnable, qui fait qu’un homme de nom et d’importance

en méprise un autre parce que ce dernier a un rang moindre

dans le monde, ou un sang moins noble : car il est très

possible que ce dernier ait du mérite, tandis que le premier

n’aurait que les effets du mérite de ses ancêtres ; et si l’un

tient sa grandeur de ses aïeux, l’autre ne doit la sienne qu’à

lui-même ; et dans ce cas, je demande : quel est le plus

noble des deux ?

1. Oh, dira l’homme fier de son sang, « Tout va mal

dans le monde depuis que nous avons tant de gentilshommes

de fraîche date ! » Mais qu’auraient dit les contemporains de

l’ancêtre de cet homme, lorsqu’il commença à se distinguer

et à se faire connaître dans le monde ? Car lui, tous les

hommes, et toutes les familles, oui, tous les Etats et tous

les royaumes ont été, à une époque, eux aussi, des parvenus,

c’est-à-dire, ont eu leurs petits commencements. Il en est de

même de ceux qui prétendent que la véritable Eglise est la

plus ancienne, et non pas la meilleure : les familles veulent

faire consister la noblesse dans l’ancienneté, et non dans la

vertu. Il n’en va pas ainsi : si l’ancienneté doit l’emporter,

c’est l’ancienneté dans la vertu ; sinon, la vertu doit passer

avant l’ancienneté ; autrement, un homme se trouverait plus

noble que son prédécesseur, de qui pourtant il tient cette

noblesse, tandis que son prédécesseur, l’acquéreur de cette

noblesse, serait moins noble que lui : c’est là un paradoxe

que toute leur science héraldique ne saurait expliquer. Il est

étrange, en effet, qu’ils puissent être plus nobles que celui

197

de leurs ancêtres qui leur a acquis cette noblesse ! Mais, si

cela est effectivement absurde, celui que l’on appelle noble

de fraîche date est donc celui qui est vraiment noble : car

c’est lui qui a obtenu sa noblesse par sa vertu ; et seuls

ceux qui imitent sa vertu ont le droit de revendiquer sa

noblesse : les autres, en tant que ses descendants, peuvent

porter son nom, mais c’est tout. Si, donc, la vertu octroie

la noblesse, chose reconnue par les païens eux-mêmes, alors

les familles ne sont vraiment nobles qu’autant qu’elles sont

vertueuses. Et si la vertu ne dépend pas du sang, mais des

qualités des descendants, il s’ensuit que le sang ne donne

aucun droit : sinon, le sang exclurait la vertu, et celui qui

n’aurait pas l’un serait privé du bénéfice de l’autre : ce qui

serait limiter, et discréditer, la noblesse, dès que l’ancienneté

lui manquerait, et rendrait la vertu inutile.

J’accepte que le sang hérite du nom ; mais qu’on

m’accorde que la noblesse et la vertu aillent de compagnie,

car elles sont sœurs. 11 en a été ainsi jugé par Dieu lui-

même, qui connaît mieux que quiconque les vrais proportions

des choses. Il n’aime, ni ne rejette, les hommes selon leur

lignée ; pas plus qu’il ne les estime pour ce qu’ils ont été,

mais pour ce qu’ils sont. Il ne se souvient point de la

justice de l’homme qui abandonne sa justice (Ezéchiel

xviii. 26) ; encore moins se souvient-il de l’homme méchant

à cause de la justice de son ancêtre.

1. Mais si ces hommes, qui se targuent de leur sang,

voulaient bien penser qu’il est de leur devoir de croire et

d’honorer Dieu dans ses saintes Écritures, ils apprendraient

qu’au commencement « Il a fait que tous les hommes, sortis

d’un seul rang, habitassent sur toute la surface de la terre »

(Actes xvii. 26) ; et que nous descendons tous du même père

et de la même mère. C’est là une généalogie plus certaine

que toutes celles que les meilleurs d’entre nous pourraient

mettre en avant. Que, de là, on descende à Noé, qui fut la

seconde souche de la race humaine, et jusque-là nous avons

quelque certitude quant à nos ancêtres. Quant à nous qui

vivons aujourd’hui, il nous serait bien difficile de remonter

seulement de quelques siècles et de dire quelle part nous

198

pouvons avoir aux titres de noblesse que la violence s’est

appropriés ou que la vertu a mérités depuis.

6. Mais il me semble qu’il devrait suffire d’affirmer que

nos yeux constatent aisément que les hommes de sang noble,

si on leur enlève leurs beaux vêtement et leurs ornements,

leurs parures et leurs dentelles, n’ont reçu de la nature

aucune marque particulière qui les distingue de leurs voisins

inférieurs. Et même, si on les interroge, ils ne pourront nier

qu’ils ont, dans leur sang, toutes les passions qui les font

ressembler aux autres hommes, à supposer que ces passions

ne les éloignent pas davantage de la vertu qui, seule, confère

la vraie noblesse. L’ignorance et la débauche lamentables qui

font rage aujourd’hui parmi tant de nos grands personnages

en sont une preuve assez claire et patente : or, je vous prie,

de quel sang sont-ils issus ?

7. Quoi qu’il en soit, tout bien pesé, je n’ai point

l’intention, en rabaissant la fausse qualité, de rendre insolente

une autre espèce, dont les prétentions ne sont point fondées.

Mon dessein n’est pas d’élever le manant au-dessus du

gentilhomme ; en aucune manière ; sa grossièreté n’améliorera

pas son cas. Mais, par ce que j’ai écrit, j’ai voulu montrer

où résidait la vraie noblesse, afin que chacun puisse y

parvenir, par la voie de la bonté et de la vertu. Il me faut

pourtant avouer, que le gentilhomme a de grands avantages,

et que je préfère son état ; tout comme l’Apôtre Paul qui,

après avoir humilié les Juifs, qui, fiers de leurs lois et de

leurs rites, insultaient les Chrétiens, leur donna cependant

l’avantage sur les autres nations à cause de leurs institutions

et de leurs jugements. Je conviendrai que la condition des

grands est bien préférable à celle des gens de rang inférieur.

Car, tout d’abord, ils ont plus le pouvoir de faire le bien ;

et si la grandeur de leur cœur est égale à leur puissance,

ils peuvent faire le bonheur du peuple, dans n’importe quel

pays. En second lieu, les yeux du peuple sont habituellement

tournés vers eux ; et s’ils sont bons, justes, et obligeants,

ils sont sûrs d’en être aimés et servis. En troisième lieu, ils

ne sont point dans les mêmes embarras que leurs inférieurs ;

199

et, en conséquence, ils ont plus de facilités, plus de loisirs,

plus d’occasions d’adoucir leurs passions et leurs caractères

par la lecture et la conversation. En quatrième lieu, ils ont

plus le temps d’observer la conduite des autres nations : de

voyager et d’étudier les lois, les coutumes, et les intérêts

des autres pays, et de rapporter dans le leur tout ce qui est

bon ou digne d’être imité. De sorte qu’il est plus aisé pour

les grands d’acquérir de l’honneur ; et ceux qui aspirent à

une bonne réputation pourront suivre le chemin qui y

conduit et qui leur est ouvert. Mais, comme, trop souvent,

il arrive que les grands hommes ne se soucient guère de

rendre gloire à Dieu pour leur prospérité, ni de se montrer

reconnaissants de ses faveurs, mais, au contraire, vivent sans

Dieu dans ce monde, se livrant à la concupiscence, le pouvoir

de Sa main se fait souvent sentir : il les appauvrit ou les

détruit, et II élève des hommes qui ont plus de vertu et

d’humilité, à qui II donne leurs biens et leur dignité. Il me

faut cependant reconnaître que, parmi des gens de qualité,

il s’est trouvé des hommes d’une vertu rare, dont l’exemple

a ajouté du lustre à leur famille. Et il est devenu comme

naturel à certains de leurs descendants d’entreprendre de

maintenir la gloire de leur maison au niveau du mérite de

celui qui l’avait fondée. Et, à dire vrai, si, en pareil cas, la

naissance est un avantage, cela tient, non pas au sang, mais

à l’éducation : car le sang ne porte point en lui l’intelligence,

et est souvent bâtard, et incertain ; mais l’éducation a

beaucoup d’influence et de pouvoir sur les affections et les

actions des hommes. C’est par l’éducation que jadis excellaient

les nobles et les gentilshommes de ce royaume : et il serait

très souhaitable que les grands de notre siècle veuillent bien

se fixer pour tâche de restaurer l’ancienne économie de leurs

maisons, la discipline stricte et vertueuse de leurs ancêtres,

quand les hommes étaient honorés pour leurs grandes actions

et quand rien n’exposait plus un homme à la honte que

d être né noble et de n’avoir point la vertu nécessaire pour

soutenir cette noblesse.

8. Mais j’ai un motif plus élevé encore. C’est l’évangile

glorieux de Jésus Christ, qui a été prêché dans cette île.

Puisque ses habitants, de tous rangs, font profession de

zoo

croire en lui, souffrez que je vous engage à rechercher

l’honneur qu’il a apporté du ciel à tous ses vrais disciples,

qui suivent véritablement l’Agneau de Dieu, qui enlève le

péché du monde (Jean i. 29). Recevez avec douceur dans

vos cœurs sa parole gracieuce, qui soumet la concupiscence

du monde, et qui conduit au bonheur, par la voie sainte.

On trouve là des charmes qu’aucun œil charnel n’a vus,

qu’aucune oreille n’a entendus, et qu’aucun cœur n’a perçus,

mais qui sont révélés par son Esprit aux humbles convertis.

Souvenez-vous que vous n’êtes que des créatures et que

vous devez mourir, et qu’après cela vous serez jugés.

9. Mais l’orgueil personnel ne se borne point à la

noblesse du sang : il conduit les hommes, qu’ils soient nobles

ou roturiers, à attacher trop de valeur à leurs personnes ;

surtout lorsqu’ils se croient beaux ou bien faits. Il est

surprenant de voir à quel point certaines gens sont éprises

de leur personne, comme si rien d’autre au monde ne

méritait leur attention ou l’estime des autres. Leur folie

diminuerait s’ils parvenaient à trouver dans leurs cœurs la

force de consacrer à la pensée de Dieu et de leur fin dernière

la moitié du temps qu’ils passent (sans compter) à se laver,

se parfumer, se farder, se mettre des mouches, se coiffer et

s’habiller. Pour ces choses, ils sont tout art et toute adresse,

et ils ne regardent pas à la dépense. Mais ce qui aggrave

le mal, c’est que l’orgueil d’une seule personne exige ce qui

pourrait aisément suppléer aux besoins de dix. Quelle impiété

énorme, que l’orgueil d’une nation engloutisse ce dont les

pauvres de cette nation ont tant besoin ! Et pourquoi tout

cela ? Dans le but de se faire admirer, ou respecter, d’attirer

l’amour, les regards et l’affection de son prochain. Et ces

mêmes hommes sont si capricieux qu’il est difficile de leur

plaire. Rien n’est assez bon, assez délicat, assez à la mode

pour eux : le soleil lui-même, ce bienfait du ciel, cette

bénédiction pour la terre, ne doit pas briller sur eux, de

peur de les brunir ; le vent ne doit pas souffler non plus,

de crainte que cela ne les dérange. Ô délicatesse impie ! Et

pourtant, tandis qu’ils s’estiment au-dessus de tout le reste,

ils se rendent esclaves de leur orgueil en adorant leur

tournure, leurs traits, ou leur teint, selon ce qui constitue

201

leur attrait principal. Et le résultat de tout cela n’est que-

trop souvent d’exciter un amour illégitime, que j’appelle

concupiscence, et de s’entraîner les uns les autres dans des

situations aussi misérables que criminelles. Les conséquences

sont pernicieuses chez les personnes qui ne sont point

mariées ; car, si cela n’éveille point de désirs lascifs, du

moins cela ne peut fonder des unions solides et durables, et

c’est la cause de tant de mariages malheureux dans le monde.

Mais le péché est beaucoup plus grave chez les personnes

mariées, car il ne leur est point permis de plaire à d’autres

qu’à celui ou celle qu’ils ont épousé ; et lorsqu’ils affectent

la gaîté et la vanité de la jeunesse, cela donne à penser

qu’ils n’aiment plus et ne se plaisent plus chez eux : on

dirait qu’ils se parent pour aller chercher fortune. Cela

produit de funestes effets dans les familles : des querelles,

des séparations, des duels, des empoisonnements, et autres

assassinats infâmes. Aucun siècle ne saurait mieux nous

montrer les tristes effets de cette sorte d’orgueil que celui

dans lequel nous vivons : il nous fait voir combien la luxure

qu’il a engendrée a été nuisible à la sobriété, à la vertu, à

la paix et à la santé des familles dans ce royaume.

10. Mais je dois dire que, de toutes les créatures, celles

à qui cette sorte d’orgueil convient le moins bien, sont les

personnes âgées, ou laides, si je puis appeler ainsi ceux que

la nature n’a pas favorisés, ou qui sont mal faits. Car les

personnes âgées ne sont Hères que de ce qu’elles ont eu, ce

qui montre, pour leur honte, que leur orgueil a survécu à

leur beauté et que, alors qu’elles devraient se repentir, elles

se créent encore matière à repentir. Mais les personnes laides

sont encore pires : elles sont Hères de ce qu’elles n’ont jamais

eu et n’auront jamais ; leur personne semble même ne leur

avoir été donnée que pour humilier continuellement leur

esprit ; et être fier d’une telle personne, c’est aimer l’orgueil

pour l’orgueil, et être fier sans la tentation qui y pousse.

Et pourtant, ma vie durant, je n’ai rien vu qui soit aussi

enchanté de soi que ces personnes. Quelle infatuation et

quel aveuglement étranges de l’orgueil ! Quoi ! Ne point

voir clair avec leurs yeux, à cause de la partialité de leur

esprit ? Un tel amour-propre est aveugle, en vérité. Mais

202

ajouter la dépense à la vanité, et dépenser de l’argent sur

ce qui ne peut être réparé, n’est-ce-pas là le comble de la

folie ? surtout si l’on songe que les choses qu’ils croient

belles ne font paraître ces personnes que plus laides, et ne

servent qu’à attirer un peu plus l’attention sur leur difformité

par une parure qui leur va si mal.

Mais la folie de telles personnes nous fait voir ce qu’est

l’homme, et quelle créature il est devenu depuis sa chute,

depuis qu’il a perdu sa ressemblance originelle. Tout cela,

comme l’a dit jadis Jésus en parlant du péché, vient du

cœur (Matthieu xv, 11-20); tout cela, c’est-à-dire le peu de

cas que les hommes et les femmes font de la parole de leur

Créateur en leur cœur (Deutéronome xxx, 14; Romains x, 8),

cette parole qui dénonce l’orgueil et enseigne l’humilité, et

le rabaissement de soi-même, et qui dirige l’âme vers le

véritable objet de l’honneur et de l’adoration, et cela avec

le respect et la révérence qui conviennent à Sa souveraineté

et à Sa majesté. Pauvres mortels ! Poussière vivante ! Êtres

faits de cette matière qu’ils foulent aux pieds, qui, en dépit

de tout leur orgueil, ne peuvent se garder des ravages d’une

maladie, et encore moins du choc de la mort ! Oh ! si les

hommes réfléchissaient à l’inconstance de toutes les choses

visibles, aux accidents et aux circonstances adverses de la

vie humaine, à la certitude de la mort et du jugement

éternel, on pourrait espérer qu’ils examineraient leurs actions

à la lumière du Christ qui est dans leur cœur (Jean iii, 20,

21) : alors ils verraient si ces actions sont selon Dieu, ou

non, ainsi que nous le déclare le disciple bien-aimé, d’après

les paroles de son cher Maître. Es-tu beau, bien fait, de

belle tournure ? Es-tu, en un mot, le véritable modèle de la

nature humaine ? Alors, admire le Pouvoir qui t’a fait tel.

Mène une vie en harmonie avec la belle forme et l’aspect

choisi que t’a donné ton Créateur ; et laisse la beauté de

ton corps t’enseigner comment embellir ton âme par la

sainteté, qui est l’ornement des bien-aimés de Dieu. Es-tu

laid ou mal fait ? Alors, rends grâces à la bonté de Dieu

qui ne t’a pas fait animal. Et, avec la grâce qui t’est donnée

(car elle s’est fait connaître à tous), apprends à orner ton

âme d’une beauté durable. Souviens-toi que la fille du Roi

des deux, c’est-à-dire, l’Église, dont les vrais Chrétiens sont

les membres, est toute glorieuse à l’intérieur. Et si ton âme

203

est la plus belle, ton corps ne fera que relever l’éclat de

ton esprit. Rien n’est laid aux yeux de Dieu que le péché.

Et l’homme et la femme qui sont en accord avec leur propre

cœur et ne pèchent point, qui, guidés par la lumière sainte

de Jésus, observent les mouvements et les inclinations de

leur âme, et suppriment tout mal dès sa conception, ceux-

là aiment le joug et la Croix du Christ et sont, chaque jour,

par elle, crucifiés au monde. Mais ils vivent en Dieu, de

cette vie qui survit aux satisfactions passagères du siècle.

204

XII

*i. Caractère de l'homme orgueilleux ; son amour-propre insatiable ;*

*la fierté qu'il tire de sa naissance. 2. Il est insolent et querelleur,*

*mais en même temps poltron, et pourtant cruel. y. Il est mauvais*

*fils, mauvais sujet, mauvais domestique, 4. Il ne pratique pas*

*l'hospitalité, y. Il n'est ami de personne. 6. Il est dangereux et*

*nuisible quand il est au pouvoir, y. Plus que tout autre*

*chose, l'orgueil est déplacé che% les ministres du culte.*

*8. Ils prétendent être supérieurs aux autres*

*hommes, 9. Ils prennent le nom de clergé :*

*l'autorité qu'ils s'arrogent ; leur ava-*

*rice. 10. La mort engloutit*

*tout. 11. Le moyen*

*d’éviter ces mal-*

*heurs.*

\*

1. Pour conclure ce long article sur l’orgueil, examinons

brièvement quel est, tout bien considéré, le caractère de

l’homme orgueilleux, tant en lui-même que sous ses différents

aspects et dans ses différents rapports avec les autres.

L’homme orgueilleux est une sorte de glouton jamais rassasié

de lui-même : son amour et son admiration pour lui-même

sont insatiables. A part lui-même, rien n’est digne de son

amour ou de son intérêt. Le plus grand mérite qu’un objet

puisse avoir à ses yeux, c’est d’être propre à servir ses

volontés, comme si l’orgueilleux n’avait été créé que pour

son propre plaisir, ou, plutôt, comme s’il s’était créé lui-

même. Car, de même qu’il méprise les autres hommes, du

fait qu’il ne peut supporter d’avoir un égal, de même il

n’aime point Dieu, du fait qu’il ne voudrait point avoir de

supérieur. Il ne peut supporter de devoir son existence à un

autre, de peur de devoir reconnaître quelqu’un au-dessus de

lui. L’orgueilleux tire gloire de l’honneur dont jouissaient

ses ancêtres, et non de la vertu qui les a ennoblis ; et il ne

s’inquiète guère de les imiter. Il est capable de retracer sa

205

généalogie, l’ancienneté de sa famille, les terres et les alliances

de ses ancêtres ; mais il oublie que leur temps est passé, et

que lui aussi doit mourir.

2. L’homme orgueilleux est un compagnon fort pénible

à supporter. Toujours sûr de lui, il impose constamment sa

volonté ; et si vous ne cédez pas, il devient insolent et

querelleur. Et pourtant, quand il faut en venir au fait, il

s’avère poltron ; mais s’il a le dessus, il se montre cruel.

Les malheurs d’autrui le touchent si peu qu’on croirait qu’il

n’est point homme, ou que la sensibilité lui paraît être un

péché. Lorsqu’il ne se sent point concerné, il détourne son

attention. Il ne veut point se faire un souci des malheurs

des autres : il lui suffit de croire qu’ils les méritent. Et il

aimera mieux leur dire crûment que c’est leur faute que de

se montrer prêt à les plaindre ou à les secourir. De sorte

que, pour lui, la compassion et la charité sont des vertus

aussi inutiles que l’humilité et la douceur sont détestables.

3. L’homme orgueilleux fait un mauvais fils, un mauvais

domestique, un mauvais sujet. Il méprise ses parents, son

maître et son prince : il ne veut point être sujet. Il s’estime

trop sage ou trop vieux pour être commandé, comme si

obéir signifiait être esclave, et comme si seuls étaient libres

ceux qui font ce qui leur plaît, ce qui abolit toute idée de

devoir et dégrade l’autorité. D’un autre côté, s’il est mari,

ou père, ou maître, il est difficile de le supporter : il se

montre si curieux et si revêche que c’est un malheur de

devoir vivre avec lui. Car il est presque impossible de

parvenir à lui plaire. S’il trouve la moindre chose à redire

a ses vêtements, à sa nourriture, à ses appartements, ou à

la manière dont on le sert, il se rnet totalement hors de

lui ; mais surtout s’il s’imagine que l’on manque au respect

et aux honneurs auxquels il s’attend. Ainsi l’orgueil détruit

la nature des relations familiales : d’un côté^ il enseigne à

l’orgueilleux à mépriser ses devoirs ; de l’autre, il transforme

1 amour en crainte et fait de la femme une servante, et des

enfants et des domestiques des esclaves.

206

4- L’homme orgueilleux est aussi un mauvais voisin,

car il est l’ennemi de l’hospitalité. 11 dédaigne de recevoir

des faveurs, du fait qu’il n’aime point en accorder, ou que

l’on croie qu’il en a besoin. En outre, échanger des faveurs

implique trop d’égalité ou de familiarité pour son humeur

hautaine. L’émulation et l’envie sont son élément ; car il est

trop jaloux pour rendre justice au mérite des autres, de peur

que de telles louanges, auxquelles pourtant il ne peut

prétendre, ne l’éclipsent et ne le diminuent. Il craint ce qu’il

devrait souhaiter, à savoir, que les autres réussissent. Mais

ce n’est pas tout : par méchanceté, il travestit sous d’autres

noms les actes de vertu des autres hommes (que sa nature

corrompue l’empêche d’imiter), afin que ceux-ci n’en tirent

point d’honneur. Et s’il ne se présente point d’occasion pour

lui de mal faire, il en créera : ou bien les autres auront mal

agi envers lui, ou bien ils auront de mauvais desseins contre

lui ; en telle occasion, on ne l’aura pas salué, on ne lui aura

pas tiré le chapeau, on ne lui aura pas témoigné les égards

et le respect auxquels sa qualité, ses talents ou son mérite

lui donnent droit. L’homme orgueilleux trouve dans la plus

petite chose matière à querelle. De toutes les créatures, il

est le plus jaloux, le plus maussade, le plus envieux, et le

plus vindicatif : il ne peut ni pardonner les injures, ni

s’empêcher d’en faire.

5. En outre, l’orgueilleux rte peut jamais être l’ami de

personne. Car, outre le fait que son ambition risque, à tout

moment, de lui faire trahir les liens de l’amitié pour quelque

honneur ou quelque avancement, il n’est pas sociable. 11 ne

souffre ni les conseils ni les réprimandes, encore moins les

reproches ou la contradiction. Il est trop avare de sa personne

pour accorder à un autre une part de lui-même ; il est bien

trop hautain, trop rigide et trop susceptible. Il est incapable

de tolérer aucune des libertés que requiert la véritable amitié.

Pour dire vrai, il méprise la nature même de l’amitié : elle

est beaucoup trop familière et trop humble pour lui. Son

âme hautaine voudrait que le monde ne soit peuplé que de

lui-même et de vassaux. Il n’estime les autres que pour les

services qu’ils peuvent lui rendre, comme on estime le bétail.

207

Et, s’il le pouvait, il les traiterait comme on traite le bétail ;

mais il se trouve que la force et le nombre sont contre lui.

**6.** Mais l’homme orgueilleux est surtout dangereux

lorsqu’il est au pouvoir. Sa grandeur rend son orgueil plus

dangereux ; car ce qui est simple ambition chez les hommes

ordinaires, chez lui devient tyrannie. Son ambition est de

régner seul, et même de vivre seul, plutôt que d’admettre

des rivaux : *Aut Caesar, aut nul lus.* Il n’entend point qu’on

lui oppose la raison, ou qu’on lui objecte la loi. 11 ne saurait

mal faire ; et, si l’on se plaint de ce qu’il a mal fait, c’est

de la sédition. Les gens de cette trempe voudraient que l’on

ne trouve point à redire à ce qu’ils font ; du moins, ils

croient qu’il est dangereux, lorsqu’ils ont mal fait, de

permettre qu’on le dise. Car cela signifierait qu’ils se sont

trompés, et il leur paraît capital de s’en défendre. Ils

préféreront tenir bon, dussent-ils en périr, plutôt que de

reconnaître leur erreur et d’admettre que leurs inférieurs ont

pu juger mieux qu’eux, même lorsque leur propre intérêt

leur conseillerait de le faire. Et, en vérité, la seule satisfaction

que les hommes orgueilleux donnent au monde pour tous

les maux qu’ils y causent, c’est que, tôt ou tard, ils préfèrent

au parti qu’ils devraient adopter pour leurs intérêts réels,

celui que leur conseille leur humeur hautaine, et provoquent

ainsi presque toujours leur propre perte. Voilà la fin où

l’orgueil mène les orgueilleux, et la ruine où il les entraîne,

après avoir fait souffrir d’autres hommes par leur faute.

1. Mais, plus que tout, l’orgueil est intolérable chez les

hommes qui professent la religion et, plus particulièrement,

chez les ministres du culte. Car l’orgueil et la religion sont

absolument contradictoires. Je parle sans respect et sans

haine des personnes ou des parties ; je ne m’en prends

qu aux méchants de toute espèce. Que vient faire l’orgueil

avec la religion qui le rejette ? Que vient faire l’ambition

avec les ministres du culte dont le premier devoir est

1 humilité ? Et pourtant il n’y en a que trop parmi eux qui,

outre le fait qu’ils partagent avec les autres hommes la

convoitise de la chair et l’orgueil du monde, s’enorgueillissent

208

du nom et du devoir mêmes qui devraient constamment les

inciter au renoncement. Ils utilisent ce nom comme les

mendiants utilisent le nom de Dieu ou celui du Christ, aux

seules fins d’en tirer profit. Ils mettent à leur propre compte

les avantages de cette profession sacrée, et ils font de leur

fonction un simple instrument politique pour s’élever aux

principaux honneurs du siècle. Mais comment de tels hommes

peuvent-ils être les ministres de Celui qui a dit : « Mon

royaume n’est pas de ce monde » ? (Jean xviii, 36). Qui, de

toute l’espèce humaine, est plus infatué de lui-même que le

sont ces hommes ? Si on les contredit, ils s’emportent et

deviennent arrogants, comme si cela faisait partie de leur

vocation. Si vous conseillez l’un d’entre eux, il vous méprise ;

si vous lui faites un reproche, il n’est pas loin de vous

excommunier, sous prétexte qu’il est « ministre du culte et

Ancien ’ ». Il se réfugie derrière ces titres pour se mettre à

l’abri d’une juste censure, alors qu’en fait ils l’y exposent

plus que quiconque. Car il est bien pire pour un ministre

du culte de mal faire et de refuser les reproches, que pour

un homme ordinaire ; et, par conséquent, la faute du premier

ne saurait être moindre que celle du second.

1. Mais il prétend que sa fonction le place au-dessus

des autres hommes. Quoi ! Élèverait-il des poulets pour

qu’ils viennent lui arracher les yeux ? Devrait-il subir les

reproches et recevoir les leçons d’un laïc ou de l’un des

membres de sa congrégation, d’un homme plus jeune, moins

instruit, moins talentueux ? Il n’en est pas question. Il

voudrait, en fait, nous faire croire que la prérogative de son

ministère l’a mis hors d’atteinre de la censure populaire 1 2. Il

1. Référence à l’organisation interne des différentes Églises protestantes,

et, notamment, de l’Église presbytérienne, dans laquelle, à côté du pasteur,

ou ministre du culte, des « Anciens », c’est-à-dire des laïcs estimés pour

leur connaissance de la Bible, pour leur piété et pour leurs qualités

morales, gèrent la vie de la communauté religieuse locale.

2. Le terme anglais *« impeaebment »* employé par Penn, et qui a été

traduit par « censure », fait référence à une procédure juridique très

employée au siècle précédent, par laquelle une personne jouissant

normalement d’une immunité (ministre...) pouvait néanmoins être accusée

par la Chambre des Communes et jugée par la Chambre des Lords. Penn

utilise ce terme, ici, dans un sens plus général de mise en accusation de

personnes qui jouissent, ou prétendent jouir, d’une certaine immunité.

209

refuse d’être assujetti aux jugements du vulgaire. Poser des

questions sur la religion relève déjà du schisme. 11 faut

croire ce qu’il dit. Ce n’est pas la place des hommes

ordinaires d’aller fouiller avec une telle curiosité dans les

mystères de la religion ; et les choses n’ont jamais bien été

depuis que les laïcs se sont autant mêlés des affaires du

clergé. Il ne prend pas garde, l’insensé, que la réciproque

est on ne peut plus vraie : les choses n’ont guère bien été

depuis que le clergé s’est autant mêlé des affaires des laïcs.

Bien qu’après tout, en dehors des dons spirituels qui sont

dévolus au clergé, et de l’amélioration de ces dons par le

bon usage que le clergé devrait en faire pour le bien des

autres, une telle distinction ne s’impose pas.

Pour certains ministres du culte, de bons préceptes

comme : « Soyez prêts à apprendre », « Répondez avec

douceur », « Que chacun parle d’après le don de Dieu dans

son cœur », « Si quelque chose est révélé à un autre qui est

assis près de là, que le premier se taise », « Ne vous arrogez

point la domination de l’héritage du Seigneur, mais soyez

débonnaires et humbles », « Lavez les pieds du peuple, comme

Jésus l’a fait pour ses pauvres disciples », tous ces préceptes

sont déraisonnables et démodés. C’est presque une hérésie

que de les leur rappeler ; et, à leur sens, c’est la marque

d’une grande désaffection pour l’Église. Car, dans leur

orgueil, ils en sont venus à se regarder comme constituant

l’Eglise, tandis que le peuple n’en est, au mieux, que le

vestibule, qu’un zéro, de valeur nulle, à moins qu’ils ne

mettent leur propre chiffre devant. Ils oublient que, s’ils

étaient aussi parfaits qu’ils devraient l’ètre, ils ne devraient

etre que des ministres, des économes, des pasteurs en second ;

c est-à-dire, les serviteurs de l’Église, de la famille, du

troupeau et de l’héritage de Dieu, et non point cette Église,

cette famille, ce troupeau et cet héritage, dont ils ne sont

que les serviteurs. Rappelez-vous les paroles du Christ :

« Quiconque veut être grand parmi vous, qu’il soit votre

serviteur» (Matthieu xx, 26).

1. On ne trouve qu’un seul passage dans les Saintes

Ecritures où le mot *clerus* puisse proprement s’appliquer à

1 Église, et les ministres du culte se le sont approprié. A

210

partir de là, ils se donnent le nom de « clergé », c’est-à-dire

de successeurs ou héritiers de Dieu ; tandis que Pierre

exhorte les ministres de l’Évangile à ne point s’arroger la

domination de l’héritage de Dieu et à ne point paître son

troupeau pour un gain sordide (I Pierre v, 2, 3). Pierre, de

même, avait prévu que l’orgueil et l’avarice seraient les

tentations des ministres du culte. En effet, ils ont souvent

succombé à ces deux péchés ; et, pour dire vrai, ils ne

pouvaient guère succomber à de pires péchés. Or, il n’est

aucune excuse qu’ils puissent apporter pour les justifier qui

ne soit pire que ces péchés eux-mêmes. Car, s’ils ne se sont

point arrogé la domination de l’héritage du Seigneur^ c’est

parce qu’ils se sont constitué eux-mêmes cet héritage et

qu’ils ont déshérité le peuple. De sorte que, maintenant, ils

peuvent dominer le peuple du Seigneur, en ignorant l’avis

du bon vieux Pierre.

Quant à l’autre péché, celui d’avarice, ils ne peuvent

s’en défendre qu’en disant, avec vérité, que, comme ils ne

paissent jamais le troupeau (de Dieu), on ne peut les accuser

de le faire pour un gain sordide. En fait, ils prennent

l’argent du peuple de Dieu pour rien, sans rien donner en

échange. Nous en avons un exemple dans ce passage où

Dieu lui-même se plaint des pratiques des faux prophètes

orgueilleux et avaricieux de l’ancien temps, et de ce que le

peuple donnait son argent pour des choses qui ne nourrissaient

point, et son travail pour des choses qui ne rassasiaient

point (Esaïe Iv, 2). Et pourquoi ? Parce qu’alors le prêtre

n’avait point de vision religieuse. Or, de nos jours, trop de

gens ne s’inquiètent nullement de cela.

1. Hélas ! Au bout du compte, quelle folie que celle

de l’orgueilleux ! Quel manque de religion ! Il ne peut ajouter

un seul pouce à sa taille ; il ne peut se prémunir contre

aucune croix Il ne peut se garantir d’aucune déception, ni

se protéger d’aucun malheur. Il ne peut se délivrer des

coups du sort qui frappent le commun des mortels. La

maladie défigure l’orgueilleux, la douleur le rend difforme,

1. Ici, au sens d’épreuve.

211

et la mort abolit la texture dont il est fait. Six pieds de

terre glacée renferment toutes ses grandes pensées ; et sa

personne, qu’aucun lieu n’était digne de porter, est finalement

contrainte de se loger dans les limites étroites d’un caveau

aussi petit qu’obscur. Et lui, qui pensait que rien n’était

assez beau pour lui, devient bientôt le jouet des plus vils

de tous les animaux, les vers eux-mêmes. Ainsi, l’orgueil et

la pompe aboutissent à la fin commune ; mais avec cette

différence qu’ils suscitent moins de pitié de la part des

vivants, et plus de douleur de la part des mourants. Les

quartiers de noblesse de l’orgueilleux ne peuvent le protéger

de la mort, pas plus que ses armoiries ne peuvent le mettre

à l’abri du Jugement. Dans cette dernière extrémité, les titres

d’honneur disparaissent : aucun pouvoir, aucune richesse,

aucun honneur, aucun respect, ne peut les sauver ou les

préserver. Ainsi que l’arbre tombe, il reste ' ; et ainsi que la

mort laisse l’homme, le Jugement dernier le trouve.

1. Comment, donc, prévenir une fin aussi funeste ? Et

comment remédier à cette chute malheureuse de l’ancien état

de douceur, d’humilité et de piété, et de cette vie et de

cette puissance saintes qui étaient si manifestes dans la

prédication et l’exemple de vie des croyants des temps

primitifs et purs du Christianisme ? En vérité, les seuls

remèdes sont un examen intérieur sincère, selon le témoignage

de la lumière et de l’esprit saints de Jésus, de l’état de leurs

âmes et de leurs esprits vis-à-vis du Christ, et une étude

plus attentive de la doctrine et des exemples contenus dans

les Saintes Ecritures. Dieu s’est plaint, jadis, « de ce que, la

lumière étant venue dans le monde, les hommes ont préféré

les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient

mauvaises» (Jean iii, 19). Si tu veux être un enfant de Dieu,

et croire dans le Christ, il te faut être un enfant de la

Lumière. Il te faut apporter tes œuvres à cette Lumière, et

les examiner à cette sainte lampe qui est dans ton âme et

qui est la chandelle du Seigneur. Elle te montrera ton orgueil

et ton arrogance, et te reprochera de t’être complu dans les

1. Réminiscence de l’Ecclésiaste, xi, 5.

212

vaines coutumes du monde. La religion est un renoncement

au Moi ; et un renoncement à toute religion inventée par le

Moi. C’est un lien solide, un engagement de l’âme à être

sainte ; il conduit au bonheur, car il mène les hommes

jusqu’au Seigneur. Ceux qui ont le cœur pur, a dit Jésus,

verront Dieu (Matthieu v, 8) : celui qui accepte, une première

fois, de porter le joug du Christ, ne sera pas entraîné par

les séductions du diable. Il trouvera de grandes joies à

s’attendre à Dieu et à Lui obéir. Si les hommes aimaient la

Croix du Christ, ses préceptes et sa doctrine, ils contrarieraient

leurs volontés propres, qui les conduisent à enfreindre la

sainte volonté du Christ et à perdre leur âme en faisant la

volonté du diable. Si Adam avait suivi cette lumière sainte

au Paradis, plutôt que la tentation du serpent, et avait fixé

son esprit sur son Créateur, qui récompense ceux qui sont

fidèles, il aurait vu les pièges de l’ennemi et lui aurait résisté.

Ne prends point de plaisir à ce qui est interdit. N’y attache

point ton regard, si tu ne veux pas être victime de la

tentation. Ne fais pas porter à ton âme le poids du péché

de la connaissance. Le Christ lui-même n’a-t-il point soumis

sa volonté à celle de son Père, et, en vue de la joie qui lui

était réservée, n’a-t-il point souffert la croix et méprisé

l’ignominie (Hébreux xii, 2) d’un chemin nouveau et non

encore défriché qui devait mener à la gloire ? Toi aussi, tu

dois soumettre ta volonté à la loi sainte et à la lumière

sainte du Christ dans ton cœur, et, en vue de la récompense

qu’il te réserve, à savoir, la vie éternelle, tu dois porter sa

croix et mépriser l’ignominie. Tous désirent se réjouir avec

Lui, mais bien peu acceptent de souffrir avec Lui, ou pour

Lui. Beaucoup voudraient participer à Son repas, mais bien

peu acceptent de partager son abstinence. Ils prennent les

pains, mais ils rejettent la coupe de son agonie : elle est

trop amère, ils ne veulent point en boire. Certains vantent

ses miracles, mais s’offensent de l’ignominie de sa croix.

Mais, ô homme, ce qu’il a fait pour ton salut, tu dois le

faire pour l’amour de Lui : tu dois t’abaisser toi-même

(Philippiens ii, 7) et être content de n’avoir aucune renommée,

afin de pouvoir Le suivre, non d’une manière charnelle,

formelle, selon la tradition et les ordonnances vaines des

hommes, mais, ainsi que le Saint Esprit l’exprime par la

bouche de l’apôtre, par la route nouvelle et vivante (Hébreux x,

213

19» 2o) que Jésus a consacrée. Elle conduit tous ceux qui

y marchent au repos éternel de Dieu : Il y est entré Lui-

même, Lui le saint et le seul bienheureux Rédempteur.

2I4

XIII

1. *La convoitise, second péché capital : définition et différents aspects*

*de ce vice. 2. Il consiste à désirer des choses illégitimes. 3. Comme*

*lorsque David a désiré la femme d’Urie. 4. Ou bien lorsqu Achab*

*a convoité la vigne de Naboth.* **J.** *Il consiste, en second lieu, à*

*désirer d'une façon illégitime des choses légitimes. 6. La convoitise*

*est la marque des faux prophètes. 7. Elle déshonore la religion.*

*8. Elle est ennemie de l'État. q. Elle engendre la trahison.*

*10. Elle suscite l'oppression. 11, Judas en est un exemple.*

1. *Simon le magicien en est un autre.* **15.** *Enfin, elle consiste à*

*amasser de l'argent sans en faire usage. 14. La convoitise est un*

*fléau social, ly. Elle est hypocrite. 16. L'or est son dieu.*

*ij. Elle amasse, même s'il doit lui en coûter la vie. 18. La*

*convoitise est condamnée par le Christ et ses disciples.*

*iq. Léché et jugement d'Ananias et de Sapphira.*

*20. Voir le discours de Guillaume Tyndale*

*sur ce sujet. 21. Témoignage de Pierre*

*Charron contre la convoitise.*

*22. Satire acerbe et pleine*

*cT esprit d'Abraham*

*Cowley contre*

*ce vice.*

**\***

1. J’en viens à la seconde partie de ce discours, qui

est l’avarice ou la convoitise, maladie épidémique qui fait

de grands ravages dans le monde. Elle s’accompagne de

tous les maux qui peuvent rendre les hommes malheureux,

tant pris séparément qu’en société. Elle est si proche du mal

dont je viens de traiter, l’orgueil, que l’un va rarement sans

l’autre : la libéralité est presqu’aussi détestable aux yeux de

l’orgueilleux qu’aux yeux de l’avare. Aussi je définirai la

convoitise en ces termes : La convoitise est l’amour de

l’argent ou des richesses (Ephésiens v. 35); et, ainsi que l’a

dit l’apôtre : « elle est la racine de tous les maux » (1

Timothée vi. 9, 10). Elle se décompose en trois branches :

215

premièrement, le désir de choses illégitimes ; deuxièmement,

le désir illégitime de choses légitimes ; enfin, l’accumulation

ou la rétention de richesses qui devraient servir au bien des

particuliers ou de la société. Je commencerai par faire

connaître ce que dit l’Écriture, et les exemples que celle-ci

nous fournit contre cette sorte d’impiété ; je donnerai ensuite

mes propres arguments, avec, à l’appui, l’autorité de quelques

auteurs renommés. Je ferai voir par là qu’extirper du cœur

des hommes l’amour des richesses n’est pas moins l’œuvre

de la Croix du Christ que de déraciner tout autre péché

dans lequel l’homme serait tombé.

1. Tout d’abord, pour ce qui est de désirer ou de

convoiter des choses illégitimes, ceci est expressément défendu

par Dieu lui-même, dans la loi qu’il a dictée à Moïse sur

le Mont Sinaï, afin que cela constitue une règle pour les

Juifs, son peuple. Dieu a dit : « Tu ne convoiteras point la

maison de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni

son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui appartienne à

ton prochain» (Exode xx. 17). Dieu a confirmé ce comman­

dement par le tonnerre et les éclairs et autres signes

redoutables, afin que le peuple, frappé de terreur, le reçût

et l’observât, et qu’enfeindre ces préceptes moraux lui parût

une chose plus terrible. Michée, en son temps, s’est plaint

tout haut de ce que « ils convoitent des champs, et ils s’en

emparent » (Michée ii. 2) ; mais ils finirent misérablement.

Aussi disait-on jadis : « Malheur à ceux qui convoitent dans

l’iniquité ». Cet adage convient à notre propos. Nous en

trouvons de nombreux exemples dans l’écriture ; j’en citerai

deux brièvement.

1. David, pourtant un saint homme, fut surpris, faute

de veiller sur lui-même : la beauté de la femme d’Urie fut

une tentation trop forte pour lui, alors qu’il était désarmé

et ne se tenait pas spirituellement sur ses gardes. Rien ne

put le dissuader : Urie fut envoyé en première ligne, au fort

de la bataille, là où il était presque impossible qu’il en

réchappât. Cela pour hâter la satisfaction illégitime de ses

désirs, d’une manière que l’on ne pouvait ouvertement

216

qualifier de meurtre. Le stratagème réussit : Urie fut tué, et

sa femme devint bientôt celle de David. Ceci révéla la

convoitise de David. Mais cela se déroula-t-il bien ? Les

choses en restèrent-elles là ? Non, car son plaisir se changea

bientôt en anxiété et en amertume de l’esprit ; son âme fut

écrasée de chagrin ; les vagues passèrent sur lui (Psaumes

li ; Ixxvii ; xlii. 7). Il fut consumé au dedans de lui ; il

s’enfonça dans la boue et l’argile ; il cria, il pleura ; ses yeux

furent comme des sources de larmes (Psaumes Ixix. 2. 14).

Le poids de la faute pesait sur lui. Il fallait qu’il en fût

purgé, que ses péchés, qui étaient rouges comme le cramoisi,

fussent lavés et devinssent blancs comme la neige ; sans quoi

il était perdu à jamais. Son repentir prévalut. Voilà les

conséquences de cette manifestation de la convoitise ! Voilà

quels maux elle produit, quels chagrins elle cause ! Si ceux

qui en sont coupables acceptaient de laisser entrer le repentir

de David au plus profond de leurs âmes, pour être sauvés

comme David ! Purifie-moi, dit à Dieu ce saint homme :

montrant par là qu’il avait connu, jadis, un état meilleur.

Ceci doit apprendre aux hommes vertueux à craindre, et à

vivre dans le respect, de peur de pécher et de succomber.

Car David fut pris au dépourvu : il n’était point sur ses

gardes ; il était éloigné de la croix ; la loi n’était plus sa

lampe et sa lumière en cet instant ; il s’était éloigné de sa

place forte, de sa tour de garde, et il fut surpris. Ce fut à

ce moment-là que l’ennemi l’attaqua et triompha de lui.

1. Mon second exemple est celui de la vigne de Naboth

(I Rois xxi). Cette vigne était convoitée par Achab et Jézabel ;

et le même esprit qui leur avait fait concevoir ce désir

illégitime leur inspira le moyen de l’assouvir. Il fallait que

Naboth mourût, car il refusait de vendre. Pour le faire

mourir, ils accusèrent l’innocent de blasphème et trouvèrent

deux méchants hommes, deux enfants de Bélial, qui acceptèrent

de témoigner contre lui. Ainsi au nom de Dieu, témoignant

d’un zèle pur pour sa gloire, Naboth dut mourir et fut, en

conséquence, lapidé. Lorsque Jézabel reçut la nouvelle, elle

ordonna à Achab de se lever et de prendre possession de

la vigne, puisque Naboth était mort. Mais Dieu les poursuivit

tous les deux de sa vengeance terrible : « Au lieu même où

217

les chiens ont léché le sang de Naboth », dit Elie, au nom

du Seigneur, « les chiens lécheront aussi ton propre sang ;

et je ferai venir le malheur sur toi, et j’exterminerai ta

maison » \*. Et quant à Jézabel, sa femme, complice de sa

convoitise et de son meurtre, il ajoute « les chiens mangeront

sa chair près du rempart de Jizreel » \*. Voilà l’infamie et le

châtiment qui récompensent cette forme de convoitise. Que

ceci serve d’exemple à ceux qui désirent des choses interdites,

à savoir les biens d’autrui ; car Dieu, qui est juste, finira

par les payer avec l’intérêt. Mais de tels hommes ne sont

peut-être pas nombreux, soit parce qu’ils ne convoitent pas

les biens d’autrui, soit parce qu’ils n’osent pas le montrer,

de crainte que la loi ne les châtie s’ils osaient le faire. En

revanche, les adeptes de la deuxième forme de convoitise

sont légion : ils crient, pourtant, bien haut contre l’iniquité

du premier type. Et ils croient qu’en faisant semblant

d’abhorrer celle-ci, ils seront absous de tous les péchés qu’ils

commettent dans l’autre. C’est ceux-là que nous allons

maintenant examiner.

1. La deuxième sorte — la plus courante — de convoitise

consiste en un désir illégitime de choses légitimes, notamment

de richesses. L’argent est une chose légitime, mais l’amour

de l’argent est la racine de tous les maux. Ainsi, la richesse

est légitime, mais ceux qui font de la richesse une fin,

tombent dans des tentations, des pièges et des désirs divers.

Dieu dit des richesses qu’elles sont « transitoires », pour

montrer la folie de ceux qui en font leur but, et le danger

qu’ils courent. La cupidité est détestable aux yeux de Dieu.

Il a prononcé de terribles jugements sur ceux qui en sont

coupables. Dieu en a fait, jadis, un de ses motifs d’accusation,

une des raisons de Ses jugements, contre Israël : « A cause

de son avidité coupable », a dit Dieu, « je me suis irrité et

j’ai frappé» (Esaïe 1 vii. 17). Dans un autre passage, il a

aussi déclaré : « Tous sont avides de gain

prophète jusqu’au sacrificateur, tous usent de tromperie »

, et, depuis le

1. Pcnn cite ici les versets 19 à 25 du Livre des Rois (I Rois xxi.

19-25).

2. *Ibid.*

218

(Jérémie vi. 13) ; «c’est pourquoi je donnerai leurs femmes

à d’autres, et leurs champs à ceux qui les déposséderont »

(Jérémie viii. 10). A un autre endroit, Dieu s’est plaint en

ces termes : « Mais tu n’as des yeux et un cœur que pour

te livrer à la cupidité» (Jérémie xxii. 17). Par la bouche

d’Ezéchiel, Dieu renouvelle et répète sa plainte contre leur

cupidité : « Et ils se rendent en foule auprès de toi ; et mon

peuple s’assied devant toi ; ils écoutent tes paroles, mais ils

ne les mettent point en pratique ; leur bouche professe un

grand amour, mais leur cœur se livre à la cupidité » (Ezéchiel

xxxiii. 51)’. C’est pourquoi Dieu, dans le choix de ses

magistrats, requiert, entre autres qualités nécessaires, qu’ils

haïssent la cupidité ; car il a prévu les maux auxquels serait

sujette une société ou un gouvernement où des hommes

cupides seraient au pouvoir : leur intérêt influerait sur leur

conduite, et ils sacrifieraient le bien public pour arriver à

leurs propres fins. David demandait, dans ses prières, que

son cœur n’inclinât point vers le gain, mais vers les préceptes

de son Dieu (Psaumes cxix. 36). Et le sage nous dit

expressément que : « Celui qui est ennemi de la cupidité

prolonge ses jours » (Proverbes xxviii. 16), et prononce ainsi

une malédiction contre les adeptes de ce vice. Luc le reproche

aux Pharisiens comme un signe de leur malignité, et le

Christ, par la bouche de l’évangéliste, ordonne à ses disciples :

« Gardez-vous avec soin de toute avarice » ; et II leur en

donne une raison qui contient un enseignement excellent :

« car », dit-Il, « la vie d’un homme ne dépend pas de

l’abondance de ses biens» (Luc xii. 15). Mais II va plus

loin : il assimile l’avarice à l’adultère, au meurtre et au

blasphème (Marc vii. 21, 22). Il ne faut donc pas s’étonner

si l’apôtre Paul censure si fréquemment ce vice. Dans son

épître aux Romains, il l’inclut dans le terme « toute espèce

d’injustice » (Romains i. 29). 11 écrit la même chose aux

Éphésiens, et ajoute : « Que la cupidité ne soit pas même

nommée parmi vous » (Éphésiens v. 3) ; et il ordonne aux

Colossiens de mortifier leurs membres, et cite plusieurs

1. La citation de Pcnn diffère sensiblement de la Bible de 1611 et

de la traduction de Louis Segond, qui donnent : « ...car leur bouche en

fait un sujet de moquerie, et leur cœur se livre à la cupidité ».

219

péchés, tels l’impudicité, l’impureté, et autres affections

déréglées, finissant par « l’avarice qui », dit-il, « est une

idolâtrie» (Colossiens iii. 5). Or, nous savons qu’il n’est

point de plus grande offense aux yeux de Dieu. Et ce même

apôtre nous dit que « l’amour de l’argent est la racine de

tous les maux ; et quelques-uns, en étant possédés, se sont

égarés loin de la foi, et se sont jetés eux-mêmes dans bien

des tourments. Car ceux qui veulent s’enrichir tombent dans

la tentation, dans le piège, et dans beaucoup de désirs

insensés et pernicieux... Pour toi, homme de Dieu », dit-il

à son bien-aimé Timothée, « fuis ces choses, et recherche

la justice, la foi, la patience et la douceur » (Timothée

vi. 9-11).

1. Pierre était de la même opinion : il fait de la cupidité

une des principales marques auxquelles on peut reconnaître

les faux prophètes et les faux docteurs qui devaient s’introduire

parmi les Chrétiens. Car, dit-il, « par cupidité, ils trafiqueront

de vous au moyen de paroles trompeuses » (II Pierre ii. 3).

Pour conclure, Paul termine son épître aux Hébreux, entre

autres recommandations importantes et zélées qu’il leur fait,

par celle-ci : « Ne vous livrez pas à l’amour de l’argent »

(Hébreux xiii. 5). Il ne se contente pas de cette généralité,

mais il poursuit : « et contentez-vous de ce que vous avez ;

car Dieu lui-même a dit : ‘Je ne te délaisserai point, et je

ne t’abandonnerai point’. » Que conclure de tout cela ? : que

ceux qui ne sont pas contents de ce qu’ils ont et qui

cherchent à devenir riches, ont abandonné Dieu ? Cette

conclusion peut paraître dure, mais elle est naturelle ; car il

est clair que ceux qui ne sont pas contents de ce qu’ils ont,

désirent avoir davantage ; qu’ils voudraient devenir riches,

s ils le pouvaient, et qu’ils ne vivent point dans cette

dépendance et cette confiance en la Providence, qui leur

sont recommandées ; et que la sainteté, se satisfaisant d’elle-

même, ne leur paraît point un avantage suffisant.

1. En vérité, il est honteux qu’un homme, surtout un

homme religieux, ne sache point quand il possède

suffisamment, quand il doit s’arrêter, quand il doit s’estimer

220

satisfait. Bien que Dieu lui envoie d’année en année une

moisson abondante, loin d’y trouver une raison pour se

retirer du commerce du monde, il en fait un motif pour

s’y plonger plus avant : comme s’il pensait que, plus il

possède, plus il peut espérer posséder encore. Ainsi il

ranime son appétit, se démène plus que jamais, afin de

prendre sa part du gâteau, tant qu’il en reste ; comme si

les tracas et le gain étaient le devoir et le réconfort d’un

Chrétien, plutôt que la retraite et le contentement. Oh, si

les hommes voulaient mieux réfléchir ! car ce défaut, du

fait qu’il est moins visible, et moins censuré par la loi,

que les autres vices, est, par là même, plus dangereux. Il

est évident que la plupart des hommes recherchent, non

le nécessaire, mais les richesses. Certains les aiment de

façon immodérée, et les dépensent avec libéralité lorsqu’ils

les ont. Bien que cela soit un péché, c’est un péché moins

grave que d’aimer l’argent pour l’argent ; car c’est là une

des passions les plus basses dont l’esprit de l’homme puisse

être possédé : c’est la convoitise pure ; c’est le plus grand

de tous les péchés compris sous le nom de concupiscence,

et celui qui souille le plus l’âme. Cette considération devrait

inciter les hommes à examiner sérieusement à quel degré

ils sont possédés de cette tentation de l’amour de l’argent ;

et ce, d’autant plus que les progrès qu’elle fait dans l’âme

sont presque insensibles, ce qui rend le danger plus grand.

Il y a des milliers de personnes qui croient ne point être

concernées par cette mise en garde, et qui pourtant sont

coupables de ce défaut. Et comment cela ne serait-il point,

quand ceux qui, à l’origine, n’avaient rien et se sont

enrichis, continuent à peiner pour augmenter, voire doubler

ou tripler leurs richesses, et ce en se donnant le même

mal et les mêmes peines que lorsqu’ils ont commencé ?

Est-ce là vivre dans le confort, ou être riche ? Ne les

voyons-nous pas se lever de bonne heure et veiller tard

le soir, n’être occupés que de la bourse, de leur boutique,

de leur entrepôt, de la douane, de leurs factures, de leurs

contrats, de leurs chartes-parties, etc. ? Ils courent partout

avec le même empressement que s’il s’agissait de sauver la

vie d’un innocent. C’est là un désir insatiable, et, par là

même, nuisible aux hommes en même temps que déplaisant

à Dieu, qui leur donne les richesses pour qu’ils en usent,

221

et non pour qu’ils les aiment, c’est-à-dire en abusent. Et

si l’on prétend que cet empressement, cette ardeur, cette

activité incessante, ne proviennent pas de l’amour de

l’argent, chez ceux qui en ont dix fois plus que lorsqu’ils

ont débuté, et bien plus qu’ils n’en dépensent ou n’en ont

besoin, je ne sais pas quelles preuves l’homme peut donner

de son amour pour quoi que ce soit.

1. Pour conclure : la convoitise, chez les magistrats, est

le fléau de l’État, car elle mène à la corruption. C’est

pourquoi ceux que Dieu a choisis étaient des hommes qui

Le craignaient et qui détestaient la convoitise. Par ailleurs,

elle est nuisible à la société, car les vieux commerçants

maintiennent la jeunesse dans l’indigence ; et la principale

raison pour laquelle certains ont trop peu, et sont forcés de

travailler comme des esclaves pour nourrir leur famille et

garder la tête au-dessus de l’eau, est que les riches ne

veulent rien lâcher, cherchent à devenir plus riches, et

désirent avoir toujours davantage ; ce qui tarit les petites

sources de gain offertes aux petites gens. Il devrait exister

une règle qui fixe l’étendue et la durée du commerce d’un

homme : ensuite, le maître-artisan devrait partager sa pratique

avec ceux de ses serviteurs qui le méritent. Ceci aiderait les

jeunes à gagner leur vie, et, en même temps, donnerait aux

vieux le temps de penser à bien quitter ce monde, dans

lequel ils ont été actifs, afin de s’assurer une part dans

1 autre, dont ils se sont si peu inquiétés.

1. La convoitise est encore une autre source de mal

pour 1 Etat : elle conduit les hommes à tromper ou à frauder

le gouvernement, en cachant ou en falsifiant les marchandises

dont ils font commerce : par exemple, ils introduisent en

contrebande des marchandises interdites, ou même des

marchandises permises, afin d’éviter de payer des droits ; ou

bien, ils prêtent leur nom à des marchands ennemis,

moyennant intérêts ; ou encore ils vendent des produits

défectueux, ils ne donnent pas la juste mesure ; ils trompent

le public de toutes sortes de manières.

222

io. La convoitise a aussi été la cause de querelles

destructrices pour les familles : car, lorsqu’un héritage tombait

entre les mains de personnes que la cupidité poussait à en

tirer un plus grand profit qu’il ne leur appartenait en bonne

justice, il en résultait beaucoup de troubles et d’injustices ;

car, trop souvent, il arrivait que ceux qui étaient chargés

d’administrer les biens gardaient pour eux-mêmes les revenus

qu’ils auraient dû verser aux propriétaires légitimes et s’en

servaient pour les empêcher de rentrer en possession de leur

bien

il. Mais ce n’est pas tout. La cupidité trahit l’amitié:

si vous voulez faire exécuter une mauvaise action, ou causer

la perte d’un homme, nul ne sera plus facile à corrompre

que celui qui a la convoitise au cœur. Car c’est une passion

capable d’assassiner l’âme aussi bien que le corps : l’âme,

parce qu’elle détruit la vie qu’elle devrait avoir en Dieu

(car, lorsque l’argent devient maître de l’esprit, il en exclut

tout amour pour des choses meilleures) ; le corps, parce que,

pour de l’argent, elle tuera, soit en assassinant, soit par le

poison, soit par un faux témoignage, etc. Je conclurai l’article

sur la convoitise par le péché et le sort malheureux de deux

hommes cupides, Judas et Simon le magicien.

La religion de Judas tomba dans un terrain épineux :

l’amour des richesses l’étouffa. L’orgueil et la colère des

Juifs les poussèrent à mettre le Christ à mort. Mais ils ne

savaient comment s’y prendre avant que la cupidité ne vînt

à leur secours. Ils découvrirent que Judas portait la bourse,

et soupçonnèrent qu’il se pouvait qu’il aimât l’argent ; ils

décidèrent de le mettre à l’épreuve, et le firent. Ils fixèrent

un prix, et Judas trahit son Maître, son Seigneur, et le livra

entre les mains de ses cruels adversaires. Mais, pour lui

rendre justice, il rapporta l’argent, et, pour se venger de

i. Pcnn fait ici allusion, soit au système anglais du *trust* (avant que

*Vequity* n’intervienne, selon la *common lan>,* l’administrateur des biens, *trustée,*

était considéré comme propriétaire d’origine dans l’intérêt du bénéficiaire

du *trust,* qui peut être le propriétaire d’origine ou tout tiers désigné par

celui-ci), soit aux exécuteurs testamentaires ou tuteurs qui spoliaient très

souvent les héritiers légitimes.

223

lui-même, il se pendit. A mauvaise action, mauvaise fin.

Venez, maintenant, vous autres hommes cupides : que dites-

vous de votre frère Judas ? N’était-ce pas un méchant ? N’a-

t-il pas commis une très mauvaise action ? Assurément.

Auriez-vous agi de même ? Assurément non, en aucune

manière. Mais ces mauvais Juifs en disaient autant de ceux

qui avaient lapidé les prophètes, et pourtant ces mêmes Juifs

crucifièrent le Fils bien-aimé de Dieu. Celui qui venait pour

les sauver, et qui les aurait sauvés s’ils L’avaient reçu et ne

L’avaient point rejeté le jour où II est venu parmi eux.

Frottez bien vos yeux, car ils sont pleins de poussière ; et

examinez soigneusement votre conscience afin de voir si, par

amour de l’argent, vous n’avez point trahi le Juste à

l’intérieur de vous-même et si vous n’êtes point devenus les

frères de Judas, en iniquité. Je parle pour défendre Dieu

contre une idole ; écoute-moi avec patience. N’avez-vous

point résisté au bon Esprit du Christ, dans votre quête de

vos chères richesses ? Examinez-vous vous-mêmes, éprouvez-

vous vous-mêmes. Ne vous reconnaissez-vous point vous-

mêmes ? : si le Christ n’est pas en vous, s’il n’y règne point,

s’il n’y est point au-dessus de tout ce qui vous est le plus

cher, vous êtes réprouvés, vous êtes perdus ! (2 Corinthiens

xiii. 5).

1. Le deuxième homme cupide est Simon le magicien.

Il croyait aussi au Christ, mais sa foi n’était point assez

grande en raison de sa cupidité (Actes viii. 9-24). Il a souhaité

faire un marché avec Saint Pierre : tant d’argent pour tant

de Saint-Esprit, afin de le revendre, et de réaliser un bénéfice.

II jugeait, à tort, Pierre en fonction de lui-même, et ne le

regardait que comme un homme capable d’en imposer au

peuple mieux que lui, qui s’était fait passer en Samarie pour

la grande puissance de Dieu, avant que la vraie puissance

de Dieu, qui était en Philippe et en Pierre, ne détrompât le

peuple. Mais quelle fut la réponse de Pierre et son jugement ?

« Que ton argent périsse avec toi », lui dit-il, « Il n’y a pour

toi ni part, ni lot dans cette affaire : tu es dans un fiel amer

et dans les liens de l’iniquité. » Sentence terrible ! D’ailleurs,

la convoitise mène au luxe et, souvent, en tire sa source ;

car, avoir beaucoup amène à dépenser beaucoup et à

224

s’appauvrir par le luxe ; il en est qui désirent gagner beaucoup

afin de dépenser davantage. La tempérance pourrait remédier

à cela. Car, si les hommes voulaient n’être point si prodigues

pour leur table, leur maison, leur ameublement, leur parure

ou leur jeu, ou si une meilleure éducation, ou de bonnes

lois bien appliquées, les en empêchaient, ils n’auraient point

autant de tentations pour désirer ardemment ce qu’ils ne

réussiraient point à dépenser. Car il est assez rare de

rencontrer un avare qui aime l’argent pour l’argent.

1. Ceci m’amène à considérer le dernier type de

convoitise, celle qui est la plus basse et la plus sordide, à

savoir celle qui consiste à amasser et à garder l’argent, sans

en tirer profit ni pour soi-même ni pour les autres. C’est le

cas de l’avare de Salomon, qui s’enrichit et ne possède rien

(Proverbes xiii. 7), et c’est là un grand péché aux yeux de

Dieu. Salomon se plaignait de ceux qui avaient amassé le

labeur des pauvres gens dans leurs maisons il appelle cela

fouler le peuple et écraser le visage des pauvres1 2, parce

qu’ils ne peuvent jamais recouvrer le fruit de leur labeur.

Mais il bénit ceux qui s’intéressent aux pauvres, et il ordonne

à chacun d’ouvrir sa main à son frère indigent (Psaumes

xli. 1 ; Deutéronome xv. 7, 8) ; non seulement à celui qui est

un frère spirituel, mais aussi à celui qui est un frère naturel ;

et il enjoint de ne point refuser l’aumône aux pauvres.

L’apôtre recommande à Timothée, devant Dieu et devant

Jésus-Christ, de ne point manquer de « recommander aux

riches du présent siècle... de ne pas mettre leur espérance

dans des richesses incertaines, mais de la mettre en Dieu,

qui nous donne avec abondance... et de faire du bien, afin

d’être riches en bonnes œuvres» (I Timothée vi. 17, 18).

Les richesses sont souvent source de corruption ; mais la

charité en préserve la douceur et la vertu. Celui qui ne s’en

sert pas oublie, lorsqu’il les acquiert, la fin pour laquelle

elles lui sont données ; il les aime pour elles-mêmes, et non

1. Penn cite ici, de mémoire, Esaïe iii. 14, et, là où la Bible parle

de « la dépouille du pauvre », il écrit « le labeur du pauvre » (« the labours

of the poor »).

*2.* Esaïe iii. 15.

225

pour l’usage qu’il pourrait en faire. L’avare est pauvre au

milieu de ses richesses ; dans sa crainte de dépenser, il reste

dans le besoin. Et ses craintes augmentent en même temps

que ses espérances, qu’il met toutes dans ses gains ; de sorte

que son plaisir devient son tourment. 11 ressemble, plus que

tout autre, à celui qui avait caché son talent dans une

serviette ; car les talents de cet homme sont cachés dans ses

sacs, loin des yeux des hommes dans des caves, sous des

planches, derrière des boiseries, ou bien dans des contrats

et des hypothèques, et ne croissent que sous terre, en quelque

sorte, car ils ne font de bien à personne.

1. L’avare hait tout art et toute science utiles ; il les

regarde comme choses vaines, de crainte qu’il ne lui en

coûte quelque chose pour les apprendre. C’est pourquoi son

esprit, tout comme sa bourse, est fermé à l’industrie. Il

laisse ses maisons tomber en ruine, et ses chemins s’effondrer

pour épargner les réparations ; quant à sa mauvaise chère, à

la simplicité de ses vêtements, et à la pauvreté de son

ameublement, il voudrait les faire passer pour de la sobriété.

O monstre d’homme, qui est capable de porter la croix pour

l’amour de l’argent, et non pas pour le Christ !

1. Mais il prétend aussi, d’une manière négative, au

titre de croyant ; car, pour mieux cacher son avarice, il

censure constamment la prodigalité. S’il vous voit répandre

sur la tête d’un saint homme un parfum de prix, pour

épargner de l’argent et pour paraître vertueux, il vous parlera

des pauvres ; mais s’il se présente des pauvres il trouvera

des prétextes pour déguiser son manque de charité : ou bien

il en trouvera l’objet indigne, ou bien il fera valoir sa

pauvreté, ou encore il prétendra qu’il préfère donner son

argent à des gens plus méritants. Il n’ouvre guère sa bourse

que quatre fois l’an ’, de peur de la perdre.

*1 • Qxarttr-daj :* l’un des quatre jours de l’année, à la charnière de

chaque saison, où s’effectuaient, depuis le Moyen-Age, des paiements ou

règlements d’échéances échus ces jours-là.

226

i6. Mais il est plus misérable que les pauvres ; car il

ne jouit pas de ce qu’il craint tant de perdre ; tandis que

les pauvres ne craignent pas de perdre ce dont ils ne

jouissent pas. Ainsi, il est pauvre à force de trop estimer

ses richesses. J’appelle malheureux celui qui, avec de l’argent

dans sa poche, refuse de manger chez un traiteur ; cependant,

comme il a fait un dieu de son or, qui sait s’il n’estime pas

contraire à la nature de manger cela même qu’il adore ?

17. Mais, ce qui aggrave encore ce péché, c’est qu’il y

a des hommes — j’en ai moi-même connu — qui, pour

gagner de l’argent, se sont tués à la tâche ; et qui, pour

demeurer fidèles à leurs principes, lorsqu’ils étaient malades,

ne voulaient point faire la dépense d’un médecin pour

prolonger leur vie de pauvre pécheur. Ainsi, ils mouraient

par avarice : pareille constance mérite bien qu’on les canonise

martyrs de l’argent.

18. Mais voyons maintenant quels exemples de censure

nous fournit l’Ecriture contre ceux qui amassent et qui

thésaurisent de façon sordide. Un jeune homme, en apparence

bon, vint trouver le Christ et s’enquit de ce qu’il devait

faire pour hériter la vie éternelle : le Christ lui répondit

d’observer les commandements. Le jeune homme répliqua

qu’il les avait observés depuis son plus jeune âge : il

semblerait qu’il n’était point débauché, et, en vérité, ces

sortes de gens ne le sont pas, pour éviter la dépense.

« Pourtant il te manque une chose », lui dit le Christ, « vends

ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un

trésor dans le ciel ; puis viens, et suis-moi » (Matthieu xix.

1. 21). Il semble que le Christ toucha là son point faible;

il toucha au but et le frappa au cœur, Lui qui connaissait

ce cœur ; par là il fit voir au jeune homme qu’il n’avait

point observé le commandement « d’aimer Dieu par-dessus

toutes choses ». 11 est relaté que le jeune homme s’en alla

tout triste ; et la raison qu’on en donne, c’est qu’il possédait

de grands biens. 11 eut à choisir entre les richesses et la vie

éternelle, deux désirs contraires. Mais à quoi donna-t-il la

préférence ? aux richesses. Hélas ! Et que dit le Christ à

227

cela ? « Les riches entreront difficilement dans le royaume

des cieux ! » Il ajoute : « Il est plus facile à un chameau de

passer par le trou d’une aiguille qu’à un riche d’entrer dans

le royaume de Dieu» (Matthieu xix. 23, 24). C’est-à-dire que

pour un homme riche de cette espèce, à savoir un homme

riche et avare, qui a de la peine à faire du bien avec ce

qu’il a, cela serait plus qu’un miracle. Qui donc, après cela,

souhaiterait être riche et avare ? Ce fut contre ces riches que

le Christ prononça sa malédiction : « Malheur à vous, ô

riches, car vous avez votre consolation ici-bas » (Luc vi. 24).

Quoi 1 et aucunement dans le ciel ? Non, à moins que vous

n’acceptiez de devenir pauvres, de renoncer à tout, de vivre

détachés du monde, de vous dégager de ses liens et même

de le fouler aux pieds : d’en faire votre serviteur, et non

votre maître.

**19.** Le second exemple est également terrible : c’est celui

d’Ananias et de Sapphira. Au commencement des temps

apostoliques, il était de coutume que ceux qui recevaient la

parole de vie apportassent ce qu’ils possédaient et le missent

aux pieds des apôtres : entre autres, Joseph, surnommé

Barnabas, en donna l’exemple. De ceux qui restaient, Ananias

et sa femme Sapphira, lorsqu’ils rendirent témoignage à la

vérité, vendirent leurs biens ; mais, par avarice, ils gardèrent

pour eux-mêmes une partie du produit de la vente, qu’ils

ne voulaient pas verser dans la bourse commune ; ils

apportèrent une partie pour le tout, et la mirent aux pieds

des apôtres. Mais Pierre, homme simple et ferme, dit, avec

la majesté que confère l’Esprit : « Ananias, pourquoi Satan

a-t-il rempli ton cœur, au point que tu mentes au Saint-

Esprit, et que tu aies retenu une partie du prix du champ ?

S’il n’eût pas été vendu, ne te restait-il pas ? Et, après qu’il

ait été vendu, le prix n’était-il pas à ta disposition ? Comment

as-tu pu mettre en ton cœur un pareil dessein ? Ce n’est pas

à des hommes que tu as menti, mais à Dieu » (Actes v. 3,

4). Mais quelle fut la conséquence de la cupidité et de

l’hypocrisie d’Ananias ? Eh bien, « Ananias, entendant ces

paroles, tomba, et expira ». La même chose arriva à sa

femme, qui était complice du crime que leur avarice leur

avait fait commettre. Et l’on ajoute que : « une grande crainte

228

saisit toute l’Eglise, et ceux qui entendirent ces choses » ; et

il devrait en être de même pour ceux qui les lisent à présent.

Car si ce jugement a été exécuté, et nous a été transmis,

pour nous avertir de nous garder de tels vices, qu’adviendra-

t-il de ceux qui, tout en faisant profession de la religion

chrétienne (religion qui enseigne aux hommes à vivre détachés

du monde et à renoncer à tout pour la volonté et le service

du Christ et de son royaume), non seulement retiennent une

partie, mais le tout, et sont incapables de donner la moindre

chose pour l’amour du Christ ? Je supplie Dieu d’incliner le

cœur de mes lecteurs à peser mûrement ces choses. Cela ne

serait point arrivé à Ananias et Sapphira s’ils avaient agi

comme en présence de Dieu, avec cet amour parfait, cette

vérité et cette sincérité qu’il leur convenait d’avoir. Ô, si

les hommes voulaient bien faire usage de cette lumière que

le Christ leur a donnée, pour examiner leur cœur et voir à

quel point ils sont sous l’emprise de cette passion inique !

Car s’ils voulaient bien veiller, pour se garder de l’amour

du monde, et être moins esclaves des choses visibles et

temporelles, ils commenceraient à tourner leur cœur vers les

choses d’en haut, qui sont éternelles. Leur vie serait cachée

avec le Christ en Dieu, à l’abri des incertitudes du temps,

des troubles, et des changements des choses périssables. Bien

plus, si les hommes voulaient bien considérer combien il est

difficile d’acquérir les richesses, puis de les conserver, l’envie

qu’elles suscitent ; s’ils voulaient bien admettre qu’elles ne

peuvent ni les rendre sages, ni les guérir, ni prolonger leur

vie, et encore moins leur donner la paix à l’heure de leur

mort, enfin que, mis à part la nourriture et le vêtement

(qu’ils peuvent, en fait, se procurer sans être riches), les

richesses ne leur apportent aucun bien tangible ; et que le

seul bon usage qu’ils puissent en faire est de soulager leurs

semblables dans leur détresse (puisque les riches ne sont que

les économes des bienfaits de la providence de Dieu et que,

par conséquent, ils auront à rendre compte de l’usage qu ils

en font) ; si, dis-je, ces considérations avaient quelque poids

sur notre esprit, nous ne nous précipiterions pas ainsi pour

acquérir (et nous ne nous soucierions pas de cacher et de

garder) une chose si vile et si peu utile. Oh, si la Croix du

Christ, qui est l’Esprit et le pouvoir de Dieu dans 1 homme,

pouvait occuper plus de place dans nos âmes, pour nous

229

crucifier de plus en plus au monde, et le monde en nous ;

afin que, comme au temps du paradis, la terre redevienne

le marchepied, et les trésors de la terre le serviteur, et non

le dieu de l’homme ! — De nombreux auteurs ont écrit

contre ce vice : j’en citerai trois.

20. William Tyndale, ce digne apôtre de la Réforme en

Angleterre, consacre à ce sujet un discours entier, intitulé

*The P arable of the Wicked Mammon,* auquel je renvoie le

lecteur.

1. Le second auteur, Pierre Charron, écrivain français

célèbre, notamment pour l’ouvrage qu’il écrivit sur la sagesse,

consacre tout un chapitre à l’avarice. En voici un extrait :

« Aymer et affectionner les richesses c’est avarice ; non

seulement l’amour et l’affection, mais encore tout soin curieux

entoure les richesses... Le désir des biens et le plaisir à les

posséder, n’a racine qu’en l’opinion ; le déréglé désir d’en

avoir est une gangrené en nostre âme, qui avec une venimeuse

ardeur, consomme nos naturelles affections pour nous remplir

de virulentes humeurs. Sitost qu’elle s’est logée en nostre

cœur, l’honneste et naturelle affection que nous devons à

nos parens et amis, et à nous-mesmes, s’enfuit. Tout le reste

comparé à nostre profit ne nous semble rien : nous oublions

enfin et mesprisons nous-mesme, notre corps, et notre esprit,

pour ces biens ; et comme l’on dict, nous vendons nostre

cheval pour avoir du foin. Avarice est passion vilaine et

lasche des sots populaires, qui estiment les richesses comme

le souverain bien de l’homme, et craignant la pauvreté

comme son plus grand mal, ne se contentent jamais des

moyens nécesaires qui ne sont refusez à personne ; ils pesent

les biens dedans les balances des orphevres, mais nature

nous apprend à les mesurer à l’aulne de la nécessité. Mais

quelle folie que d’adorer ce que nature mesme a mis sous

nos pieds, et caché sous terre, comme indigne d’estre veu,

mais qu’il faut fouler et mespriser ; ce que le seul vice de

l’homme a arraché des entrailles de la terre, et mis en

lumière pour s’entretuer ! *In lucem propter quae pugnaremus,*

*excutimus ; non erubescimus summa apud nos haberi, quae fuerunt*

230

*ima terrarum.* La nature semble en la naissance de l’or avoir

aucunement présagé la misère de ceux qui le dévoient aimer ;

car elle a fait qu’ès terres où il croist, il ne vient ny herbes,

ny plante, ny autre chose qui vaille ; comme nous annonçant

qu’ès esprits où le désir de ce metail naistra, il ne demeurera

aucune scintille d’honneur, ny de vertu. Que se dégrader

jusques-là, que de servir et demeurer esclave de ce qui nous

doit estre sujet. *^Xpnd sapientiem divitiae snnt in servitutem ;*

*apnd stidtum in imperio :* car l’avare est aux richesses, non

elles à luy ; et il est dict avoir les biens comme la fièvre,

laquelle tient et gourmande l’homme, non luy elle. Que

d’aymer ce qui n’est bon, ny ne peust faire l’homme bon,

voire est commun et en la main des plus meschans du

monde, qui pervertissent souvent les bonnes mœurs, n’amen­

dent jamais les mauvaises, sans lesquelles tant de sages ont

rendu leur vie heureuse, et pour lesquelles plusieurs meschans

ont eu une mort malheureuse : bref, attacher le vif avec le

mort, comme fesoit Mezentius, pour le faire languir et plus

cruellement mourir ; l’esprit avec l’excrément et escume de

la terre, et embarasser son âme en mille tourments et

traverses qu’ameine cette passion amoureuse des biens ; et

s’empescher aux filets et cordages du malin, comme les

appelle l’Escriture Saincte qui les descrie fort, les apellant

iniques espines, larron du cœur humain, lacqs et filets du

diable, idolâtrie, racine de tous maux. Et certes qui verroit

aussi bien la rouille des ennuis qu’engendrent les richesses

dedans les cœurs, comme leur esclat et splendeur, elles

seroient autant haïes, comme elles sont aymées ’ ». Voici ce

qu’en dit Charron, sage et grand homme. Le troisième

témoignage sur lequel je m’appuierai est celui d’un auteur

qui, pour son esprit, plaira sûrement à certains. Puissent-ils

faire autant de cas de sa morale, et du jugement qu’il montra

après avoir beaucoup plus mûri.

1. Abraham Cowley, homme ingénieux et plein d’esprit,

est le troisième auteur que je citerai. Voici ce qu’il dit de

i. Pierre Charron, *De la sagesse,* copie de Bordeaux en trois livres,

1657, chapitre XXIII.

l’avarice : « Il y a deux sortes d’avarice : la première est une

espèce bâtarde, qui consiste en un appétit vorace pour le

gain ; non pas pour l’amour du gain en lui-même, mais pour

le plaisir de le faire passer aussitôt par tous les canaux de

l’orgueil et du luxe. La seconde est la véritable espèce,

l’avarice proprement dite ; elle consiste en un désir continuel,

un appétit insatiable, de richesses, non dans le dessein d’en

faire usage, mais pour l’amour des richesses mêmes, pour

les amasser et les conserver, et les augmenter sans cesse.

L’homme cupide de la première espèce est comme l’autruche

vorace qui dévore n’importe quel métal, mais dans le but

de s’en nourrir, et qui, en fait, parvient à les digérer et à

les dissoudre. L’autre ressemble à la sotte pie, qui n’aime

voler de l’argent que pour le cacher. Le premier fait beaucoup

de mal aux hommes en général, et un peu de bien à quelques

individus ; le second ne fait de bien à personne, pas même

à lui-même. Le premier ne saurait justifier ses actions, ni

aux yeux de Dieu, ni à ceux des anges, ni à ceux des

hommes raisonnables ; le second ne peut alléguer, pour ce

qu’il fait, ni raison, ni prétexte, pas même aux yeux du

diable : il est l’esclave de Mammon, et ne retire nul salaire

pour ses peines. Le premier trouve moyen de se faire aimer,

et d’être envié aussi, il faut le dire, de certains ; le second

est un objet de haine et de mépris pour tous. Il n’y a point

de vice contre lequel on fait plus de belles phrases ; les

poètes, surtout, l’ont poursuivi de leurs satires, de leurs

fables, allégories et allusions, et lui ont jeté la pierre de

toutes les manières possibles. De toutes les attaques contre

l’avarice, aucune ne me paraît plus justifiée que ce vers

d’Ovide :

*« Multa*

*Luxuriae desunt, omnia avaritiae. »*

ce qui veut dire : « Le luxe a de grands besoins, mais tout

manque à l’avare ». A cette sentence, je voudrais faire un

ajout, et la rendre ainsi : la pauvreté a des besoins, le luxe

en a beaucoup, mais tout manque à l’avare. Quelqu’un a

dit, en parlant d’un homme sage et vertueux, que, n’ayant

rien, il a tout. L’avare est opposé, car, ayant tout, il n’a

rien.

Quel homme est en misère à l’avare pareil ?

Il jeûne en regorgeant de biens, présents du ciel!

Le pauvre, en son malheur, excite ma pitié,

La misère du riche est pire de moitié

Je me demande comment il se fait qu’on n’ait jamais

édicté de lois contre les avares ; que dis-je, contre eux ? On

aurait dû en faire en leur faveur. Car, de même qu’on

pourvoit à la subsistance de tous les autres fous, il serait

tout à fait raisonnable que le roi charge certaines personnes

de gérer les biens des avares pendant leur vie (car ordinairement

leurs héritiers n’ont pas besoin de cela), et de veiller à ce

qu’ils ne manquent pas du nécessaire qui convient à leur

rang ; puisqu’ils sont incapables de prélever ce nécessaire de

leurs propres mains rapaces. Nous soulageons des vagabonds

oisifs et des faux mendiants ; mais nous ne nous inquiétons

nullement de tous ces malheureux, qui sont vraiment pauvres

et qui devraient, à mon sens, être traités avec respect, eu

égard à leur qualité. Je n’en finirais point, si je voulais dire

tout ce que le sujet m’inspire ; il se présente à mon esprit

une si grande foule d’idées que je m’y perds. Je suis comme

eux, l’abondance me rend pauvre ». Voilà ce que je voulais

dire contre l’avarice, ce ver rongeur de l’âme, ce chancre

de l’esprit.

1. Nous avons repris, pour la traduction de ce passage en vers rimes

la traduction proposée par Bridel (Londres, 1793).

\*53

XIV

*i. Ce qu'est le luxe, et le mal qu'il fait dans le monde. Il est*

*ennemi de la Croix du Christ. 2. Du luxe de la table : combien*

*il est à l'opposé de la vie du Christ, et contraire aux Écritures, 3.*

*De mal fait au corps, aussi bien qu'à l'âme. 4. Du luxe dans*

*les vêtements et les divertissements ; le péché a introduit le premier*

*vêtement ; les hommes ne devraient point s'enorgueillir des emblèmes*

*de leur infortune,* **J.** *Les récréations du siècle sont les ennemies*

*de la vertu : elles sont le produit de la dépravation de l'homme. 6.*

*L'usage des vêtements peut se justifier ; mais leur abus est*

*blâmable. 7. La principale récréation des hommes justes de jadis*

*était de servir Dieu, et de faire du bien à leurs semblables ; de*

*suivre une vocation honnête, et non de courir après des*

*divertissements et des passe-temps vains. 8. Les païens*

*réfléchissaient et agissaient mieux : les Infidèles*

*ont surpassé les Chrétiens en sobriété. 9.*

*Le luxe est condamné dans la parabole*

*du riche.* **10.** *La doctrine de*

*lf Ecriture condamne ex-*

*pressément la vie vo-*

*luptueuse.*

**\***

1. J’en viens maintenant à l’autre extrême, à savoir le

luxe, qui consiste en une tendance excessive du Moi à se

donner des aises et des plaisirs. C’est la dernière grande

impiété que j’attaquerai dans ce discours sur la Sainte Croix

du Christ : en vérité, il appartient à sa puissance et à sa

vertu de la mortifier. C’est une maladie aussi épidémique

que mortelle : elle gagne tous les états et toutes les classes

de la société. Car souvent les , pauvres outrepassent leurs

possibilités en satisfaisant leurs appétits ; et les riches se

complaisent fréquemment dans ces choses qui satisfont les

désirs de l’œil et de la chair, et l’orgueil de la vie : ils ont

aussi peu d’égards pour la discipline sévère de Jésus, qu ils

appellent leur Sauveur, que si le luxe, et non la Croix, était

235

le chemin du ciel qu’il leur a été ordonné de suivre. Que

mangerons-nous, que boirons-nous, et que porterons-nous ?

Ce qui constituait jadis l’occupation des païens voluptueux,

est maintenant la pratique, et, ce qui est bien pire, le souci

de ceux qui se prétendent Chrétiens. Que ces Chrétiens

rougissent, qu’ils se repentent ; qu’ils se souviennent que

Jésus n’a pas reproché ces choses aux païens pour les

permettre à ses disciples. Ceux qui veulent posséder le Christ

doivent s’assurer auparavant qu’ils sont vraiment à lui : ils

doivent être d’un même esprit que lui, ils doivent vivre

dans la tempérance et la modération, en sachant que le

Seigneur est proche. Les vêtements somptueux, les riches

onguents, les eaux de toilette délicates, un mobilier de grand

prix, une cuisine dispendieuse, et des divertissements comme

les bals, les masques, les concerts, les spectacles, les romans,

etc., qui font les délices et les amusements de ce siècle,

n’appartiennent point au chemin saint que Jésus, ses apôtres

et ses vrais disciples suivirent pour parvenir à la gloire.

Non. « C’est par beaucoup de tribulations, dit un des

principaux d’entre eux, « qu’il nous faut entrer dans le

royaume de Dieu» (Actes xiv. 22). J’implore très sincèrement

les hommes vains et voluptueux entre les mains desquels ce

discours pourrait tomber, de peser mûrement les raisons et

les exemples qui y sont donnés contre leur mode de vie. Si

par bonheur ils pouvaient voir combien il est éloigné du

vrai Christianisme, et combien il est dangereux pour leur

paix éternelle ! Que le Dieu tout-puissant, par Sa grâce,

veuille bien ouvrir leurs cœurs à son enseignement, et

répandre sur leurs âmes son tendre amour, pour qu’ils

puissent être submergés par le repentir et par l’amour de la

sainte voie de la croix de Jésus, le bienheureux Sauveur des

hommes. Car ils ne peuvent croire qu’il puisse leur faire du

bien, tant qu’ils refusent de renoncer à leurs péchés pour

1 amour de Celui qui a renoncé à sa vie pour l’amour d’eux ;

ou qu II leur donnera une place au ciel, eux qui Lui refusent

une place dans leurs cœurs sur la terre. Mais examinons le

luxe sous ses différents aspects.

1. Il y a beaucoup de sortes de luxe. La première, que

Jésus, le modèle du renoncement à Soi, nous interdit, est

2j6

la gloutonnerie : « Ne vous inquiétez donc point, et ne dites

pas : « Que mangerons-nous ? que boirons-nous ?» — Car

toutes ces choses, ce sont les Gentils qui les recherchent. »

(Matthieu vi. 51, 32). C’est-à-dire les non-circoncis, les païens,

ceux qui vivent sans le vrai Dieu, et dont le soin est de

satisfaire leur appétit, plutôt que de chercher Dieu et son

royaume. Vous ne devez point agir ainsi, mais « cherchez

premièrement le royaume de Dieu, et la justice de Dieu ; et

toutes ces choses vous seront données par-dessus » (Matthieu

vi. 33). Ce qui vous convient viendra, mais que chaque

chose vienne en son temps et lieu.

C’est là une réprimande sévère pour ceux qui s’adonnent

au luxe dans le boire et le manger, et qui sont entièrement

occupés du soin de leur palais, s’interrogeant : « Que

mangerons-nous, et que boirons-nous ? » ; qui, ne sachant

que désirer pour le repas suivant, tiennent en leur service

un domestique pour inventer de nouveaux mets et un

cuisinier pour préparer, déguiser les viandes, et les rendre

si méconnaissables que l’œil s’y trompe et qu’on les prenne

pour des chères nouvelles ou inconnues ; et tout cela pour

réveiller l’appétit, ou exciter l’admiration. Assurément, à force

de recherche et d’argent, leur table offre une grande variété ;

la sauce coûte parfois plus cher que la viande ; car ils sont

toujours si rassasiés que, sans cela, ils n’auraient guère

d'appétit ; j’appelle cela forcer l’estomac, plutôt que le

satisfaire. Et, comme ils mangent, ils boivent : rarement par

soif, mais par plaisir, pour flatter leur palais. A cette fin, ils

ont diverses sortes de liqueurs, et ils veulent goûter de

toutes : une seule, aussi bonne qu’elle soit, est fade et

insipide ; la variété est plus savoureuse que la meilleure

sorte ; en conséquence, le monde entier suffit à peine pour

fournir leur cave. Encore s’ils se contentaient d’un peu de

chaque sorte, leur goût de la variété pourrait passer pour

de la curiosité, plutôt que pour du luxe. Mais ce qu un

homme modéré boirait comme un cordial, ils le boivent à

pleins verres, jusqu’à ce que l’excès trouble leur raison et

qu’ils deviennent dangereux, sinon pour les autres, du moins

pour eux-mêmes, car ils ne sont jilors plus capables de se

reconnaître : ils tombent, en effet, dans un état de brutalité

telle qu'ils boivent au point de ne plus se connaître. C est

là la convoitise de la chair, qui ne procède pas du Père,

257

mais du monde ; car après cela vient la musique et la danse,

et la joie, et le rire, c’est-à-dire la folie (Ecclésiaste ii. 2) ;

afin de pouvoir, dans le bruit d’un plaisir, noyer l’iniquité

d’un autre, de peur que la voix de leur conscience ne se

fasse entendre trop clairement à eux. Voilà la manière dont

vivent les hommes voluptueux : ils oublient Dieu, et ne

tournent point leurs regards sur les affligés. Oh, si les fils

et les filles des hommes voulaient bien considérer leur folie

et leur iniquité lorsqu’ils se comportent ainsi ! Comme ils

répondent mal à la bonté de Dieu par l’usage et l’abus qu’ils

font de l’abondance qu’il leur accorde ! Comme ils sont

cruels envers ses créatures, comme ils sont prodigues de

leur propre vie et de leur vertu, comme ils s’en montrent

peu reconnaissants ! Ils oublient Celui qui leur donne tout,

ils abusent de Ses dons, ils méprisent Ses conseils, ils rejettent

loin derrière eux Son enseignement ! Us perdent toute

tendresse et ils oublient leurs devoirs, car ils sont submergés

par leurs plaisirs et entassent excès sur excès. Dieu a reproché

ce péché aux Juifs, par la bouche du prophète Amos :

« Vous croyez éloigné le jour du malheur, et vous faites

approcher le règne de la violence ; ils reposent sur des lits

d’ivoire, ils sont mollement étendus sur leurs couches ; ils

mangent les agneaux du troupeau, et les veaux mis à

l’engrais. Ils extravaguent au son du luth, ils se croient

habiles comme David sur les instruments de musique. Ils

boivent le vin dans de larges coupes, ils s’oignent avec la

meilleure huile, et ils ne s’attristent pas sur la ruine de

Joseph » (Amos vi. 3-6). Voilà, semble-t-il, quels étaient les

vices des Juifs dégénérés, en dépit de toutes leurs professions

de religiosité. Mais ces vices ne sont-ils pas ceux des Chrétiens

d’aujourd’hui? Si, et ce qui est reproché aux Juifs forme le

principal type de luxe que j’attaque dans ce discours. Rappelle-

toi que le mauvais riche, malgré sa table somptueuse, alla

en enfer ; rappelle-toi aussi que l’apôtre annonce de grand

maux à ceux « qui ont pour Dieu leur ventre, car ils mettent

leur gloire dans ce qui fait leur honte» (Philippiens iii. 19).

Le Christ regarde ces choses comme appartenant aux

cours des rois de la terre, et non à ses royaumes. Il les

juge inconvenantes pour ses disciples ; c’est pourquoi le repas

qu’il donna à la multitude, et qui était un de ses miracles,

fut simple et sans apprêt. Il leur donna suffisamment, mais

238

rien de rare ou qui relevât de l’art culinaire ; et ils mangèrent

de bon appétit, car ils avaient faim, et c’est, en vérité, le

meilleur moment, et le plus approprié, pour manger. De

même, l’apôtre, dans les conseils qu’il donne à son bien-

aimé Timothée, rabaisse ceux qui aiment l’abondance du

monde. Il lui recommande la piété et le contentement comme

principales sources de gain, et il ajoute : « si donc nous

avons la nourriture et le vêtement, cela nous suffira » (I

Timothée vi. 6, 8). Vois quelle était la vie frugale, et

pourtant très sereine, de ces pèlerins, de ces fils du ciel, la

race immortelle du grand pouvoir de Dieu. Ils jeûnaient

souvent, ils étaient souvent au milieu des dangers, et ils

mangeaient ce qu’on leur servait. Et ils apprenaient à se

satisfaire des conditions dans lesquelles ils se trouvaient. Ô

hommes malheureux ! O esprits bienheureux ! Que mon âme

habite avec les vôtres pour toujours !

1. Mais le luxe, par les maladies qu’il engendre et

entretient, constitue un fléau pour le genre humain ; car,

outre le mal qu’il fait aux âmes des hommes, il mine la

santé, abrège la vie, en ne donnant au corps qu’une mauvaise

nourriture, qui y laisse et y nourrit des humeurs corrompues,

si bien que le corps devient pléthorique et malsain, paresseux

et scorbutique, incapable d’aucun exercice et encore plus

d’aucun travail honnête. L’esprit se trouvant ainsi chargé de

mauvaise chair, et l’âme efféminée, l’homme devient inactif,

et par conséquent inutile à la société ; car, de même qu’il

entraîne les maladies, le luxe entraîne l’oisiveté. Ses adeptes

sont des fardeaux pour tous : ils dévorent les bonnes choses,

n’aiment qu’eux-mêmes, et ainsi oublient Dieu. Mais la fin,

triste, et pourtant juste, de ceux qui oublient Dieu, est d être

mis en enfer (Psaumes ix. 17).

**4.** Mais il y a un autre type de luxe, qui est très

répandu chez les hommes et les femmes vains : c est la

magnificence du vêtement. C’est une des plus grandes folies

dans lesquelles on puisse tomber, car c’est l’une des plus

coûteuses, des plus vaines, et des moins profitables.

259

5- Il en va de même des récréations, comme on les

appelle, car elles sont d’une espèce proche. Dieu avait créé,

en l’homme, une créature noble, raisonnable et grave ; son

plaisir consistait à faire son devoir, et son devoir consistait

à obéir à Dieu, c’est-à-dire à l’aimer, à le craindre, à l’adorer,

et à le servir : et à faire usage des choses créées avec une

vraie tempérance et une sainte modération, en sachant que

le Seigneur, son juge, celui qui devait examiner et récompenser

ses œuvres, était proche. En un mot, son bonheur consistait

à vivre en communion avec Dieu. Son erreur fut de s’éloigner

de cette conduite, et de laisser ses yeux s’égarer à contempler

des choses transitoires. Si les divertissements de ce siècle

étaient aussi agréables et aussi nécessaires qu’on le prétend,

Adam et Eve, qui ne les connurent jamais, auraient donc

été bien malheureux. Mais sans leur chute, et si le monde

n’avait pas été corrompu par leur folie et leur mauvais

exemple, l’homme n’aurait peut-être jamais connu la nécessité

ou l’usage de nombre de ces choses. C’est le péché qui a

donné naissance à ces choses, de même qu’il a causé la

chute. Quand ils eurent péché, ils craignirent la présence du

Seigneur, qui faisait leur joie tant qu’ils demeuraient dans

l’état d’innocence. Alors leur âme s’égara, chercha d’autres

plaisirs, et commença à oublier Dieu. Et c’est ce dont Dieu

se plaignit par la suite par la bouche du prophète Amos :

«Ils croient éloigné le jour du malheur... Ils mangent les

agneaux du troupeau, les veaux mis à l’engrais... Ils boivent

le vin dans de larges coupes, ils s’oignent avec la meilleure

huile, ils reposent sur des lits d’ivoire, ils extravaguent au

son du luth, ils se croient habiles comme David sur les

instruments de musique, ils ne s’attristent pas sur la peine

et la captivité du pauvre Joseph » (Amos vi. 3-6). Il fut

vendu par des méchants, l’innocence fut entièrement bannie,

et bientôt la honte devint une habitude, jusqu’à ce qu’enfin

le mauvais exemple leur apprît à ne plus rougir de rien. Et

en vérité, de nos jours, il n’est pas moins honteux de se

rapprocher de l’innocence primitive par une modeste sobriété,

qu il ne fut honteux pour Adam d’avoir perdu cette innocence,

et de se voir obligé d’assembler des feuilles de figuier pour

couvrir sa nudité. C’est pourquoi c’est en vain que les

hommes et les femmes se glorifient de prétendues professions

de foi, et flattent leurs misérables âmes de beaux noms de

240

Christianisme, d’innocence, de bonté, de vertu, et d’autres

titres semblables, alors que de telles vanités et de telles folies

régnent parmi eux. C’est pourquoi il est de mon devoir de

vous déclarer à tous, de la part du Dieu éternel, que vous

vous moquez de Celui dont on ne se moque pas et que

vous vous abusez (Galates vi. 7). Il faut que vous renonciez

à cette intempérance, et que vous vous assuriez de changer,

et de vous rapprocher de la pureté primitive, avant de

pouvoir prétendre à ce que vous ne faites actuellement

qu’usurper. Car seuls ceux qui sont conduits par l’Esprit de

Dieu sont fils de Dieu (Romains viii. 14), dont les fruits

sont la tempérance et la douceur (Galates v. 23).

1. Mais le monde chrétien, comme il prétend s’appeler,

est véritablement à blâmer, parce que la fin même pour

laquelle les vêtements ont à l’origine été inventés a été

grossièrement pervertie. Lorsque le péché eut dépouillé

l’homme de son innocence originelle, les vêtements furent

créés, comme il a été dit, uniquement dans le but de cacher

la nudité de l’homme : c’est pourquoi les premiers vêtements

étaient simples et modestes. Le second but fut de protéger

l’homme du froid, aussi donna-t-on aux vêtements une

consistance suffisante. Enfin, il fallait distinguer les sexes,

aussi les vêtements furent-ils différenciés. De sorte qu’à

l’origine, on mit en usage les vêtements par nécessité ; tandis

qu’à présent on se vêt par orgueil et par vaine curiosité.

Ce qu’on faisait jadis par commodité, on le fait maintenant

par vanité et par plaisir. Les vêtements servaient alors à se

couvrir ; mais aujourd’hui, c’est ce qui compte le moins : il

faut plaire aux yeux par de voyantes superfluités, comme si

les vêtements n’étaient faits que pour se parer, pour être

vus, plutôt que pour être portés, et pour supporter les autres

curiosités qu’on doit y accrocher comme garnitures, sans se

soucier s’ils protègent du froid ou s’ils distinguent les deux

sexes. Ceux qui les portent ne s’en servent que pour étaler

leur impudicité, leur caprice, et leur opulence.

1. Jadis, les divertissements consistaient à servir Dieu,

à être juste, à suivre sa vocation, à garder son troupeau, à

241

faire le bien, à exercer son corps d’une manière convenable

à la gravité, à la tempérance et à la vertu ; mais maintenant

on donne le nom de divertissement à n’importe quelle folie,

tant les hommes sont dégénérés de l’état d’Adam, même

dans sa désobéissance, tant ils ont acquis d’art et d’assurance

dans l’exercice de l’impiété. Oui, leur esprit, par la force de

l’habitude, est devenu si insensible à l’incommodité qui

accompagne toutes ces folies, que ce qui n’était jadis qu’une

nécessité, fait à présent les délices, le plaisir et la récréation

de ce siècle. Comme cela est ignoble, ignominieux, et indigne

d’une créature raisonnable ! L’homme, qui est doué d’enten­

dement, fait pour contempler l’immortalité, et pour être

l’égal (pour ne pas dire le supérieur) des anges, s’occuper

d’un peu de poussière et de quelques haillons honteux qui

ne sont que des inventions de l’orgueil et du luxe, des

babioles si ridicules et si vaines, des amusements si grossiers

et si terrestres, qu’une crécelle, une poupée, un cheval de

bois, une toupie, sont des choses moins sottes pour un

enfant, moins indignes d’occuper ses pensées, que ne le sont

de pareilles inventions, qui font l’occupation et le plaisir

d’hommes adultes ! C’est la marque d’une grande stupidité

que de telles vanités puissent occuper le noble esprit de

l’homme, qui est l’image du grand Créateur du ciel et de

la terre.

1. Cela apparaissait si clairement à un grand nombre

de païens de l’antiquité, qu’ils détestaient de telles vanités,

et regardaient l’affectation dans les vêtements et cette variété

d amusements aujourd’hui en vogue et en estime parmi les

faux Chrétiens, comme la ruine des bonnes mœurs ; car,

disaient-ils, elles détournaient très facilement l’esprit des

hommes de la sobriété, elles les encourageaient à l’impudicité,

à l’oisiveté, et à la mollesse, et les mettaient au niveau de

l’animal mortel : témoins ces hommes célèbres, Anaxagore,

Socrate, Platon, Aristide, Caton, Sénèque, Epictète, etc., pour

lesquels le véritable honneur et la vraie satisfaction ne

sauraient être rien moins que la vertu et l’immortalité. Bien

plus, on trouve encore de tels vestiges d’innocence parmi

certains Maures et certains Indiens de nos jours, que si un

Chrétien (bien que ce serait là un bien étrange Chrétien)

242

lâche quelque mot grossier, il est en usage parmi eux, pour

lui en faire comprendre l’impropriété, de lui apporter de

l’eau pour se laver la bouche. Une telle vertu et une conduite

si raisonnable sont, en vérité, un reproche pour ceux qui

professent le Christianisme, et montrent l’étendue de leur

folie et de leur intempérance. Ô si les hommes et les femmes

avaient la crainte de Dieu devant les yeux, et s’ils étaient

assez charitables envers eux-mêmes pour se rappeler d’où ils

viennent, ce qu’ils font, et où ils doivent retourner, afin de

prendre leur plaisir et leur amusement à des choses plus

nobles, plus vertueuses, plus raisonnables et plus célestes !

S’ils pouvaient, une fois, être persuadés de croire à quel

point la folie, la vanité, et la conversation auxquelles ils

sont le plus accoutumés sont incompatibles avec la vraie

noblesse d’une âme raisonnable ; et s’ils voulaient bien se

laisser guider par ce juste principe qui gouvernait les païens,

de peur qu’au jour du jugement le sort des païens ne soit

plus supportable que celui de pareils Chrétiens ! Car si,

malgré leurs notions incomplètes et leur connaissance

imparfaite des choses, ils ont été capables de découvrir tant

de vanité, si leur petite portion de lumière l’a condamnée

et qu’en conséquence, par obéissance à cette lumière, ils y

ont renoncé, ne convient-il pas aux Chrétiens, à fortiori, d’y

renoncer ?

9. En outre, ces choses, que je viens de condamner,

n’ont jamais constitué la conversation ni la pratique quotidienne

des saints hommes et des saintes femmes de l’ancien temps,

dont les Écritures nous recommandent d’imiter le saint

exemple. Abraham, Isaac et Jacob étaient des hommes

simples, et des seigneurs de leur famille et de leur troupeau,

selon l’usage des bergers. Ils s’inquiétaient peu des vanités

dont les hommes de cette génération font tant de cas, car

ils plaisaient à Dieu par leur foi. Le premier quitta la maison

de son père, ses parents et son pays : il fut le symbole ou

la figure véritable de ce renoncement que doivent pratiquer

tous ceux qui veulent avoir Abraham pour père. Ils ne

doivent point penser à vivre au milieu de ces plaisirs, de

ces modes et de ces coutumes auxquels il leur faudra

renoncer ; ils doivent tout abandonner, dans 1 espoir de la

243

récompense ultime et d’une patrie meilleure, c’est-à-dire

éternelle et céleste (Hébreux xi. 26, 16; Il Corinthiens v. 6).

Les prophètes étaient d’ordinaire de pauvres travailleurs :

l’un était berger, l’autre bouvier, etc. Ils criaient souvent

aux Juifs impudiques et repus de se repentir, de craindre et

de redouter le Dieu vivant, de renoncer aux péchés et aux

vanités dans lesquels ils vivaient. Mais jamais ils ne voulurent

les imiter. Jean-Baptiste, le messager du Seigneur, prêchait

au monde la venue du Christ vêtu d’un manteau de chameau,

vêtement simple et grossier (Matthieu iii. 4). Et il est difficile

de croire que Jésus-Christ lui-même était mieux vêtu, Lui

qui, selon la chair, était de basse extraction, et qui vivait

de la manière la plus simple ; au point que l’on avait

coutume de dire par dérision : « N’est-ce pas Jésus, le

charpentier, fils de Marie ? » (Matthieu xiii. 5 5 ; Marc vi. 3).

Et ce même Jésus dit à ses disciples que « ceux qui portent

des habits magnifiques, et qui vivent dans les délices, sont

dans les maisons des rois» (Luc vii. 25), ce qui veut dire

que Lui et ses disciples ne doivent point rechercher ces

sortes de choses. Aussi il semble qu’il nous fasse connaître

par là la grande différence qu’il y avait entre ceux qui

aimaient les modes et les coutumes du monde, et ceux qu’il

avait choisis et enlevés au monde. Et II ne s’est pas contenté

de venir lui-même sous une apparence basse et méprisable,

pour détruire l’orgueil de toute chair ; mais II a donné à

ses disciples l’exemple de la vie de renoncement qu’il leur

fallait mener, s’ils voulaient être ses vrais disciples. Bien

plus, Il leur a également laissé une parabole à ce sujet, afin

qu’ils en soient encore plus convaincus, et qu’ils voient

combien une vie pompeuse et mondaine est incompatible

avec le royaume qu’il est venu établir et à la possession

duquel II est venu inviter les hommes. Cette parabole est

l’histoire édifiante de Dives, qui est représenté tout d’abord

comme un homme riche (Luc xvi. 19-31), ensuite comme

un homme voluptueux, richement vêtu, tenant bonne table,

possédant des chiens, et enfin comme un homme sans charité,

plus occupé de satisfaire la convoitise des yeux, la convoitise

de la chair, et l’orgueil de la vie, et de vivre dans la

magnificence chaque jour, que de prendre pitié du pauvre

Lazare qui se tenait à sa porte. En vérité, ses chiens avaient

plus d’humanité et de compassion que lui. Mais quel fut le

244

sort de cet homme heureux, de cet homme grand et riche ?

L’Ecriture nous dit que ce fut un tourment sans fin, tandis

que le sort de Lazare fut une joie éternelle avec Abraham,

Isaac et Jacob, dans le royaume de Dieu. En bref, Lazare

était un homme juste, et Dives un grand de ce monde :

l’un était pauvre et pratiquait la tempérance, l’autre était

riche et s’adonnait à ses plaisirs. Il n’y en a que trop de

cette espèce-là de nos jours : et ce serait une bonne chose

si la condamnation de Dives pouvait leur inspirer le repentir.

10. Les douze apôtres, les messagers immédiats du

Seigneur Jésus-Christ, n’étaient, eux aussi, que des hommes

pauvres : l’un était pêcheur, l’autre fabricant de tentes, et

celui qui avait la profession la plus élevée (mais peut-être

pas la plus honnête), était péager (Matthieu iv. 18 ; ix. 9;

Actes xviii. 3). De sorte qu’il est très peu probable qu’aucun

d’entre eux suivît les modes du monde ; ils en étaient, en

fait, si éloignés que, ainsi qu’il sied aux disciples du Christ

(I Corinthiens iv. 9-14), ils embrassaient une vie de pauvreté,

d’affliction et de renoncement, ordonnant aux Eglises de

marcher selon le modèle qu’elles trouvaient en eux (Philippiens

iii. 17 ; I Pierre ii. 21). Pour conclure ce sujet, voilà comment

ils décrivirent les saintes femmes des premiers temps, les

donnant comme modèles de la sainte tempérance (I Pierre

iii. 3, 4) : elles ne faisaient aucunement usage de parures

d’or ou d’argent, de cheveux tressés, de beaux vêtements,

ni d’autres choses semblables ; leur ornement était un esprit

doux et paisible, et la parure intérieure et cachée dans le

cœur, qui est d’un grand prix devant Dieu. Assurant que

celles qui vivent dans les plaisirs sont mortes, quoique

vivantes (Timothée v. 6) : car les soucis et les plaisirs de

cette vie étouffent et détruisent la semence du royaume de

Dieu (Luc viii. 14), et empêchent tout progrès dans la vie

cachée et divine. Aussi découvrons-nous que les saints

hommes et saintes femmes des premiers temps ’ n’étaient

point accoutumés à ces plaisirs et à ces vaines récréations.

1. Il s’agit, non des premiers temps de l’humanité, mais des premiers

temps du christianisme.

245

Leurs âmes étaient tournées vers les choses d’en-haut, et ils

cherchaient un autre royaume, fait de justice et de joie dans

le Saint-Esprit ; ayant obtenu un bon témoignage, ils sont

entrés dans le repos éternel, c’est pourquoi leurs œuvres les

suivent et les louent aux portes (Romains xiv. 17 ; Hébreux

xi. 2 ; iv. 9 ; Apocalypse xiv. 13).

246

XV

*i. Les jugements de Dieu annoncés aux Juifs, en raison de leurs*

*excès de luxe, sans exception de rang. 2. Le Christ enjoint à ses*

*disciples de se garder de ce péché : exhortation aux habitants de*

*rAngleterre. 3. La tempérance recommandée aux Églises par les*

*apôtres. 4. L'Angleterre exhortée à se juger par rapport à cette*

*règle. y, Quelles sont les récréations d'un Chrétien. 6. Ceux qui*

*ont besoin d'autres amusements pour passer le temps sont indignes*

*du ciel et de l'éternité. 7. L'homme n'a que peu de jours à vivre :*

*il pourrait mieux les employer ; cette doctrine ne peut être désagréable*

*à ceux qui désirent le vrai bonheur. 8. Non seulement une vie de*

*luxe nous empêche de faire le bien, mais elle nous entraîne au mal :*

*elle rompt les liens de l'amour légitime et du mariage, ruine la*

*santé, dilapide les biens, etc. Le théâtre et les spectacles sont en*

*cela des instruments des plus pernicieux. Ils inspirent*

*la vanité aux jeunes gens : méfaits produits par les*

*fêtes nocturnes, le jeu, etc. Pareille vie est au-*

*dessous de celle des illustres païens.*

*10. Les vrais disciples de Jésus se*

*mortifient en s'abstenant de ces*

*choses : plaisir et récom-*

*pense d'un bon em-*

*ploi du temps.*

\*

1. Non seulement un tel excès de parure et de plaisir

est défendu par l’Écriture, mais il fait l’objet de reproches

terribles adressés par le prophète Esaïe au peuple d’Israël :

« L’Éternel dit aussi : Parce que les filles de Sion sont

orgueilleuses, et qu’elles marchent le cou tendu et les regards

effrontés, parce qu’elles vont à petits pas, et qu’elles font

résonner les boucles de leurs pieds, le Seigneur rendra chauve

le sommet de la tête des filles de Sion, l’Éternel découvrira

leur nudité. En ce jour, le Seigneur ôtera les boucles qui

servent d’ornement à leurs pieds, et les filets et les croissants ;

les pendants d’oreilles, les bracelets et les voiles ; les diadèmes,

247

les chaînettes des pieds et les ceintures, les boîtes de senteur

et les amulettes ; les bagues et les anneaux du nez ; les

vêtements précieux et les larges tuniques, les manteaux et

les gibecières ; les miroirs et les chemises fines, les turbans

et les surtouts légers. Au lieu de parfum, il y aura de

l’infection ; au lieu de ceinture, une corde ; au lieu de

cheveux bouclés, une tête chauve ; au lieu de large manteau,

un sac étroit ; une marque flétrissante, au lieu de beauté.

Tes hommes tomberont sous le glaive, et tes héros dans le

combat. Les portes de Sion gémiront et seront dans le

deuil ; dépouillée, elle s’assiéra par terre » (Esaïe iii. 16-26).

Voilà, ô vains et insensés habitants de l’Angleterre et de

l’Europe, quelle est votre folie et quelle sera votre

condamnation ! 1 Lisez encore la vision du prophète Ezéchiel

concernant la malheureuse ville de Tyr et le châtiment que

son orgueil et son luxe lui attirèrent. Entre autres circonstances,

je mentionnerai celles-ci : « Ils trafiquaient avec toi en toutes

sortes de marchandises, en manteaux teints en bleu, en

broderies, en riches étoffes contenues dans des coffres, en

émeraudes, en pourpre, en fin linon, en corail et en agathe,

en épices, en toutes sortes de pierres précieuses, en or, en

chevaux, en chariots, etc. ». Et pour tout cela, voilà quelle

fut sa condamnation : « Tes richesses et tes foires, tes

marchandises et toute la multitude qui est au milieu de toi,

tomberont dans le cœur des mers, au jour de ta chute...

Tous les habitants des îles sont dans la stupeur à cause de

toi ; les marchands parmi les peuples sifflent sur toi ; tu

inspireras la terreur, et tu ne seras plus à jamais » (Ezéchiel

xxvii.). Voilà de quelle manière Dieu déclara sa colère contre

le luxe de ce monde débauché. Le prophète Sophonie va

encore plus loin, lorsqu’il dit : « Au jour du sacrifice de

l’Eternel, je châtierai les princes et les fils du roi, et tous

ceux qui portent des vêtements étrangers » (Sophonie i. 8).

Il apparaît par là combien il était dangereux, dans ce temps-

là, pour les grands, de se permettre de suivre les vaines

coutumes des autres nations, ou de pervertir la fin habituelle

des vêtements, pour gratifier une curiosité imbécile.

1. Note de l’auteur: Les modes, les parures, et la vanité de ce siècle

sont tout aussi dignes d’exciter la colère de Dieu, qui menace l’Angleterre

et l’Europe, et est prête à s’exécuter sur leurs habitants rebelles.

248

2. Notre Seigneur Jésus-Christ enjoignait expressément

à ses disciples de ne point s’inquiéter de ces choses, leur

donnant à entendre que ceux qui s’en inquiétaient ne

pouvaient être ses disciples. Car, leur dit-il : « Ne vous

inquiétez donc point, et ne dites pas : ‘Que mangerons-

nous ? que boirons-nous ? de quoi serons-nous vêtus ?’ Car

toutes ces choses, ce sont les païens qui les recherchent.

Votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez

premièrement le royaume et la justice de Dieu ; et toutes

ces choses vous seront données par-dessus » (Matthieu vi.

31-33). Sous les noms de manger, de boire, et de vêtements,

Il comprend toutes les choses extérieures sans exception ;

cela apparaît clairement, du fait que non seulement II leur

interdit les choses qui sont opposées au royaume de Dieu

et à sa justice, (qui sont des choses invisibles et célestes),

mais également II leur enjoint de ne point s’inquiéter des

choses qui sont le plus nécessaires et les plus innocentes de

toutes. Or, s’ils ne devaient point se soucier de ces choses,

*a fortiori* ils ne devaient pas se soucier d’inventions imbéciles,

superstitieuses et vaines, destinées à satisfaire les appétits et

les esprits charnels des hommes. Tant il est certain que ceux

qui vivent pour ces choses ne sont nullement ses disciples,

mais des païens. Et, comme II le dit dans un autre passage :

« Les gens de ce monde, qui ne connaissent point Dieu »

(Luc xii. 22-53). Si, donc, la marque qui distingue les

disciples de Jésus des disciples du monde est que les uns

s’occupent des choses du ciel et du royaume de Dieu, qui

« est la justice, la paix et la joie par le Saint Esprit »

(Romains xiv. 17), sans se soucier des objets extérieurs,

même les plus innocents et les plus nécessaires, tandis que

les autres s’occupent de manger, de boire, de se vêtir, et

des affaires du monde, des convoitises, des plaisirs, des

profits et des honneurs qui lui appartiennent, souffrez, dans

l’intérêt de vos âmes, ô habitants de l’Angleterre, que je

vous supplie de réfléchir un moment, avec gravité, au soin,

à la dépense, au temps et à l’argent, que vous prodiguez

pour des choses imbéciles, et même criminelles. Tant vous

êtes dégénérés de la simplicité de la vie des premiers

Chrétiens. Que d’achats et de ventes, que de commerce et

de trafic, que d’écritures et de messages, que de peines et

de travail, que de bruit, de hâte, de tumulte et de confusion,

249

que d’étude, que d’inventions et de duperies, enfin que de

banquets, de boissons, de vanité vestimentaire, de divertis­

sements des plus ridicules ! En bref, que d’efforts pour se

lever tôt, se coucher tard, et quel mauvais usage d’un temps

précieux, pour des choses périssables ! Observez les rues, les

boutiques, la bourse, les théâtres, les parcs, les cafés, etc. :

ne trouvez-vous pas le monde, ce monde périssable, gravé

sur tous les visages ? Ne dites pas en vous-mêmes : « Mais

comment, sans cela, les hommes vivraient-ils ? » C’est là une

objection commune, quoique frivole. Il y a assez pour tous.

Que certains se contentent de moins : peu de choses, simples

et décentes, suffisent pour une vie chrétienne. C’est la

convoitise, l’orgueil, l’avarice, qui poussent les hommes à de

telles folies : si leur esprit s’occupait davantage du royaume

de Dieu, ces divertissements périssables n’auraient que peu

d’emprise sur leur temps et leurs pensées.

3. Cette doctrine du renoncement fut confirmée par les

apôtres, et mise en pratique par leur exemple, comme nous

l’avons déjà vu ; et par leurs préceptes, comme nous en

avons la preuve dans ces deux passages très remarquables

de Paul et de Pierre, où ils nous disent, non seulement ce

qu’il faut faire, mais aussi ce qu’il faut éviter, et ce à quoi

il faut renoncer : « Je veux aussi que les femmes, vêtues

d’une manière décente, avec pudeur et modestie, ne se parent

ni de tresses, ni d’or, ni de perles, ni d’habits somptueux,

mais qu’elles se parent de bonnes œuvres, comme il convient

à des femmes qui font profession de servir Dieu » (I

Timothée ii. 9, 10). Ils veulent dire, absolument, que celles

qui se parent d’or, d’argent, de perles, d’accoutrements

somptueux, et qui tressent leurs cheveux, ne peuvent être

en même temps des femmes qui professent la sainteté ; car

ils disent que ces choses sont contraires à la modestie, et

par conséquent qu’elles sont mauvaises et ne siéent point à

des femmes qui professent la sainteté. A cela, l’Apôtre Pierre

joint un autre précepte du même genre : « Ayez, non cette

parure extérieure, qui consiste dans les cheveux tressés, les

ornements d’or, ou les habits qu’on revêt », quoi donc,

alors ? « mais la parure intérieure et cachée dans le cœur, la

pureté incorruptible d’un esprit doux et paisible, qui est

250

d’un grand prix devant Dieu » (I Pierre iii. 3-5). Et, pour

mieux persuader, il ajoute : « Ainsi se paraient autrefois les

saintes femmes qui espéraient en Dieu ». Ce qui fait voir,

non seulement que les saintes femmes se paraient ainsi, et

qu’il convient à celles qui veulent être saintes et qui espèrent

en Dieu, de s’orner de la sorte, mais aussi que celles qui

faisaient usage de ces ornements défendus (et ceci s’applique

aux femmes et aux hommes de toutes les époques, quoi

qu’ils puissent dire) n’étaient point saintes, et n’espéraient

point en Dieu. De telles femmes sont si loin d’espérer en

Dieu que l’Apôtre Paul dit d’elles expressément : « celle qui

vit dans les plaisirs est morte à Dieu quoique vivante »

(I Timothée v. 6). Et ce même apôtre dit encore que les

Chrétiens devraient avoir leur cité dans les cieux, qu’ils

devraient fixer leur esprit sur les choses d’en haut (Philippiens

iii. 20 ; Colossiens iii. 1-4), et « marcher honnêtement, comme

en plein jour, loin des excès et de l’ivrognerie, de la luxure

et de l’impudicité, des querelles et des jalousies » (Romains

xiii. 13). Il dit encore : « Que l’impudicité, qu’aucune espèce

d’impureté, et que la cupidité, ne soient pas même nommées

parmi vous ; qu’on n’entende ni paroles déshonnêtes, ni

propos insensés, ni plaisanteries, choses qui sont contraires

à la bienséance ; qu’on entende plutôt des actions de grâces »

(Éphésiens v. 3, 4) ; « Qu’il ne sorte de votre bouche aucune

parole mauvaise, mais, s’il y a lieu, quelque bonne parole,

qui serve à l’édification et communique une grâce à ceux

qui l’entendent » (Éphésiens iv. 29) ; « Mais revêtez-vous du

Seigneur Jésus-Christ, et n’ayez pas soin de la chair pour

en satisfaire les convoitises » (Romains xiii. 14). Et à nouveau :

« N’attristez pas le Saint-Esprit de Dieu » (voulant dire

qu’une telle conduite l’attriste) (Ephésiens iv. 30), mais

« Devenez donc les imitateurs de Dieu, comme des enfants

bien-aimés : prenez donc soin de vous conduire avec

circonspection, non comme des insensés, mais comme des

sages ; rachetez le temps, car les jours sont mauvais »

(Ephésiens v. 1,15).

4. D’après ceci, jugez-vous vous-mêmes, ô habitants de

ce pays, qui croyez qu’on vous fait tort lorsqu on met en

doute votre titre de Chrétiens. Voyez quelle partie de votre

251

vie et de votre esprit est conforme à ces préceptes et à ces

exemples de sainteté et de renoncement. En vérité, mes amis,

mon âme s’afflige pour vous : j’ai été avec vous et parmi

vous ; votre vie et vos passe-temps ne me sont point

inconnus ; et c’est avec compassion, et avec une pitié

indicible, que je déplore votre folie. O si vous vouliez bien

être sages ! Si vous acceptiez d’entendre le principe juste qui

est en vous ! Si l’éternité avait le temps de plaider sa cause

auprès de vous ! Pourquoi faut-il que vos lits, vos miroirs,

vos vêtements, vos tables, vos amours, vos théâtres, vos

parcs, vos festins, vos divertissements, pauvres joies passagères,

occupent tant de place dans votre âme, dans votre temps,

vos soins, votre bourse, et votre estime ? Recevez, je vous

prie, ce conseil, au nom du Dieu vivant, de la part d’un

homme qui, comme certains d’entre vous le savent, a eu sa

part de ces choses, et, par conséquent, a eu le temps de

mesurer combien peu de telles vanités conduisent au bonheur

vrai et solide. Non, mes amis, Dieu Tout-Puissant sait, et

plût à Dieu que vous acceptiez de me croire et de me

suivre, qu’elles conduisent à la honte et l’affliction. Le Très-

Saint est fidèle à sa parole, Lui qui a décrété que tout

homme et toute femme moissonnera ce qu’il aura semé. Cela

ne sera-t-il pas une triste et terrible moisson, que le trouble,

l’angoisse, et la perte de toute espérance que vous récolterez

pour avoir mal dépensé votre temps et votre substance en

choses superflues et en vaines récréations ? Faites donc

retraite ; n’éteignez pas le Saint-Esprit qui est en vous ;

rachetez votre temps précieux, dont vous avez abusé ;

recherchez une conversation qui vous soutienne contre vos

mauvaises inclinations. C’est ainsi que vous suivrez les

exemples et pratiquerez les préceptes de Jésus-Christ, et de

tous ses disciples. Car j’ai maintenant démontré clairement

que la manière de vivre en usage parmi vous, habitants de

ce pays, n’a jamais été, et ne peut être, une vie vraiment

chrétienne.

5. Mais la meilleure récréation est de faire le bien ; et

toutes les coutumes chrétiennes tendent à la tempérance et

à quelque fin bonne et utile. Ceci peut se faire plus ou

moins dans chacune de nos actions (I Pierre i. 15 ; Hébreux

252

X. 25 ; I Pierre iv. 9-11. Matthieu xxv. 36, 37). Par exemple,

si les hommes et les femmes voulaient bien s’appliquer à

suivre chacun leur vocation, fréquenter les assemblées

religieuses, visiter ceux de leurs voisins qui vivent sobrement,

afin de s’édifier, et ceux qui vivent dans le péché, afin de

les réformer ; s’ils voulaient bien élever leurs enfants avec

soin, et donner un bon exemple à leurs domestiques, soulager

ceux qui sont dans le besoin, visiter les malades et les

prisonniers, et les soulager dans leurs infirmités et leurs

souffrances ; s’ils s’occupaient de mettre la paix entre les

voisins ; enfin, s’ils s’appliquaient avec modération à l’étude

de quelques arts utiles et louables, comme la navigation,

l’arithmétique, la géométrie, l’agriculture, le jardinage, la

médecine, ou quelque branche de la mécanique, etc. ; et si

les femmes filaient, cousaient, tricotaient, tissaient, jardinaient,

faisaient des confitures, et autres occupations honnêtes du

ménage, comme c’était la pratique des matrones les plus

nobles et les plus éminentes, ainsi que de la jeunesse, chez

les païens mêmes ; si elles aidaient les autres, qui ne sont

pas assez riches pour entretenir des domestiques, à faire les

choses nécessaires dans leur ménage ; enfin, si hommes et

femmes se retiraient souvent des affaires du monde, pour

jouir du Seigneur, et se livraient à des méditations privées

et soutenues sur la vie divine et l’héritage céleste ; car c’est

de l’impiété que de manquer à ces occupations et d’en

poursuivre d’autres, sous prétexte de récréations. Et rien

n’est plus vain que l’objection que font certains, à savoir,

qu’ils ne sauraient consacrer tout leur temps à ces choses,

et qu’en conséquence ils ne voient pas pourquoi ils ne

pourraient s’autoriser les amusements ordinaires. Car, je vous

le demande, que cherchent-ils ? que veulent-ils faire ? que

désirent-ils ? Ceux qui ont une profession n’ont pas assez de

temps pour faire la moitié de ce qui leur a été recommandé.

Quant à ceux qui n’ont rien à faire, et qui, en vérité, ne

font rien (ce qui, si on excepte le péché, est la pire des

choses), ils trouveront, parmi les occupations que je viens

de décrire, un grand nombre de passe-temps, et même

d’amusements, agréables, utiles et honorables. De telles

personnes sont capables de faire leurs délices de passer des

journées entières au théâtre, au bal, aux mascarades, au jeu,

et..., à boire, à banqueter, à festoyer, et même à faire de la

253

nuit le jour, pervertissant ainsi l’ordre de la création, pour

satisfaire leurs passions (Amos vi. 3-8). Et si ce n’est qu’il

faut qu’ils mangent et qu’ils dorment, il n’est pas même

certain qu’ils trouveraient un instant pour délaisser ces passe-

temps vains et criminels avant l’heure où la mort, soudain,

les assignerait à comparaître dans l’autre monde. Et cependant,

ils trouvent intolérable et quasiment impossible de consacrer

autant de temps à un exercice utile ou religieux.

1. Mais comment pensent-ils passer leur éternité ? « Car,

si un arbre tombe, il reste à la place où il est tombé »

(Ecclésiaste xi. 3). Qu’aucun ne se méprenne et n’abuse son

âme immortelle par un rêve agréable, mais des plus faux et

des plus pernicieux, que, précisément au moment où leur

âme quittera leur corps, ils seront changés par un pouvoir

fort et irrésistible. Non, mes amis : « ce que vous aurez

semé, vous le moissonnerez aussi » (Galates vi. 4-9). Si vous

semez la vanité, la folie, les plaisirs visibles, les joies

périssables, vous ne moissonnerez jamais rien d’autre que la

corruption, l’affliction et l’angoisse terrible d’un désespoir

éternel. Mais hélas ! pourquoi est-il si commun d’entendre

crier : « Faut-il que nous pensions toujours à ces choses ? »

La raison en est certainement qu’ils ne savent pas quelle

paix et quelle joie il y a à parler et à agir, comme en la

présence du Dieu très saint : cela dépasse leur vain entendement

(Ephésiens iv. 18-20), aveuglé par les gloires et les plaisirs

du dieu de ce siècle (II Corinthiens iv. 4). Car leur religion

ne consiste qu’en une série de paroles dévotes, marmonnées

avec ignorance, comme le feraient des perroquets. En effet,

s’ils étaient de ceux dont le cœur s’occupe des choses d’en

haut, et dont le trésor est dans le ciel, leurs esprits y

habiteraient, et ils y trouveraient constamment leur plus

grand plaisir. Et j’ose affirmer que ceux pour qui cela est

un fardeau, et qui cherchent à se divertir au moyen de

passe-temps comme une comédie, une contre-danse, une farce

italienne, un bal, une mascarade, des cartes, des dés, ou

autres amusements vains, non seulement n’ont jamais connu

l’excellence de Dieu et de sa vérité, mais font voir par là

qu’ils ne sont pas faits pour en jouir dans un autre monde.

Car comment pourraient-ils faire leurs délices, pendant toute

254

une éternité, d’une satisfaction qui, pour une durée de trente

ou quarante ans, leur paraît si ennuyeuse et si désagréable

que, pour se divertir l’esprit, il leur faut avoir recours aux

bagatelles et aux passe-temps vains de ce monde périssable ?

Assurément, ceux qui doivent rendre compte de toute parole

vaine (Matthieu xii. 56) ne doivent pas chercher des

amusements pour passer un temps qu’il leur est enjoint si

diligemment de racheter ; surtout s’ils considèrent que leur

tâche ne consiste en rien de moins que d’assurer leur élection

et leur vocation céleste (Ephésiens v. 16 ; Philippiens iii. 14 ;

II Pierre i. 10 ; Colossiens iv. 5). Ils doivent encore moins

s’appliquer à inventer des récréations pour leurs esprits vains

et y consacrer la plus grande partie de leurs jours, de leurs

mois et de leurs années, n’accordant pas un quart de leur

temps à l’intérêt essentiel de leur vie et de leur âme, pour

lequel pourtant ce temps leur a été donné.

1. Il n’est vraiment pas besoin de raccourcir, par des

amusements imbéciles, un temps qui de lui-même passe si

rapidement et qu’il est impossible de rappeler, une fois qu’il

est passé. Le théâtre, les parcs, les bals, les festins, les

romans, la musique, les madrigaux, et autres divertissements,

ne seront qu’autant d’arguments pour justifier la condamnation

de ceux qui y prennent tant de goût et de plaisir, lorsqu’il

leur faudra subir le juste jugement de Dieu. O mes amis !

ces amusements n’ont été inventés que par un esprit qui

avait tout d’abord perdu la joie et les délices indicibles de

la sainte présence de Dieu. De sorte que je conclurai,

premièrement que, ces occupations excellentes dont j’ai déjà

fait mention comme étant dignes d’être adoptées par les

esprits qui sont enclins à ces sortes de vanités, requièrent

suffisamment de temps, non seulement pour occuper leurs

heures de loisir, mais deux fois plus qu’ils n’en ont, d’une

manière très agréable, récréative, et profitable à la fois pour

eux-mêmes et pour les autres, à condition qu’ils s’arrachent

à ces bagatelles vaines et inutiles, et qu’ils réfléchissent aux

grandes satisfactions et aux récompenses certaines que

procurent, dans cette vie et dans l’autre, des actions utiles

à tous et l’exemple de la vertu. Je conclurai, en second lieu,

que tout ce que je viens de dire ne peut déplaire et être

\*55

désagréable qu’à ceux qui ne savent pas ce que c’est que

de marcher en Dieu, de se préparer pour la demeure éternelle,

d’exercer son esprit à des choses bonnes et célestes, de

suivre l’exemple des saints hommes et des saintes femmes

des temps anciens et heureux ; qu’à ceux qui ne connaissent

pas la doctrine, la vie, la mort et la résurrection du Christ,

mais préfèrent fixer leur esprit sur la chair, et se laissent

éblouir, tromper, et misérablement ruiner par les attributs

de la chair ; qu’à ceux, enfin, qui méprisent le ciel et les

joies qu’ils ne voient pas, et qui pourtant sont éternelles, et

leur préfèrent quelques babioles périssables, qu’ils voient, et

qui pourtant sont destinées à disparaître. Est-il possible de

dire que de tels hommes sont baptisés en le Christ, en sa

sainte vie, en ses cruelles souffrances, en sa mort honteuse,

qu’ils sont ressuscités avec Lui à des désirs immortels, des

méditations célestes, une nouvelle vie divine, et qu’ils croissent

dans la science des mystères célestes et de toute sainteté, à

la mesure de la stature parfaite du Christ, le grand modèle

de tous (Romains vi. 5-8 ; I Corinthiens xii. 13 ; Galates

iii. 27 ; Colossiens ii. 12, 13 ; Éphésiens iv. 13) ? Est-il possible

de dire que de tels hommes approchent des qualités les plus

nécessaires à un Chrétien, ou qu’ils les possèdent à quelque

degré ? qu’ils répondent à cette question dans le calme de

leur conscience, après mûre réflexion.

1. Mais, par ailleurs, ces parures et ces passe-temps,

non seulement font voir le caratère très mondain des

inclinations des hommes, et leur très grande ignorance des

joies divines ; mais la pratique de ces modes (et la fréquentation

de ces lieux et de ces divertissements) leur fait non seulement

omettre beaucoup de bien, mais ouvre la porte au mal, et

leur en fait commettre beaucoup. Premièrement, ils perdent

un temps précieux qui, sur leur lit de mort, vaudrait autant

que le siècle tout entier ; ils dépensent en vanités leur argent,

alors qu’ils pourraient l’employer pour le bien général ; ils

prennent plaisir à ce qui devrait faire leur honte ; ils satisfont

leur convoitise ; ils éloignent leur esprit des choses célestes,

et l’exercent à de pures folies ; ils ne sont acceptés par la

société que pour autant que leurs habits soient bien ornés

et leur parure à la mode, et l’acceptation des personnes en

256

découle si naturellement (Jacques ii. 1-9) que le nier équivaut

à dire que le soleil ne brille pas à midi. Car il est notoire

que l’on prodigue les saluts et les révérences, et les titres

de Monsieur et de Madame, en proportion de la magnificence

des habits de chacun. Ceci est si détestable aux yeux de

Dieu, et si absolument défendu dans l’Ecriture, que ceux

qui le font enfreignent la loi divine, et, par conséquent,

encourent les châtiments d’une telle transgression. En outre,

de telles pratiques font des brèches énormes dans les

patrimoines, conduisent les hommes à négliger leur profession

ou leurs obligations, entraînent de jeunes personnes à la

ruine, sont causes d’adultères, engendrent des querelles et

des haines dans les familles, séparent les maris des femmes,

font déshériter les enfants et renvoyer les domestiques. Tandis

que l’intempérance des chefs de famille leur fait traiter leurs

domestiques comme des esclaves, négliger leurs enfants,

mépriser et traiter leurs femmes d’une manière honteuse ; si

bien qu’elles finissent par suivre leur mauvais exemple ou

bien que, prenant à cœur une injustice si cruelle, elles

languissent le reste de leurs jours dans le chagrin et la

misère. Mais de toutes ces inventions criminelles, aucune

n’est plus pernicieuse et ne conduit plus sûrement à ces fins

tristes et misérables, que les théâtres, qui sont autant d’écoles

de l’enfer : on n’y présente guère que des bagatelles

superficielles et impudiques, sinon franchement obscènes et

profanes, dont il est notoire qu’elles ont un mauvais effet

sur l’esprit de la plupart des gens qui les fréquentent, et

surtout de la jeunesse. C’est ainsi qu’on encourage et qu’on

soutient une foule de comédiens oisifs et débauchés, ce qui

constitue sans doute la plus grande abomination qu’on puisse

imaginer, dans ce genre d’impiétés, comme je le démontre

plus loin. En vérité, seul le plaisir excessif que les hommes

y prennent les empêche de s’en apercevoir.

1. Un autre mauvais effet, enfin, est que les spectateurs

passent et repassent dans leur esprit les différentes aventures

dont on les a divertis et dont ils gardent un souvenir

agréable, surtout les jeunes, chez qui il est facile d’enflammer

les passions et d’animer le tempérament frivole et bouillant ;

si bien qu’ils sont peu disposés à des méditations soutenues,

257

graves et célestes. Et quant aux autres amusements

ordinaires, tels que les bals, les masques, les festins, les

cartes, les dés, etc..., ils sont également l’occasion de

produire les mêmes méfaits. Bien plus : combien de

querelles, de haines, de meurtres même, quelle perte de

biens et de temps précieux, ont été la conséquence

immédiate de ces pratiques ! En bref, c’étaient là les

coutumes des Gentils, qui ne connaissaient point Dieu,

mais ce n’a jamais été la pratique de ceux qui Le

craignaient (Éphésiens iv. 17-25) : et même, les plus illustres

parmi les païens eux-mêmes, tels Anaxagore, Socrate, Platon,

Antisthène, Héraclite, Zénon, Aristide, Caton, Tullien,

Épictète, Sénèque, etc..., ont laissé un témoignage de leur

dégoût pour ces choses, aussi odieuses que destructrices,

non seulement pour l’honneur du Dieu immortel, mais

pour toute espèce d’ordre et de gouvernement. Ils les ont

dénoncées comme génératrices de relâchement, d’oisiveté,

d’ignorance, et de mollesse, qui sont les fléaux et la ruine

de tous les Etats et de tous les empires. La prétendue

innocence de ces divertissements fait perdre de vue aux

hommes des choses meilleures, par amour pour ceux-ci ;

ils s’en font les défenseurs, et aucun argument ne les

convaincra du contraire. Mais pourquoi ? Parce que c’est

une liberté qui nourrit la chair, et qui satisfait l’œil et le

palais concupiscents des pauvres mortels. De sorte qu’ils

se croient dans une condition louable, alors qu’ils ne sont

pas mieux que des bêtes, qui ne mangent et ne boivent

que ce dont leur nature a besoin. Et même ceux-là sont

rares, tant les hommes et les femmes de ce siècle ont

oublié la modération ; car, ou bien ils croient que leur

volonté doit être la seule règle de leurs actions, ou bien

que, dès lors qu’ils ne sont pas coupables des plus basses

vilenies, ils ont matière à se vanter ; et ils le peuvent,

en effet, en un siècle où les actions les plus basses sont

permises. Mais assurément, c’est un signe que l’impiété est

devenue générale dans un pays, lorsque ne pas se rendre

coupable des péchés que les païens eux-mêmes tiennent en

abomination, passe pour une marque de vertu, et même

de vertu chrétienne, et assure une bonne réputation. Quel

mauvais symptôme pour un pays ! Mais n’est-ce pas de

l’aveuglement? Ceux que nous traitons d’infidèles regardent

258

comme infâmes des pratiques que ceux qui s’appellent

Chrétiens ne peuvent ou ne veulent pas reconnaître comme

telles, mais déguisent sous les beaux noms d’ornements,

de décorum, de récréation, et autres termes semblables !

Cependant, mes amis, même s’il n’y avait ni Dieu, ni ciel,

ni enfer, ni saints exemples, ni Jésus-Christ, avec sa croix,

sa doctrine et sa vie, pour servir de modèles, être charitable

envers les pauvres, aider les nécessiteux, faire régner la

paix autour de soi, visiter les malades, prendre soin de

la veuve et de l’orphelin, et tous les autres bons offices

dont j’ai déjà parlé, seraient des occupations plus nobles,

et beaucoup plus dignes de votre argent et de vos peines.

Car, en vérité, il n’est pas concevable qu’une telle variété

de plaisirs charnels puisse aplanir le chemin de la gloire.

Car alors la conviction religieuse, un esprit abattu, un

cœur brisé, un esprit régénéré (Proverbes xviii. 14 ; Psaumes

li. 17 ; Matthieu v. 4 ; Luc vi. 25 ; Romains ii. 7 ; Psaumes

xl. 8; Romains vii. 22; Hébreux xi. 13-16; Romains i. 25-

30), en un mot, l’immortalité, ne seraient que de pures

fictions, comme quelques-uns le disent, et comme d’autres,

en conséquence, le croient. Non, ces pratiques doivent

être abolies et chassées à jamais de toute société chrétienne.

Car j’affirme que, pour celui qui connaît Dieu de l’intérieur,

et qui est conscient de sa sainte présence, tous ces

amusements signifient la mort ; ils sont, en effet, plus

dangereux, plus pernicieux, et plus propres à détourner

l’esprit des exercices célestes que ne le sont des impiétés

plus choquantes. Car ces dernières sont si frappantes qu’il

est impossible de ne pas les voir, si scandaleuses qu’elles

sont bientôt découvertes. L’éducation et la modération

ordinaire, et, chez beaucoup, la constitution naturelle,

apprennent à détester ces fautes grossières ; et, si on les

commet, on est puni en proportion de son crime. Tandis

que ces plaisirs soi-disant innocents, ces satisfactions dans

lesquelles on ne suppose pas de mal, s’introduisent par

surprise, et sont d’autant plus destructeurs. Car, ainsi qu’ils

se frayent facilement un chemin par les sens, de même,

plus ils prétendent à l’innocence, plus ils rassurent l’esprit

des hommes et les encouragent à les pratiquer, inconscients

de leurs effets pernicieux, au point qu’ils en viennent à

oser plaider en leur faveur.

259

io. Mais, tout comme il est clair que ce n’est point là

renoncer au monde (I Jean ii, 15-17), mais, au contraire,

employer les vaines inventions des hommes et des femmes

charnels pour satisfaire la convoitise des yeux, la convoitise

de la chair, et l’orgueil de la vie (toutes choses qui abaissent

l’esprit au-dessous du seul vrai plaisir, à savoir le plaisir

divin, car il n’en est point d’autre), de même il faut que

ceux-là sachent que la vie céleste et les joies chrétiennes

sont d’une autre espèce, comme je l’ai déjà dit. Il faut qu’ils

sachent que les vrais disciples de notre Seigneur Jésus-Christ

doivent se crucifier quant aux objets et aux occupations qui

les attirent vers la terre, et que leurs affections doivent

s’élever vers une conversation plus sublime et plus spirituelle,

afin d’en user avec ce monde, même dans ses jouissances

les plus innocentes, comme s’ils n’en usaient point. Mais

s’ils prennent plaisir à quelque chose ici-bas, ce devrait être

aux bons offices dont j’ai déjà parlé, dont il peut résulter

quelque bien pour les autres ; de sorte que Dieu soit honoré

au-dessus de toutes les choses visibles, la nation secourue,

le gouvernement amélioré, et qu’eux-mêmes deviennent un

exemple du bien, et par là méritent d’être heureux dans ce

monde, de jouir d’une bonne réputation pour la postérité,

et enfin d’être assis à la droite de Dieu, où ils auront de

l’allégresse et de la joie pour toujours (Job xxxvi. 7 ;

Psaumes v. 12; Proverbes x. 7, 11). Or, il n’y a rien de plus

honorable, ni de plus certain qu’un tel monde éternel.

260

XVI

*i. Les Chrétiens ne devraient point s'adonner au luxe, parce qu'il*

*est incompatible avec l'esprit du Christianisme. 2. Ce qu'est*

*la coupe à laquelle les vrais disciples du Christ ont*

*bu. 3- Quels sont ceux qui veulent boire à cette*

*coupe ? 4. Réponse à une objection formulée*

*par certains sur la nature du royaume*

*de Dieu, et ce en quoi il*

*consiste, y. Quel doit être*

*l'état d'esprit des*

*disciples du*

*Christ.*

\*

1. Mais le luxe que je dénonce dans ce discours ne

devrait point être permis aux Chrétiens, parce que l’esprit

qui invente, qui y prend plaisir et qui plaide avec tant de

force en sa faveur, est incompatible avec le véritable esprit

du Christianisme ; et la nature même du Christianisme ne

peut l’admettre. Car c’est pour cela que l’immortalité et la

vie éternelle ont été révélées, afin que les hommes renoncent

à tous les plaisirs inventés de la vie mortelle, dans lesquels

le monde vit, et qu’ils les abandonnent. C’est pour cette

raison que Dieu ne promet rien de moins que des récompenses

immenses et une demeure éternelle, pour encourager les

hommes et les femmes à renoncer de leur plein gré à la

vanité et aux satisfactions charnelles du monde, et à braver

la honte et les souffrances auxquelles ils doivent s’attendre,

peut-être, de la part de leurs amis et de leurs parents les

plus proches.

Car, si la religion chrétienne avait admis que la jouissance

de ce monde pût consister en autre chose que l’usage pur

et simple des créatures que Dieu a réellement destinées aux

besoins et à la commodité de la création tout entière, par

exemple, si elle permettait tout cet orgueil, cette vanité, cette

curiosité, cette pompe, ce changement de parures, ces

261

honneurs, ces dignités, ces modes, et les récréations ordinaires

du monde, qui incluent tout ce qui peut satisfaire et ravir

les sens, alors, quel besoin y aurait-il de porter sa croix

chaque jour, de mener une vie de renoncement, de rechercher

le salut avec crainte et tremblement, de chercher les choses

d’en haut, d’avoir son cœur et son trésor au ciel ? Quel

besoin y aurait-il de s’abstenir de paroles vaines, de plaisanteries

inutiles, et de craindre et de méditer tout le jour, de subir

les reproches, le mépris, les coups, les moqueries amères, et

une mort cruelle ? A quoi 'serviraient toutes ces choses ? Et

pourquoi seraient-elles nécessaires pour gagner cette glorieuse

immortalité et cette couronne immortelle, si la vanité,

l’orgueil, la prodigalité, la paresse, la concupiscence, l’envie,

la malice, enfin tout ce qui fait la vie de ceux qu’on appelle

Chrétiens, étaient permis par la religion chrétienne ? Il y

aurait là une contradiction. Mais comme notre Seigneur

Jésus-Christ savait bien à quels futiles objets, à quels vains

plaisirs, et à quelles impiétés plus graves s’attachait l’esprit

des hommes et des femmes, et combien ils s’étaient éloignés

du principe céleste de vie, pour tomber dans une quête

illégitime et effrénée des joies de ce monde périssable,

inventant même tous les jours de nouveaux moyens de

satisfaire leurs appétits charnels ; aussi a-t-il également prévu

la difficulté que tous auraient à abandonner ces plaisirs et à

y renoncer, lorsqu’il le leur demanderait, et combien ils

auraient de répugnance à les quitter et à s’en sevrer. C’est

pourquoi, pour les y engager, 11 ne leur a pas parlé le

langage de la loi ; Il ne leur a point promis un Canaan

terrestre, de grandes dignités, une descendance nombreuse,

une longue vie, ni d’autres choses semblables. Il leur promet

plutôt le contraire, ou, du moins, Il leur dit de prendre ces

choses comme elles viendront. Mais II leur parle sur un ton

plus élevé : Il leur promet un royaume et une couronne qui

sont immortels, que ni le temps, ni les cruautés, ni la mort,

ni le tombeau, ni l’enfer, avec tous ses instruments, ne

pourront jamais soustraire ou ôter à ceux qui croiront en

lui et qui Lui obéiront. Il leur promet encore qu’ils seront

reçus dans cette alliance intime d’amitié, dans cette parenté

étroite et divine des frères chrétiens, qui les rendra co­

héritiers avec Lui de toute félicité céleste et d’une glorieuse

immortalité. C’est pourquoi, si l’on se rappelle que ceux qui

262

n’entendaient point Moïse devaient mourir, à plus forte

raison doivent mourir ceux qui refusent d’entendre et de

pratiquer les préceptes de Celui qui promet des récompenses

immenses et éternelles à ceux qui Le cherchent avec diligence

et qui Le suivent.

2. C’est pourquoi II a voulu, par son propre exemple,

nous donner un avant-goût de cette coupe à laquelle ses

disciples doivent s’attendre à boire à grands traits, à savoir,

la coupe du renoncement, des épreuves cruelles, et des

afflictions les plus amères. Il est venu nous ouvrir le chemin

du repos éternel, non point au moyen de l’or, de l’argent,

des rubans, des dentelles, des gravures, des parfums, de

vêtements somptueux, d’ornements recherchés, de parures

assorties, de riches joyaux, de divertissements agréables, de

comédies, de festins, de bals, de masques, de fêtes nocturnes,

de romans, de madrigaux, et autres passe-temps du monde.

Non, hélas ! Le chemin qu’il nous a tracé est de renoncer

à toutes ces sortes de jouissances, et même, quelquefois, à

des plaisirs plus légitimes, et de souffrir sans regret la perte

de tout, et aussi les reproches, l’ignominie, et les persécutions

les plus cruelles de la part des impies. Il ne se serait pas

privé de cette variété des plaisirs mondains, s’ils eussent été

compatibles avec la nature de son royaume. Car II fut tenté,

tout comme le sont ses disciples, par l’offre de toutes les

richesses du monde. Mais II commanda de chercher un autre

royaume, et d’amasser dans le ciel des trésors qui ne s’altèrent

point ; et, en conséquence, Il leur enjoignit de ne jamais

s’inquiéter de ce qu’ils mangeraient, de ce qu’ils boiraient,

ou de ce dont ils seraient vêtus, « parce que », dit-Il, « toutes

ces choses, ce sont les païens », qui ne connaissent point

Dieu, «qui les recherchent» (Matthieu vi. 19-33), (ainsi que

les chrétiens qui prétendent Le connaître), « et, si nous avons

la nourriture et le vêtement, cela nous suffira » (I Timothée

vi. 6-11). Celui, dis-je, qui enseignait cette doctrine et qui

donnait cet exemple saint et céleste, oui, le Seigneur Jésus-

Christ lui-même, ordonna à ceux qui voulaient être ses

disciples de prendre la même croix, et de Le suivre (Luc

xiv. 26, 27, 33).

263

3» Quels sont ceux qui veulent Le suivre, et qui veulent

être de vrais Chrétiens ? Il ne nous faut point songer à

prendre une autre route, ni à boire d’une autre coupe, que

celle que le Prince de notre salut a choisie avant nous

(Hébreux ii. 10). Non, car c’est là précisément la question

qu’il a posée à Jacques et à Jean, fils de Zébédée, lorsqu’ils

demandèrent à être assis, l’un à sa droite, et l’autre à sa

gauche, dans son royaume : « Pouvez-vous boire la coupe

que je dois boire, et être baptisés du baptême dont je dois

être baptisé?» (Matthieu xx. 22) Sans cela, point de disciples,

point de Chrétiens. Quiconque veut venir au Christ et être

un bon Chrétien doit abandonner de bon gré tous les plaisirs

qui pourraient accaparer les affections de son esprit et les

détourner du divin principe de vie ; il doit faire divorce

avec toutes les vanités qui lui sont chères. Or, tout ce qui

existe sous le soleil de Justice, en comparaison avec Lui,

fait partie de ces vanités.

4. Objection 1. Mais certains prétendent trouver une

excuse à leur concupiscence dans l’Ecriture, quoiqu’il s’agisse

là, de toute évidence, d’une interprétation abusive. Ils sont

prêts à objecter que le royaume de Dieu ne consiste pas en

viandes, ou en boissons, ou encore en vêtements. Je leur

répondrai que cela est vrai, et que c’est la raison pour

laquelle nous nous en écartons. Mais assurément vous êtes

les personnes les moins bien placées pour nous faire cette

objection, vous qui estimez ces choses si nécessaires à la vie

que vous nous reprochez violemment de ne point nous y

conformer. Est-ce là une attitude bien chrétienne, cela

ressemble-t-il à la justice, à la paix et à la joie qui régnent

dans le royaume céleste ? : j’en laisse juge le principe de

justice qui existe dans votre conscience. Notre vie est fondée

sur la tempérance ; or, la tempérance est fondée sur la

justice ; et c’est ainsi que nous avons obtenu ce royaume

dans lequel votre laxisme et vos excès n’ont point de part

et point de place. Si seuls, donc, peuvent être de vrais

disciples ceux qui se résolvent à porter chaque jour leur

croix, et qui suivent l’exemple de notre Seigneur Jésus-Christ

(Philippiens iii. 10 ; I Pierre iv. 13 ; Tite ii. 11-13 ; Jean i. 9 ;

Romains vi. 6 ; Galates ii. 20 ; v. 24 ; vi. 4), dans son baptême,

264

dans ses afflictions, et dans ses tentations ; et si seuls sont

baptisés avec Lui ceux dont l’esprit s’est retiré des vanités

au milieu desquelles le monde vit habituellement, qui se sont

soumis à la sainte lumière et à la divine grâce, par laquelle

ils ont été illuminés d’en haut, et qui, en conséquence,

s’entraînant chaque jour à crucifier toute affection contraire,

et à mettre en lumière l’immortalité. Si, donc, seuls ceux

que je viens de décrire sont de vrais disciples, et, très

certainement, nos objecteurs n’en sont pas, alors, que les

hommes de ce siècle réfléchissent sur eux-mêmes calmement,

et ils concluront que quiconque vit et se plaît dans ces

vaines coutumes et cette vie si peu conforme à celle du

Christ, ne peut être un vrai Chrétien, ni un disciple de Jésus

crucifié. Car autrement, serait-ce réellement une croix, et la

vie chrétienne entraînerait-elle des difficultés et des reproches ?

Non, le scandale de la croix, qui est « la puissance de Dieu

pour ceux qui croient» (Galates v. 11 ; I Corinthiens i. 18),

disparaîtrait bientôt : toute concupiscence et toute vanité

serait vaincue, et la créature dans l’homme serait réduite à

une sainte sujétion d’esprit à la volonté céleste de son

Créateur. Et c’est pour cela qu’on a dit que Jésus-Christ a

été, et est, manifesté, afin de confondre, par sa vie sainte et

sa doctrine de renoncement, et par l’immortalité qu’il a

mise, et qu’il met chaque jour, en lumière, la gloire de leur

repos et de leurs plaisirs éphémères (I Corinthiens i. 27-29) ;

afin que leurs esprits, sevrés de ces plaisirs, et crucifiés,

cherchent un autre royaume, et obtiennent un héritage

éternel : car « les choses visibles sont passagères » (II Corin­

thiens iv. 18), et il fallait que ces hommes fussent rachetés,

de même que tous les Chrétiens doivent être rachetés, du

malheur de s’y fixer ; tandis que les choses invisibles sont

éternelles, et il fallait qu’ils y fussent conduits, comme tous

doivent y être conduits, et qu’ils en fassent le principal objet

de leurs affections.

5. C’est pourquoi l’esprit d’un vrai disciple de notre

Seigneur Jésus-Christ doit être si occupé des choses célestes

qu’il doit faire usage des choses de ce monde comme si

elles n’existaient pas ; de sorte que, pourvu qu’il ait ce qui

lui est nécessaire et convenable, il s’en contente, sans se

265

soucier du superflu de ce monde (I Timothée vi. 8). Ainsi,

le plaisir que, dans les temps d’ignorance, on prenait aux

coutumes et aux modes du monde, sera désormais remplacé

par le plaisir bien plus grand de la vie cachée et céleste de

Jésus : car, à moins qu’on ne demeure en le Christ, il est

impossible de porter beaucoup de fruit (Jean xv. 4, 7, 8), et

c’est pourtant ce qu’il requiert de ses disciples et ce par

quoi son Père est glorifié. Mais, tout comme il est évident

que ceux qui vivent dans les vanités, les plaisirs, les

amusements, et la concupiscence du monde ne demeurent

point en Lui, et ne Le connaissent point, car ceux qui Le

connaissent renoncent à l’iniquité, de même c’est parce qu’ils

demeurent et se plaisent dans ces folies qui les aveuglent

qu’ils sont dans une telle ignorance et une telle inconscience

de Celui qui se tient continuellement à la porte de leurs

cœurs et y frappe (Apocalypse iii. 20). Alors qu’ils devraient

demeurer en Lui et qu’ils devraient savoir que son pouvoir

divin consiste en la croix, sur laquelle toute convoitise adorée

et toute vanité trompeuse devrait être immolée et crucifiée,

afin qu’ils puissent sentir la vie céleste s’élever dans leurs

cœurs et qu’ils sentent s’éveiller en eux le désir de rechercher

les choses d’en haut. De sorte que quand le Christ paraîtra,

ils paraîtront aussi dans la gloire avec Lui, qui est Dieu sur

toutes choses, béni éternellement (Colossiens iii. 1 ; Romains

ix. 5). Amen.

266

XVII

*i. Les coutumes, les modes, etc., qui constituent la parure et les*

*plaisirs de ce siècle, sont les ennemis de la retraite intérieure. 2. Leur*

*fin est de satisfaire la concupiscence. 3. Si de telles coutumes*

*avaient eu de la consistance, Adam et Eve, qui ne les connurent*

*jamais, auraient été malheureux. 4. Mais ïassurance et la*

*présomption avec lesquelles les Chrétiens, comme ils se nomment, en*

*font usage, est abominable,* j. *Le fait que leurs auteurs soient*

*habituellement des gens vains et débauchés est une raison de plus*

*pour les condamner. 6. La plupart de ces coutumes sont empruntées*

*aux païens, qui ne connaissaient point Dieu.* 7. *Analyse et*

*réfutation de ï objection quant à leur utilité ; réprimande de ceux*

*qui font cette objection. 8. Les meilleurs d'entre les païens avaient*

*en horreur ce que de prétendus Chrétiens cherchent à justi­*

*fier. 9. L'usage de ces choses encourage ceux qui en sont les auteurs*

*à continuer d'en créer d'autres. 10. Réponse à l'objection selon*

*laquelle ces métiers nourrissent beaucoup de familles : on ne doit*

*point faire le mal parce qu'il doit en résulter un bien. On pourrait*

*trouver de meilleurs emplois, qui seraient plus utiles à la*

*société. 11. Réponse à une autre objection : Dieu n'est point*

*l'auteur de leurs inventions ; aussi ne peut-on dire, pour les*

*justifier, que c'est Lui qui les a instituées. 12. Ceux*

*qui cherchent à justifier ces vanités montrent ce*

*qu'ils sont. Exhortation aux gens sensés et*

*raisonnables. Une grande partie du*

*chemin qui mène à la voie des*

*vrais disciples consiste à*

*abandonner cette école*

*et cette boutique*

*de Satan.*

\*

1. Enfin, ces coutumes et ces modes, qui constituent la

parure et la conversation ordinaires des gens de ce siècle,

sont un obstacle majeur à cette retraite intérieure de l’âme

par laquelle les hommes peuvent accéder à la contemplation

267

des gloires de l’immortalité. Au lieu de se souvenir de leur

Créateur pendant les jours de leur jeunesse, de rechercher le

royaume de Dieu avant tout (Ecclésiaste xii. i), et de s’en

rapporter à la parole de Dieu et de notre Seigneur Jésus-

Christ, qui leur a promis que toutes les autres choses de

nécessité ou de commodité leur seront données par surcroît

aussitôt qu’ils sont capables d’agir, ils recherchent l’orgueil,

la vanité, et la conversation la plus charnelle (Jérémie xviii.

18-20), dont ils font leur divertissement favori. Or, il est

évident qu’une telle conduite engendre la concupiscence,

déchaîne des pensées corrompues, des discours licencieux,

mène à des festins voluptueux, et, parfois, à des actes

criminels. Rien n’ennuie tant, ni n’offense tant, de telles gens

que de leur parler du ciel ou d’une autre vie. Dites-leur de

réfléchir sur leurs actions passées, de ne point affliger le

Saint-Esprit, de songer au jugement éternel et de s’y préparer :

et ils vous répondront d’ordinaire par des railleries insultantes

(Ephésiens v. 3, 4), des réparties profanes, ou même par

des coups. Car leurs pensées sont tournées ailleurs : les

matinées ne leur suffisent point pour se laver, se lisser la

peau, se farder, se mettre des mouches, se tresser les cheveux,

se friser, se parfumer, se poudrer, se parer et s’orner (Psaumes

xii. 2; Esaïe v. 12; lix. 3, 4). Leurs après-midi sont ordi­

nairement retenues pour les visites et les spectacles. Ces

derniers consistent en quelque adaptation des romans les

plus à la mode, comprenant d’étranges aventures, de grandes

passions, de cruels refus, des obstacles presque insurmontables,

des poursuites importunes, des déceptions amères, des surprises

merveilleuses, des rencontres imprévues, des châteaux pris

d’assaut, des amants délivrés de prison, et les retrouvailles

de gens qu’on croyait morts, des duels sanglants, l’écho de

voix languissantes s’élevant de bosquets solitaires, de tristes

plaintes et de profonds soupirs poussés dans des déserts

sauvages, des intrigues conduites avec une subtilité inouïe ;

et lorsque toute espérance semble perdue, on voit reparaître

les gens qu’on croyait morts, les ennemis se réconcilient, le

désespoir se change en joie, ce qui était impossible devient

possible : on voit arriver des choses qui ne se voient jamais,

ne se sont jamais vues, et ne se verront jamais. Et, comme

si les hommes et les femmes étaient trop lents à répondre

aux suggestions débauchées de leur nature corrompue ; comme

268

s’ils étaient trop occupés des spéculations divines et des

affaires du ciel, on leur propose tout ce que les esprits les

plus imaginatifs peuvent inventer : non seulement des

mensonges grossiers, mais des fictions qui sont des défis à

la nature même. Et cela pour éveiller dans leurs cœurs ces

passions vaines, et remplir leurs imaginations troublées de

riens pompeux et de fictions oiseuses, qui, non seulement,

accaparent tout leur temps, amollissent leur nature, dégradent

leur raison, et les poussent à mettre ces choses en pratique

et à imiter chacune des aventures qu’ils voient, mais qui,

s’ils sont déçus (et que pourrait-il arriver d’autre lorsque

l’on se livre à de tels fantasmes) leur font croire que le

meilleur remède est de se plonger dans le vice sans limites.

Et pourtant ce sont là les plus innocentes de leurs récréations ;

mais ce sont de véritables pièges préparés par Satan, pour

y faire tomber les hommes. Ils sont prévus pour flatter leurs

faiblesses et pour se rendre maîtres de leurs affections sans

qu’ils s’en aperçoivent, au moyen de divertissements qui ont

un grand pouvoir sur leurs sens. C’est en de telles occasions

que leurs cœurs engendrent la vanité, et que leurs yeux

deviennent les interprètes de leurs pensées, et que leurs

regards communiquent le feu secret de leur âme corrompue

(Proverbes vii. 10-21), errant dehors jusqu’à ce que finalement

leurs actions débauchées amènent la nuit dans leur âme, et

remplissent leurs esprits et leurs réputations de concupiscence

et d’infamie.

1. Voilà quel est le but de toutes leurs modes et

récréations : c’est de satisfaire la convoitise des yeux, la

convoitise de la chair, et l’orgueil de la vie (I Jean ii. 16).

Les vêtements qui, à l’origine, furent donnés pour couvrir

la honte, auraient maintenant besoin qu’on les couvre pour

en cacher l’extravagance honteuse. Et les hommes s’enor­

gueillissent et tirent gloire de cela même qui devrait leur

rappeler la perte de leur innocence ; mais la centième partie

des choses qui, aujourd’hui, constituent la récréation agréable,

et même, les qualités nécessaires pour passer pour un homme

accompli, coûtèrent à l’homme la perte du Paradis. Car, tout

comme la faute d’Adam fut de chercher d’autres jouissances

que celles permises par Dieu, de même la ruine de ce siècle

269

provient de ce que les hommes trouvent leur exercice, leur

plaisir et leur idéal à passer la plus grande portion de leur

temps à des vanités très éloignées du but de leur création,

à savoir, une vie divine.

1. Si les plaisirs de ce siècle étaient vrais et consistants,

Adam et Ève, qui ne les connaissaient point, eussent été

malheureux dans leur innocence. Mais, tout comme, jadis,

leur bonheur était de n’avoir aucune connaissance de tels

plaisirs, de même, le bonheur de ceux qui connaissent le

Christ en vérité est d’être rachetés par son pouvoir éternel

et ressuscités à l’amour de l’immortalité, qui est encore un

mystère pour ceux qui vivent et trouvent leur plaisir dans

des ornements recherchés, dans une abondance de vêtements

somptueux, dans des costumes élégants, dans l’invention et

l’imitation des modes, dans des parures de prix, une démarche

affectée et des regards lascifs, dans les romans, les comédies,

les festins, les bals, et autres divertissements qu’ils considèrent

comme indispensables. Car, tout comme ces plaisirs n’auraient

jamais existé si l’homme était resté chez lui, avec son

Créateur, et que son esprit ne s’était occupé que des nobles

fins de sa création, de même il est certain que l’usage que

les hommes et les femmes font de ces vanités, non seulement

est un signe qu’ils ne connaissent point leur vrai repos et

leur vrai plaisir, mais les empêche et leur interdit de se

retirer au-dedans d’eux-mêmes et de s’occuper sérieusement

de chercher les choses qui sont éternelles. Oh ! est-il possible

qu’il y ait parmi les hommes tant de bruit, d’embarras,

d’inventions, de trafic, de curiosité, d’activité, de peine, et

tant de dépense de temps et d’argent, pour satisfaire cette

pauvre partie mortelle d’eux-mêmes ! Et que l’âme, qui est

l’image de la divinité elle-même, occupe si peu leurs pensées !

Quelles preuves plus flagrantes, quels témoignages plus

évidents, peut-on leur donner, pour leur démontrer que ce

sont le corps, les sens, l’enveloppe de l’âme, un peu de

chair et d’os couverts de peau, ainsi que les jouets et les

ornements vains, en un mot les vanités mêmes de cette vie

mortelle et de ce monde périssable, qui leur plaisent, les

séduisent et les gouvernent, dont ils ne peuvent se passer,

270

et pour lesquelles ils ne comptent ni leur temps, ni leur

amour, ni leur argent !

1. Voilà de quoi leurs âmes s’occupent. Et leur

imagination est si vaine, et leur entendement si obscurci,

que, non seulement ils se croient dans un état d’innocence,

mais qu’ils se persuadent que, ce faisant, ils sont de bons

Chrétiens. Et leur faire des reproches est pire qu’être

hérétique (Luc viii. 14 ; Proverbes i. 50 ; x. 17 ; xii. 1 ; xv.

14 ; Esaïe Iviii. 1-10 ; Jérémie xvi. 19-21 ; Matthieu vi. 7).

Ainsi, ils ne savent ce qu’est la vie cachée ; ces choses les

détournent d’un examen sérieux d’eux-mêmes ; et ils se

contentent de répéter, avec un zèle forcé, pendant une demi-

heure, des paroles fixées par d’autres, et auxquelles ils

n’attachent aucun sens. Car ils pensent aussi peu à ce qu’ils

disent, ou, du moins, songent si peu à l’exécuter (et leurs

œuvres le prouvent), que le jeune homme de l’Evangile qui

a dit qu’il irait, et n’alla point. Pourquoi cela, hélas ! Parce

qu’ils ont d’autres convives ! Et qui donc ? Pharamond,

Cléopâtre, Cassandre, Clélie : une comédie, un bal, un jardin

public, un parc, un galant, la bourse de Londres, en un

mot, le monde. Ces convives les attendent, les appellent, les

importunent ; et c’est d’eux qu’ils s’occupent, d’eux qu’ils

font leur compagnie la plus intime. C’est ainsi que leurs

cœurs sont détournés de l’exercice divin, et même d’affaires

extérieures, dont pourtant leur intérêt ou celui d’un Prochain

dans le besoin exigerait qu’ils s’occupent. Mais ils se

complaisent dans les idées que le monde a imposées à leurs

esprits vains et mondains à propos de ces bagatelles et de

ces niaiseries ; et, s’ils ne peuvent pas toujours les pratiquer,

faute de moyens, du moins, autant que possible, ils les

admirent, en sont épris, et tolèrent volontiers qu’elles

s’emparent de leurs pensées. Or, tout cela dérange singuliè­

rement l’esprit, et le détourne de la vie et du principe divin

du bienheureux Jésus-Christ ; mais surtout, comme on l’a

souvent dit, l’esprit des jeunes gens, à qui ces sortes de

divertissements (Jérémie ii. 5) (qui leur présentent ce qui

s’accorde le mieux avec leurs penchants de sorte qu’ils

excitent en eux plus de vanité qu’ils n’en avaient jamais

imaginé auparavant), sont incomparablement plus agréables

271

que tout ce qu’on peut dire de la crainte de Dieu, d’une

vie retirée, de récompenses éternelles, et de joies indicibles

et pleines de gloire ; tant les hommes et les femmes sont

vains, aveugles, et inconscients de ce qui rend véritablement

disciple du Christ (Romains xiii. n, 12; Matthieu xv. 7-14).

Oh ! s’ils voulaient bien peser ces choses, se tenir sur leurs

gardes contre ces vanités, et y renoncer à cause de la venue

du Seigneur, de peur que, n’étant pas préparés, et étant

occupés par d’autres convives, ils n’entrent point dans son

repos éternel !

5. Ce qui prouve encore combien toutes ces modes et

récréations sont illégitimes, c’est qu’elles sont, soit les

inventions d’esprits vains, oisifs et impudiques, qui cherchent

à satisfaire leur propre sensualité, et à exciter chez les autres

la même curiosité criminelle, pour les pousser à les imiter

(ce qui ne fait que promouvoir la concupiscence et la folie),

soit les trouvailles de beaux esprits en mal de création et

tombés dans l’indigence, qui n’ont plus que cela pour les

faire vivre. Dans les deux cas, qu’on en considère l’origine

ou l’intention, on doit les détester. Car le premier type de

licence traduit l’impiété, et le second encourage une manière

de vivre misérable, et, en conséquence, détourne d’autres

occupations plus légitimes, plus utiles, et plus nécessaires. Il

n’est pas difficile de démontrer que ces sortes de personnes

sont à la fois les inventeurs et les acteurs de toutes ces

folies. Car, s’il était possible que quelqu’un nous montre la

ceinture du père Adam et le tablier de la mère Ève, quelles

risées, quel dédain, quelles moqueries, ces vêtements simples

n’exciteraient-ils pas ! Il est certain que leur tailleur ne

trouverait guère de clients, bien qu’il soit écrit que ce fut

Dieu lui-même qui leur fit des habits de peau (Genèse

iii. 21). Quant aux autres vanités, on peut en dire autant,

en se référant aux saints hommes et aux saintes femmes de

toutes les générations mentionnées dans les Saintes Écritures.

Combien de pièces de ruban, combien de plumes, de galons,

et autres ornements semblables, Adam et Ève portèrent-ils

au Paradis, ou après l’avoir quitté ? Quelles riches broderies,

quelles soieries, quelles dentelles, Abel, Enoch, Noé, et le

bon vieux Abraham possèdent-ils ? Ève, Sarah, Susanne,

272

Élisabeth, et la Vierge Marie avaient-elles coutume de se

friser, de se poudrer, de mettre des mouches, de se farder,

de porter des postiches ou des couleurs empruntées, de

riches points, des franges, des robes garnies de dentelles,

des jupons brodés, des souliers et des mules garnis de soie

ou de dentelle d’argent, et ornés de plusieurs mètres, sinon

de pièces entières, de rubans, qui leur font des pieds

semblables à ceux des pigeons pattus ? A combien de

représentations théâtrales Jésus-Christ et ses apôtres assistèrent-

ils ? Quels poèmes, quels romans, quelles comédies, ou autres

productions semblables, les apôtres et les saints ont-ils rédigés

ou lus, pour passer le temps ? Je sais qu’ils recommandent

à tous d’économiser leur temps, d’éviter les propos insensés,

les plaisanteries vaines, les bavardages profanes, et les histoires

fabuleuses (Éphésiens v. 1-5, 15, 16; II Timothée ii. 16, 22;

Matthieu xxv. 13 ; Philippiens ii. 12, 13 ; Colossiens iii. 1, 2,

5) comme tendant à l’impiété, et de s’employer plutôt à

veiller, à assurer leur propre salut avec crainte et tremblement,

à fuir les convoitises folles de la jeunesse, et à suivre la

justice, la paix, la bonté, l’amour et la charité, et de penser

aux choses qui sont en haut, s’ils veulent obtenir l’honneur,

la gloire, l’immortalité et la vie éternelle.

**6.** Mais si l’on me demandait d’où viennent donc ces

vanités, ma réponse serait toute trouvée : « Elles viennent

des Gentils, qui ne connaissaient point Dieu », même si

certains d’entre eux les abhorraient, comme on le verra.

Elles constituaient les plaisirs de l’efféminé Sardanapale, du

capricieux Miracles, du comique Aristophane, du prodigue

Charaxux, du luxurieux Aristippe. Elles étaient pratiquées

par des femmes telles l’infâme Clytemnestre, Jézabel qui se

fardait, la lascive Campaspe, l’immodeste Posthumia, la

dispendieuse Laïs de Corinthe, la très impudente Flore,

l’impudique Cléopâtre d’Égypte, et l’insatiable Messaline,

toutes personnes dont le mauvais renom s’est conservé à

travers les âges, et que la pourriture accompagne partout.

C’étaient ces sortes de gens (et non les saints hommes et

les saintes femmes des temps anciens, qui pratiquaient le

renoncement) qui s’adonnaient à ce type de récréations et à

ces vains plaisirs. Car les plus sages des païens eux-mêmes,

grâce à un principe de grande vertu, qui est universellement

reconnu, détestaient semblables folies et immorales pratiques.

Il n’en est point fait mention dans les ouvrages de Platon

ou de Sénèque ; Pythagore, Socrate, Phocion, Zénon, etc.

ne se permettaient point de tels amusements. La vertueuse

Pénélope, la chaste Lucrèce, la grave Cornélie, et beaucoup

d’autres, trouvaient suffisamment de quoi s’occuper avec

leurs enfants, leurs domestiques, et leurs voisins. Quoique

nobles, leur plus grand plaisir, après leurs dévotions, consistait

à filer, tisser, jardiner, coudre, et autres occupations du

ménage, toutes louables. Et quoique païennes, elles montraient

plus de Christianisme dans toutes leurs actions, que ne le

font les gens vains et immoraux de ce siècle, qui, pourtant,

prétendent au titre de Chrétiens. Mais, vous surtout, gens

du spectacle, d’où croyez-vous que sont venues ces comédies

dont vous êtes si épris et qui, de même qu’elles sont

l’amusement le plus pernicieux, sont aussi le plus prisé, et

celui que l’on fréquente avec le plus de plaisir ? Eh bien,

je vais vous le dire : leur ancêtre était un païen, et non un

des meilleurs ; il s’appelait Epicharmus. Il est vrai qu’on lui

donne le nom de philosophe, c’est-à-dire d’amoureux de la

sagesse. Mais il n’était philosophe que de nom, et ne l’était

pas plus, en réalité, que les comédiens de ce siècle ne sont

chrétiens. Un historien grec, Suidas, dit de lui qu’il fut le

premier à avoir inventé la comédie, et qu’avec le secours

d’un certains Phormus il composa également cinquante fables.

Mais voulez-vous savoir de quel pays il était, et ce qui fut

à l’origine de son invention ? Il était de Syracuse, capitale

de la Sicile, fameuse pour l’infamie de nombre de ses tyrans.

Ce fut pour amuser quelques-uns d’entre eux, et pour

satisfaire leurs goûts pervertis, qu’il employa ainsi ses talents.

Ne croyez-vous pas que ce soit là une bien mauvaise

origine ? Et vaut-il la peine d’imiter, ou de justifier, pareilles

inventions, alors que les plus vertueux d’entre les païens les

ont condamnées ? Bien plus, n’est-il pas abominable que des

gens qui se prétendent chrétiens continuent de les imiter et

de les justifier ? Les larmoyantes tragédies n’ont pas une

meilleure source : elles furent inventées par un poète athénien

nommé Thespis, auquel on attribue également la coutume

indécente de se peindre le visage et de contrefaire, ou

représenter, d’autres personnages, en prenant un vêtement,

274

un caractère, etc. semblables aux leurs, toutes coutumes qui

sont tant pratiquées et tant prisées par les grands de notre

siècle. Ajoutez à cette liste ce poète amoureux, à qui une

passion désordonnée inspira des transports poétiques dus à

une admiration tellement basse et efféminée qu’elle confine

à l’idolâtrie. C’était un Lydien, nommé Alcman, ou Alcina ;

on dit de lui qu’il fut le premier à introduire dans le monde

ce genre de folie, à savoir d’écrire des histoires d’amour en

vers, parce qu’il était éperdument amoureux d’une jeune fille

de son pays. Depuis, presque toutes les nations se sont fait

un devoir de l’imiter dans leurs romans.

7. Objection 2. Je sais que certains m’objecteront que

nous avons nombre de comédies, de tragédies, de sonnets,

de chansons, etc. dont le but est de réprimer le vice, et où

l’on peut apprendre des principes très louables. Bien que ce

soit là un argument pitoyable, beaucoup se sont permis, par

manque de décence ou de sens commun, de me faire cette

réponse. Je ne nierai point que parmi les païens c’était là,

après les sermons graves et moraux de leurs philosophes, le

meilleur remède contre les vices qui existaient. Je citerai

deux auteurs de ce type : Euripide, à qui Suidas donne le

titre de savant poète tragique, et Eupolis, que ce même

historien qualifie de poète comique. Le premier était si

chaste, et, par conséquent, si différent des poètes de notre

époque, qu’on disait de lui qu’il détestait les femmes, c’est-

à-dire les femmes libertines, car, en fait, il se maria deux

fois. Du second, il dit que c’était un censeur sévère des

vices. D’où je conclus que leur dessein n’était pas de satisfaire

les vaines fantaisies d’hommes oisifs, ni simplement de gagner

de l’argent ; mais, comme le peuple avait été débauché par

des esprits vicieux, leur tâche était de les corriger, en

tournant le vice en ridicule, et en dirigeant les traits de leur

esprit contre la méchanceté. Et cela semble d’autant plus

véridique, d’après la description de Suidas, qu’il paraît

qu’Euripide fut déchiré en pièces par des femmes débauchées

(sans doute pour avoir déclamé contre leur impudence).

Quant à l’autre poète, après qu’il eut été tué dans une

bataille entre les Athéniens et les Lacédémoniens, il fut si

regretté qu’on passa une loi, selon laquelle de si bons poètes

275

se verraient désormais interdire le port des armes (sans nul

doute parce qu’en le perdant on avait conscience de perdre

un censeur du vice). De sorte que le but des auteurs

dramatiques approuvés en ces temps-là était de corriger le

peuple en rendant le vice odieux ; et ce, non par des

raisonnements et des arguments, à la manière des philosophes,

mais par des railleries mordantes, des remarques sévères, et

en exposant leurs actions vicieuses à la honte, au ridicule,

et à l’exécration, afin que, par souci de leur réputation, ils

ne s’en rendent plus coupables. C’était là, selon moi, un

châtiment à peine moins dur que le fouet, ou la maison de

correction. Donc, vous qui plaidez en faveur des spectacles,

si vous voulez vous contenter d’être mis au rang des païens

(et des plus débauchés et des plus méchants d’entre eux), et

si vous aimez mieux qu’on vous force à renoncer à vos

vices en vous tournant en ridicule, plutôt qu’en vous

raisonnant, je vous concéderai que ces comédies, et ces

tragédies, peuvent être de quelque utilité. Mais alors, honte

à vous, n’insultez pas le nom de Jésus-Christ au point de

vous prétendre chrétiens, vous dont les passions sont si

fortes que vous êtes obligés d’avoir recours aux misérables

stratagèmes des païens pour vous en défaire et renoncer à

vos vices ; non par amour de la vertu, mais par crainte, par

honte, ou par souci de votre réputation. Est-ce là l’amour

que vous avez pour Jésus ? Est-ce là le respect que vous

avez pour les Écritures, qui, par la foi, peuvent rendre

l’homme de Dieu parfait ? Tous vos beaux discours sur les

ordonnances, les prières, les sacrements, le Christianisme, et

le reste, n’ont-ils donc pour conséquence, finalement, que de

faire de vous les disciples de ces censeurs du vice que les

païens sages autorisaient à sévir afin d’arracher les plus

débauchés à leurs turpitudes ? Je ne vois pas de remède

plus humiliant que celui-là, si ce n’est les punitions corporelles.

8. Cela est si opposé au Christianisme que nombre de

païens éminents, tant hommes que femmes, étaient mieux

instruits et mieux disposés, et s’occupaient de contemplations

plus célestes et de méditations sur des sujets d’une nature

éternelle. Et même, ils surpassaient tellement les Chrétiens

de notre siècle, que, non seulement ils étaient exemplaires

276

par leur conversation grave et modérée, mais que, dans

l’intérêt général, les Athéniens instituèrent les Gynaecosmi.

Il s’agissait d’un groupe de vingt hommes, dont le devoir

était de veiller à ce que tous soient vêtus et se comportent

avec décence. S’ils découvraient que certains offensaient la

pudeur, ou se comportaient de manière débauchée, ils avaient

pleins pouvoirs pour les punir. Mais aujourd’hui le cas est

bien different : on s’expose soi-même à être puni lorsqu’on

s’élève contre de telles conduites ; on risque les plus grands

affronts et les reproches les plus amers. Et même, ils ont

acquis tant d’impudence au milieu de leurs impiétés, qu’ils

rient aux dépens de ceux qui ont de la religion ; et non

seulement ils montrent, par leur débauche, qu’ils ne font

aucun cas de la piété et d’une vie sévère, mais ils manifestent

même leur mépris en tournant la piété en ridicule, par des

plaisanteries et des railleries insultantes dans leurs théâtres.

Pour démontrer combien cela est dangereux, et capable de

déprécier la religion aux yeux du peuple, nous avons l’exemple

de ce siècle ; mais rappelons-nous qu’Aristophane ne trouva

pas de meilleur moyen pour rabaisser Socrate dans l’esprit

du peuple (qui lui portait une grande estime pour sa vie et

sa doctrine, sévères et vertueuses), que de le tourner en

ridicule dans une comédie. Si bien que la foule inconsidérée,

vaine et inconstante, préféra tourner le dos au véritable

Socrate qu’au Socrate ridiculisé. Et la principale raison pour

laquelle les pauvres Quakers sont tellement en butte au

mépris des hommes, est leur sévérité à blâmer le péché et

la vanité, et leur attitude de renoncement, en un siècle

adonné, avec tant d’excès, aux satisfactions de ce monde.

Cependant que les libertins, malgré leur conduite contraire

aux bons préceptes et au bon exemple, se pavanent et se

rengorgent sous le nom de Chrétiens ; tandis que nous, nous

passons pour des gens capricieux, entêtés, moroses, mélan­

coliques, ou bien pour des hérétiques, des imposteurs, ou

pire. Ô aveuglement ! Ô hypocrisie pharisienne ! Comme si

de pareilles gens étaient dignes d’être juges en matière de

religion ! ou comme s’il était possible qu’ils aient une idée

et une connaissance justes de la vraie religion, ou qu’ils

soient vraiment religieux, alors que leur entendement est

obscurci par le dieu des plaisirs de ce monde, et que leurs

âmes sont recouvertes d’un voile épais par les jouissances

277

extérieures et une multiplicité de plaisirs mondains. Non, au

nom du Dieu éternel, vous vous moquez de Lui, et vous

égarez vos propres âmes ; car la colère du Tout-Puissant est

allumée contre vous tous, tant que vous serez dans cet esprit

et dans cette condition ; tous vos vains discours, toutes vos

formalités, sont inutiles, Dieu se rit et se moque de vous ;

ce sont ces choses qui allument sa colère. C’est pourquoi je

vous recommande la tempérance et le repentir.

**9.** D’ailleurs, non seulement ces sortes de gens, qui

inventent et jouent ces pièces, sont méchants, débauchés et

vains, mais, par le grand plaisir que vous prenez à ces

vaines inventions, vous les encouragez à s’y adonner, et

vous les détournez de professions plus honnêtes et plus

utiles. Car, pourquoi tant de marchandises sont-elles à un si

haut prix, sinon parce que la main-d’œuvre est chère ? Et

pourquoi est-elle chère, sinon parce que tant de mains sont

occupées à d’autres activités, à savoir à la confection de la

vanité de toutes les vanités ? Et même, n’est-il pas fréquent

de voir ces pourvoyeurs mercenaires de la folie des hommes,

quand l’argent commence à leur manquer, présenter au public

une mode nouvelle et soi-disant plus commode ; de sorte

qu’il faut donner des habits qui ne sont même pas à moitié

usés, ou bien les faire retailler selon la coupe à la dernière

mode ? O prodigalité, aussi fréquente qu’extravagante !

1. Objection 3. Je sais que je vais être confronté à

un des arguments les plus plausibles que les auteurs de

toutes ces nouveautés nous objectent, lorsqu’on les pousse

dans leurs retranchements, à savoir : « Comment vivront tant

de familles, dont la subsistance dépend de cette mode et de

ces divertissements que vous êtes si acharnés à décrier ?» A

cela, je répondrai que c’est toujours un mauvais argument

en faveur du mal, si léger soit-il, que de dire qu’il en résulte

un bien. Si vous et eux avez fait du mal votre plaisir et

votre profit, contentez-vous d’y trouver la peine et le

châtiment, jusqu’à ce que vous ayez appris, vous-même, à

vous passer de telles vanités, et eux, à vivre d’occupations

plus honnêtes. C’est la vanité d’un petit nombre de grands

278

qui procure tant d’ouvrage à un grand nombre de petits :

et, sans les excès des uns, les autres ne seraient pas si

surchargés de travail. Si les hommes voulaient bien apprendre

à se contenter de peu de choses, de ce qui est nécessaire et

commode (comme le faisaient les premiers Chrétiens), tout

serait bien moins cher, et l’on vivrait à peu de frais. Si les

propriétaires avaient moins de passions à satisfaire, les

fermiers auraient moins de fermages à payer, et, de pauvres

qu’ils sont, pourraient devenir riches ; de sorte qu’ils pourraient

donner à leurs enfants des occupations plus honnêtes et plus

familiales, au lieu de les laisser devenir des escrocs et vivre

d’expédients, ce qui n’est qu’un euphémisme pour leurs

péchés. Si nous en croyons ceux qui s’y connaissent le mieux

en agriculture, on pourrait doubler la production des terres ;

et si plus de bras étaient disponibles pour des manufactures

plus légitimes et plus utiles, les produits fabriqués seraient

moins chers, il s’en ferait un plus grand débit, et ce profit

ajouterait à la prospérité générale. Or, c’est surtout sur les

habitants laborieux des campagnes que retombe le fardeau ;

parce que tous les gens qui sont employés par les pourvoyeurs

de vanités des villes, sont autant de bras qui font défaut au

labourage et à l’agriculture utiles. Si les hommes ne se

croient jamais assez riches, ils ne manqueront jamais d’embarras

et de préoccupations ; mais ceux qui sont capables de prendre

pour modèle l’état primitif et la création de Dieu, apprendront

à se contenter de peu, sachant que la soif des richesses, non

seulement entrave et détruit la vraie foi, mais qu’une fois

ces richesses acquises elles augmentent les tentations et les

tracas. Il n’y a point de mal à se repentir du mal. Mais

cela ne peut être, tant que les hommes cherchent à justifier

ce dont ils devraient se repentir. C’est un mauvais argument

que de ne pas pratiquer la tempérance, ou de vouloir justifier

la débauche, sous prétexte que ceux qui inventent et exécutent

ces vanités ne pourraient pas vivre sans cela ; puisque, en

les soutenant de cette manière, on entretient la cause, au

lieu de la détruire. Que ceux de ces marchands de vanités

qui ont assez d’argent, se contentent de se retirer, et de

dépenser leur argent plus honnêtement qu’ils ne l’ont gagné ;

et qu’on aide, par charité, ceux qui sont vraiment pauvres,

à trouver une profession plus honnête. Cela serait plus

prudent, et même plus chrétien, que de dépenser de l’argent

279

en pareilles futilités et en bagatelles aussi vaines. Ouvrir des

ateliers publics serait un moyen efficace pour mettre un

terme à cette épidémie d’oisiveté et de vanité : la bourse et

la conscience de tous s’en trouveraient mieux. C’est pourquoi

nous ne pouvons, ni n’osons, modeler notre conduite sur

celle du monde ; mais nous voulons, par notre sobriété et

notre modération, témoigner contre ces vanités extravagantes,

et, par notre vie grave et réglée, montrer, pour l’honneur

de Dieu, combien nous désapprouvons une avidité si

mondaine et si immodérée. Oui, nous entendons nous refuser

des plaisirs que nous pourrions, en temps normal, nous

permettre de manière légitime, avec une indifférence justifiée,

sinon avec satisfaction, en raison de l’abus de plaisirs que

commettent la plupart des hommes.

1. Objection 4. Je sais que certains feront une autre

objection ; et diront : « Dieu nous a-t-il donné ces jouissances

afin de nous condamner lorsque nous en faisons usage ? »

A ces pauvres esprits misérables et ignorants, qui aiment

mieux imputer au Dieu très haut et très saint l’invention ou

la création de leurs viles vanités, plutôt que d’être à court

d’arguments pour justifier leur conduite, dans leur incapacité

(par honte, crainte ou attachement) d’en changer, à ceux-là,

dis-je, je répondrai que ce que Dieu a fait pour l’usage de

l’homme est bon, et que ce que notre bienheureux Seigneur

Jésus-Christ a permis, enjoint, ou recommandé par son

exemple céleste, doit être observé, cru et pratiqué (Luc viii.

14; xii. 28-31). Mais, dans tout le catalogue que les Écritures

nous donnent de l’un et de l’autre, je n’ai jamais trouvé les

parures, les divertissements, et la manière de vivre tant prisés

de la plupart des Chrétiens de nos jours. Non, certainement,

lorsque Dieu créa l’homme, il fit une créature sainte, sage,

sobre, grave et raisonnable, capable de se gouverner et de

gouverner le monde. Mais alors la connaissance de Dieu

était le principal objet de sa raison et de son plaisir. Toutes

les jouissances extérieures que Dieu lui avait données n’étaient

que pour le nécessaire et la commodité, ou pour ses plaisirs

légitimes, et encore, à la condition qu’en chacune d’elles il

devait voir, et honorer le Tout-Puissant, et jouir de Sa

présence. Mais il est aisé de constater combien les Chrétiens

280

de notre siècle se sont éloignés de cette institution primitive,

bien qu’ils se réclament si haut du nom très saint de Jésus,

qui, non seulement a donné au monde un témoignage

incontestable d’une heureuse restauration, par sa venue, mais

aussi promis son assistance à tous ceux qui Le suivraient

dans la voie du renoncement et de sa sainte croix (Jean viii.

i 2 ; xv. 7, 8 ; xvii. 20) ; et qui, par conséquent, a sévèrement

enjoint à chacun d’entre nous de n’y pas manquer, si nous

voulions être sauvés à jamais. Mais que les hommes et les

femmes consultent leur conscience, et elle leur dira si leurs

âmes ne sont pas aussi profondément enfoncées dans les

excès et les vanités que celles de ceux qui ne Le connaissent

que par ouï-dire ; et si, ayant ainsi perdu de vue la présence

du Seigneur, par leur quête avide des choses d’ici-bas, ils

n’ont pas perdu le goût des plaisirs divins, et ne se sont

pas inventé des plaisirs imaginaires, afin d’apaiser ou d’étouffer

leur conscience, et de passer le temps sans éprouver cette

angoisse et ce trouble qui sont les conséquences du péché,

pour se sentir à l’aise et en sécurité, tant qu’ils seraient dans

le monde (Romains ii. 8, 9). La tentation d’Adam est

représentée par le fruit d’un arbre (Genèse iii. 6) pour faire

comprendre la grande influence que les objets extérieurs

exercent sur nos sens, lorsque leur beauté est remarquable.

En effet, à moins que l’esprit ne veille constamment, les

choses visibles ont tant de pouvoir sur nous qu’il est difficile

de ne pas s’y laisser prendre (Marc xiii. 33-37). Il suffit de

s’y laisser prendre une fois pour qu’il se répande un voile

si épais et si obscur sur les yeux de l’âme, que, non

seulement elle continuera à porter avec plaisir les fers de la

convoitise et de la vanité, mais elle censurera avec orgueil

ceux qui refuseront de les porter, et soutiendra qu’ils sont

utiles et commodes. Telle est la passion étrange que les

objets périssables allument dans les âmes qui les ont laissé

entrer et les ont accueillis. Mais le Christ Jésus s’est manifesté

à nous, et nous a donné le sens et l’intelligence pour

connaître ce qui est Vrai, et II a donné à tous une partie

de son bon Esprit, qui suffirait, s’ils voulaient lui obéir,

pour délivrer leurs âmes de la captivité, de la convoitise et

de la vanité dans laquelle ils sont tombés, et pour les

racheter entièrement du pouvoir de toutes les choses visibles,

et de tout ce qui satisfait la convoitise des yeux, la convoitise

281

de la chair, et l’orgueil de la vie (I Jean ii. 15, 16) afin

que leurs âmes puissent être régénérées et leurs affections

changées, et que leurs cœurs se fixent sur les choses d’en

haut, où ni la teigne ni la rouille ne peuvent s’introduire

pour les endommager ou les détruire..

1. On voit aisément de quelle espèce et de quelle

trempe sont ceux qui s’enorgueillissent de ces misérables

haillons égyptiens, et qui voudraient les justifier. Il faut

espérer qu’ils n’ont jamais su, ou plutôt il est à craindre

qu’ils ont oublié, ce qu’est la vie humble, simple, douce,

sainte, de renoncement et de bon exemple, que l’Esprit

éternel inspire à tous les cœurs obéissants qu’il sanctifie.

Oui, sans nul doute, ou bien de telles personnes n’ont jamais

connu, ou bien elles ont perdu de vue cette terre bénie, ce

pays céleste, cet héritage heureux, dont ils avaient vu, jadis,

briller la vision (Galates v. 22-25 ; Ephésiens v. 8-11, 15,

16). Oh, s’ils voulaient bien se retirer un moment du monde,

s’arrêter, peser et considérer au dedans d’eux-mêmes où ils

sont, et de qui ils font l’ouvrage et la volonté ! S’ils voulaient

bien se persuader, une fois, que de tous les stratagèmes du

diable nul n’est plus permicieux pour leur âme immortelle

que d’exercer ainsi leur esprit aux modes extravagantes et

aux récréations mondaines du siècle ! Ceux qui ont reçu une

bonne éducation et qui jouissent d’une bonne réputation

conçoivent une horreur naturelle des impiétés grossières et

choquantes ; c’est pourquoi, lorsque le diable voit que c’est

en vain qu’il tenterait nombre de personnes par de tels

pièges, il a recours à un autre stratagème : il cherche d’autres

amusements qui, au premier coup d’œil, paraissent moins

criminels (et le piège est d’autant plus sûr que le scandale

en est moins apparent), et dont la jouissance offre plus de

plaisir, afin d’occuper les hommes et de les empêcher de se

consacrer à la quête et à l’étude diligentes des choses qui

sont nécessaires pour leur paix éternelle (Éphésiens vi. 12-

19). De sorte que, ne connaissant point la vie céleste, ils ne

se sentent point enclins à la rechercher, mais que, leur

religion ne consistant qu’en formalités conformes aux traditions

et aux préceptes fixés par d’autres, ils continuent à se livrer

à leurs plaisirs ordinaires, sans que rien ne s’y oppose. Car,

282

leur religion et leur conduite s’accordent à peu près en tous

points. Ils ne savent point ce que c’est que de progresser

dans la connaissance de Dieu, de recevoir grâce sur grâce,

jusqu’à parvenir à la mesure de la stature parfaite du Christ

(Éphésiens iv. 12, 13). Tels ils étaient à sept ans, tels ils

sont encore à soixante-dix ans, excepté le fait qu’ils sont

moins innocents, à moins que l’on n’admette le vieux dicton :

« Les vieillards sont doublement des enfants ».

Oh ! le mystère de la sainteté, la vie céleste, le vrai

Christianisme, sont bien différents. C’est pourquoi nous

concluons que, tout comme le plan du diable, lorsqu’il ne

parvient pas à entraîner les hommes et â les faire tomber

dans les péchés les plus grossiers, consiste à les occuper, les

flatter, et les séduire par des amusements en apparence plus

innocents (afin de pouvoir plus aisément les détourner de

leur devoir, de leur progrès dans le bien, et de l’obéissance

au seul vrai Dieu, qui est la vie éternelle (Jean xvii. 3), et

ainsi leur faire perdre de vue les choses célestes et éternelles),

de même ceux qui désirent se prémunir contre ces pièges

doivent écouter les instructions saintes, justes, et graves de

la grâce et de l’Esprit de Dieu en eux-mêmes, afin de

pratiquer le renoncement et de rejeter, et d’abandonner pour

toujours ces récréations vaines et iniques (Tite ii. 11-15) et

de condamner l’intempérance du monde par la réforme de

leur conduite. C’est ainsi qu’ils deviendront de vrais disciples,

et, s’ils n’agissent pas ainsi, ils doivent s’attendre aux

conséquences les plus terribles et les plus pernicieuses. C’est

encourager ces personnes impies que de permettre que

continuent et se perpétuent des commerces dont le but est

d’entretenir la concupiscence des hommes, et, par conséquent

c’est participer aux plaies de ceux qui, par des désirs

continuels, et toujours nouveaux, pour ces sortes de

nouveautés, et par cette manière de prodiguer leur temps et

leur argent, les poussent à consacrer plus de temps à étudier

comment perdre son temps ; de peur que, dans leur détresse,

ces enfants prodigues ne se souviennent de la maison de

leur père. Car, quoi qu’ils en pensent, le diable, avec toutes

ses ruses, n’a jamais eu de pièges plus flatteurs, d’objets

plus tentants, d’amusements plus agréables, d’émissaires plus

283

rusés, de sermons plus persuasifs, de discours plus insinuants,

d’orateurs plus engageants, pour séduire et enchaîner l’esprit

des hommes et les détourner entièrement des pensées célestes

et des méditations divines, que les parures, les divertissements,

les récréations, les spectacles et les passe-temps de ce siècle

impie. Ils sont, en vérité, l’école et la boutique de Satan, et

c’est avec raison que je les ai condamnés.

XVIII

*i. Cependant ces cout unies et autres pratiques ne seraient-elles que*

*superficielles, l'abus même qui en est fait doit entraîner leur*

*rejet. 2, Ceux qui en font usage reconnaissent qu'ils en abusent,*

*et devraient donc les abandonner. 3. Ceux qui font profession de*

*sérieux devraient s'abstenir d'un tel laxisme : les parents avisés*

*privent leurs enfants de ce dont ils raffolent en excès ; il est de*

*notre devoir de veiller sur nous-mêmes et sur nos voisins. 4. Dieu,*

*dans le cas du serpent d'airain, etc., nous donne un exemple de la*

*manière dont nous devons rejeter l'usage de ce dont nous avons*

*abusé. y. Quand bien même ces pratiques apporteraient parfois*

*confort et commodité, si leur usage par son exemple cause préjudice,*

*il doit cesser. 6. Ceux qui, jusqu'à présent, poursuivent la recherche*

*de ces plaisirs illicites, les aiment plus que le Christ et sa Croix ;*

*des maux qu'ils ont causés aux personnes et aux biens, aux corps*

*et aux âmes. 7. Des gens droits savent que cela est vrai ; pour*

*ce qui est des coupables, il en est appelé au témoignage de Dieu*

*en eux-mêmes ; leur état est celui de Babylone. 8. Cependant de*

*la tempérance dans la nourriture, de la sobriété dans l'accoutrement*

*et de la retenue dans la conversation conduisent le plus souvent au*

*bien ; comme l'apôtre dans ses Dpîtres nous l'enseigne, 9. La*

*tempérance enrichit un pays ; c'est pour tous les gouvernements*

*un bien, en politique comme en religion. 10. Quand*

*on se sera acquitté de ses devoirs envers Dieu,*

*il sera encore temps de songer à ses plaisirs.*

*11. L'auteur s'adresse aux magistrats*

*et à tous pour qu'ils fassent*

*meilleur usage de leur*

*temps et de leur*

*argent.*

\*

1. Mais quand bien même ces coutumes et ces pratiques

seraient aussi superficielles qu’elles se révèlent criminelles

et pernicieuses (je n’ai en effet jamais entendu quiconque

285

en prendre la défense en avançant plus que leur simple

superficialité), cependant leur abus est si grand, leurs tristes

effets sont tellement universels, aussi mauvais que ceux

d’un mal contagieux, qu’on devrait par conséquent les

extirper de tous, notamment de ceux que leur sobriété a

contenus en deçà des excès, ou dont les jugements, bien

qu’ils soient eux-mêmes coupables, démontrent la folie de

cette intempérance. Qu’est donc une pratique superficielle,

si ce n’est ce qu’on peut choisir de faire ou de ne pas

faire ? En admettant qu’il en soit ainsi, la raison et la

religion enseignent toutes deux que si on en use avec trop

d’appétit au point que les abandonner serait un obstacle

aux désirs qu’elles suscitent, elles ont dépassé les limites

de la simple superficialité et sont alors devenues rien moins

qu’indispensables. Ceci allant contre la nature même de ces

pratiques, s’instaure alors un abus complet. Il s’ensuit qu’on

ne doit plus les ranger parmi les pratiques simplement

superficielles, mais qu’il faut les classer avec les pratiques

illicites.

1. Maintenant que toutes ces pratiques, contre lesquelles

je me suis élevé avec tant de rigueur, sont l’objet général

d’abus en raison des excès de presque toutes les classes

d’âge, tous les représentants des deux sexes et tous les

rangs de la société, nombreux sont ceux qui reconnaîtront

ces abus tout en affirmant cependant qu’ils ne s’y adonnent

point. A ceux-là, à ce qu’il me paraît, cet usage semble

simplement licite parce que, selon eux, les abus commis

par les autres ne devraient pas servir d’argument afin de

les empêcher d’en user. Ma réponse à ces gens-là sera

qu’ils ont complètement oublié, ou ne se souviennent plus

du tout, qu’ils avaient reconnu le caractère trivial de ces

pratiques. S’il en est ainsi, (la vanité n’a jamais eu d’aiguillon

plus piquant), je vous le dis, rien n’est plus clair que le

devoir d’abandonner ces pratiques puisque leur abus en est

reconnu. Car puisqu’on peut aussi bien les laisser de côté

que s’y adonner à n’importe quel moment, il est évident

qu’elles devraient alors être obligatoirement laissées de côté ;

leur usage est pour tous un encouragement aux excès et

une incitation pour les autres à persévérer dans leur abus

286

du fait qu’ils trouvent des personnes réputées sobres qui

leur servent de modèle ou encore qui leur donnent un

exemple (Philippiens iii.17). Les préceptes ont moitié moins

de force de persuasion que les exemples.

1. Chaque homme qui fait profession de sérieux, devrait

s’interroger et se demander s’il ne s’est pas trop empressé

à favoriser les excès. Il ne pourra jamais se montrer trop

prompt à se débarrasser des méfaits que son exemple passé

a encouragé d’autres à commettre ; il pourra, par une

nouvelle attitude, mettre un terme opportun à l’intempérance

des autres. Les parents avisés retirent toujours les objets,

bien qu’innocents de par leur nature, qui ont une trop

forte emprise sur les faibles sens de leurs enfants, afin

qu’ils puissent en être sevrés. Il est aussi fréquent pour

les hommes de courber une baguette tordue dans le sens

contraire afin de la rendre droite. Ceux qui possèdent plus

de sobriété que les autres ne doivent pas oublier leur rôle

d’économes, mais exercer ce don de Dieu pour le bien-

être de leur voisin. Caïn, le meurtrier, demanda grossièrement

à Dieu : « Suis-je le gardien de mon frère ? » (Genèse iv. 9).

Car chaque homme est nécessairement tenu à ce devoir et

devrait être assez sage pour se refuser l’usage de plaisirs

si triviaux qu’il ne peut en user sans encourager de manière

trop manifeste la folie de ses voisins.

1. Dieu a suffisamment éveillé les hommes à ce qui

est maintenant dit : ainsi dans le cas du serpent d’airain

(II Rois xviii. 3, 4), qui était une institution céleste et un

emblème du Christ. Dieu, dans son courroux, ordonna que

le serpent fût mis en pièces parce que les hommes en

étaient trop épris et en perdaient la raison. En fait les

bosquets eux-mêmes, malgré l’aménité de leur situation et

la beauté de leurs allées et de leurs arbres, durent être

abattus. Pourquoi, demanderez-vous ? Simplement parce

qu’on en avait abusé dans un but idolâtre. Qu’est-ce qu’une

idole, sinon ce que l’esprit surévalue ou surestime ? Nul

ne peut tirer de l’usage d’une pratique superficielle autant

287

de profit qu’en tire celui qui se prive de cette liberté dont

on abuse.

1. Quand bien même ces pratiques apporteraient confort

et commodité, ce qui est d’un degré plus proche du nécessaire

plutôt que d’être simplement superficielles, cependant, lorsque

les circonstances les rendent préjudiciables, leur confort et

leur commodité doivent être rejetés ; à plus forte raison, ce

qui est purement superficiel doit être rejeté. Les hommes ne

devraient jamais préférer leur satisfaction personnelle au bien

public, ni se permettre un usage trop libre d’agissements

superficiels qui risqueraient d’être préjudiciables à la société

en général ; et ils le sont certainement, puisqu’en se conduisant

ainsi on donne un exemple aux autres (si on ne fait pas

pire) et on engendre dans leur esprit le désir d’agir de

même. C’est pourquoi il est à la fois raisonnable et du

devoir de tous de ne tenir pour nécessaires que les choses

qui contribuent à la vie et à la piété (II Pierre i. 3) et

d’employer notre liberté pour le plus grand bien du prochain.

De sorte que nous avons une double obligation : la première,

de ne point donner l’exemple de ces choses qui, tout en

étant permises, encouragent les abus et une vanité excessive

chez le prochain ; la seconde, d’avoir suffisamment d’égard

envers les personnes pieuses, que ces modes et ces sortes

de conduite offensent, pour y renoncer (Romains xiv. 1-23).

1. Quant à ceux qui, en dépit de ce que je viens

d’alléguer, persistent dans ces pratiques, la raison en est

simplement qu’ils y sont tellement plongés, et tellement

attachés, qu’il ne leur est presque plus possible d’en changer ;

et que, bien qu’ils aient maintes fois protesté qu’ils n’avaient

aucun attachement pour ces futilités, en réalité ils les aiment

davantage que Jésus et sa Croix. De telles gens, qui

s’occupent si peu de leur propre bien, ne peuvent chercher

celui des autres. Si l’on y réfléchit sérieusement, on verra

combien il y a eu, et combien il y a encore, de vanité,

d’orgueil, d’oisiveté, de temps et d’argent perdus dans le

monde ; combien de personnes ont été détournées de leur

sobriété initiale, et combien de femmes ont perdu leur

288

douceur et leur innocence naturelles et ont adopté des

pratiques débauchées, vaines, impudiques, et souvent bien

pires ; combien de grandes fortunes ont été englouties par

une avalanche de dettes ; combien de personnes chastes se

sont trouvées engagées dans des intrigues luxurieuses et

maudites ; combien de jeunes gens ont vu leur santé détruite

par des maladies qu’ils n’auraient jamais dû connaître et ont

passé le reste de leurs jours dans les tourments que leurs

vices leur avaient apportés, et sont ainsi devenus les esclaves

des effets terribles, mais inévitables, de leurs plaisirs

désordonnés. Lorsqu’ils se trouvent dans ces affres, ils

promettent de garder la plus grande tempérance ; mais ils

n’en sont pas plus tôt sortis qu’ils se plongent de nouveau

dans le vice (Lamentations iv. 5 ; Job xxi. 13, 14; Psaumes

Iv. 23 ; xxxvii. 10 ; Ecclésiaste viii. 12 ; Psaumes xxxvii. 1, 2 ;

Proverbes ii. 22).

7. Je suis persuadé qu’aucune personne douée d’hon­

nêteté et d’expérience ne niera que les choses que j’avance,

ainsi qu’infiniment d’autres, sont vraies. Comment donc,

des hommes qui prétendent avoir de la conscience et

craindre Dieu Tout-Puissant peuvent-ils, après y avoir

réfléchi sérieusement, continuer à adopter le costume, la

livrée, et la conduite de gens dont toute la vie ne peut

guère les mener qu’à ce que j’ai dit et redit ? A plus

forte raison, comment peuvent-ils les rejoindre dans leurs

excès abominables ? J’en laisse juge le principe de justice

qui est en eux (Jérémie xvi. 5-9). Non, assurément ! Ce

n’est pas là obéir à la voix de Dieu, qui, de tous temps,

a crié avec force à tous les hommes de « sortir » — mais

de quoi donc ? : des voies, des modes, de la conversation,

et de l’esprit de Babylone (Esaïe iii. 13-16; Jérémie 1.8;

xv. 6, 7; Amos vi. 3-7). Or, quelle est cette Babylone?

C’est la grande cité de toutes ces pratiques vaines, folles,

débauchées, superflues et iniques, contre lesquelles les

Écritures prononcent les plus terribles jugements, attribuant

toute l’intempérance des hommes et des femmes à la coupe

d’iniquité qu’elle leur a donnée à boire et d’où proviennent

ces pratiques futiles, si tant est qu’on puisse leur donner

ce nom. Témoin ce que Jean, dans l’Apocalypse, dit

289

lorsqu’il la décrit : de même qu’elle s’est glorifiée et plongée

dans le luxe, de même lui donnera-t-on tourment et deuil ;

et les marchands de la terre pleurent et sont dans le deuil

à cause d’elle, parce que personne n’achète plus leur

marchandise, cargaison d’or, d’argent, de pierres précieuses,

de perles, de fin lin, de pourpre, de soie, d’écarlate, de

bois de senteur, de toute espèce d’objets d’ivoire, de toute

espèce d’objets en bois très précieux, en airain, en fer, et

en marbre, de cannelle, de parfums, d’onguents, d’encens,

de vin, d’huile, de fine farine, de blé, de bœufs, de brebis,

de chevaux, de chars, de corps et d’âmes d’hommes

(Apocalypse xviii. 7, 9, n-13). Voilà la nature du luxe et

le jugement qui lui est réservé. Et, bien que je sache

qu’au-delà du sens littéral il y en a un autre, cela suffit

cependant pour représenter la pompe, l’abondance, la

prospérité, l’oisiveté, l’aisance, l’impudicité, la vanité, la

concupiscence, et l’excès de luxe qui y régnaient. Mais,

quand le jour terrible sera venu, qui fréquentera son

marché et ses théâtres ? Qui suivra ses modes ? Qui fera

commerce de ses inventions raffinées ? Personne ; car alors

elle sera jugée. Aucun argument ne pourra l’excuser ou la

soustraire à la colère du Juge ; car il est puissant, le

Seigneur Dieu qui la jugera (Apocalypse xviii. 8). Si ces

arguments raisonnables demeurent sans effet, il faut pourtant

que je mette les hommes en garde contre une répétition

partielle du sort misérable de Babylone. Occupez-vous, mes

amis, de choses plus célestes, hâtez-vous d’obéir à ce

principe juste qui vous stimulerait et vous ferait prendre

plaisir à ce qui est éternel. Sinon, comme Babylone, mère

de la concupiscence et de la vanité, les fruits que votre

âme désire s’en iront loin de vous et seront perdus pour

vous. O Dives ! Tu ne seras plus jamais riche (Apocalypse

xviii. 14). Faites-vous donc un trésor dans les cieux, Ô

vous habitants de la terre, où rien ne peut s’en approcher

pour le gâter (Luc xii. 33, 34), mais où le temps sera

bientôt englouti par l’éternité.

8. Mais ce ne sont pas là mes seuls arguments contre

ces choses ; je veux faire voir que celles qui leur sont

opposées conduisent surtout au bien : à savoir, la sobriété

290

quant à la nourriture, la simplicité dans les vêtements, un

esprit doux, modeste et tranquille, et une conduite qui en

soit le reflet, en toute pieuse honnêteté. Comme dit

l’apôtre : « Qu’il ne sorte de votre bouche aucune mauvaise

parole, mais, s’il y a lieu, quelque bonne parole qui serve

à l’édification et communique une grâce à ceux qui

l’entendent... qu’on n’entende ni paroles déshonnêtes, ni

propos insensés, ni plaisanteries... ; qu’on entende plutôt

des actions de grâces... Que personne ne vous séduise par

de vains discours ; car c’est à cause de ces choses que la

colère de Dieu vient sur les fils de la rébellion » (Colossiens

iv. 5, 6 ; I Thessaloniciens iv. n, 12 ; I Pierre iii. 1, 4;

Éphésiens iv. 29; v. 3-6; I Timothée iv. 12; Philippiens

iii. 16-20). Et si les hommes et les femmes étaient parés

de cette manière vraiment chrétienne, l’impudence serait

bientôt rabaissée, et la concupiscence, l’orgueil, la vanité

et l’impudicité ne pourraient échapper à la censure (I Pierre

ii. 12 ; Proverbes xxxi. 23-31 ; Jacques ii. 2-9). Ces errements

ne pourraient attaquer une chasteté aussi universelle, ni

résister à une austérité aussi sainte : la vertu triompherait,

le vice serait craintif et honteux, et l’excès n’oserait montrer

son visage. Cela mettrait fin à la gourmandise, au luxe

des vêtements, aux titres flatteurs, et à la vie somptueuse

(H Pierre iii. 11 ; Psaumes xxvi. 6). Alors on verrait reparaître

l’innocence et la simplicité primitives, et cette vie simple,

droite et innocente où l’on ne se met point en peine de

ce qu’on mangera, de ce qu’on boira, de quoi on sera

vêtu (Luc xii. 22-30), ainsi que le Christ nous dit que les

Gentils faisaient, et ainsi que nous voyons le faire les gens

de ce siècle, en dépit de tous leurs discours sur la religion.

Mais on imiterait les anciens qui, ne s’occupant qu’avec

modération des nécessités et des commodités de la vie, se

consacraient aux soins d’un royaume céleste, et s’inquiétaient

plus de progresser sur le chemin de la justice que

d’augmenter leurs richesses. Car ils se faisaient un trésor

dans les cieux (Matthieu xxv. 21) ’ et enduraient les

tribulations dans l’espérance d’un héritage que personne ne

peut enlever.

1. Penn donne ici une référence erronée. La référence est plutôt, à

nouveau : Luc xii. 33-54.

291

**9-** Mais la sobriété que je recommande est un bien,

non seulement dans un sens religieux, mais aussi dans un

sens politique. Il est de l’intérêt de tout bon gouvernement

de réprouver et d’arrêter les excès ; cela prévient nombre

de maux. Le luxe entraîne la mollesse, l’oisiveté, la pauvreté

et la misère (Proverbes x. 4 ; Écclésiaste x. 16-18), alors

que la tempérance entretient la prospérité d’un pays. Elle

écarte l’entrée de futilités fabriquées par les pays étrangers,

et améliore nos propres produits. Alors qu’aujourd’hui

nous sommes endettés auprès des étrangers, ceux-ci de­

viendraient nos débiteurs par l’achat qu’ils feraient de nos

propres produits. Par ce moyen, des personnes qui, par

leurs excès, et non par charité, ont gravement hypothéqué

leurs biens, pourraient en peu de temps se débarrasser de

dettes qui, autrement, auraient tôt fait de manger des

revenus considérables, à l’instar des teignes. Par ce même

moyen, des personnes aux ressources modestes pourraient

augmenter leur petit fonds sans dépenser les profits et les

gages qu’ils ont eu tant de peine à gagner en parures

superflues, en réjouissances du premier jour de mai, en

comédies, en danses, en spectacles, à la taverne, au cabaret,

ou autres occasions de folie et d’intempérance, dont ce

pays est plus infesté (et par là-même rendu plus ridicule)

que n’importe quel autre pays au monde. Car je n’en

connais aucun qui soit si rempli de charlatans qui dupent

le peuple, de danseurs de mauresque, de voleurs, de

bateleurs et de comédiens impies ; cela, au grand mépris

de la religion, et à la honte du gouvernement, car c’est

une source d’oisiveté, de dépense et de débauche pour le

peuple. L’Esprit du Seigneur en est affligé, les jugements

du Tout-Puissant sont à la porte, et la sentence prête à

être prononcée : « Que celui qui est injuste soit encore

injuste» (Apocalypse xxii ; Ecclésiaste xii. 1). C’est pourquoi

il est de notre devoir de crier d’une voix forte aux

hommes de ce siècle, et de témoigner par notre vie et

notre doctrine, contre ces vanités et ces abus, pour sevrer,

si cela se peut, certains de leur folie et les faire rentrer

dans l’ancien et salutaire chemin de la tempérance, de la

sagesse, de la charité, et de la sainteté. Car c’est là la

seule voie pour obtenir la paix et l’abondance ici-bas et

le bonheur éternel au-delà.

292

io. Enfin, quand bien même nous ne disposerions pas

des arguments que je viens d’exposer pour dénoncer, avec

raison, les usages de ce pays en ces domaines, il nous suffit

de dire ceci : quand les hommes auront d’abord appris à

craindre, à respecter leur Créateur, et à lui obéir, à payer

toutes les dettes qu’ils ont contractées pour leurs vices, à

soulager, et à ne point tant opprimer leurs locataires et leurs

fermiers, et (ce qui doit passer avant toute considération

extérieure) quand on aura montré plus de pitié envers les

malheureux au visage blême, quand on aura pourvu aux

besoins des pauvres affamés, de la veuve dans la détresse et

de l’orphelin sans ressource, qui sont les créatures de Dieu

et vos semblables, alors, il sera encore temps de plaider en

faveur de vos pratiques superficielles. Mais que les sueurs

et les longs travaux du laboureur, du matin jusqu’au soir,

par le froid et par le chaud, par la pluie et le temps sec,

doivent être destinés aux plaisirs, à l’aisance, et au passe-

temps d’un petit nombre d’hommes, que dix-neuf vingtièmes

des habitants de la terre doivent subir continuellement les

dures fatigues du charroi, de la charrue et du fléau, pour

satisfaire les convoitises immodérées et les appétits luxurieux

du dernier vingtième, cela paraît si contraire aux intentions

du grand Gouverneur du monde, du Dieu des esprits de

toute chair, que ce serait un crime et un blasphème d’imaginer

qu’une injustice si horrible fût l’effet de ses décrets, et non

de l’intempérance des hommes. De même que ce serait se

rendre indigne de toute pitié, de tout secours, de toute

assistance de la part du Tout-Puissant, que de continuer de

dépenser en vanités et en plaisirs, alors qu’on n’a pas pourvu

aux besoins des malheureux dont je viens de parler ; surtout

si l’on se rappelle que Dieu a voulu que les fils des hommes

ne soient que des économes prêts à soulager leurs frères

dans le besoin. Et cela nous est enjoint avec tant de rigueur

que c’est en partie contre l’omission de ces devoirs que fut

prononcée la terrible sentence : « Retirez-vous de moi, maudits,

allez dans le feu éternel », etc. (Matthieu xxv. 54-41). Alors

qu’au contraire, visiter les malades, et les prisonniers, soulager

ceux qui sont dans le besoin, etc. sont, aux yeux du Christ,

des actions si méritoires qu’il donne à ceux qui les font le

nom de bénis, et leur dit : « Venez, vous qui êtes bénis de

mon Père ; prenez possession du royaume qui vous a été

293

préparé», etc. (Matthieu xxv. 54-41). De sorte que les petits

de la terre ne sont pas faits pour servir de proie aux grands,

comme dans la mer les petits poissons servent de nourriture

au léviathan ; et, à plus forte raison, les grands ne doivent

pas se jouer de la vie et du travail des petits pour satisfaire

leurs appétits désordonnés.

**11.** Je me permettrai donc de présenter humblement

aux gouvernants la réflexion suivante : si, dans chaque

paroisse, on pouvait rassembler tout l’argent qui se dépense

pour ces vaines modes, comme porter des dentelles, des

joyaux, des broderies, des rubans superflus, des franges,

acquérir des meubles coûteux et une suite nombreuse, à quoi

j’ajouterai ce que l’on dépense ordinairement dans les tavernes,

les festins, ou au jeu, etc., on pourrait, au lieu de ces

dépenses extravagantes et inutiles, constituer un fonds collectif

suffisant pour dédommager les fermiers ruinés, fonder des

ateliers publics pour les pauvres capables de travailler, et

des institutions charitables pour les vieux et les impotents.

Alors, nous n’aurions plus de mendiants, on n’entendrait

plus le cri de la veuve et de l’orphelin, et on pourrait

étendre la charité jusqu’à racheter de pauvres captifs et

envoyer des secours aux Protestants dans la détresse qui

sont exposés aux persécutions dans d’autres pays. Et même,

dans certains cas d’urgence, cette sorte de banque pourrait

renflouer le Trésor Public. Ce sacrifice, et ce service, plairait

au Dieu juste et miséricordieux. Ce serait un noble exemple

de sagesse et de sobriété pour les nations étrangères, et une

source de profit incalculable pour ce pays.

Hélas ! pourquoi faut-il tant d’arguments pour persuader

les hommes de faire ce que leur propre bonheur demande

d’eux ? Si les mondains de ce siècle possédaient ne serait-ce

qu’un soupçon de la générosité de Caton, qui pourtant

n’était qu’un païen, ils aimeraient mieux renoncer à leurs

appétits charnels, plutôt que de ne pas tenter des entreprises

aussi nobles. Mais ils préfèrent manger, boire, jouer, gaspiller

leur santé, leurs biens, et, par-dessus tout, leur temps précieux

et irrécupérable, qu’ils devraient consacrer au Seigneur comme

une introduction nécessaire pour une bienheureuse éternité

(qu’ils n’hésiteraient pas, s’ils la connaissaient, à préférer à

294

toute consolation mondaine). Mais ils préfèrent s’occuper

continuellement à ces pauvres et viles choses. Si bien qu’au

grand jour de Dieu, le jugement des païens les condamnera,

tout comme les préceptes et les exemples du Christianisme

les condamnent. Et leur sentence dernière sera d’autant plus

étonnante qu’ils se seront adonnés à leur vanité et à leur

excès tout en professant la religion de renoncement de Jésus,

dont la vie et la doctrine sont un perpétuel reproche pour

la plupart des Chrétiens. Car II était humble, et eux sont

orgueilleux ; Il pardonnait, et eux se vengent ; Il était doux,

et eux sont fiers ; 11 était simple, et eux font étalage de leur

richesse ; 11 était sobre, et eux sont voluptueux. Il était

chaste, et eux sont lascifs ; Il était un pèlerin sur la terre,

et eux sont des citoyens du siècle, enfin, Il était de basse

origine, il fut mal servi et fut élevé dans l’obscurité ; Il a

vécu méprisé, et II est mort haï des hommes de sa propre

nation. O vous prétendus disciples de Jésus crucifié ! examinez-

vous vous-mêmes, éprouvez-vous vous-mêmes. Ne recon­

naissez-vous pas que Jésus-Christ est en vous, à moins peut-

être que vous ne soyez réprouvés (II Corinthiens xiii. 5). Ne

vous y trompez pas : on ne se moque pas de Dieu (tout à

la fin, par des repentirs forcés) ; ce qu’un homme aura semé,

il le moissonnera aussi (Galates v. 7, 8). Je vous supplie de

m’écouter, et de vous rappeler que vous avez été invités et

conviés au salut divin. Je le répète : ce que vous aurez

semé, vous le moissonnerez. Si vous êtes hostiles à la Croix

du Christ — et vous l’êtes si vous refusez de la porter et

si vous faites ce que vous voulez, et non ce que vous

devriez —, si vous êtes incirconcis de cœur et d’oreilles (et

vous l’êtes si vous refusez d’entendre et si vous refusez

d’ouvrir à Celui qui frappe à la porte au-dedans de vous),

et si vous résistez à l’Esprit au-dedans de vous lorsqu’il

lutte avec vous pour tenter de vous ramener à Dieu — et

vous le faites certainement lorsque vous vous révoltez contre

ses mouvements, ses reproches et ses instructions —, alors

vous semez pour votre chair, pour en satisfaire les appétits,

et de la chair vous moissonnerez les fruits de la corruption :

le malheur, l’angoisse et la tribulation (Romains ii. 8, 9),

envoyés par Dieu, le Juge des vivants et des morts, et par

Jésus-Christ. Mais si vous acceptez de porter chaque jour la

sainte Croix du Christ, et de semer pour l’Esprit ; si vous

295

acceptez d’écouter la lumière et la grâce qui vient par Jésus,

et qu’il a donnée à tous les hommes pour les sauver ; et si

vous conformez vos pensées, vos paroles, et vos actions à

sa doctrine (ce qui conduit ceux qui l’aiment à renoncer à

toute impiété et aux convoitises du monde, et à vivre

sobrement, justement et religieusement dans ce siècle

d’iniquité), alors vous pouvez attendre avec confiance

l’espérance bénie, la venue heureuse, et la manifestation de

la gloire du grand Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ

(Tite ii. 11-13). Puisse-t-il en être ainsi, Ô Chrétiens, et

puissiez-vous échapper à la colère à venir ! Pourquoi souhaitez-

vous mourir ? Que le passé vous suffise : rappelez-vous que,

Sans Croix, Point de Couronne. Rachetez donc le temps, car

les jours sont mauvais (Ephésiens v. 16), et les vôtres sont

comptés. En conséquence, ceignez les reins de votre

entendement, soyez sobres, craignez, veillez, priez, et

persévérez jusqu’à la fin, en vous rappelant, pour votre

encouragement et votre consolation, que tous ceux qui

persévèrent à bien faire et cherchent l’immortalité (Romains

ii. 7) moissonneront la gloire, l’honneur et la vie éternelle

dans le royaume du Père, à qui appartiennent le règne, la

puissance et la gloire pour les siècles des siècles. Amen.

TABLE DES MATIÈRES

[*Avant-propos*  7](#bookmark25)

[*Introduction*  11](#bookmark28)

[*Préface de la traductrice y]*](#bookmark31)

[Préface de William Penn 47](#bookmark41)

Chapitre I 51

Chapitre II 65

Chapitre III 75

Chapitre IV 81

Chapitre V 97

Chapitre VI 109

Chapitre VII 131

Chapitre VIII 143

Chapitre IX 149

Chapitre X 183

Chapitre XI 195

Chapitre XII 205

Chapitre XIII 215

Chapitre XIV 235

Chapitre XV 247

Chapitre XVI 2^1

Chapitre XVII 2^7

Chapitre XVIII 2\*5

299

Dans la même collection

« Nouveau Monde »

*dirigée par J. Henriette Louis*

Les Quakers en Amérique du Nord

au XVIIe siècle et au début du XVIIIe,

par Pierre Brodin.

Achevé d’imprimer sur les presses de l’imprimerie Durand,

28600 Luisant (France)

4e trimestre 1988

Dépôt légal imprimeur: 6213

Tandis que la Grande-Bretagne venait d’hésiter

entre la royauté et la république au milieu du XVIIe siècle

(décapitation de Charles 1er en 1649 et instauration d’une

république jusqu’en 1660), William Penn témoignait de

l’intérêt des Quakers pour la royauté intérieure et

spirituelle, dépassant ainsi la querelle qui oppose en

permanence Républicains et Royalistes. Aux yeux du

futur fondateur de la Pennsylvanie et de Philadelphie,

est Roi celui qui crucifie son égoïsme et règne sur son

monde intérieur. Tout être humain étant appelé à la

royauté intérieure, la décapitation d’un Roi ne peut être

considérée que comme une caricature de la décapitation

du vieil Adam, afin de faire naître le Nouvel Adam.

Telle est la Révélation qui s’imposait à William Penn

et lui donnait les fondements du Nouveau Monde

spirituel qu’il voulait créer dans le Nouveau Monde

géographique. La version de Sans croix, point de

couronne traduite dans le présent ouvrage, fut remaniée

et publiée par son auteur en 1682, juste avant son

départ pour l’Amérique du Nord.

Cet appel à la Révolution intérieure et non-violente

est demeuré en filigrane dans les colonies britanniques

en Amérique du Nord, et Philadelphie est devenue la

capitale d’une révolution violente, caricature des prémices

posées par son fondateur. Tandis. que nous célébrons

le bicentenaire de la Révolution française, Sans croix,

point de couronne, pratiquement inconnu en France

jusqu’à nos jours, nous ramène à une *dévolution atlantique*

plus discrète, mais aussi plus profonde que celle dont

il est habituellement question.

Etape sur le chemin initiatique de la royauté

spirituelle ou intérieure, Sans croix, point de couronne

pose encore, trois siècles après sa parution en Grande-

Bretagne, le problème du choix entre Révolution et

Révélation.



*Couverture :* Portrait de William Penn.

Peinture anonyme, 1666.

Reproduite avec l’autorisation de :

*The Historical Society of Pennsylvania,*

Philadelphia, U.S.A.

ISSN : 0765-0663